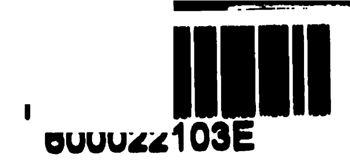




# VIE

DES

# GRANDS HOMMES

III

A. DUTACQ, ÉDITEUR

—

MORRIS ET COMPAGNIE, IMPRIMEURS

# VIE

DES

# GRANDS HOMMES

PAR

## A. DE LAMARTINE

---

CROMWELL

MILTON — MADAME DE SÉVIGNÉ

JACQUARD




---

PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE

RUE DE RICHELIEU, 92

1856

# CROMWELL

(1599-1658 DE JÉSUS-CHRIST)

---

## I

Le nom de Cromwell a signifié jusqu'ici ambition, astuce, usurpation, férocité, tyrannie; nous croyons que sa véritable signification est fanatisme. L'histoire est comme la Sibylle : elle ne livre ses secrets au temps que feuille à feuille. Elle n'avait pas livré jusqu'ici le secret du caractère et des actes de cet homme énigmatique. On l'avait pris pour un grand politique, ce n'était qu'un grand sectaire. Des historiens à vue pénétrante et à profonde investigation, Hume, Lingard, Bossuet, Voltaire, s'y étaient trompés : ce n'était pas leur faute, c'était celle du temps. Les vrais documents n'avaient pas été exhumés encore, le portrait de Cromwell n'avait été peint que par ses ennemis. Sa mémoire avait été traînée sur la claie comme son cadavre par la

restauration de Charles II, par les royalistes des deux branches, par les catholiques et par les protestants, par les *whigs* et par les *tories*, également intéressés à défigurer l'image de ce protecteur républicain.

Mais l'erreur n'a qu'un temps, et la vérité a des siècles. Son tour devait venir, un hasard l'avança.

## II

Un de ces hommes de recherche qui sont à l'histoire ce que les faiseurs de fouilles sont aux monuments, Thomas Carlyle, écrivain écossais, réunissant en lui l'enthousiasme qui exalte et la patience qui s'obstine, mécontent de ces Cromwell de convention et de superficie peints jusqu'à présent par l'histoire, résolut de découvrir et de restituer le véritable Cromwell. Les contradictions évidentes dont les historiens de son pays et de tous les pays avaient construit jusqu'alors l'image d'un tyran de fantaisie et d'un hypocrite de mélodrame, faisaient justement conjecturer à M. Carlyle que, sous une figure historique aussi contradictoire avec elle-même et dont aucun des mobiles qu'on lui attribue ne motivait logiquement les actes, il devait y avoir un autre Cromwell, un Cromwell de la nature complétement différent de ce Cromwell d'imagination. Guidé par cet instinct de la logique et de la vérité qui est le génie des découvertes dans l'érudition, M. Carlyle, esprit sectaire lui-même et qui se com-

plaît à marcher seul, entreprit d'exhumer et de compulser toutes les correspondances enfouies au fond des archives privées ou publiques, dans lesquelles, à toutes les dates de sa vie obscure et de sa vie militaire ou politique, Cromwell, sans songer alors à se peindre, s'est peint en effet pour la postérité. Muni de ces trésors de vérité et de révélation, M. Carlyle s'enferma un certain nombre d'années dans une solitude champêtre et studieuse pour qu'aucune distraction ne vînt détacher un moment ses yeux de son travail. Puis, après avoir amassé, classé, étudié, commenté, reproduit ces volumineuses lettres de son héros, et après en avoir fait ressortir enfin, comme d'une tombe fermée, l'esprit de l'homme et du siècle, il a livré cette correspondance inédite à l'Europe, en disant avec plus de motifs que Jean-Jacques Rousseau : « Prenez et lisez, voilà le vrai Cromwell ! » C'est sur ces nouveaux et incontestables documents que nous allons nous-même écrire la vie du dictateur.

## III

Cromwell, que la plupart des historiens, échos des pamphlétaires de son temps, donnent pour fils d'un brasseur de bière ou d'un boucher, était né d'une famille noble, illustrée même par les premiers titres de l'Angleterre. Son grand-oncle, Thomas Cromwell, créé comte d'Essex par Henri VIII

et décapité ensuite par un des retours de caractère et de férocité de ce prince, avait été un des spoliateurs les plus ardents des biens de l'Église romaine et des monastères après l'établissement du protestantisme par son maître. Le grand tragique anglais Shakspeare met prophétiquement en scène ce Thomas Cromwell, comte d'Essex, dans une de ses tragédies. C'est à lui que le cardinal Wolsey, conduit au cachot et à la mort par l'inconstance de Henri VIII, dit en marchant au supplice : « Cromwell ! Cromwell ! prends garde à l'ambition ! Si j'avais employé à servir mon Dieu la moitié du zèle que j'ai employé à servir mon roi, je ne serais pas ici dépouillé et saignant sous la main de mes ennemis ! »

## IV

Ce Cromwell, comte d'Essex, un moment premier ministre de Henri VIII, employa un de ses neveux, Richard Cromwell, à la persécution contre les catholiques, et l'enrichit des dépouilles des églises et des couvents. Richard Cromwell fut le bisaïeul du protecteur Olivier Cromwell.

L'aïeul d'Olivier, connu dans sa province sous le nom du *Chevalier d'or*, par allusion aux richesses dont sa famille s'était investie dans la spoliation des couvents, se nommait Henri Cromwell. Il vivait dans le comté de Lincoln; il habitait le domaine

d'Hinschinbrook, ancien monastère de religieuses expulsées, transformé par les Cromwell en manoir seigneurial. Il fit épouser à son fils aîné, Richard Cromwell, une fille de la famille de Stuart établie dans le même comté. Cette Élisabeth Stuart fut la tante d'Olivier Cromwell, qui devait plus tard immoler Charles Ier. Ainsi la destinée semblait se complaire à mêler dans les mêmes veines le sang de la victime et du meurtrier.

## V

Le roi Jacques Ier d'Écosse, en passant par le comté de Lincoln pour venir régner en Angleterre, honora de sa présence la demeure des Cromwell, à cause de cette parenté avec Élisabeth Stuart, mère du futur protecteur. L'enfant, né en 1599, avait alors quatre ans; il put se souvenir plus tard, quand il régnait lui-même dans le palais des Stuarts à White-Hall, d'avoir vu sous son toit et à la table de sa propre famille ce roi, père du roi qu'il allait détrôner et décapiter!

Cette famille ne tarda pas à déchoir de sa richesse. L'aîné des fils vendit à bas prix le manoir seigneurial d'Hinschinbrook. Il se retira dans un petit domaine qu'il possédait parmi les marais d'Huntingdon. Son frère cadet, Robert Cromwell, père du futur souverain de l'Angleterre, élevait pauvrement sa nombreuse famille dans un autre

domaine voisin, sur les bords de la rivière d'Ouse, nommé Ély. La nature indigente, âpre et morose de cette contrée aquatique, l'horizon monotone, la rivière fangeuse, le ciel nébuleux, les arbres grêles, les chaumières rares, les mœurs rudes des habitants, étaient de nature à concentrer et à assombrir le caractère de l'enfant. L'âme des sites semble passer dans l'âme des hommes, les grands fanatismes sortent généralement des contrées ingrates et tristes : Mahomet, des vallées brûlées de l'Arabie; Luther, des montagnes froides de la basse Allemagne; Calvin, des plaines inanimées de la Picardie; Cromwell, des marécages stagnants de l'Ouse. Tel lieu, tel homme. L'âme est un miroir avant d'être un foyer.

## VI

Olivier Cromwell, celui dont nous écrivons l'histoire, était le cinquième enfant de son père. Il perdit ce père avant l'âge. Envoyé à l'université de Cambridge, ville voisine de la maison paternelle, il y fit ses études libérales et en revint à l'âge de dix-huit ans, après la mort de son père, pour servir d'appui à sa mère et de second père à ses sœurs. Il avait six sœurs, qu'il parut aimer toutes tendrement. Il gouverna sous les yeux de sa mère et avec une raison prématurée le domaine et la maison paternelle. A vingt et un ans il épousa Éli-

sabeth Bourchier, jeune et belle héritière de la province, dont les portraits révèlent, sous une chaste et calme figure du Nord, une âme capable d'enthousiasme, de piété et de contemplation. Ce fut le premier et le seul amour de son mari.

Cromwell s'établit avec sa jeune épouse dans la maison de sa mère et de ses sœurs, à Huntingdon : il y vécut dix ans dans les délices d'une union pieuse, dans les soins domestiques d'une fortune étroite, dans les occupations rurales d'un gentilhomme fermier qui cultive lui-même son domaine, et dans les pensées religieuses de réforme qui agitaient en ce temps-là jusqu'à la démence l'Écosse, l'Angleterre et l'Europe.

Sa famille, ses amis, ses voisins, le peuple de son voisinage étaient fanatiquement attachés à la cause nouvelle du protestantisme et du puritanisme, cause encore contestée en Angleterre par les restes de l'ancienne Église vaincue, toujours prêts à revivre. Le fameux patriote Hampden, qui devait donner le signal d'une révolution sur le trône par le refus légal d'un impôt de vingt schellings à la couronne, était cousin du jeune Cromwell et puritain comme lui. Cette famille, révolutionnaire en religion et en politique, devait s'échauffer mutuellement dans la solitude par la passion du temps concentrée en un petit nombre de fidèles. Cette passion, dans la nature ardente et sombre du jeune Cromwell, s'exaltait souvent jusqu'à la maladie

d'imagination; il craignait pour son salut éternel; il avait quelque scrupule de ne pas faire assez pour sa foi; il se reprochait comme une lâcheté la tolérance de quelques symboles catholiques, tels que la croix au sommet des édifices et quelques ornements religieux que le protestantisme récent laissait subsister encore dans l'église d'Huntingdon. Il se sentait menacé d'une mort prochaine et redoutait les jugements de Dieu. Warwick, un de ses contemporains, raconte que Cromwell, saisi de ses accès de mélancolie religieuse, envoyait fréquemment chercher pendant la nuit le médecin de la ville voisine de sa demeure et s'entretenait avec lui de ses scrupules et de ses terreurs sur la foi. Il assistait assidûment aux prédications des ministres puritains ambulants qui venaient réchauffer l'ardeur des polémiques et des haines; il cherchait la solitude, il méditait les textes sacrés aux bords de la rivière qui traversait ses champs. La maladie du temps, l'interprétation de la Bible, qui s'était emparée alors de toutes les imaginations pieuses, travaillait douloureusement la sienne. Il écoutait en lui les inspirations intérieures sur le sens religieux et politique des textes sacrés; il admettait, comme les puritains ses frères, cette révélation individuelle et perpétuelle par les pages et les versets d'un livre infaillible et divin, mais dont aucune autre autorité que l'esprit de Dieu soufflant et parlant en nous ne pouvait donner une interprétation obligatoire. Le

puritanisme de Cromwell était l'obéissance absolue à l'Écriture sainte et la liberté absolue dans l'interprétation de cette Écriture : dogme contradictoire mais séduisant de cette secte, qui commande d'un côté sur parole de croire à la divinité d'un livre, et qui abandonne d'un autre côté à l'imagination de chacun le sens du livre imposé !

## VII

De cette foi dans l'inspiration propre et continue du fidèle à l'hallucination et à la prophétie de chaque fidèle, il n'y avait qu'un pas. Les fervents puritains, et Cromwell lui-même, s'y laissaient naturellement glisser à chaque instant. Chacun était à la fois son inspirateur et son inspiré, son séide et son prophète. Cette religion, qui s'écoutait sans cesse parler elle-même dans l'âme du croyant, était surtout la religion des imaginations malades : plus on était fanatique, plus on était pieux. Cromwell s'enivrait dans sa retraite de ces miasmes de son époque, concentrés et exaltés en lui par la jeunesse, par l'énergie et par l'isolement de ses pensées.

Les seules distractions qu'il eût dans sa retraite étaient l'accroissement de sa famille, la culture de ses champs, la multiplication et la vente de ses troupeaux. Il allait lui-même, comme un fermier économe, acheter aux foires du voisinage les jeunes animaux pour les engraisser dans ses prairies et

les revendre avec un médiocre bénéfice après le pâturage. Il avait vendu deux mille guinées une partie des terres de son héritage, pour acquérir un domaine plus rapproché de l'eau et plus abondant en prairies, près de la petite ville de Saint-Yves, à quelques milles d'Huntingdon. Il s'y établit avec sa famille déjà nombreuse, consistant en deux fils et quatre filles, dans un petit manoir enfoui sous les saules au bord des prairies, appelé le Manoir du Sommeil (*Sleep-Hall*) : il avait alors trente-six ans. Sa correspondance à cette époque n'est pleine que des affections de famille, des louanges de sa femme, des satisfactions de ses enfants, des détails domestiques de ménage et des sollicitudes de son âme pour les missionnaires puritains dont il propage les prédications et dont il soutient charitablement le zèle par des cotisations volontaires. Sa vie exemplaire, la bonne administration de sa maison, sa réputation d'habile et économe cultivateur, son intervention assidue et intelligente dans les intérêts généraux de la province, lui avaient conquis cette popularité rurale qui désigne un homme modeste à l'estime et à la confiance du peuple pour représenter convenablement les intérêts en souffrance et les opinions en majorité dans les conseils délibérants de son pays. Cromwell, qui se sentait dépourvu d'éloquence naturelle, et dont l'ambition alors ne dépassait pas le cercle de sa félicité domestique, de sa fortune restreinte et de ses champs

bornés, ne briguait pas les suffrages des électeurs d'Huntingdon et de Saint-Yves ; mais, dans l'intérêt de la religion, qui était toute sa politique, il crut sa conscience engagée à les accepter. Il fut élu, le 17 mars 1627, membre du parlement dans son comté. Sa vie publique commençait avec les orages parlementaires de la Grande-Bretagne, qui allaient jeter un roi sur l'échafaud et élever un fermier de campagne plus haut que le trône.

Pour bien comprendre Cromwell et la place que lui faisait à son insu la destinée, jetons un regard sur l'Angleterre au moment où Cromwell entre inconnu et silencieux sur la scène.

## VIII

Henri VIII, ce Caligula breton, dans un accès de colère contre Rome, avait changé la religion de son royaume : c'est le plus grand acte de souveraineté qui ait jamais été accompli par un homme sur une nation. Le caprice d'un roi était devenu la conscience d'un peuple, l'autorité civile avait subjugué les âmes. Le vieux catholicisme, répudié par le prince et livré en dérision et en dépouille à la cupidité des grands et du peuple, s'était écroulé avec ses dogmes, sa hiérarchie, son clergé, ses moines, ses monastères, ses possessions sacrées, ses territoires inféodés, ses richesses, ses temples. La foi catholique était devenue un crime d'État, son nom un scan-

dale et une accusation contre ses fidèles. L'apostasie nationale avait été aussi soudaine et aussi écrasante qu'un coup de foudre ; la nation catholique avait disparu sous la nation anglicane. Henri VIII et ses conseillers avaient voulu néanmoins conserver de l'antique religion d'État ce qu'elle avait de favorable au prince, d'utile au clergé, de prestigieux pour le peuple, c'est-à-dire le principe d'autorité s'imposant par le prince, chef de la religion, aux âmes ; la hiérarchie, les honneurs, les richesses aux évêques ; enfin la liturgie et la splendeur des cérémonies au peuple. Prenant un milieu politique entre l'Église de Luther et l'Église de Rome, l'Angleterre avait constitué sa propre Église. Cette Église était rebelle à Rome, qu'elle imitait en la combattant, soumise à Luther, qu'elle restreignait en lui ressemblant ; c'était un établissement plutôt civil que religieux, qui donnait plus de corps que d'âme et plus d'appareil que de réalité à la piété officielle du peuple.

Le peuple néanmoins, par fierté d'avoir secoué le joug de Rome, par antipathie contre la suprématie antique qui avait si longtemps plié et possédé ces îles, et par horreur contre le *papisme*, mot dans lequel on avait résumé pour lui toutes les superstitions et toutes les servitudes étrangères ; le peuple s'était assez facilement attaché à sa nouvelle Église. Il voyait en elle un symbole de son indépendance, un *palladium* contre Rome, un gage de sa nationa-

lité. Les souverains, depuis Henri VIII, quelles que fussent leurs croyances personnelles, avaient été obligés de protéger ou de défendre le culte anglican. La déclaration de foi catholique eût été pour eux égale à une abdication; le peuple ne se serait pas fié, pour son indépendance civile, à des princes qui auraient professé leur dépendance spirituelle envers Rome.

## IX

Cependant la liberté avait pénétré naturellement avec la révolte dans les consciences en Angleterre. Après s'être insurgée, à la voix de son prince, contre l'autorité antique et sacrée de l'Église romaine, il était absurde de penser que la conscience nationale s'astreindrait sans murmurer à l'unité de la nouvelle institution. Les fondements qui en avaient été jetés sous ses yeux dans la débauche et dans le sang du tyran de l'Angleterre étaient trop récents pour lui paraître divins. Chaque conscience avait voulu profiter de sa liberté. Les sectes étaient nées de l'anarchie religieuse : elles étaient innombrables comme les pensées de l'homme livré à son propre sens, ferventes comme les nouveautés dans la foi. Les décrire toutes dépasserait nos limites. La plus nombreuse était celle des puritains, sorte de jansénistes de la Réforme. Les puritains, parti logique et extrême du protestantisme, étaient les radicaux et les républi-

cains de la Réforme. Une fois entrés dans la région des croyances libres et individuelles, ils ne voyaient pas de raison pour transiger avec ce qu'ils appelaient les superstitions, les idolâtries, les abominations, les symboles, les cérémonies de l'Église romaine. Ils n'attribuaient d'autorité absolue qu'à la Bible. Ils ne reconnaissaient pour souveraineté qu'un texte; mais ce texte même, ils n'en recevaient l'explication et l'application que de ce qu'ils appelaient l'*esprit*, c'est-à-dire l'inspiration arbitraire qui montait de leurs propres pensées à leur entendement. Ils portaient l'oracle en eux, et ils consultaient perpétuellement l'oracle. Afin de l'évoquer avec plus de puissance, ils tenaient des assemblées pieuses, et ils formaient des cénacles et des églises où chacun prenait la parole quand il sentait le frémissement sacré, et où les plus étranges divagations des fidèles passaient pour la parole de Dieu.

Telle était la secte qui, depuis Henri VIII, luttait à la fois contre l'Église anglicane dominante et contre les restes du catholicisme proscrit.

## X

Trois règnes avaient été agités par ces dissensions du culte : celui de la reine Marie, fille catholique d'Henri VIII, qui avait favorisé le retour de ses sujets à sa propre foi, et dont les puritains

abhorraient la mémoire comme d'une Jézabel papiste; celui de la grande reine Elisabeth, fille protestante du même roi, mais d'une autre mère, qui avait persécuté les catholiques, immolé Marie Stuart d'Écosse et prescrit l'amende, les cachots et la mort même contre ceux de ses sujets qui ne faisaient pas, au moins une fois tous les six mois, acte du culte anglican; celui de Jacques Ier, fils de Marie Stuart, mais élevé dans l'Église protestante par les puritains d'Écosse, prince appelé au trône d'Angleterre par déshérence de la maison de Tudor à la mort d'Élisabeth, homme doux, philosophe, tolérant, qui avait voulu ménager les deux cultes et faire vivre en paix sous ses lois les sectes rivales et frémissantes de cette trêve forcée.

## XI

Charles Ier, son fils, venait de lui succéder à vingt-six ans. C'était un prince doué par la nature, par le caractère et par l'éducation, de tous les dons propres au gouvernement d'une nation puissante et éclairée dans un temps ordinaire; beau de visage, brave de cœur, loyal d'esprit, éloquent de parole, honnête et ferme de conscience, ambitieux de l'amour de son peuple, soigneux de la gloire de son pays, incapable d'attenter aux lois et aux libertés de la constitution, mais jaloux seulement de conserver par devoir à ses successeurs la part entière

et mal définie d'autorité royale que cette constitution, moins écrite que pratiquée, affectait aux rois d'Angleterre.

En montant sur le trône, Charles Ier avait trouvé et conservé par déférence au poste de premier ministre un favori sans mérite de son père, le duc de Buckingham. Le duc de Buckingham, dont la beauté du corps, la grâce des manières et l'insolence d'orgueil étaient les seuls titres, n'était qu'un de ces caprices de la fortune dont la faveur des rois faibles peut faire une puissance, mais dont elle ne fait jamais un homme d'État. Plus propre au rôle de mignon qu'à celui de ministre, Buckingham, après avoir payé d'ingratitude les folles faveurs du père et avoir cabalé sourdement dans le parlement contre Jacques, prétendait continuer à régner par habitude sous le nom du fils. La modestie de Charles lui laissa quelques années agiter l'Angleterre et brouiller l'État. Il fit tour à tour, selon l'intérêt de sa propre influence, avancer et reculer son jeune maître dans les rapports de la couronne avec le parlement au delà et en deçà des limites que le droit et les traditions attribuent à ces deux pouvoirs. Il créa ainsi l'esprit de résistance et d'empiétement parlementaires, en opposition avec l'esprit d'entreprise et de prépotence royales. Buckingham affectait le pouvoir absolu du cardinal de Richelieu, sans en avoir le génie et le caractère. Le poignard d'un fanatique, qui le frappa à Plymouth pour se venger

d'une injustice que Buckingham lui avait faite en le destituant d'un grade dans l'armée, en délivra enfin Charles Ier.

De ce jour, le roi voulut, comme Louis XIV en France, gouverner lui-même sans premier ministre. Mais l'infortuné Charles Ier n'avait eu ni un Richelieu pour abattre devant son règne les résistances, ni un Mazarin pour les corrompre. De plus, la France, au moment où Louis XIV arrivait au trône, était à la fin de ses agitations et de ses guerres civiles, et l'Angleterre était au commencement. On ne peut donc pas raisonnablement attribuer à l'infériorité personnelle de Charles Ier des malheurs qui étaient bien moins ses fautes que les fautes du temps.

## XII

En peu d'années, les luttes entre le jeune roi et son parlement, luttes envenimées par les factions religieuses plus encore que par les factions politiques, jetèrent l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande dans une fermentation qui était le prélude de guerres civiles et de catastrophes dans l'État. Le parlement, plusieurs fois dissous par impatience de ses révoltes, toujours rappelé par la nécessité de ses subsides, devint le foyer et le centre actif et populaire de tous les partis opposés au roi. L'Angleterre tout entière se rangea derrière ses orateurs. Le roi fut l'ennemi commun de toutes les sectes

religieuses, de toutes les libertés patriotiques, de toutes les ambitions avides de conquérir sur sa prérogative royale un lambeau de sa couronne. Charles Ier la défendit vainement avec énergie pendant quelque temps, tantôt avec un ministère, tantôt avec un autre. L'esprit d'opposition était tellement universel, que tout ce qui entrait dans le conseil du roi était à l'instant frappé de suspicion, d'impuissance et de discrédit par l'esprit public.

## XIII

Un ministre plus habile et plus hardi que ses prédécesseurs, Thomas Wentworth, comte de Strafford, homme qui avait conquis une haute renommée dans l'opposition par son éloquence et que cette renommée avait désigné au roi, lui dévoua enfin sa popularité et ses talents.

Strafford parut un moment relever, à force d'éloquence, de sagesse et de fermeté intrépide, le trône chancelant. Le parlement décréta le ministre d'accusation. Le roi, qui l'aimait, ne put le défendre. Strafford, menacé de la peine capitale pour ses services plus que pour ses crimes imaginaires, comparut, après une longue captivité, devant une commission de juges composée de ses ennemis par le parlement. Le roi ne put obtenir d'autre faveur que celle d'assister caché dans une tribune grillée au procès de son ministre. Il reçut de là au

cœur tous les coups portés par la haine du parlement à son conseiller. Jamais la parole d'un accusé ne répondit mieux à la majesté de l'innocence que dans le dernier discours prononcé par Strafford devant ses ennemis et devant son roi. Athènes et Rome n'ont rien de plus tragique et de plus pathétique dans leurs annales.

## XIV

« Ne pouvant trouver dans ma conduite, » dit Strafford à ses juges, « aucun acte auquel puisse » s'appliquer le mot et la peine de la trahison, on » invente, à défaut de loi, je ne sais quelle évi» dence *constructive* et *accumulatoire*, au moyen » de laquelle chacun de mes actes, innocent ou » louable en soi, produirait une trahison collective. » Où donc, dans nos lois antiques, cette nature » invisible et impalpable de crime s'est-elle tenue » si longtemps enfouie? Il vaudrait bien mieux » être sans loi que de nous figurer qu'il y a des » lois sur lesquelles nous devons régler nos actes, » et de trouver à la fin qu'il n'y a de loi que l'ini» mitié et l'arbitraire de nos accusateurs. Si, fai» sant voile sur la Tamise, je brise mon vaisseau » sur une ancre, et s'il n'y a point sur l'eau de » bouée pour signaler l'ancre qui me brise, la pa» trie me tiendra compte du dommage; mais, si » l'écueil est bien signalé, ma perte ne sera imputée

» qu'à moi... Où est ici la marque attachée au
» crime? A quel signe ai-je pu reconnaître que
» j'étais criminel? Il est demeuré caché sous l'eau;
» toute la prudence, toute l'innocence humaine ne
» pouvaient me préserver de la ruine dont je me
» vois menacé.

» Il n'y a pas moins de deux cent quarante ans
» que toutes les natures de trahison ont été définies,
» et, pendant un si long espace de temps, je suis
» le premier, je suis le seul pour qui la définition
» de ce crime ait été élargie à ce point, afin de
» m'envelopper dans ses réseaux. Milords, nous
» avons vécu, heureusement pour nous-mêmes,
» dans l'intérieur de notre patrie, nous avons vécu
» glorieusement en dehors pour le monde. Con-
» tentons-nous de ce que nos pères nous ont laissé;
» que l'ambition ne nous fasse pas souhaiter d'être
» plus consommés qu'eux dans ces arts ruineux et
» perfides d'incriminer l'innocence! Vous serez
» sages, milords; vous aurez ainsi pourvu à votre
» propre sûreté, à celle de vos descendants, à celle
» du royaume entier. Si vous jetez au feu ces san-
» glants et mystérieux répertoires des trahisons
» constructives, comme les premiers chrétiens y
» jetèrent leurs livres d'art dangereux, pour vous
» attacher à la simple lettre de la loi en vigueur,
» qui vous dit ce qui est crime, où est le crime, et
» comment, en vous abstenant du crime, vous n'en-
» courrez pas la peine du crime?...

» Gardez-vous de réveiller ces lions endormis » pour notre propre destruction!... A toutes mes » afflictions, milords, n'en joignez pas une que je » regarderais comme la plus funeste : ce serait pour » mes autres péchés comme homme, et non pour » ma trahison comme ministre, que j'aurais le mal- » heur d'introduire un pareil précédent, un pareil » exemple de procédure si attentatoire aux lois et » aux libertés de mon pays !...

» Milords, j'ai fatigué beaucoup plus longtemps » votre attention que je n'aurais dû et voulu le faire. » Ah ! » continua-t-il en abaissant ses regards sur ses enfants en bas âge, qui assistaient en deuil, comme des suppliants, au procès de leur père, « ah ! si ce n'était l'intérêt de ces chers gages, » qu'une sainte, maintenant heureuse dans le ciel, » m'a laissés, je ne serais pas capable.... » (Ici ses larmes lui coupèrent la voix; il se calma et reprit) : « Ce que j'ai à perdre pour moi-même n'est » rien; mais j'avoue que, si mon silence ou mon » indiscrétion était funeste à ces orphelins, la » blessure dans mon cœur serait profonde. Votre » bonté vous fera pardonner ma faiblesse... J'au- » rais encore quelque chose à ajouter, mais je vois » que je n'en suis pas capable, et je laisse ce que » j'avais à dire de plus.

» A présent donc, milords, grâce à la bonté du » ciel, je me vois assez instruit de toute la vanité » des grandeurs d'ici-bas, comparées à l'impor-

» tance de notre éternelle durée ailleurs; et dans cet
» état, milords, je me soumets avec autant de tran-
» quillité d'esprit que d'humilité, hautement et
» librement, à votre sentence. Que votre équitable
» arrêt soit pour la vie ou pour la mort, je me repo-
» serai également plein de gratitude et de confiance
» dans le sein du souverain auteur de mon être!...
» *Te Deum laudamus!* »

## XV

Un arrêt de mort répondit à cette éloquence et à cette vertu.

L'arrêt ne pouvait être légal sans être revêtu de la sanction du roi. L'accorder, pour Charles, c'était mentir à la conviction, à la reconnaissance, à l'amitié, à la dignité; la refuser, c'était jeter le défi au parlement et au peuple, et appeler sur la couronne elle-même les foudres populaires que la mort du ministre détournait. Charles tenta tous les moyens dilatoires pour échapper à cette honte ou à ce danger; il parut en suppliant plus qu'en roi devant son parlement, il conjura les juges de lui épargner ce supplice. Pressé par la reine, qui n'aimait pas Strafford et qui ne mettait pas en balance dans son cœur la mort de son mari et celle d'un ministre, Charles avoua au parlement qu'il ne croyait pas Strafford innocent de quelques irrégularités et de quelques dilapidations du trésor

public; il ajouta que, si le parlement bornait l'arrêt au crime de dilapidation, il donnerait sa sanction en conscience à la peine, mais que, pour le crime de haute trahison, sa conviction et son honneur lui interdisaient de sanctionner par la mort une calomnie et une iniquité.

## XVI

Le parlement fut inflexible, la reine pleura, l'Angleterre fermenta. Charles, prêt à céder, hésitait encore. La reine, Henriette de France, fille d'Henri IV, princesse d'une beauté accomplie, pour laquelle le roi conserva jusqu'à la mort la fidélité d'un mari et la passion d'un amant, se présenta devant lui en habits de deuil avec ses petits enfants. Elle conjura à genoux son mari de céder au peuple la vengeance qu'il ne pouvait lui arracher désormais sans tourner contre ces chers gages de leur amour cette mort qu'il détournait en vain d'une tête condamnée. « Choisissez, » lui dit-elle, « entre » votre vie, la mienne, celle de nos enfants, et la » vie de ce ministre odieux à la nation! »

Charles, ému d'horreur à l'idée de sacrifier une épouse adorée et des fils au berceau, seul espoir de la monarchie, répondit que, s'il ne s'agissait que de sa propre tête, il la donnerait en échange de celle de son ministre innocent, mais que le sacrifice d'Henriette et de ses enfants dépassait

son devoir et ses forces. Il ajournait néanmoins la signature de l'arrêt.

## XVII

Strafford, cédant vraisemblablement aux sollicitations secrètes de la reine, écrivit lui-même à son malheureux maître pour décharger la conscience et l'affection du roi de sa propre mort. « Sire, » lui disait-il dans cette lettre, sublime effort d'une vertu qui triomphe de l'intérêt de la vie pour enlever le remords même à ses meurtriers, « sire, n'hésitez
» plus à me sacrifier à la malignité des temps et à
» la passion publique qui a soif de ma mort. Mon
» consentement volontaire à la sanction de mon
» supplice, que l'on sollicite de vous, vous dé-
» chargera plus devant Dieu que tout le monde
» ensemble. On ne fait pas d'injustice au malheu-
» reux en consentant à ce qu'il désire et à ce qu'il
» demande lui-même. Puisque la grâce du ciel me
» rend capable de pardonner à tout le monde avec
» une tranquillité et une résignation qui jettent un
» contentement infini dans mon âme prête à changer
» de demeure, je puis, sire, vous résigner cette
» vie terrestre avec toute la liberté et toute la joie
» possibles, par un juste sentiment de reconnais-
» sance pour toutes les faveurs dont vous avez
» comblé mon existence ! »

## XVIII

Cette lettre vainquit les derniers scrupules du roi : il crut que le consentement de la victime avait le droit d'innocenter le meurtre, et que Dieu lui pardonnerait ce que le mourant lui pardonnait. Il accepta le sacrifice de cette vie qu'on lui offrait en échange de celle de ses fils, de sa femme, de la sienne peut-être, et du salut de la monarchie. La passion pour sa femme et pour ses enfants, l'espoir de prévenir la guerre civile, de ramener le parlement à la raison, à la justice, à la reconnaissance par ce sacrifice, épaissirent le bandeau sur ses yeux. Il crut enlever quelque chose à l'horreur et à l'ingratitude de cette lâcheté en ne la commettant pas directement de sa propre main et en plaçant un intermédiaire entre lui et le crime. Il nomma une commission de trois membres de son conseil, et il leur délégua le pouvoir de sanctionner en son nom l'arrêt du parlement contre Strafford. Les commissaires ratifièrent la sentence. Le roi s'enferma pour pleurer et pour ne pas voir la lumière du jour qui allait éclairer le supplice de son serviteur innocent. Il crut qu'en oubliant lui-même de compter ce jour dans sa vie, ce jour ne lui serait pas compté dans le ciel et sur la terre. Il le passa tout entier dans les ténèbres, dans la prière pour le mourant, et dans les larmes. Mais ce jour se leva

pour éclairer l'iniquité du roi, la trahison de l'ami, la grandeur d'âme de la victime.

## XIX

« J'ai péché contre ma conscience, » écrivit quelques années après le roi à la reine, en se reprochant à lui-même cette signature arrachée à sa tendresse de père et d'époux ; « ma conscience m'a » averti, elle m'a saisi le cœur au moment même » où je signais cette basse et criminelle conces» sion. » — « Dieu veuille », s'écria l'archevêque, son conseiller ecclésiastique, en lui voyant rejeter la plume après avoir signé la nomination des commissaires, « Dieu veuille que Votre Majesté n'ait » pas sa conscience blessée à mort par cet acte ! » — « Ah ! Strafford est plus heureux que moi, » répondit le prince en cachant ses yeux dans ses mains : « dites-lui bien que, s'il ne s'agissait pas du » royaume, j'aurais offert ma vie pour la sienne ! »

L'ennemi personnel et acharné de Strafford, le féroce Pym ce démagogue anglais qui jetait des colères feintes au parlement et des innocents au peuple pour nourrir de victimes son ambitieuse popularité, se félicita tout haut, comme d'un triomphe, de cette lâcheté du roi, dont il n'osait pas espérer tant de faiblesse. « Ah ! » dit-il, « il nous donne la » tête de Strafford ! il ne nous refusera plus rien, » pas même la sienne ! »

## XX

Cependant le roi se flattait encore que la chambre des communes, satisfaite de son humiliation et de sa déférence, n'exigerait pas le sang de son ami, et accorderait une commutation de supplice. Il ne connaissait par les partis, plus implacables que les tyrans, parce que les partis n'ont que des passions d'esprit et point de cœur, et qu'on n'attendrit pas un système. Les hommes de parti votent à l'unanimité, par crainte les uns des autres, ce que chacun d'eux, pris isolément, répugnerait même à penser. Les hommes en masse ne sont plus des hommes, mais un élément. Pour émouvoir cet élément sourd et cruel de la chambre des communes, Charles employa ce qui pouvait le plus flatter l'orgueil et toucher la sensibilité de ces tribuns du peuple. Il écrivit aux communes une lettre pathétique arrosée de ses larmes; il fit porter cette lettre au parlement, pour la rendre plus irrésistible, par la main d'un enfant, son fils, le prince de Galles, dont l'âge, la beauté, l'innocence, devaient interdire tout refus à des sujets sollicités par un tel suppliant.

Le roi, dans cette lettre, ouvrait son âme aux communes, dénudait les plaies de son cœur, avouait les angoisses qu'il avait eues à surmonter en immolant son honneur de roi, ses sentiments d'ami à la volonté de ses sujets; il exaltait la grandeur de la

satisfaction qu'il avait enfin donnée aux communes, ne demandait, en retour de tant d'abnégation, qu'une prison perpétuelle au lieu de la mort pour son ancien ministre. Enfin, comme s'il eût douté lui-même du succès de sa supplique, il conjurait, dans un *post-scriptum,* les communes d'accorder, au moins jusqu'au samedi suivant, un sursis au condamné pour se préparer à la mort.

## XXI

Tout fut sourd à la voix du père et à l'intercession de l'enfant : les tribuns du parlement n'accordèrent ni un adoucissement au supplice ni une heure à la vie du condamné. Leur popularité imposait à leur ambition l'inexorabilité et la promptitude devant le peuple qu'eux-mêmes ils imposaient au roi. La belle comtesse de Carlisle, sorte de Cléopâtre anglaise, dont Strafford avait été l'amant préféré pendant sa grandeur, tenta des efforts généreux de séduction dans le parlement pour obtenir la vie de celui dont l'amour avait fait son orgueil. La comtesse de Carlisle échoua contre ces cœurs endurcis. Comme s'il eût été dans la destinée de Strafford d'être abandonné à la fois par l'amitié et par l'amour, cette beauté versatile, amoureuse de la puissance plus que de la personne de ses adorateurs, passa ensuite comme une dépouille de Strafford à Pym, et devint la maîtresse du meurtrier après avoir

été celle de la victime. Pym, dit l'histoire anglaise si profondément compulsée par M. Chasles, était un ambitieux qui jouait le fanatisme sans l'éprouver : *Homo ex luto et argilla epicurea factus*, selon l'énergique expression de Haket : *Homme pétri de boue et d'argile sensuelle*, tel qu'il s'en rencontre dans les partis populaires comme dans les partis monarchiques, servant et flattant les partis, qui, à leur tour, assouvissent leurs serviteurs en relevant la satiété des voluptés par le goût du sang.

## XXII

Strafford était préparé à tout après ces deux défections de ce qu'il avait le mieux servi et le plus aimé sur la terre. Cependant, quand on vint lui annoncer que le roi avait signé le bill de sa condamnation, la nature eut un retour en lui sur la résignation, et il lui échappa un reproche dans un gémissement : « *Nolite fidere principibus et filiis* » *hominum!* » s'écria-t-il en levant avec un geste d'étonnement ses mains vers la voûte de son cachot; « *quia non est salus in illis!* Gardez-vous de placer votre confiance dans les princes et dans les » enfants des hommes, car il n'y a pas d'espoir de » salut en eux! »

Il demanda à s'entretenir un moment avec l'archevêque de Londres, Laud, emprisonné à la tour pour la même cause que lui. Laud était un prélat

d'une haute piété et d'une âme supérieure à son siècle. Cet entretien, dans lequel les deux royalistes espéraient se fortifier l'un l'autre pour la vie ou pour la mort, leur fut refusé. « Eh bien! » dit Strafford au gouverneur de la tour, « dites du moins à l'ar-» chevêque de se placer demain à sa fenêtre à » l'heure où je marcherai au supplice, pour rece-» voir mon dernier adieu! »

## XXIII

Le lendemain on pressa Strafford de demander une voiture pour aller à l'échafaud, dans la crainte que la fureur du peuple n'anticipât sur le bourreau en déchirant de ses propres mains celui que Pym et les orateurs des communes lui avaient travesti en ennemi public. « Non, » répondit Strafford, « je » sais regarder la mort et le peuple en face : que je » meure par la main du bourreau ou par la furie » de la populace, si cela peut leur plaire, peu m'im» porte! »

En passant sous la fenêtre de l'archevêque, dans la cour de la prison, Strafford se souvint du rendez-vous donné la veille à son ami : il leva les yeux vers les barreaux de fer de la fenêtre, qui lui disputaient la vue de Laud. On ne voyait que les deux mains tremblantes et décharnées du vieillard tendues à travers les barreaux et cherchant à tâtons à bénir le mourant. Strafford s'agenouilla dans la

poussière et inclina la tête. « Monseigneur, » dit-il à l'archevêque, « votre bénédiction et vos prières !... » Le cœur du vieillard ne put supporter le coup de cette voix et de cette émotion : il s'évanouit, en bénissant, dans les bras de ses geôliers. « Adieu, » monseigneur ! » lui cria Strafford, « que Dieu » protége votre innocence ! » Et il marcha d'un pas ferme, malgré les douleurs de la maladie et l'affaiblissement de ses forces, à la tête des soldats qui semblaient moins l'escorter que le suivre.

## XXIV

Selon la coutume si humaine de l'Angleterre et de Rome, qui laisse le condamné, quel qu'il soit, marcher à son supplice au milieu du cortége de ses parents et de ses amis pour l'encourager au dernier pas, Strafford avait son frère pleurant à côté de lui. « Frère, » lui dit-il, « pourquoi pleurer ainsi ? » Voyez-vous rien dans ma vie ou dans ma mort » qui puisse vous rendre honteux de moi ? Est-ce » que j'ai l'air tremblant comme un criminel, ou » fanfaron comme un athée ? Supposez, pour vous » raffermir l'âme, que c'est ici mon troisième ma- » riage, et que vous êtes mon garçon de noces ; ce » billot, ajouta-t-il en lui montrant le bloc de bois » où il allait placer sa tête, sera mon oreiller, et » j'y reposerai bien, sans peine, sans douleur et sans » crainte ! »

## XXV

Monté sur l'échafaud avec son frère et ses amis, il se mit à genoux un moment, comme pour saluer l'autel de son sacrifice; il se releva bientôt, et, regardant le peuple innombrable et muet qui couvrait la colline et la tour de Londres dite de l'Échafaud, il éleva la voix avec autant de vibration et de gravité qu'à la chambre des communes, théâtre de sa majestueuse éloquence.

« Peuple rassemblé ici pour me voir mourir, » dit-il, « soyez témoin! Je souhaite, en mourant, » à ce royaume toutes les prospérités que Dieu » peut donner à ceux qui vivent sur la terre! » Vivant, j'ai toujours fait ce qui était en moi » pour assurer le bonheur du peuple anglais; » mourant, c'est encore mon seul vœu. Mais je » supplie chacun de ceux qui m'écoutent d'examiner sérieusement, et la main sur le cœur, si » le début d'une réforme salutaire doit être écrit » en caractères de sang?... Pensez-y bien en » rentrant chez vous!... A Dieu ne plaise que la » moindre goutte de mon sang retombe sur aucune » de vos têtes! Je crains cependant que vous ne » vous avanciez dans une voie fatale! »

## XXVI

Après ces premières paroles, jetées du haut de son échafaud en sollicitude et en avertissement à sa patrie, Strafford s'agenouilla de nouveau, et pria avec tous les signes d'une humble et ardente ferveur pendant plus d'un quart d'heure. Le fanatisme révolutionnaire des Anglais ne disputait pas au moins les dernières minutes aux mourants. Cependant Strafford, entendant un sourd murmure, soit de pitié, soit d'impatience, dans la foule, se releva, et, s'adressant à ceux qui l'entouraient : « J'ai presque » fini, » dit-il. « Un seul coup va rendre ma femme » veuve, mes chers enfants orphelins, mes pauvres » serviteurs sans maître ! Que Dieu soit avec eux et » avec vous ! Grâce au soutien intérieur que ce Dieu » me prête, » ajouta-t-il en dépouillant lui-même son habit et en relevant ses cheveux pour qu'aucun vêtement n'amortît le tranchant de la hache sur son cou, « j'ôte mon habit, le cœur aussi tranquille que » je l'ai jamais quitté chaque soir de ma vie pour » m'endormir ! »

Il fit signe alors au bourreau d'approcher, lui pardonna charitablement le sang qu'il allait répandre, coucha lui-même sa tête sur le billot en dirigeant encore un regard et une prière vers le ciel. Sa tête roula aux pieds de ses amis. « Dieu sauve » le roi ! » s'écria l'exécuteur en ramassant la tête

et en l'élevant dans ses mains pour la montrer au peuple. Le peuple, muet et compatissant jusque-là, poussa un cri de joie, de vengeance et de salut, qui attestait la frénésie du temps. Le peuple se réjouit comme un insensé d'avoir arraché de son sein son plus grand citoyen, et se répandit dans les rues de Londres pour ordonner des illuminations publiques.

## XXVII

Le roi, pendant ce sacrifice, s'était tenu renfermé dans son palais, demandant son pardon à Dieu pour le sang qu'on arrachait à sa faiblesse. L'ecclésiastique qui avait accompagné Strafford à l'échafaud fut seul admis dans l'appartement de Charles pour lui rendre compte des derniers moments de son ministre. « Rien n'égala jamais, » dit l'ecclésiastique au roi, « le calme et la majesté de cette mort.
» J'en ai vu beaucoup mourir; jamais âme aussi
» blanche et aussi purifiée ne retourna à son créa-
» teur. »

A ces mots, le roi détourna la tête pour pleurer. Le repentir de sa concession et le pressentiment de l'impuissance de cette concession pour racheter son propre salut et la paix du royaume, se confondirent en une immense et sombre douleur dans son âme. Il vit clairement qu'il s'était frappé lui-même du coup dont il avait laissé frapper son serviteur

et son ami, et que le supplice de Strafford n'était que la répétition de son propre supplice. Cœur vaincu, mais conscience droite, Charles ne se défendit pas par le sophisme contre le remords. Il ne s'excusa ni devant lui-même, ni devant la politique, ni devant Dieu. Il s'accusa avec autant de sévérité que l'histoire devait l'accuser un jour; il s'humilia dans sa faute et dans sa douleur; il jura que ce serait sa première et sa dernière transaction avec l'iniquité de ses ennemis, et il puisa dans l'amertume de ses regrets la force de vivre, de combattre et de mourir pour son droit, pour le droit de sa couronne et pour le droit du dernier de ses sujets.

## XXVIII

Le parlement en effet ne vit dans la mort de Strafford qu'une victoire sur la puissance royale et sur le cœur de Charles. Les conflits entre la couronne et les communes se reproduisirent à l'instant sous d'autres prétextes et sous d'autres exigences. Le roi prit en vain des ministres dans le sein du parlement, il ne retrouva pas un Strafford: la nature n'en avait pas fait deux. Charles n'avait à choisir qu'entre des fidélités médiocres ou des ennemis implacables; et encore ces ennemis, appelés par le roi dans son conseil pour leur livrer le gouvernement, refusaient d'y entrer. L'esprit de faction était si universel et si irréconciliable en Angleterre

contre la couronne, que les membres populaires du parlement se sentaient plus forts en restant les chefs de factions dans les communes qu'en devenant les ministres d'un prince suspect et condamné. Le parti puritain dans les communes tenait alors Charles Ier, en Angleterre, dans le même isolement où le parti des Girondins tint Louis XVI, en 1791, en France : assiégeant le ministère et refusant d'être ministres, afin d'avoir le droit d'attaquer toujours le pouvoir royal qu'on leur livrait en vain, ou ne consentant à le prendre que pour le trahir en le livrant par adulation au peuple et par complicité aux républicains.

Telle était la situation réciproque du roi et du parlement pendant les premières années où Cromwell était membre des communes.

## XXIX

Les luttes parlementaires n'étaient pas le domaine de Cromwell, et ces agitations purement politiques l'agitaient peu lui-même. Il n'était pas factieux de sa nature, il était sectaire. Il ne tenait que par l'esprit de sa secte au triomphe du parti puritain, non sur la couronne, mais sur l'Église anglicane et sur l'Église de Rome que la couronne était suspecte de favoriser. Tout autre intérêt était étranger à son âme austère. Son imagination froide pour tout ce qui ne touchait pas à la religion, son esprit

juste mais peu étendu, son élocution sans abondance, sans couleur et sans clarté, son ambition bornée au succès de ses coréligionnaires, mais n'aspirant à rien de personnel, si ce n'est au salut de son âme et au service de sa cause, l'éloignaient des discussions. Muet pendant des sessions entières sur son banc, il n'était signalé dans les chambres des communes que pour son abnégation de toute importance personnelle, pour son dédain des applaudissements populaires, et pour la ferveur de son zèle à préserver la liberté de conscience de ses frères en piété.

## XXX

Rien, du reste, ni dans son extérieur ni dans son génie, n'était de nature à appeler sur lui l'attention d'une chambre agitée par l'éloquence de Strafford ou de Pym. Sa figure, sans distinction dans les traits, tenait à la fois du paysan, du soldat et du prêtre : on y voyait la vulgarité du campagnard, la résolution du militaire, la ferveur de l'homme de prières, mais aucun de ces caractères n'y prédominait assez pour faire éclater au dehors une vocation oratoire et pour donner aux regards le pressentiment d'un dominateur futur. Sa taille était moyenne, son buste carré, ses membres robustes, sa démarche pesante et mal assurée, son front large et bombé, ses yeux bleus, son nez proéminent, partageant

inégalement son visage, incliné irrégulièrement à gauche, gros et coloré, vers les narines, de ces rougeurs suspectes qu'on reproche aux buveurs, mais qui ne révélaient chez Cromwell que l'âcreté d'un sang échauffé par le fanatisme. Ses lèvres trop fendues, trop épaisses et grossièrement modelées, n'indiquaient ni la finesse d'intelligence, ni la délicatesse de sentiment, ni la volubilité de parole nécessaire à l'éloquence; son visage était rond plutôt qu'ovale; son menton solide et avancé en portait fermement le poids. Ces traits reproduits dans ses portraits et dans ses masques par les artistes les plus consommés de l'Italie, chargés de le fixer pour leurs Cours, n'indiqueraient qu'un homme vulgaire, si le nom de Cromwell ne les relevait; en les étudiant avec impartialité, il est impossible d'y discerner les traces et les organes du génie. On y sent l'homme fait grand par le choix de son parti et par la combinaison des circonstances, plutôt que l'homme fait grand par la nature. On peut même conclure de ce visage qu'une intelligence plus haute et plus développée aurait nui à la grandeur de la destinée de cet homme; car, avec plus d'esprit, Cromwell aurait été moins sectaire, et, s'il eût été moins sectaire, son parti se serait moins personnifié dans un chef qui n'aurait pas partagé ses passions et ses crédulités. La grandeur d'un homme populaire est bien moins dans son génie que dans les proportions de son génie avec les préjugés et même

avec les stupidités de son temps. Les fanatiques d'une époque ne choisissent pas pour chef le plus capable, mais le plus fanatique. Les jacobins de France l'ont montré dans Robespierre, comme les puritains d'Angleterre dans Cromwell.

## XXXI

Les seules traces que la présence de Cromwell au parlement ait laissées dans les annales parlementaires pendant ces dix années de silence, sont quelques mots prononcés à de longs intervalles par lui pour protéger ses frères les missionnaires puritains et pour dénoncer les ministres de l'Église anglicane dominants, et les catholiques qui aspiraient à dominer de nouveau. On voit seulement, aux égards de ses collègues à la chambre des communes en écoutant ces mots échappés au zèle religieux du représentant d'Huntington, que ce gentilhomme fermier, aussi sobre de popularité que de discours, jouissait à la chambre de cette considération qui s'attache dans les assemblées délibérantes aux hommes modestes, sensés, silencieux, désintéressés d'applaudissements, mais fidèles à leur cause.

## XXXII

Juge de paix de son canton, Cromwell revenait, après chaque session ou chaque dissolution du parlement, se retremper dans les passions religieuses du peuple puritain de son voisinage, dans les entretiens avec les missionnaires de sa foi, dans les sermons, les méditations et les prières, seul délassement de sa vie agricole. La douceur, la piété, la ferveur de sa femme, adonnée comme lui aux soins domestiques et aux travaux champêtres, l'éducation de ses fils, la tendresse pour ses filles, écartaient alors de son âme toute autre ambition que celle de son progrès spirituel dans la vertu et du progrès de sa secte dans les consciences. Dans toute sa correspondance intime pendant ces longues années de retraite et de domesticité, il n'y a pas un mot qui révèle en lui une autre passion que celle de sa croyance, une autre aspiration que celle du ciel. De quoi pouvait servir à un homme qu'on ne regardait pas alors cette hypocrisie dont les historiens ont fait le fonds et le mobile de son caractère? Quand personne ne connaissait le visage, à quoi bon le masque? Non, Cromwell ne se masquait pas si longtemps d'avance devant sa femme, devant sa sœur, devant ses filles et devant Dieu; il ne paraît si bien masqué à l'histoire que parce qu'il vivait et pensait à visage découvert.

## XXXIII

Détachons quelques passages des lettres familières qui jalonnent cette époque ignorée de sa vie :

« Mon très-cher bon ami, » écrit-il de Saint-Yves, le 11 janvier 1635, à un des confidents de ses œuvres pieuses, « bâtir des temples matériels » et des hôpitaux pour soulager les corps et rassembler les fidèles doit être considéré sans doute » comme une œuvre de piété ; mais ceux qui bâtissent des temples spirituels, qui procurent la » nourriture aux âmes, ceux-là, mon ami, sont les » hommes vraiment pieux. C'est l'œuvre que vous » avez faite en fondant une chaire de sermons » dans laquelle vous avez placé le docteur Wells, » homme de sainteté et de capacité, égal à tout ce » que je connais de meilleur. Je suis convaincu » que, depuis son arrivée ici, le Seigneur a fait » beaucoup de bien parmi nous. Il faut maintenant que celui qui vous a inspiré de faire cette » fondation vous pousse à la maintenir et à l'achever. Élevez à lui vos cœurs! Vous qui vivez dans » une cité renommée par les lumières resplendissantes de l'Évangile, Londres, vous savez que » supprimer le traitement du prédicateur, c'est » faire tomber la chaire. Car, qui va guerroyer à » ses dépens? Je vous en supplie donc par les

» entrailles de Jésus-Christ, mettez la chose en
» bon train, faites donner la solde à ce digne
» ministre : les âmes des enfants de Dieu vous
» béniront pour cela. Et ainsi ferai-je moi-même.
» Et je demeure à jamais votre affectionné ami
» dans le Seigneur.

» Olivier Cromwell. »

Ce n'était pas seulement de ses paroles, c'était de sa modique fortune, fruit d'un travail rural ingrat et obstiné, que Cromwell soutenait la cause de sa foi. On lit, trois ans après, ces lignes dans une lettre confidentielle à un des sectateurs de sa communion, M. Hand :

« Remettez quarante schellings (somme importante alors) pour un pauvre fermier qui nourrit
» péniblement sa famille croissante, afin de rémunérer les médecins de Benson. Si nos amis ne
» veulent pas allouer cette somme au moment où
» nous réglerons les comptes de notre comité,
» gardez ce billet, et je vous payerai de ma bourse
» personnelle.

» Votre ami,

» Olivier Cromwell. »

« Je demeure, » écrit-il quelques années après à sa cousine, femme du procureur général Saint-

John, et toujours dans le même esprit de componction, « je demeure dans *Cédar*, mot qui signifie » *ténèbres* et *noirceur*. Cependant le Seigneur ne » m'abandonne pas ; il finira par me conduire, je » l'espère, à son lieu de repos, à son tabernacle. » Mon cœur repose dans l'espérance avec les compagnons du premier-né ; et si je puis rendre gloire » au Seigneur, soit par action, soit par souffrance, » je serai grandement consolé ! Véritablement, aucune créature n'a plus de motifs que moi de se » jeter en avant pour la cause de son Dieu. J'ai » reçu d'avance des grâces choisies, et je suis sûr » que je n'acquitterai jamais assez le prix de ces » dons. Que le Seigneur m'accepte donc dans son » fils Jésus-Christ, et qu'il nous donne de marcher » dans la lumière, car il est la lumière ! Je ne puis » pas dire qu'il détourne tout à fait sa face de moi ; » il m'accorde de voir la lumière au moins en lui. » Un seul rayon dans un lieu obscur porte avec » soi beaucoup de rafraîchissement. Béni soit son » nom de briller dans un lieu aussi sombre que » mon âme !... Hélas ! vous savez quelle a été ma » vie ! J'aimais les ténèbres, j'y vivais, je haïssais » la lumière ! J'étais le chef des pécheurs ; cependant Dieu a eu miséricorde de moi ! Oh ! les trésors de la miséricorde de Dieu !... Louez-le pour » moi, priez pour moi ; que celui qui a commencé » un si grand changement dans mon âme daigne » l'achever en Jésus-Christ !... Et que le Seigneur

» soit avec vous !... Ainsi le demande votre affec-
» tionné cousin.

» OLIVIER CROMWELL. »

## XXXIV

Tout ce que l'on retrouve de la main de Cromwell pendant ce long recueillement de sa vie, de vingt à quarante et un ans, porte la même empreinte de mysticisme, d'exaltation et de sincérité : une sombre mélancolie, éclairée cependant par l'illumination éblouissante d'une foi active, forme le fond de son caractère. Cette mélancolie devait être nourrie encore par la monotonie de ses occupations rurales et par la tristesse du ciel et du site où la fortune confinait sa vie. Sa maison, que l'on montre encore de nos jours aux voyageurs dans les bas-fonds qui entourent la petite bourgade de Saint-Yves, a quelque chose d'un cloître abandonné. Les rideaux d'arbres qu'il avait plantés en haie sur les lisières de ses champs, dans ces marécages, en interceptent tout horizon étendu ou riant aux fenêtres. Un ciel bas et terne pèse sur l'imagination comme sur le toit. La tradition désigne encore un oratoire surbaissé, bâti en briques par le gentilhomme puritain derrière sa maison et attenant à la salle de famille où Cromwell convoquait les paysans des alentours pour entendre la parole de Dieu de la bouche des missionnaires de sa secte, et pour prêcher et

prier souvent lui-même quand l'inspiration débordait en lui. De longues et profondes lignes d'arbres séculaires, peuplés de corneilles sinistres, bornent de tous côtés la vue. Ces arbres empêchent de voir même le cours de la rivière d'Ouse, dont les eaux noirâtres et encaissées dans des bords fangeux ressemblent à l'immense égout d'une usine; ils ne laissent voir au-dessus de leurs têtes que les fumées de charbon de la petite ville de Saint-Yves qui salissent le ciel de cette vallée. Un tel séjour devait enfermer l'âme de ses habitants dans les vulgaires pensées de trafic, d'industrie, de pâturage, ou les forcer à s'élancer plus haut que la terre, dans les extases de la contemplation.

## XXXV

C'est là que Cromwell et sa jeune femme, modelée en tout sur la simplicité et sur la piété de son mari, élevaient pauvrement et dans le silence les sept enfants que l'amour et la fidélité conjugale leur donnaient. Ils ne cherchaient pas le vent du monde, ce fut le vent du monde qui vint les chercher.

On voit, aux vestiges de la vie de Cromwell pendant cette époque, comment le bruit des controverses religieuses en Angleterre, en Irlande, en Écosse, et comment les pamphlets politiques qui commençaient à se multiplier avec la passion publique, préoccupent sa solitude et sont lus par lui avec

avidité; mais il ne s'attachait jamais qu'aux arguments religieux de ces écrits.

Le nom immortel du grand poëte anglais Milton, ce Dante britannique, apparaît pour la première fois sur un de ces pamphlets républicains. Milton revenait d'Italie, où il avait respiré dans les débris de Rome ancienne l'odeur de la liberté antique, et où le spectacle de la corruption de la Rome moderne l'avait rejeté dans l'indépendance en matière de culte. Milton donnait, comme Chataubriand et madame de Staël en 1814, l'accent immortel aux passions passagères du temps.

## XXXVI

Les indépendants en matière de gouvernement commençaient, par une logique forcée, à naître de ce besoin d'indépendance en matière de foi. Les deux libertés se tiennent. Comment croire librement dans la servitude qui empêche de dire ce qu'on veut et de pratiquer ce qu'on croit ? Ce besoin absolu de professer et de répandre librement sa croyance inclinait Cromwell vers la république. Hampden, son parent, popularisé jusqu'au délire par sa résistance à l'autorité royale, voulut fortifier le parti républicain par l'accession d'un homme aussi convaincu et aussi irréprochable de mœurs que Cromwell; il le fit nommer député au parlement par la ville de Cambridge, où Hampden avait une souveraine influence.

Cette nouvelle nomination de Cromwell par un comté plus illustre et dans un instant plus politique ne distrait pas sa pensée de l'unique but de sa vie : « Envoyez-moi, écrit-il à son ami Willingham à Londres, les arguments des Écossais » pour soutenir l'uniformité dans la religion exprimée dans leur proclamation. Je désire la relire » avant que nous entamions dans les Communes ce » débat qui s'ouvrira bientôt. »

Un intérêt populaire se mêla un moment pour lui au grand intérêt religieux. Il embrassa cet intérêt par sentiment de la justice de la cause sans doute, mais certainement aussi pour ranger le peuple du côté des indépendants et des républicains par l'appui que le bon droit populaire trouvait dans les hommes de ce parti contre la couronne. Il s'agissait du droit de clore des terrains communaux en les enclavant ainsi dans leurs fiefs, que jadis des rois d'Angleterre avaient accordés indûment à des favoris et que le peuple contestait avec raison. « Cromwell, » dit le ministre du roi dans ses mémoires, « que je n'avais jamais entendu parler aux « Communes, fut élu membre du comité du parle- « ment chargé de s'entendre avec les ministres sur » ce sujet. Cromwell s'emporta contre moi dans la » discussion. Il me reprocha d'intimider les té- » moins. Il parla avec tant d'indécence et de gros- » sièreté, ses procédés furent si âpres et son atti- » tude si insolente, que je fus forcé d'ajourner le

» comité. Cromwell ne me pardonna jamais. »

La popularité que la défense de cette cause valut à Cromwell et à son parti l'encouragea à en rechercher une autre dans la défense des pamphlétaires acharnés contre la couronne et l'Église, et dont les écrits étaient livrés de temps en temps au bourreau de Londres par le roi et les évêques. Il présenta au parlement la pétition d'un de ces martyrs. L'indignation de sa conscience blessée lui ouvrit les lèvres pour la première fois. « C'était en novembre 1640, » dit un spectateur royaliste dans ses souvenirs. « Moi
» qui étais aussi membre du parlement, j'avais la
» vanité de me croire un modèle d'élégance et de
» noblesse ; car, nous autres jeunes courtisans, nous
» nous vantions de notre costume. Je vis, en entrant
» dans la salle, un orateur qui parlait. Je ne le con-
» naissais pas : il était vêtu d'une manière fort com-
» mune, en habit de drap sans broderie, qui semblait
» avoir été coupé par quelque tailleur de campa-
» gne. Son linge était grossier et sale. Je me rap-
» pelle qu'il y avait une ou deux taches de sang sur
» le col rabattu de sa chemise, qui ne dépassait
» qu'à peine le collet de son habit. Son chapeau
» était sans ganse. Il était d'une assez belle stature.
» Son épée était collée sur sa cuisse. Son visage
» était rond et gonflé, sa voix était stridente, peu
» harmonieuse et peu flexible ; mais il s'exprimait
» avec une éloquence pénétrée de ferveur. Sa cause
» ne permettait guère le bon sens ; il parlait pour

» un libelliste supplicié par le bourreau. Je déclare
» que l'attention prêtée par l'assemblée à ce gentil-
» homme diminua de beaucoup ma considération
» pour les Communes. »

## XXXVII

Tous les moyens de résistance et toutes les concessions du roi Charles I$^{er}$ envers son parlement étant épuisés, le pressentiment d'une guerre civile inévitable pesait sur toutes les âmes. On s'y préparait plus ou moins ouvertement des deux côtés. Cromwell profita d'un de ces moments de calme qui précèdent les grandes tempêtes politiques pour aller reconforter sa mère et sa femme et embrasser ses enfants à Saint-Yves, avant de se précipiter dans la mêlée. Il anima de son feu mystique le peuple de son voisinage. De ses sectaires il fit des soldats. Il dépensa toutes ses économies de père de famille et de cultivateur à envoyer des armes à Cambridge. Il osa même s'emparer, en qualité de membre du parlement, du château de Cambridge, et confisquer pour solder les milices du peuple l'argenterie de l'université royale déposée dans le trésor du château. Ces milices le reconnurent pour chef, à titre de député de Cambridge et du plus résolu des citoyens. Il souleva, également par le seul appel au sentiment commun, les milices des campagnes entre Cambridge et Huntington, et fit arrêter les royalistes

qui allaient se ranger sous le drapeau du roi; il désarma partout les partisans de la couronne. « Je » ne vous ferai point de mal, » répond-il, à cette époque de trouble, à un gentilhomme de son voisinage qui réclamait contre les violations de son foyer; « je viens, au contraire, pour empêcher le royaume » de se déchirer davantage. Agissez avec intégrité, » et ne craignez rien; mais, si vous agissez mal, » pardonnez-moi alors les rigueurs que m'imposeront mes devoirs envers le peuple! » Il n'épargna pas cette visite au manoir de son oncle Cromwell d'Hinschinbrook, gentilhomme royaliste ruiné, qui habitait un donjon dans les marais. « Le *siècle présent est batailleur,* » écrit-il à un autre gentilhomme. « La pire des colères est, à mon avis, celle » qui prend sa source dans la différence d'opinions. » Blesser les hommes dans leur personne, dans leur » maison ou dans leurs biens, ne peut être un bon » remède à cette colère. Protégez les légitimes » droits de ce peuple. »

Les associations pour la défense de l'indépendance et de la religion contre l'Église et la cour couvrirent l'Angleterre, mais ne tardèrent pas à se dissoudre, faute d'une âme commune et d'un chef actif. Il ne resta debout que cette association des Sept-Comtés de l'Ouest dont Cromwell fut l'âme et le bras. Son nom se répandit de là sur le pays et commença à présager un chef à la guerre sainte. On l'appelait dans les assemblées puritaines le Macha-

bée de l'Église de Dieu. « Continuez, » écrit néanmoins Cromwell au ministre de l'Église anglicane, « allez lire les Écritures au peuple, prêchez dans » votre cathédrale, là où vous avez l'habitude de le » faire, et même plus souvent. »

Ainsi Cromwell, qui se lève pour conquérir la liberté de la foi pour lui et les siens, la protége dans les autres. « Vous renvoyez de vos troupes un offi- » cier anabaptiste, » écrit-il à un de ses lieutenants. « Vous êtes certainement mal conseillé en cela. Je » ne saurais comprendre qu'un incrédule déplora- » ble, connu par son irréligion, ses jurements, ses » débauches, vous paraisse plus digne de confiance » que celui qui craint la débauche, les jurements, » le péché! Soyez tolérant envers ceux qui ont » une foi autre que la vôtre. L'État, monsieur, en » choisissant des serviteurs, ne s'inquiète pas de » leurs opinions, mais de leurs services et de leur » fidélité! »

On voit aux premiers actes de Cromwell, actes précurseurs pour lui de la guerre civile et de l'empire, poindre cet esprit de gouvernement qui rallie des partisans à sa cause au lieu de livrer des victimes à ses partisans. Cette association des Sept-Comtés, soumis ainsi volontairement à l'influence d'un patriote actif et d'un religionnaire zélé, fut le noyau de la popularité future de Cromwell. Elle fut bientôt pour le long-parlement le levier de la guerre civile.

## XXXVIII

Nous avons vu qu'elle devenait de jour en jour plus inévitable. L'Écosse, plus fanatisée encore que l'Angleterre par ses chefs puritains, hommes d'une foi ardente et d'un génie sanguinaire, en donna le signal. Ce royaume, quoique indépendant par ses lois et son parlement distinct, faisait partie de la couronne du roi Charles. L'esprit de révolte, masqué encore, comme en Angleterre, sous l'esprit d'indépendance et d'opposition, fit avancer une armée écossaise sur le territoire anglais, sous prétexte de défendre, de concert avec les puritains et avec le parlement de Londres, les droits des deux peuples menacés par la même cour.

Forts de cet appui, les orateurs de l'opposition dans le parlement de Londres et les zélateurs du puritanisme ne connurent plus de bornes à leur audace et à leurs empiétements sur la royauté. Les tribuns les moins infatués de zèle pour la foi nouvelle, tels que Pym, Hampden, Vane, en prirent les apparences. Ils devinrent, aux yeux des républicains, les Caton, les Brutus, les Cassius de l'Angleterre; aux yeux des puritains, ils en devinrent les martyrs. L'ombrageuse susceptibilité du parti puritain s'indigna de voir quelques prêtres catholiques amenés de France par la reine Henriette pour diriger sa conscience, habiter la cour et y exercer

dans Londres leur culte. Ils affectèrent de voir une conspiration terrible contre le protestantisme dans cette inoffensive fidélité d'une jeune et charmante reine aux convictions de sa conscience et aux rites de sa jeunesse. Ils accusèrent le roi de faiblesse ou de complicité avec l'épouse qu'il adorait. Le roi, dans un esprit de paix, cédait à toutes ces exigences. On le somma de sanctionner un bill qui autorisait le parlement à se rassembler de fait si le roi laissait écouler un intervalle de trois ans sans le convoquer. Jusque-là la convocation annuelle ou triennale des parlements avait été un usage plutôt qu'un droit de la liberté anglaise. Charles, en consentant à cette sommation, reconnaissait la souveraineté représentative en face de la sienne. Le parlement, dont l'ambition se nourrissait de toutes les concessions du roi, établit encore avec son consentement la permanence de son contrôle et de son pouvoir par un comité toujours subsistant à Londres pendant l'intervalle des sessions. Il en établit un autre, chargé de suivre la personne du roi dans le voyage de pacification que ce prince fit en Écosse. Enfin il poussa l'audace et l'usurpation jusqu'à demander la nomination d'un *protecteur* du royaume, sorte de tribun national ou de vice-roi du parlement, élevé en face du roi lui-même. C'est ce titre, rêvé dès cette époque par le délire de l'esprit parlementaire, qui devint naturellement le titre de Cromwell quand la guerre civile en eut fait l'arbitre de son pays. Il ne l'inventa

pas, comme on l'a cru, à son usage; il le trouva tout fait, à l'usage des factions qui détrônaient le roi.

## XXXIX

Pendant le voyage du roi en Écosse, l'Irlande, abandonnée à elle-même par le rappel des troupes qui y maintenaient la paix au nom de ce prince, s'agita jusqu'à la révolte contre l'autorité royale. Son parlement, distinct aussi, répondit par ses turbulences et par ses empiétements aux exemples du parlement d'Angleterre. La nation irlandaise, divisée en deux races et en deux religions acharnées de tout temps l'une contre l'autre, se confédéra d'abord unanimement pour s'affranchir du joug de la couronne. Bientôt les catholiques et les vieux Irlandais des provinces les plus éloignées du centre rompirent la ligue. Ils profitèrent des troubles de la capitale et de la faiblesse de l'autorité du roi qui les contenait, égorgèrent dans ces nouvelles *Vêpres siciliennes*, plus sanglantes que celles de Sicile, tous les colons anglais établis depuis des siècles dans les mêmes villages, et avec lesquels la cohabitation, les liens de parenté, les mariages, les avaient confondus en un même peuple et presque en un même sang. Les massacres de la Saint-Barthélemy, les journées de septembre, les proscriptions de Rome sous Marius ou de la France sous la Terreur, n'éga-

lent pas les barbaries dont les Irlandais de ces provinces souillèrent le caractère de leur race et flétrirent les annales de leur patrie. Les chefs de cette conspiration de la province d'Ulster frémirent eux-mêmes des férocités du peuple haineux, fanatique, inexorable, qu'ils avaient déchaîné. Les fêtes par lesquelles ce peuple vainqueur par l'assassinat célébra sa victoire, furent les supplices les plus lents et les plus cruels que jamais l'imagination des cannibales ait inventés. Il prolongea les martyres et les agonies des deux sexes pour prolonger ses infernales jouissances. Il fit couler le sang goutte à goutte et la vie souffle à souffle pour entretenir sa propre fureur.

Ces massacres s'étendirent de proche en proche à toutes les autres provinces de l'Irlande, excepté à Dublin, sa capitale, où un faible noyau de troupes royales conservait la paix. Plus de cent mille victimes innocentes, hommes, femmes, enfants, vieillards, infirmes, jonchèrent de leurs cadavres le seuil qu'ils habitaient, les champs qu'ils cultivaient en commun avec ces frères dénaturés. La flamme de leurs villages ne s'éteignit que dans leur sang. Tous ceux qui échappèrent par la fuite à leurs assassins, en emportant dans leurs bras leurs enfants jusqu'aux sommets des montagnes, succombèrent d'inanition et de froid dans les neiges de l'hiver. L'Irlande parut s'entr'ouvrir pour être le tombeau de la moitié des fils qu'elle avait portés. On ne peut

lire, dans les historiens les plus impartiaux, les récits de ce long crime national sans exécration pour ses instigateurs et pour ses bourreaux. On comprend les longues malédictions du ciel sur l'Irlande. On ne justifie jamais la tyrannie; mais une nation qui a de tels égorgements à expier dans son histoire ne peut accuser les sévices de ses oppresseurs sans réveiller le souvenir de ses propres forfaits. Le malheur des peuples n'est pas toujours le crime de leurs conquérants, il est quelquefois la vengeance de leurs propres crimes. Ce malheur-là est le plus irrémédiable; car il n'enlève pas seulement l'indépendance, il enlève jusqu'à la pitié.

## XL

Le parlement accusa le roi de ces calamités, le roi accusa avec plus de justice le parlement de son impuissance. Le parti républicain prit de nouvelles forces dans le pays par ce conflit acharné et stérile entre la couronne et les parlementaires qui laissaient décomposer le royaume et massacrer leurs coreligionnaires par les catholiques. Les exaltés firent aisément voter par le parlement, sous le nom de remontrance, un appel au peuple de la Grande-Bretagne: véritable et sanglante accusation contre le gouvernement du roi. On y résumait en un seul groupe d'incriminations tous les torts et tous les malheurs du règne. On rejetait sur le roi seul les

fautes et les crimes de tous les partis. On déversait sur sa tête le sang même des Anglais massacrés par les catholiques en Irlande. On y concluait ou l'on y faisait conclure tacitement que le seul salut de l'Angleterre était désormais dans la restriction du pouvoir royal et dans l'accroissement illimité du pouvoir parlementaire.

Le roi, poussé aux dernières limites de ses concessions, répondit à cette accusation par une justification touchante, mais sans force. L'insolence de quelques membres de la chambre éclata contre lui dans des attentats si évidents contre sa prérogative et sa dignité, qu'il n'eut plus que le choix entre une honteuse dégradation de son titre de roi ou une revendication énergique de son droit. Il se rendit lui-même à la chambre des communes pour y faire arrêter les membres coupables de lèse-majesté. Il somma le président de les lui désigner. « Sire, » lui répondit le président à genoux, « dans la place » que j'occupe, j'ai des yeux pour voir, une langue » pour parler sous l'inspiration seule de la chambre » dont je suis le serviteur. Je demande humblement » pardon à Votre Majesté de lui désobéir ! »

Charles, humilié, se retira avec sa garde et se rendit à l'hôtel de ville de Londres pour conjurer le conseil de la cité de refuser asile aux coupables. Le peuple de la cité ne lui répondit à son retour que par des cris de Vive le parlement ! Les habitants de Londres s'armèrent aux cris bibliques d'*Israël*,

*à vos tentes!* et passèrent fièrement en revue par terre et par eau sous les fenêtres du palais de White-Hall, séjour du roi. Le roi, impuissant, menacé et insulté par ces émeutes, se retira dans le château royal d'Hampton-Court, résidence de campagne solitaire, imposante et fortifiée, à quelques heures de Londres.

## XLI

La reine, tremblante pour son mari et pour ses enfants, conjura le roi d'apaiser l'émotion du peuple à force de condescendance. Tout fut vain. Les pétitions les plus incendiaires assiégeaient le parlement, devenu l'idole du peuple et sa sauvegarde depuis la retraite du roi. Le parlement, sous prétexte de prémunir le peuple contre le retour de l'armée royale, s'empara du pouvoir militaire et nomma lui-même les gouverneurs de places fortes et les généraux des troupes. Charles, réduit à un petit nombre de partisans et de défenseurs à Hampton-Court, se décida à la guerre; mais, avant de la déclarer, il conduisit la reine au bord de la mer et la contraignit à s'embarquer pour le continent, afin de soustraire du moins à la malignité de sa fortune ce qu'il avait de plus cher au monde.

La séparation fut déchirante comme le pressentiment d'un éternel adieu. L'infortuné prince adorait cette compagne de sa jeunesse, il la plaçait

au-dessus de toutes les femmes, et il ne lui avait fait partager que ses humiliations et ses revers. Il voulait l'abriter au moins contre le supplice qu'il entrevoyait de loin au fond de sa destinée. Henriette, transportée évanouie sur le vaisseau, ne reprit ses sens que pour adresser du haut des vagues qui l'emportaient ses reproches à l'Angleterre et ses vœux au ciel pour le plus tendre des époux.

## XLII

Le roi, déchiré dans son amour, mais fortifié dans son courage par ce départ, s'éloigna d'Hampton-Court et s'établit dans la ville plus fidèle d'York, au milieu d'un peuple et d'une armée royalistes. Il emmena avec lui ses enfants.

Le parlement, présentant au peuple cet éloignement comme une déclaration de danger public, leva une armée contre celle du roi et en donna le commandement au comte d'Essex. La nation se leva à la voix des communes, et chaque ville envoya de nombreux volontaires à l'armée du peuple.

Charles, plus grand dans l'adversité que sur le trône, retrouva dans une situation décidée la résolution et la lumière qui lui avaient quelquefois manqué dans les ambiguïtés de sa lutte avec un parlement qu'il ne savait ni combattre ni subir. La noblesse et la bourgeoisie, moins fanatisées que les classes populaires par les prédications puri-

taines, et moins accessibles aux séductions des tribuns du parlement, se rangèrent en majorité dans le parti du roi. On les appela les *cavaliers*. Les grandes villes et la capitale, foyers d'agitations et de force populaire, se dévouèrent au parlement. Le comte d'Essex, général accrédité, mais temporisateur, et plus fait pour la guerre régulière que pour la guerre civile, s'avança à la tête de quinze mille hommes contre le roi qui n'en comptait que dix mille dans son camp.

## XLIII

Une première rencontre, douteuse dans ses résultats, entre les deux armées, attesta seulement la bravoure personnelle du roi. Il combattit, en soldat plus qu'en monarque, à la tête de ses escadrons le plus engagés. Cinq mille morts des deux côtés couvrirent le champ de bataille. Londres trembla, puis se rassura en apprenant que le roi, trop affaibli par la lutte, n'avançait pas sur sa capitale.

Cette première bataille, qu'on appelle la bataille d'*Edge-Hill,* quoique glorieuse pour les armes de ce prince, ne décida rien. Le fanatisme presque universel de la nation recrutait indéfiniment l'armée du parlement. La noblesse et les soldats des troupes réglées recrutaient seuls l'armée de Charles. La cause royale n'avait qu'une armée, celle de la révolte avait un peuple. La guerre, en se prolon-

geant, devait l'user. « A nos ennemis le vieil hon-
» neur, » s'écriait dans les communes le républicain Hampden; « à nous la religion! »

L'ambassadeur de France auprès de Charles Ier pensait ainsi, malgré la partialité de sa cour pour la cause du roi. « Je suis confondu, » écrivait-il au cardinal Mazarin, « de voir combien ce roi est
» prodigue de sa vie, infatigable, laborieux,
» constant dans les revers; du matin au soir il
» marche avec son infanterie, plus souvent à cheval
» qu'en voiture. Les soldats semblent comprendre
» toutes les nécessités et toutes les détresses de
» leur roi; ils se contentent gaiement du peu qu'il
» peut faire pour eux, et marchent de cœur et sans
» solde contre des troupes mieux équipées et mieux
» armées. Je vois tout cela de près. Ce prince, en
» qui le malheur révèle un héros de courage, se
» montre le roi le plus brave, le plus judicieux, le
» moins troublé devant ces grandes vicissitudes de
» la politique et de la guerre. Lui-même donne tous
» ses ordres, jusqu'aux plus minutieux; il ne signe
» pas un papier sans le plus scrupuleux examen;
» il descend de cheval à chaque instant, et marche
» à la tête de son armée. Il désire la paix; mais,
» comme il voit que tout le monde la repousse, il
» est forcé de vouloir la guerre... Je crois qu'il aura
» l'avantage au commencement; mais ses res-
» sources sont trop bornées pour que cela dure
» longtemps.... »

Il n'avait pas de pain à donner à ses soldats, qui ne lui demandaient que de les nourrir. Le journal de ces quatre années de guerre inégale et errante à travers son royaume ressemble plus à la vie romanesque d'un aventurier qu'à la lutte majestueuse d'un roi contre les factions au milieu de ses troupes et de son peuple. « Tantôt, » dit le fidèle serviteur qui tient le registre de ses journées, « tantôt » nous couchons dans le palais d'un évêque, tantôt » dans la hutte d'un bûcheron. Aujourd'hui le roi » dîne en plein champ, le lendemain il n'a pas » même un morceau de pain pour nourriture. » Dimanche, à Worcester, point de dîner, une » journée atroce; nous avons marché sans manger » de six heures du matin à minuit. Un autre jour, » nous avons marché longtemps à pied dans les » montagnes, et le roi n'a eu à manger que deux » pommes. Il nous a été impossible de trouver des » vivres jusqu'à deux heures du matin. Nous avons » couché sans abri sur la terre devant le château » de Donnington. » Ailleurs : « Le roi a couché » dans son chariot sur la bruyère de Bockonnok, » il n'a pas dîné. Le lendemain, il a déjeuné chez » une pauvre femme veuve, sur la lisière d'une » forêt. »

## XLIV

Cette constance du roi à combattre la fortune et à subir les mêmes privations et les mêmes dangers que le dernier de ses soldats les enchaînait à son sort par l'admiration. On n'abandonne guère que les rois qui s'abandonnent eux-mêmes. C'était un Henri IV disputant son royaume, mais un Henri IV malheureux. Le spectacle de cette constance et de cette résignation ramenait à sa cause, dans les campagnes qu'il traversait, ses ennemis eux-mêmes. « L'un d'eux, nommé Roswell, déserta l'armée du » parlement pour passer à la petite troupe du roi. » Fait prisonnier par les républicains, on l'interroge » sur les motifs de sa défection. — Je passais, » répondit Roswell, par une route qui côtoyait la » bruyère où le roi Charles, entouré seulement de » quelques fidèles sujets, était assis pour rompre » un morceau de pain avec eux. Je m'approchai » par curiosité, et je fus tellement ému de la gravité, » de la douceur, de la patience et de la majesté de » ce prince, que l'impression en resta dans mon » âme et me prédisposa à me dévouer à sa cause. »

Charles dérobait même sa sensibilité à ses soldats et à ses serviteurs, de peur de montrer dans le roi les plus légitimes attendrissements de l'homme. Un jour qu'il avait vu lord Litchfield, un de ses plus intrépides et de ses plus affidés compagnons d'ar-

mes, tomber à ses pieds, frappé d'une balle mortelle, le roi continua à donner ses ordres et à combattre avec une apparente impassibilité qui trompa tout le monde. Après avoir assuré la retraite et sauvé l'armée en dirigeant l'arrière-garde, il fit camper les troupes et s'enferma dans sa tente pour disposer ses manœuvres du lendemain. Il passa la nuit à écrire seul ; mais, en entrant dans sa tente au lever du jour, ses serviteurs reconnurent à ses yeux encore humides qu'il avait pleuré Litchfield une partie de la nuit.

## XLV

Pendant que Cromwell, son antagoniste, qui combattait alors dans l'armée d'Essex contre le roi, parlait et agissait toujours avec une telle exaltation mystique qu'on prenait cet enthousiasme de la foi pour l'ivresse du vin, disent les écrivains du temps, Charles, comme il convient aux hommes qui sont aux prises avec le malheur, retrouvait sa majesté dans son imperturbable sérénité. « Jamais, » écrit un des généraux de son armée, « je ne l'ai vu exalté par le succès ou » abattu par le revers. Son égalité d'âme semblait » défier la fortune, elle était supérieure à tous les » événements. » Il lui arrivait souvent, disent encore les écrivains du temps, de chevaucher la nuit tout entière et de voir poindre l'aurore. Il galopait

alors pour atteindre le sommet de quelque colline, d'où il examinait la marche et la situation de l'armée du parlement. « Messieurs, » dit-il un jour au petit nombre de cavaliers qui le suivaient, « voici » le matin, dispersez-vous ; vous avez un lit et une » famille, il est temps que vous alliez prendre du » repos. Moi, je n'ai plus ni toit ni famille. Un » cheval frais m'attend; nous marcherons, lui et » moi, tout le jour et toute la nuit. Si Dieu m'a » donné assez de maux pour exercer ma patience, » il m'a donné assez de patience pour supporter » mes misères ! »

Ainsi, dit une poésie du temps : « il combattait » pour combattre et pour maintenir son droit ; il » ramait sans avoir de port. » Ainsi la guerre grandissait ce prince, non pour le trône, mais pour la postérité.

## XLVI

Les limites de notre sujet ne nous permettent pas de suivre dans ses péripéties cette guerre de quatre ans entre un roi et son peuple, la plus longue, la plus diverse et la plus dramatique des guerres civiles.

Cromwell, qui commandait au commencement un régiment de cavalerie volontaire, formé de ses confédérés d'Huntingdon, dans l'armée d'Essex,

grandit dans les camps de tout l'enthousiasme religieux qui le dévorait et qu'il communiquait à ses soldats. Moins militaire qu'apôtre, il aspirait autant au martyre du champ de bataille qu'à la victoire. Ni les succès, ni les revers, ni les grades, ni la renommée ne donnèrent la moindre diversion à son âme pendant cette guerre sacrée. Le comte d'Essex, lord Fairfax, Waller, Hampden, Falkland y combattaient, y succombaient ou mouraient, les uns pour leur province, les autres pour leur patrie et pour leur foi ; Cromwell seul de tous n'éprouvait jamais de défaite. Élevé par le parlement au grade de général, il fortifiait son corps d'armée en le purifiant. Peu lui importait le nombre, il ne voulait que le fanatisme dans ses rangs. En divinisant ainsi la cause, le but, les moyens de la guerre, il élevait ses soldats au-dessus de l'humanité, il pouvait leur demander l'impossible. Les historiens des deux partis sont unanimes à reconnaître dans ce fanatisme religieux inspiré par Cromwell à ses troupes la transformation d'une armée de factieux en une armée de saints. Des victoires signalèrent toutes ses rencontres avec les armées du roi. Sa correspondance compulsée, comme nous l'avons fait déjà, aux différentes dates de sa vie militaire, atteste partout que cette piété de Cromwell n'était point un rôle, mais un enthousiasme. Elle révèle l'homme dans le chef de parti, avec d'autant plus d'évidence que ces lettres sont presque toutes

adressées à sa femme, à ses sœurs, à ses filles, à ses plus intimes amis. Parcourons-les encore ; chacune de ces lettres est un coup de pinceau qui achève la physionomie véritable du héros de ce temps.

## XLVII

Voici d'abord la peinture de son corps d'armée :

« Les soldats puritains de Cromwell sont armés » de toutes pièces, vêtus de toutes couleurs, et » souvent de haillons : les piques, les hallebardes, » les longues épées droites à côté des mousquets ! » Tantôt ils font halte pour se prêcher entre eux, » tantôt ils chantent des psaumes en faisant l'exer- » cice. On y entend les capitaines crier : *En joue,* » *feu! au nom du Seigneur!* Après l'appel à leur » compagnie, les officiers lisent l'Évangile ou la » Bible ; leurs drapeaux sont couverts de peintures » symboliques et de versets des deux Testaments. » Ils règlent leur pas dans les marches en psalmo- » diant les psaumes de David, tandis que les roya- » listes marchent à eux aux chants cyniques de la » débauche et du vin. La licence de la noblesse, » des cavaliers et des troupes réglées du roi ne » pouvait lutter, malgré leur bravoure, avec ces » martyrs de leur foi. Les champions qui se » croyaient les soldats de Dieu devaient l'empor- » ter tôt ou tard de toute la supériorité d'une

» cause divine sur une cause humaine. Cromwell
» le sent le premier, et le prédit à sa femme dès les
» premières batailles. Nos soldats, » lui écrit-il le
lendemain d'un engagement, « étaient dans un
» état d'épuisement et de lassitude tels qu'on n'en
» vit jamais; il a plu à Dieu de faire pencher la
» balance en faveur de cette poignée d'hommes.
» Malgré le nombre, nous nous heurtâmes cheval
» contre cheval, et nous travaillâmes de l'épée et
» du pistolet un assez joli espace de temps. Nous
» les rompîmes et nous les poursuivîmes. Je cul-
» butai leur commandant (le jeune lord Cavendish,
» de vingt-trois ans, la fleur de la cour et de l'ar-
» mée), jusqu'au bas de la côte, dans un marais
» où sa cavalerie s'embourba, et où mon lieutenant
» le tua lui-même d'un coup d'épée dans les fausses
» côtes. L'honneur de cette journée est dû à Dieu
» plus qu'à toute autre chose. Qu'il vous inspire ce
» qu'il y a à faire ! »

## XLVIII

Il jette sa modique fortune, sans compter, comme son sang, à la cause qu'il croit sainte. « Je vous
» déclare, » écrit-il la seconde année à son cousin
Saint-John, « que la guerre d'Irlande et d'Angle-
» terre m'a déjà coûté trente mille francs; c'est
» pourquoi ma bourse privée ne peut plus guère
» aider le trésor public. J'ai donné ma fortune et

» ma foi; j'espère en Dieu, et je veux lui donner » ma vie. Mes compagnons, mes soldats, ma famille » pensent de même; mes troupes augmentent, tous » des hommes que vous estimeriez si vous les connais- » siez, tous d'honnêtes et exemplaires croyants! » On appela ses soldats les *côtes d'airain*, par allusion à leur imperturbable confiance en Dieu.

« Mes soldats ne font pas de moi une idole, » dit-il dans une autre lettre au président du parlement; « je puis dire avec vérité que ce n'est pas sur moi, » mais sur vous qu'ils ont les yeux, prêts à com- » battre, prêts à mourir pour votre cause. Leur atta- » chement est à leur foi, non à leur chef. Nous ne » recherchons que la gloire du Tout-Puissant; le » Seigneur est notre force; priez pour nous! récla- » mez les prières de mes amis! » — « On dit que » nous sommes des factieux, » dit-il quelques jours après à un ami, « et que nous cherchons à imposer » par la force nos opinions religieuses, chose que » nous détestons et que nous abhorrons. Je déclare » que je ne pourrais me réconcilier moi-même avec » cette guerre si je ne croyais à sa légitimité pour » nous maintenir dans nos droits, et dans cette » juste cause j'espère prouver que je suis un honnête » homme, au cœur sincère et droit. Pardonnez-moi » d'être importun. Je n'écris que rarement; cette » lettre me donne au moins un peu l'occasion, au » milieu des calomnies qui nous dénaturent, d'épan- » cher mon cœur dans celui d'un ami. »

Il raconte ailleurs à son collègue Fairfax une rencontre de ses troupes avec un rassemblement de *clubmen*, parti neutre, mais armé, qui s'était formé par patriotisme pour se jeter entre les royalistes et le parlement, afin de sauver le pays des calamités qui l'ensanglantaient.

« Après les avoir assurés, » écrit Cromwell, » que vous ne vouliez que pacifier le pays et que » notre ferme intention était d'empêcher toute » violence et tout pillage, j'ai renvoyé leurs dépu» tés chargés de leur transmettre mes paroles. Ils » ont fait feu sur mes troupes. Je les ai fait charger; » j'en ai fait prisonniers quelques centaines, et, » quoiqu'ils eussent été cruels envers les prisonniers » de notre cause qu'ils avaient pris eux-mêmes, je » les ai renvoyés libres comme des idiots. »

## XLIX

Il n'y avait déjà plus de transaction possible entre les deux partis extrêmes qui se partageaient l'Angleterre. Les royalistes ne pouvaient plus pactiser avec un parlement qui avait combattu le roi; les parlementaires étaient devenus des républicains par logique, après avoir été des factieux par colère. Les textes de la Bible contre les rois, commentés par les puritains dans les villes et daus les camps, républicanisaient le peuple et l'armée. La doctrine républicaine faisait désormais partie de la doctrine

religieuse. Cromwell, indifférent par sa nature à ces controverses purement politiques, ne pouvait assurer le triomphe de sa foi qu'en la remettant au gouvernement populaire. L'Église anglicane et la royauté se confondaient ensemble dans le roi Charles ou dans tout autre roi de sa race. Le puritanisme n'avait de garantie que dans la république. Le bon sens de Cromwell le décida à détrôner les Stuarts pour introniser le *règne de Dieu*. Sa conviction commençait à le rendre inexorable à tout esprit de pacification. Il marchait de victoire en victoire. Bien qu'il n'eût pas encore le titre de général en chef du parlement, il en avait l'autorité sur l'opinion. Le parlement n'était vainqueur que là où combattait Cromwell : il renvoyait à Dieu toute la gloire et toute la joie de ses succès. « Monsieur, » écrivit-il après la prise de Worcester et de Bristol, « cette » affaire est une nouvelle grâce divine. Vous voyez » que Dieu ne se lasse pas de nous protéger. Je » vous le répète, que Dieu en ait toute la louange, » car tout ici est son ouvrage. »

Chacun de ses récits ou de ses commentaires militaires atteste en lui la même confiance dans l'intervention divine. « Quiconque parcourra le » récit de la bataille de Worcester, » dit-il en terminant ce récit, « verra qu'il n'y a pas dans tout » ceci autre chose que la main de Dieu. Il faudrait » être athée, » ajoute-t-il avec un redoublement de conviction, « pour ne pas en convenir. Souvenez-

» vous de nos soldats dans les prières! C'est leur
» récompense et leur joie d'avoir été les instru-
» ments de la gloire de Dieu et du salut de leur
» pays. Il a daigné se servir d'eux : les hommes
» employés à ces grandes choses savent que la foi
» et les prières seules leur ont donné ces victoires
» et ces villes. Presbytériens, puritains, indépen-
» dants, tous ont le même esprit de prières et de
» foi, demandent les mêmes choses et les obtien-
» nent d'en haut : en cela ils sont d'accord.
» Quel dommage qu'il n'en soit pas de même
» en politique! Dans les choses spirituelles, nous
» n'employons envers nos frères d'autre con-
» trainte que celle de la raison. Dans les autres
» choses, Dieu a mis l'épée aux mains du parlement
» pour la terreur de ceux qui font le mal. Si quel-
» ques-uns essayent d'arracher cette arme des
» mains du peuple, j'espère qu'ils seront confondus.
» Dieu la conserve dans vos mains! »

L

Dans l'intervalle de ses campagnes, Cromwell avait déjà marié deux de ses filles. La plus jeune et la plus chérie avait épousé le républicain Ireton. Elle s'appelait Brigitte. Son âme exaltée et sa piété ardente la rendaient la confidente habituelle des pensées religieuses de son père. On retrouve dans quelques lambeaux de ses lettres à cette jeune

femme la préoccupation constante de son esprit. « Je n'écris pas à ton mari, parce qu'il me répond » des milliers de lettres pour une que je lui adresse. » Cela le fait veiller trop tard ; ensuite j'ai bien d'au- » tres affaires à soigner maintenant.

» Votre sœur Claypole (sa fille aînée) est travail- » lée par des pensées de trouble ; elle voit sa propre » vanité et les torts de son esprit charnel, mais elle » cherche la seule chose qui donne la paix. Cher- » cher ainsi, c'est prendre la première place après » ceux qui ont trouvé. Toute âme fidèle et humble » qui cherche ainsi sera bien sûre de trouver à la » fin. Heureux qui cherche! Heureux qui trouve! » Qui jamais a goûté la grâce du Seigneur sans » désirer d'en être inondé dans une pleine jouis- » sance? Mon cher cœur, sollicite avec ferveur que » ni ton mari ni rien au monde ne refroidissent ton » amour pour le Christ. J'espère que ton mari ne » sera pour toi qu'un encouragement à mieux » aimer et à mieux servir. Ce que tu dois aimer en » lui, c'est l'image du Christ qu'il porte dans son » être! Vois cela! préfère cela! et n'aime tout le » reste que pour cela seul! Adieu, je prie pour toi » et pour lui ; prie pour moi!... »

Est-ce là le style d'un astucieux politique, qui ne se démasquerait pas même devant sa fille préférée, et dont les plus intimes confidences de famille ne seraient que d'indignes supercheries pour tromper un monde qui ne devait pas les lire de son vivant?

## LI

Ce mysticisme n'était pas isolé dans le général, c'était l'âme de l'armée. « Pendant que nous creu-
» sions la mine sous le château, » écrit-il ailleurs, dans sa campagne d'Écosse, « M. Stapleton prê-
» chait, et les soldats qui l'écoutaient témoignaient
» leur componction par des gémissements et par
» des larmes.

» Ceci est une glorieuse journée, » dit-il après sa victoire de *Preston*. « Que Dieu aide l'Angleterre à
» répondre à ses grâces et à profiter de ses miséri-
» cordes ! »

Et après une autre défaite des royalistes, dans une lettre à son cousin Saint-John : « Je ne puis
» parler, » écrit-il, comme oppressé de sa reconnaissance, « je ne puis rien dire. Mais sûrement le
» Seigneur mon Dieu est un Dieu grand et glo-
» rieux ! Lui seul est digne d'être tour à tour notre
» crainte et notre confiance ! On doit surtout
» compter sur sa présence, il ne faillira pas à son
» peuple ! Que tout ce qui respire loue le Seigneur !
» Rappelez-moi à mon cher père, Henry Vane (son
» collègue au parlement, enflammé du même zèle
» religieux et républicain) ; que Dieu nous protége
» tous ! Ne nous inquiétons pas de ce que les
» hommes pensent de nos actions. Bon gré mal
» gré, ils feront selon la volonté du souverain

» maître, et nous, nous servirons les générations à » venir. Nous attendons notre gloire et notre repos » ailleurs. Celui-là sera durable. N'ayons souci de » demain ou d'autre chose. L'Écriture a été un » grand appui pour moi. Lisez Isaïe, versets 8, 11, » 14 ; lisez tout le chapitre. Un de mes pauvres » soldats mourut à Preston. La veille de la bataille, » étant malade et près d'expirer, il pria sa femme, » qui faisait sa cuisine dans la chambre, de lui » apporter une poignée d'herbe. Elle le fit ; et, » quand il eut cette herbe verte dans la main, il » demanda à sa femme si cette herbe se dessèche- » rait maintenant qu'elle était coupée. « Oui, cer- » tainement, lui répondit la pauvre femme. — Eh » bien, » reprit le mourant, « souvenez-vous qu'il » en sera ainsi de l'armée du roi ! » Et il mourut » en prophétisant. »

## LII

Il nomme les combats un appel à Dieu. Il justifie le parlement contre ceux qui lui reprochent d'avoir porté trop loin la révolte par des raisons exclusivement religieuses. Il soutient ses amis dans leur lassitude de la guerre et dans leurs hésitations, par des motifs empruntés à la divinité de leur mission. Ce Mahomet du Nord a la résignation obstinée du Mahomet de l'Orient dans les extrémités de sa fortune. Le rôle de martyr lui convient autant

que celui de vainqueur. Il est rassasié de popularité à la fin de ces années de lutte, et il ne s'enivre pas une minute de sa vaine gloire. « Vous voyez » cette foule? » dit-il tous bas à Vane, son ami, le jour de son entrée triomphale à Londres; « il y en » aurait bien davantage s'il s'agissait de me voir » pendre. » Son cœur est ici, sa gloire est plus haut. Nul ne juge mieux le peuple, mais, tout en le jugeant, il ne se croit pas le droit de le mépriser; car le peuple est la créature de Dieu. Il ne veut le dominer que pour le servir, il ne rêve pas l'empire durable dans ses mains, il ne cherche pas à fonder une dynastie. Il n'est qu'un interrègne. Dieu le retirera quand il aura achevé son œuvre et affermi sa foi par la liberté de conscience assurée à son peuple.

## LIII

Cependant la valeur du roi et la fidélité de ses partisans prolongeait la lutte avec des succès divers. La reine, son épouse, impatiente de revoir son mari et ses enfants, était débarquée en Angleterre avec des renforts amenés de Hollande et de France. L'amiral qui commandait la flotte du parlement, n'ayant pu empêcher le débarquement de cette princesse, s'approcha de la côte où elle avait touché terre et foudroya toute la nuit de ses boulets la chaumière qui servait d'asile à cette héroïque princesse. Elle fut obligée de s'échapper à demi vêtue

des ruines de la maison détruite, et de chercher derrière une colline inhabitée un abri contre l'artillerie de ses sujets. Elle rejoignit enfin le roi, à qui l'amour rendit un heureux courage.

Dans une bataille à forces égales à Marston, il combattit corps à corps l'armée confiée ce jour-là à Cromwell. Cinquante mille hommes, enfants du même sol, tachèrent en vain de leur sang la terre natale. Le roi, vainqueur pendant la journée, abandonné le soir par ses principaux généraux et par une partie de ses troupes, se replia dans le nord. Dans sa retraite il osa attaquer encore l'armée du comte d'Essex, généralissime du parlement. Essex, surpris et vaincu, s'embarqua et revint sans armée à Londres. Le parlement, comme les Romains, remercia son général de n'avoir pas désespéré de la patrie et lui rendit une nouvelle armée.

Cette armée, renforcée de celles de Cromwell et du comte de Manchester, dispersa celle du roi à Newbury. Essex, vainqueur, mais las des dissensions qui travaillaient son armée, fut remplacé par Fairfax, modèle de patriotisme, héros de bataille, mais incapable de diriger une grande guerre. Fairfax eut la modestie de demander Cromwell pour lieutenant et pour conseil. Ces deux chefs réunis ne laissèrent aucun espoir de reconquérir l'Angleterre au roi; à peine y conserva-t-il un champ de bataille. Fairfax, Cromwell et Ireton, gendre de Cromwell, l'attaquèrent et le vainquirent à Naseby.

Les corps d'armée des derniers partisans de Charles furent successivement détruits par Fairfax et par Cromwell.

Pendant que l'Angleterre échappait au roi, un jeune héros, le comte de Montrose, relevait par une conspiration chevaleresque et par une bataille heureuse la cause royaliste en Écosse contre les factieux puritains de ce royaume. Les braves montagnards de Montrose, plus propres, comme nos Vendéens, à des exploits qu'à des campagnes, s'étant dispersés après la victoire pour revoir leur famille, Montrose, attaqué par l'armée puritaine pendant leur absence, perdit en un jour le fruit de ses exploits. Bientôt traqué lui-même dans les montagnes, où il se dérobait sous des déguisements à ses ennemis, il fut trahi par la beauté de son visage, reconnu, enchaîné et décapité. Sa mort fut aussi sublime que son entreprise avait été héroïque : martyr de la fidélité à son roi, après avoir été son dernier ami !

## LIV

Le roi, qui n'avait plus qu'une poignée de cavaliers autour de lui, écrivait à sa femme que, puisqu'il ne pouvait plus combattre en roi, il préférait mourir en soldat. Il fit de nouveau partir cette épouse, son seul regret sur la terre, pour le continent. Il parvint à conduire les restes de son armée dans Oxford. Il en sortit la nuit par une porte secrète,

accompagné seulement de trois gentilshommes, s'avança, sans être reconnu, jusqu'au sommet de la colline d'Harrow, d'où il contempla longtemps sa capitale, délibérant en lui-même s'il n'y entrerait pas pour se remettre à la merci du parlement ou pour l'embarrasser par sa présence. Puis, changeant de pensée, il alla se jeter avec une feinte confiance dans l'armée écossaise, auxiliaire de ses ennemis, mais qui n'avait pas encore totalement abjuré comme les Anglais la fidélité à la couronne.

Les généraux de l'armée écossaise, étonnés de son apparition et n'osant du premier coup tromper sa confiance, lui rendirent les honneurs dus à leur roi et lui donnèrent une garde destinée à le surveiller plutôt qu'à le défendre. Ces honneurs lui déguisaient mal sa captivité. Des négociations s'ouvrirent entre le parlement et lui. Les conditions du parlement étaient une véritable abdication de la royauté. Elles rappellent la constitution de 1791, imposée à Louis XVI par l'assemblée législative et par les jacobins. Le roi les rejeta.

Pendant ces négociations, l'armée écossaise marchanda lâchement la liberté du prince qui s'était livré à son honneur, et consentit à le vendre au parlement au prix de quatre-vingts millions, trafic judaïque qui déshonora ce jour-là le nom de l'Écosse. Le parlement d'Écosse refusa d'abord de ratifier le marché, mais le parti populaire et fanatique du clergé écossais le fit ratifier. Charles Ier

jouait aux échecs dans sa chambre, au moment où on lui apporta la dépêche qui lui enlevait la dernière illusion sur son sort. Il était devenu, par l'habitude de l'adversité, si résigné et si maître de lui-même qu'il continua la partie avec une attention soutenue, sans changer de couleur, et que les spectateurs ne se doutèrent pas qu'il venait de lire son arrêt dans la lettre. Livré le soir même par les Écossais aux commissaires du parlement, il traversa captif, mais sans insulte et même au milieu des témoignages de respect et des larmes de son peuple, les provinces qui le séparaient de Holmby, ville choisie par le parlement pour sa prison ; il y subit une captivité souvent brutale. Le parlement et l'armée, déjà divisés, semblaient se disputer sa possession. Cromwell, qui trouvait dans l'armée un fanatisme égal au sien et qui craignait que le parlement, maître du roi, ne fît avec la royauté un accommodement fatal à la république, seule garantie, selon lui, de la foi puritaine, fit enlever le roi à l'insu de Fairfax, son général, par un de ses officiers à la tête de cinq cents hommes d'élite. Charles, qui attendait un sort pire pour lui des soldats que du peuple, résista en vain à l'émissaire et aux ordres de Cromwell. Il suivit enfin à regret ses nouveaux geôliers. On le conduisit à l'armée anglaise, près de Cambridge.

## LV

Le parlement, affecté de l'acte d'omnipotence de l'armée, réclama le roi. L'armée, déjà accoutumée à tout prétendre et à tout oser contre le pouvoir civil, se déclara tumultueusement contre le parlement et contre Fairfax, son propre chef, pour Cromwell, plus cher au fanatisme puritain et aux soldats. Elle marcha d'elle-même sur Londres, entraînant ses généraux dans sa révolte.

Le parlement, tremblant, l'arrêta aux portes de Londres par une concession à tous ses caprices. De ce jour, le parlement, subjugué par l'armée comme le roi avait été subjugué par le parlement, ne fut plus que l'instrument de Cromwell. Il l'épura lui-même de ceux de ses membres qui avaient montré le plus de résolution contre ses troupes. Cromwell et Fairfax traitèrent le roi avec plus d'égards que les commissaires du parlement; ils lui permirent de voir sa famille et ses enfants les plus jeunes retenus jusque-là à Londres. Cromwell, qui avait lui-même des enfants et qui assista à l'entrevue de Charles et de sa famille, versa des larmes d'émotion. L'homme en lui prévalait encore dans ce moment sur le sectaire; il ne croyait pas que sa cause eût besoin du supplice, mais seulement du détrônement du roi. Il témoignait à son captif tous les respects et toute la compassion compatibles avec

la sûreté de sa foi; il ne parlait qu'avec une tendre admiration des vertus personnelles de Charles et des sentiments que la nature faisait éclater dans le père et dans l'époux. Charles, ému de ces respects et tenant, pour ainsi dire, sa cour dans sa prison, disait à Cromwell et à ses officiers : « Vous reviendrez par nécessité à moi; vous ne pourrez exister sans moi, vous ne parviendrez jamais à recomposer la nation sans ma royauté. » Le roi espérait mieux alors de l'armée que du parlement. On lui rendit une habitation royale au château d'Hampton-Court. Il y fut, quoique prisonnier, le centre et l'arbitre des négociations avec les principaux partis qui voulaient se fortifier de son nom en l'enchaînant à leur cause.

Ces trois partis principaux étaient l'armée, le parlement et les Écossais. Cromwell et Ireton, son gendre, se croyaient les plus sûrs de leur influence sur le roi; un accident les détrompa. Le roi, ayant écrit une lettre secrète à sa femme, chargea un de ses domestiques de confiance de cacher cette lettre dans la selle de son cheval et de la porter à Douvres, où des bateaux de pêcheurs servaient sa correspondance avec le continent. Cromwell et Ireton soupçonnaient cette correspondance. Ils voulurent s'assurer par leurs propres yeux des sentiments intimes du roi. Instruits du départ du messager et de la cachette où il avait enfoui la lettre du roi, ils montèrent à cheval et se rendirent la nuit à Windsor;

ils y précédèrent de quelques heures le passage de l'émissaire du roi.

« Nous descendîmes dans une hôtellerie, et nous » y bûmes de la bière une partie de la nuit, » dit plus tard Cromwell, « jusqu'à ce que notre espion vînt » nous avertir que le messager du roi allait passer. » Nous nous levâmes, nous nous avançâmes nos » sabres nus vers cet homme, nous lui dîmes que » nous avions l'ordre de visiter tout ce qui entrait » dans l'hôtellerie ou en sortait. Nous laissâmes » l'homme dans la rue, nous portâmes la selle de » son cheval dans la salle où nous avions bu, et, » l'ayant ouverte, nous y prîmes la lettre, puis » nous rendîmes la selle au messager, sans qu'il » se doutât qu'elle avait été fouillée. Il repartit, » croyant emporter son secret. Après son départ, » nous lûmes la lettre du roi à sa femme. Il lui » disait que toutes les factions cherchaient à l'at- » tirer à elles, mais qu'il croyait devoir conclure » avec les Écossais plutôt qu'avec les autres. Nous » retournâmes au camp, et, voyant que nous » n'avions rien à attendre du roi pour notre cause, » nous résolûmes de le perdre. »

## LVI

La garde fut doublée. Le roi la trompa : suivi seulement de Berkley et d'Ashburnham, ses deux confidents, il traversa de nuit la forêt de Windsor

et marcha vers le bord de la mer, où le bâtiment qui devait l'attendre ne se trouva pas. Il chercha un asile sûr et indépendant dans la petite île de Wight, dont le château fort, commandé par un officier qu'il crut dévoué, lui promettait sûreté; il espérait traiter librement de là avec son peuple. Il s'aperçut trop tard qu'il y était prisonnier dans le château dont il s'était cru le maître. Le gouverneur obéissait en apparence au roi, en secret au parlement.

Charles y passa l'hiver en négociations avec les commissaires envoyés par le parlement. Pendant ces négociations vaines, Cromwell, Ireton et leurs officiers les plus fanatiques, inquiets de ces transactions, se réunissaient à Windsor, dans un conseil secret, et après avoir, dans leur fanatisme, imploré avec prières et larmes les lumières célestes, prenaient la résolution de proclamer la république, de juger le roi dans un tribunal d'État, et de l'immoler, dirent-ils, au salut du peuple. « Point de » paix, » s'écria Cromwell, « pour la nation, point » de sécurtié pour les *saints*, tant que ce prince, » même dans les murs d'une prison, sera l'instru» ment des négociations des partis, l'espérance » secrète des ambitieux, l'espoir ou la pitié des » peuples. »

Une religion implacable inspira les fanatiques, la peur inspira les lâches, l'ambition inspira les audacieux, et la passion de chacun passa aux yeux de tous pour la réponse du ciel. Le crime fut résolu

d'une voix unanime. A dater de ce jour, le crime, déjà accompli dans la pensée de Cromwell, sembla visiblement égarer son âme, enlever l'innocence à sa religion, la sincérité à ses paroles, la piété à ses actes, et mêler fatalement, dans toute sa conduite, l'astuce de l'ambitieux et la cruauté du meurtrier à la superstition du sectaire. On ne lit plus dans son âme avec clarté; il devient obscur et énigmatique pour les autres et pour lui-même. On flotte entre le fanatique et l'assassin. Juste punition d'une résolution criminelle qui prend l'intérêt de sa cause pour un droit de vie et de mort sur sa victime, et qui emploie le meurtre pour faire triompher la vertu!

## LVII

Au moment où les conjurés militaires de Windsor prononçaient l'arrêt de Charles, lui-même le prononçait dans l'île de Wight en rompant les négociations trop exigeantes avec le parlement et en refusant de signer l'avilissement de sa couronne. De ce jour, on ne lui déguisa plus la captivité sous les honneurs et sous les respects. Enfermé comme en un cachot dans la chambre d'un château fort, privé de toute communication avec ses amis, il n'eut pour tout serviteur et pour toute consolation, durant un long hiver, qu'un pauvre vieillard invalide qui venait lui allumer son feu et lui apporter

sa nourriture. C'est pendant cette longue et dure solitude, en face de sa destinée et au bruit des vagues de l'Océan, qu'il fortifia par la religion une âme déjà forte, quoique tendre, et qu'il se rendit égal à la mort que tous les partis tramaient contre lui. Sa vie était devenue le gage que chaque faction craignait de laisser à la faction contraire. Nulle de ces factions ne haïssait l'homme, et toutes aspiraient à se défaire du roi. Sa mort, comme celle des proscrits d'Antoine, d'Octave et de Lépide à Rome, fut le sacrifice mutuel que se firent des ambitions ou des lâchetés opposées. Une autre faction plus radicale, celle des *niveleurs*, les communistes religieux du temps, se levait déjà dans les troupes de Cromwell. Armée, à son exemple, de textes de la Bible et de l'Évangile interprétés par eux dans le sens de l'égalité absolue des conditions et du partage des dons divins sur la terre, cette faction, que Cromwell avait suscitée à son insu, fut étouffée énergiquement par lui dans le sang de quelques-uns de ses propres soldats. A mesure qu'il se rapprochait du pouvoir et qu'il exerçait le commandement, le sectaire en lui faisait place au politique. L'esprit de secte disparaissait dans son âme sous l'esprit de domination. Il reléguait dans le ciel des théories saintes par leurs aspirations, mais inapplicables dans les sociétés humaines. Son bon sens lui révélait la nécessité du commandement et la sainteté de la propriété, ces deux instincts de

l'État et de la famille. Il entra dans Londres, fit purger une seconde fois le parlement, par le colonel Pride, des membres qui lui résistaient, et proclamer la république sous le nom de Convention du Peuple.

L'armée et le parlement, à l'instigation des puritains et des républicains, se décidèrent à faire le procès du roi. Cromwell parut encore hésiter devant l'énormité de l'attentat. Il reprit son siége au parlement, et, dans un discours d'inspiré plutôt que de politique, il parût céder à un ascendant surnaturel en consentant au jugement du roi. « Si » quelqu'un, » dit-il avec une émotion qui ressemblait à la démence, « si quelqu'un m'avait proposé » volontairement de juger et de punir le roi, je » l'aurais regardé comme le plus grand des traîtres. » Mais, puisque la Providence et la nécessité nous » imposent ce fardeau, je prierai le ciel de répandre sa bénédiction sur vos conseils, quoique non » préparé moi-même à vous donner mon avis » sur cette capitale mesure. Vous confesserai-je, » ajouta-t-il avec une attitude d'humiliation intérieure, « que moi-même, lorsqu'il y a peu de temps » encore je présentais des pétitions pour la conservation de Sa Majesté, j'ai senti ma langue qui » se collait à mon palais? J'ai pris cette sensation » surnaturelle pour une réponse que le ciel, qui » rejetait le roi, faisait à ma supplication!... »

Ce mot rappelait l'*Alea jacta est* de César en

poussant son cheval dans le Rubicon. Mais le Rubicon de Cromwell était le sang d'un innocent et d'un roi, versé par le crime et par l'ingratitude de son peuple.

Le parlement, entraîné par l'animosité et par la véhémence de la passion commune, vota le jugement. Le colonel Harrison, fils d'un boucher, homme brutal de cœur et sanguinaire d'habitudes, alla chercher le roi à l'île de Wight, comme une victime pour l'étau. Charles, en passant à Windsor, sous l'ombre du château royal de ses pères, entendit une voix éplorée qui lui criait à travers les barreaux d'une prison : « Mon maître! mon cher » maître! est-ce bien vous que je revois ainsi? » Le roi reconnut dans ce prisonnier un de ses vieux serviteurs, Hamilton, réservé à l'échafaud comme lui. « Oui, » lui répondit le roi, « c'est ce que j'ai » toujours voulu être pour vous! » Le féroce Harrison ne permit pas un plus long entretien au roi et au serviteur. Il força le roi à marcher plus vite; Hamilton le suivit des yeux, du geste et de la voix.

Une haute cour de justice, composée de trois cent trente-trois personnes, mais où il n'en siégea que soixante et dix, attendait le prince à Londres. Il fut logé dans son propre palais de White-Hall, converti en prison. Les yeux avaient peine à reconnaître la noble figure de ce prince, empreinte toutefois de tant de grâce, de majesté et de sérénité. Depuis sa captivité solitaire dans le château

de l'île de Wight, il avait laissé croître sa barbe, et l'ombre de son cachot semblait avoir pâli son front. Il portait d'avance le deuil de sa propre vie. Il avait cessé d'espérer de la terre, et ses regards, comme ses pensées, ne se tournaient plus que vers l'éternité. Nul ne fut jamais plus préparé à l'iniquité des hommes.

Les juges s'assemblent dans la vaste salle gothique de Westminster, palais des Communes. Au premier appel des membres qui devaient composer le tribunal, lorsqu'on appela le nom de Fairfax, absent, une voix sortie de la foule des spectateurs répondit : « Il a trop de sens pour être ici ! » Lorsqu'on lut l'acte d'accusation contre le roi, au nom du *peuple d'Angleterre*, la même voix cria : « Pas » d'une dixième partie du peuple ! » L'officier de l'armée qui commandait la garde dans la salle ordonna de faire feu sur la tribune d'où partaient ces démentis à la nation. En recherchant les coupables, on découvrit que cette voix était celle de lady Fairfax, épouse du généralissime Fairfax. Cette femme, d'abord entraînée comme son mari dans la cause du parlement par esprit de parti et par attachement à son mari, frémissait maintenant, comme Fairfax lui-même, des conséquences de son entraînement, et rachetait, par le courage de son indignation et de sa pitié, le malheur qu'il avait eu d'amener la victime au pied des juges.

## LVIII

Le roi entendit cette protestation de repentir et pardonna dans son cœur à Fairfax des victoires qu'il n'avait pas voulu pousser jusqu'à la mort ni même jusqu'à la dégradation. On lui lut son acte d'accusation, formule banale, où les mots de traître, de meurtrier et d'ennemi public servent à tous les partis d'injure et de crime pour les victimes vaincues. Il les écouta avec la supériorité calme de l'innocence. Préoccupé surtout de l'idée de ne pas avilir la majesté indélébile des rois dont il se croyait dépositaire et comptable à la constitution et à tous les rois, il répondit qu'il ne s'abaisserait pas à se justifier devant un tribunal de ses sujets, tribunal que la religion, comme les lois de l'Angleterre, lui interdisait de reconnaître. « Je laisserai donc à » Dieu, » dit-il en finissant, « le soin de ma justi- » fication, de peur qu'en ratifiant en vous par mes » réponses une autorité qui n'avait d'autre fonde- » ment que celle des voleurs et des pirates, je ne » m'attire dans la postérité le reproche d'avoir trahi » moi-même la constitution, au lieu de me faire » estimer et applaudir comme son martyr. »

Le président Bradshaw réfuta cette noble récusation du roi comme un blasphème ; ses paroles, auxquelles la haine enlevait jusqu'à la dignité et la justice, mêlèrent l'insulte des sujets révoltés à

l'impassibilité des juges. Les groupes de soldats dont Cromwell avait entouré le parlement imitèrent les outrages de Bradshaw contre celui qui avait été leur roi et qui était aujourd'hui leur vaincu. Au moment où Charles, ramené à White-Halle, traversait leurs rangs, ils poussèrent des cris de mort contre lui et lui crachèrent au visage. Charles, sans s'irriter ni s'humilier de ces profanations du rang et du malheur dans sa personne, leva les yeux au ciel et fit un appel résigné aux mêmes outrages soufferts avec patience par l'Homme-Dieu dont il professait la foi. « Ce sont là les soldats, » dit-il à ceux qui l'accompagnaient, « pauvres mercenaires, soldés pour » me maudire aujourd'hui, et qui maudiraient de» main leurs chefs actuels s'ils étaient soldés pour » ma cause! » La versatilité de l'armée, instrument alternatif de tous les partis, avait frappé vivement son esprit depuis la révolution et lui inspirait plus de pitié que de colère. Cependant un seul soldat de ces détachements protesta contre la lâcheté des autres. En voyant passer devant lui son roi découronné, il se jeta à genoux et invoqua à haute voix le ciel sur « *la majesté dégradée de cette tête royale.* » Les officiers, présents à cet acte de pieuse compassion d'un simple soldat pour l'infortune de son souverain, frappèrent le soldat de leurs épées et punirent la pitié et la prière comme deux crimes. Charles détourna les yeux de cette scène de férocité : « Quel supplice ! » dit-il, « et pour quelle faute ! »

Le peuple, entièrement comprimé par l'armée de Cromwell, demeura spectateur immobile du procès, se bornant à exprimer par une tristesse morne et par le silence la répugnance et la douleur qu'inspirait cette tragédie à la nation. On espérait que l'armée, après avoir obtenu la condamnation, épargnerait à l'Angleterre la honte du supplice. Mais le roi lui-même n'espérait plus rien des hommes. Les républicains ne voulaient pas consacrer, par une indulgence qui aurait paru une superstition monarchique, les droits des enfants à la couronne. Cromwell cependant ne se faisait aucune illusion sur le retour inévitable de la monarchie après une éclipse plus ou moins longue. Il avait trop d'intelligence des hommes pour se flatter de fonder lui-même une dynastie de son sang; il avait même trop de désintéressement religieux pour désirer cette gloire. La gloire courte de la terre disparaissait trop à ses yeux devant celle du ciel. L'ambition féroce de son salut éternel et du salut de ses frères était au fond sa seule ambition; mais il voulait que la république, cimentée par le sang du roi et intimidant par ce sang les entreprises monarchiques, durât du moins le temps nécessaire à fonder la liberté religieuse assez solidement pour que le catholicisme ou l'Église anglicane, ramenés par la royauté dans les trois royaumes, ne pussent plus prévaloir contre les libres croyants. Tout dans les lettres, dans les confidences et dans les conver-

sations de Cromwell avec sa famille à cette époque, atteste que ce fut là son unique pensée en livrant Charles I[er] à la mort. C'est ce désintéressement surnaturel de lui-même dans cette crise de sa vie qui lui voila l'iniquité et la férocité de l'acte, et qui lui donna, une fois son inspiration interrogée et obéie, cette sérénité et cette quiétude implacables de visage et de paroles que les historiens ont prise pour cruauté et qui ne fut que fanatisme. Ce fanatisme tranquille, que M. Villemain appelle éloquemment la *gaieté du crime*, se signala par les mots et les gestes les plus révoltants de cynisme pendant les derniers jours du procès. Le sectaire soldatesque y remplaça entièrement l'homme de chair et de sang dans Cromwell. Mari tendre pour sa femme, père de famille amolli jusqu'à la faiblesse pour ses enfants, il n'épargna ni le mari, ni le père, ni les enfants dans la victime qu'il offrait à Dieu comme un chef de l'ancienne loi, à qui un prophète implacable de la Bible aurait ordonné le massacre d'un roi ennemi de son peuple. La férocité de ces temps bibliques avait tout entière transpiré de son livre sacré dans son cœur. Il tenait le couteau d'une main aussi obéissante qu'il avait tenu l'épée. Le meurtre de Charles I[er] fut un meurtre moins anglais qu'hébraïque: Cromwell accorda avec peine à son roi le sursis de trois jours que Charles avait imploré après son arrêt pour se préparer à la mort et pour consoler lui-même sa femme absente et ses

enfants présents. Il trompa, par de misérables et ironiques subterfuges, la pitié et l'indécision des généraux moins endurcis que lui, et qui lui représentaient l'énormité, l'inutilité, la barbarie de l'exécution. Il éluda également les supplications des ambassadeurs étrangers qui lui offraient de racheter la vie de Charles par les plus larges compensations d'alliance et de tribut envers l'Angleterre et envers lui. Il déjoua impitoyablement l'intercession du colonel, son proche parent, sir John Cromwell. Il répondit à tous par l'oracle et l'inspiration consultés de nouveau dans ses prières, en répondant toujours, dit-il, malgré ses larmes, par le mot du fanatisme : La mort ! Un autre de ses parents, le colonel Ingolsby, étant entré par hasard dans la salle où les officiers signaient l'arrêt du parlement et se refusant à signer un arrêt qui révoltait sa conscience, Cromwell se leva de son siége, et, enlaçant Ingolsby dans ses bras comme si la mort du roi eût été une facétieuse jovialité des camps dans laquelle on emploie une douce violence, il entraîna le colonel vers la table, et, conduisant la plume dans sa main, il le contraignit en riant à signer. Quand tous eurent apposé leurs noms de gré ou de force sur le papier, Cromwell, comme s'il n'eût pu contenir sa joie, arracha la plume des doigts du dernier des officiers, la trempa dans l'encre et en barbouilla joyeusement le visage de son voisin, sans songer ou en songeant peut-être que cette encre était le sang de son roi !

XIX

Jamais un même jour ne montra davantage dans le meurtrier et dans la victime le contraste entre la férocité du fanatique et la sainteté de l'homme véritablement pieux. Pendant que Cromwell jouait ainsi avec le glaive, les trois jours de sursis accordés au roi par le *decorum* de la justice politique dévoilaient à la terre tout ce que le cœur d'un roi, d'un homme, d'un mari, d'un père, d'un chrétien, peut contenir d'héroïsme, de tendresse mâle, de résignation, d'espérances immortelles et de sainteté. Ces jours et ces nuits suprêmes, Charles les employa uniquement, minute par minute, à vivre jusqu'au terme, avec la sérénité naturelle d'un sage dont la vie entière n'eût été que l'apprentissage de la mort ou d'un homme qui aurait eu la sécurité d'une longue vie devant lui. Les entretiens résignés, les exercices pieux, les examens sévères, sans indulgence comme sans faiblesse, de sa conscience, les regards sur sa conduite passée, le remords d'avoir livré Strafford pour franchir une difficulté de règne qu'il retrouvait plus inévitable et moins glorieuse à la fin, les préoccupations royales et patriotiques sur le sort futur de ce royaume qu'il allait laisser aux hasards d'un sombre avenir, enfin les retours de l'amant sur une épouse jeune, belle, toujours adorée, et les retours du père sur les en-

fants en bas âge qu'il laissait en Angleterre entre les mains de ses implacables ennemis, remplirent ces jours et ces nuits funèbres de soucis, de prières, de larmes, de recommandations de son âme à Dieu, mais surtout de paix, de la paix d'en haut, qui descend à travers la voûte des cachots dans la conscience de l'innocent et du juste. De toutes les agonies historiques et modernes, en y comprenant l'agonie de Louis XVI au Temple, celle qui ressemble le plus à la fin d'un philosophe antique, c'est la fin de Charles Ier. La royauté et la religion ajoutent même à ces deux morts quelque chose de plus auguste et de plus divin qu'aux morts philosophiques de l'antiquité. Le trône et l'échafaud semblent avoir entre eux un abîme plus incommensurable à franchir que l'intervalle entre la vie et la mort ordinaires. Plus on quitte de grandeur et de félicité humaines, plus on est admirable de tout quitter avec ce sourire de paix. Mais, quoique la vertu soit égale dans ces deux rois, celle de Charles Ier est plus éclatante, parce que Charles Ier était héroïque et que Louis XVI n'était que saint. Il y avait dans Charles Ier la force d'un grand homme, il n'y avait dans Louis XVI que la rési gnation d'un grand martyr.

## LX

La nature cependant (et c'est là le sublime pathétique de ses dernières heures, car rien n'est beau en dehors et au-dessus de la nature), la nature combattit, mais sans vaincre en lui le courage, quand il fallut dire adieu à ses chers enfants. C'étaient la princesse Élisabeth, le duc de Glocester et le duc d'York, à peine en âge de bien pleurer le père qu'ils allaient perdre. Leur mère avait enlevé les autres ainsi que le prince de Galles au parlement. Elle les gardait en France pour remplacer un jour sur le trône et pour venger leur père. Sa fille, la princesse Élisabeth, était la plus mûre de raison et de sentiment pour ses années. Les vicissitudes, les fuites, les captivités, les larmes intérieures de sa famille, dont elle avait été témoin depuis le berceau, avaient avancé son intelligence par le malheur, qui est une précoce maturité du cœur dans les enfants. Son père se complaisait à retrouver en elle la grâce et la sensibilité de sa mère absente. Elle la remplaçait dans la confidence du mourant. Il se plaisait à croire qu'elle retiendrait toutes ses pensées et qu'elle les transmettrait toutes chaudes de ses dernières tendresses à sa chère épouse. « Dis-lui bien, » recommandait-il à sa jeune fille, « que, pendant » tout le cours de notre union, je n'ai jamais

» manqué, même en idée, à la fidélité que je lui » dois, plus par prédilection que par devoir, et » que mon amour durera autant de minutes que » mon existence. Je finirai de l'aimer ici-bas pour » recommencer de l'aimer dans l'éternité ! »

Puis, prenant le petit duc de Glocester, âgé de cinq ans, sur ses genoux, et voulant graver par une image tragique dans l'esprit de l'enfant la recommandation qu'il adressait en lui à tous ses fils : « Mon enfant, » lui dit-il gravement, « ils vont » couper la tête à ton père ! » Cette image, en effet, étonna et attira les regards de l'enfant sur le visage de son père. « Oui, » poursuivit le roi en insistant pour bien imprimer le souvenir par l'horreur dans sa tendre imagination ; « oui, ils vont me » couper la tête, et peut-être voudront-ils te faire » roi. Mais fais bien attention à ce que j'ajoute : » tu ne dois pas être roi aussi longtemps que tes » frères Charles et Jacques seront en vie. Ils cou» peront la tête à tes frères s'ils peuvent mettre la » main sur eux, et peut-être qu'à la fin ils te cou» peront la tête à toi aussi. Je t'ordonne donc de » ne pas souffrir qu'ils te fassent roi ! » L'enfant, qu'une scène si lugubre et une recommandation si solennelle semblèrent illuminer d'une lumière et pénétrer d'une obstination d'obéissance supérieure à ses années, répondit avec un geste précoce de résolution : « Non, je ne le serai pas ! Je ne le serai » jamais, je me laisserai plutôt déchirer en mor-

» ceaux ! » Charles crut entrevoir dans cet héroïsme d'une volonté d'enfant une intervention divine qui lui assurait par la voix de ces jeunes êtres l'innocence et la probité de sa race dans la compétition de son trône après lui. Il pleura de joie en remettant le duc de Glocester entre les bras des geôliers.

## LXI

On entendait de sa chambre, dans le palais de White-Hall, les coups de marteau des ouvriers qui enfonçaient les clous et les chevilles de la charpente de l'échafaud, dressé nuit et jour avec grande hâte contre les murs du palais. Ces préparatifs, qui multipliaient en lui la sensation de sa mort par chacun de ses sens, n'abrégeaient point son sommeil et n'interrompaient point ses entretiens. Le jour du supplice, en se levant, le trouva debout. Il appela Herbert, le seul serviteur qu'on lui eût laissé, et il lui recommanda de donner plus de temps et plus de soin que les autres jours à sa toilette, afin que son extérieur participât par une apparence de fête *à une si grande et si heureuse solennité*, dit-il, *celle de la fin de mes peines ici-bas et de mon entrée dans l'éternité*. Il passa la matinée renfermé et en prières avec l'évêque de Londres, le vénérable et éloquent Juxton, homme digne par sa vertu et sa piété de comprendre, de servir et d'égaler une telle mort. Leurs entretiens furent déjà dans le

ciel. Les officiers de Cromwell les interrompirent pour annoncer que l'heure du supplice avait sonné et que l'échafaud attendait sa victime. Il était adossé au palais, en face de la grande place de White-Hall; on y passait de plain-pied par une fenêtre de la galerie du palais. Charles y marcha d'un pas assuré et lent, qui ne hâtait ni ne précipitait le moment suprême, comme s'il eût craint de devancer ou de retarder par un mouvement volontaire l'heure de Dieu. Une haie profonde d'officiers et de soldats de Cromwell entourait l'échafaud. Le peuple de Londres et des provinces voisines couvrait la place, les toits, les arbres, les balcons de toutes les parties de la ville d'où l'on pouvait dominer le lieu de l'exécution : les uns pour voir, les autres pour jouir, le plus grand nombre pour frémir et pleurer. Cromwell, sachant l'horreur générale qu'inspirait à la plus grande partie du peuple un supplice considéré comme une sorte de déicide, et voulant prévenir l'effet que les paroles suprêmes de Charles pourraient produire en sa faveur sur la multitude, avait placé à dessein la foule des citoyens au delà de la portée de la voix. Mais l'échafaud a des échos qui font retentir jusqu'aux extrémités de la terre et des temps les dernières paroles et les derniers soupirs. Le colonel Tomlinson, choisi par Cromwell pour garder le roi et pour le conduire au billot, avait été transformé par le spectacle continu de l'intrépidité, de la rési-

gnation et de la majesté du roi. Le geôlier était devenu l'ami et le consolateur du captif. Les officiers qui entouraient Tomlinson avaient éprouvé pour la plupart ce ramollissement de haine et ce culte involontaire pour l'innocent condamné que la Providence réserve ordinairement aux mourants, comme le dernier adieu de la terre et le pressentiment de la justice tardive des hommes. Ce fut au milieu de ce cortége d'ennemis adoucis ou d'amis en pleurs que Charles, debout et plus roi que jamais sur les marches de ce trône éternel, prit la parole réservée en Angleterre au mourant qui a le funèbre privilége de parler le dernier dans sa cause.

Après avoir justifié pleinement son innocence et même démontré qu'il n'avait jamais fait qu'accomplir son devoir de roi en prenant les armes lorsque le parlement les avait prises lui-même, et cela pour défendre dans la prérogative royale une partie fondamentale de la constitution dont il était responsable envers ses successeurs, envers son royaume et envers Dieu lui-même, il reconnut avec une humilité toute chrétienne que, s'il était innocent devant la loi des crimes pour lesquels on le faisait mourir, il ne l'était pas devant sa propre conscience de faiblesses et de fautes justement expiées par la mort qu'il acceptait sans murmure. « J'ai ratifié lâchement, » dit-il en faisant allusion à Strafford, « une injuste sentence, » et la sentence injuste que je vais subir est un » juste châtiment de mon Créateur qui me frappe

» de la même peine dont j'ai frappé un innocent!
» Je ne rends donc personne d'entre vous respon-
» sable de la mort à laquelle je suis condamné par
» la justice divine, qui se sert pour son instru-
» ment de l'injustice humaine. Je remets entière-
» ment mon sang à vous et à mon peuple, ne deman-
» dant d'autre compensation à mon supplice que
» le retour de ce royaume à la paix et à la fidélité
» qu'il doit à mes enfants. » Les pleurs coulèrent
de tous les yeux, à ces paroles. Il les termina par
un adieu à ceux qui furent ses sujets, par une invocation à celui qui allait être son vrai juge, incorruptible et miséricordieux à la fois. On n'entendait que des sanglots dans les intervalles de ses épanchements suprêmes. Il se tut. Celui qui l'assistait à la mort, l'évêque Juxton, son ami, au moment où Charles s'avançait déjà vers le billot, lui dit : « Sire,
» il ne vous reste plus qu'un dernier pas pénible et
» répugnant à la nature, mais court à faire! Son-
» gez qu'en une seconde il va vous conduire bien
» loin, c'est-à-dire de la terre au ciel, et que là
» vous allez trouver dans une joie infinie et inépui-
» sable le prix de votre sacrifice et la couronne qui
» ne tombe plus! » — « Ami, » reprit Charles en l'interrompant pour achever lui-même avec un calme parfait l'exhortation de son dernier ami, « je
» passe d'une couronne corruptible à celle dont
» aucune corruption ne peut approcher, et que je
» suis assuré de posséder à jamais sans trouble! »

Il allait continuer, lorsque, apercevant un des assistants qui maniait maladroitement la hache de l'exécuteur couchée à côté du billot, et qui risquait en l'ébréchant de multiplier les sensations du coup, « *Ne touchez pas à la hache!* » lui cria-t-il d'une voix forte et vibrante. Il pria encore un moment à voix basse, puis, s'approchant de l'évêque Juxton pour l'embrasser, il lui dit, en lui secouant la main avec force comme pour mieux graver une recommandation dans sa mémoire, un seul mot : « *Re-* » *member!* » c'est-à-dire « *Souvenez-vous!* » Ce mot énigmatique, qu'on interpréta plus tard dans des sens mystérieux et forcés, n'était que la recommandation déjà adressée à Juxton par le roi d'ordonner à ses enfants, quand ils seraient grands et s'ils redevenaient rois, de pardonner à ses ennemis. Juxton lui fit une muette inclination de tête, qui était le serment de tenir sa promesse. Le roi s'agenouilla et courba tranquillement sa tête sur le billot. Deux hommes masqués, qu'on a supposé avoir été Cromwell et un de ses généraux affidés, s'emparèrent alors de Charles et le disposèrent respectueusement pour le supplice. L'un d'eux, levant la hache, lui trancha la tête d'un seul coup; l'autre, relevant la tête qui roula dans le sang sur les planches de l'échafaud, la montra au peuple en s'écriant : « Voici » la tête d'un traître! »

Un immense murmure, premier soulèvement de la conscience du peuple, s'éleva de la foule innom-

brable des spectateurs à ce cri, outrage qui dépassait la mort même. Les larmes du royaume protestèrent contre la férocité des bourreaux de l'armée. L'Angleterre crut sentir sur elle le crime et les peines futures d'un parricide. Cromwell fut tout-puissant, mais odieux. Le meurtrier en lui s'associa dans l'imagination publique au politique et au héros. La liberté ne pouvait plus se plier volontairement sous un tel homme qui avait consterné ainsi sa puissance et sa mémoire. Il ne pouvait plus gouverner que par l'armée vendue et complice à sa solde, parce que l'armée sert et ne discute pas, et que sa troupe de séides rassasiés n'avait plus que sa solde pour conscience. Il était conduit à la dictature par son crime.

Le parlement était déjà trop plié à la volonté de l'armée et trop antipathique au sentiment public de l'Angleterre pour rien contester à Cromwell. Afin de s'assurer un protecteur, il était forcé d'accepter un maître : il vota la suppression de la monarchie, mais non de la servitude. On fut embarrassé des enfants du roi. On délibéra si on ne mettrait pas la princesse Élisabeth en apprentissage chez un fabricant de boutons de la cité ; mais l'enfant chérie du roi, plus avancée dans la douleur que ses frères, mourut de saisissement du supplice de son père. On remit le duc de Glocester à sa mère.

## LXII

Un livre terrible, ouvrage et justification posthume de Charles Ier, intitulé *Licon-Basiliki*, sortit comme une voix souterraine de la tombe à peine refermée du roi et troubla jusqu'au délire la conscience de l'Angleterre. C'était l'appel de la mémoire et de la vertu à la postérité. Ce livre, répandu à profusion dans le peuple et dans toute l'Europe, élevait un second procès, procès éternel entre les rois et leurs juges. Cromwell, intimidé par l'immense murmure que ce livre souleva contre lui, chercha parmi les républicains ses amis la voix d'un vivant assez forte pour contre-balancer celle du mort. Il trouva Milton, le plus épique des poëtes et le seul immortel des républicains de l'Angleterre. Milton revenait d'Italie; il y avait respiré, avec la poussière des Brutus et des Cassius, les miasmes de l'assassinat politique, justifié, selon lui, par la tyrannie. Il y avait contracté dans ses commerces littéraires avec les grandes mémoires populaires de l'antiquité la noble passion de la liberté républicaine. Il vit dans Charles Ier un tyran, dans Cromwell un libérateur; il crut servir la cause opprimée des peuples en combattant le privilége de l'inviolabilité de la vie des rois. Mais il eut ici la lâcheté de plaider la cause du meurtrier contre celle de la victime. Son livre sur le régicide consterna le monde.

Ce sont de ces questions qu'on ne sonde qu'avec le glaive, jamais avec la plume. Toutes les fois que la mort d'un seul par tous est au fond d'une polémique, la mort est lâche quand elle n'est pas criminelle, et l'homme juste et généreux s'abstient également, ou par équité, ou par clémence, de la justifier. Le livre de Milton, payé par la reconnaissance de Cromwell et par la place de secrétaire du nouveau conseil d'État sous le gouvernement républicain, est une tache de sang sur sa gloire. Elle disparut dans sa vieillesse, quand, devenu aveugle, indigent, proscrit comme Homère, il célébra comme lui, dans un poëme divin, la première innocence de la terre, les révoltes des enfers, les factions du ciel et le triomphe de l'éternelle justice sur la rébellion de l'esprit du mal.

## LXIII

Cromwell, obligé d'imposer silence pour garder la tyrannie, fit supprimer la liberté de la presse par son parlement. Il trembla un instant devant la faction populaire des niveleurs, qui voulaient tirer de l'égalité évangélique les conséquences antisociales de l'égalité et de la communauté des biens. Il sentit une seconde fois que tout dictateur qui laisserait mettre la société au pillage et la famille au hasard de ces rêveries destructives de la propriété et de l'hérédité, seules conditions de l'exis-

tence du genre humain, serait un chef de bandits et non un chef de gouvernement. Son bon sens lui montra l'impossibilité de raisonner avec de pareils niveleurs et la nécessité de poser la borne devant la société, la propriété, l'hérédité et la famille, ce foyer sacré des nations. « Point de milieu ici, » s'écria-t-il devant le parlement et devant les principaux chefs de l'armée ; « il faut mettre ce parti » en poussière ou se résoudre à être mis en pous» sière par lui ! » Les niveleurs s'évanouirent devant ce mot, comme ils s'évanouirent quelques années plus tard devant l'insurrection de Londres sous Charles II, comme s'évanouira toujours l'impossible devant la réalité.

Mais toutes ces factions qui travaillaient le peuple et l'armée le décidèrent à aller subjuguer l'Irlande indomptée et anarchique. Il partit en roi, dans un carrosse à six chevaux, escorté d'un escadron de ses gardes, du parlement et du conseil d'État, qui l'accompagnèrent jusqu'à Brentford. Le marquis d'Ormond, qui commandait l'armée royaliste des Irlandais, fut vaincu devant Dublin. Cromwell changea les victoires en massacres et ne pacifia l'Irlande que dans son sang. Rappelé à Londres, après neuf mois de combats et de supplices, par les troubles de l'Écosse, il laissa l'Irlande à son lieutenant Ireton.

## LXIV

La cause royaliste renaissait de ses tronçons sous ses pas. Le prince de Galles, devenu roi par le supplice de son père, mais abandonné et même lâchement expulsé de France par la complaisance du cardinal Mazarin pour Cromwell, s'était réfugié en Hollande, puis dans la petite île de Jersey, afin d'épier l'heure de rentrer en Angleterre par l'Écosse. Le parlement écossais, composé de presbytériens fanatiques, mais aussi ennemis de la religion indépendante de Cromwell qu'ils l'étaient du papisme, traitait du trône avec le prince de Galles. On ne lui demandait pour condition de sa restauration en Écosse que de reconnaître l'Église écossaise. Cette Église presbytérienne était une espèce de mysticisme biblique, féroce, soi-disant inspiré, fondé sur les ruines du catholicisme par un prophète nommé Knox, le glaive à la main, l'excommunication sur les lèvres, la superstition dans le cœur : véritable religion de guerre civile, remplaçant une intolérance par une autre, et donnant à la férocité du peuple le prétexte de la plus dérisoire sainteté! L'Écosse rappelait en ce moment une tribu hébraïque gouvernée par un esprit prétendu divin, interprété par ses inspirés et par ses prêtres. C'était la théocratie de la démence. Les pratiques étaient dignes du dogme.

Une superstition sincère chez les uns, une sombre hypocrisie chez les autres, imprimait aux mœurs, au gouvernement, à l'armée elle-même, une austérité et une piété implacables qui rappelaient dans cette insurrection contre le catholicisme les silences, les terreurs et les bûchers de l'inquisition espagnole. Le prince de Galles, jeune, beau, léger, voluptueux, incrédule, véritable Alcibiade anglais, condamné à gouverner une nation de sectaires superstitieux et cruels, hésitait à accepter un trône sur lequel il ne pourrait se maintenir qu'en feignant le même fanatisme et la même hypocrisie que son parlement, ou en se révoltant témérairement contre le joug de ses prêtres. D'ailleurs, au même moment où le parlement écossais lui offrait la couronne à un si vil prix, un autre homme la lui promettait plus libre et plus glorieuse au prix de ses exploits. C'était le jeune Montrose, un de ces héros tranchés dans leur fleur, qui tiennent également de l'antiquité et de la chevalerie par leur nature, et que les historiens du temps comparent tour à tour aux héros de roman et aux héros de Plutarque.

Montrose était un seigneur écossais d'un haut rang et d'une opulente fortune. Après avoir combattu à la tête de l'armée royaliste pour Charles jusqu'à l'extinction de la cause royale, il s'était réfugié sur le continent; son nom, sa cause, ses exploits, sa jeunesse, sa beauté, les grâces de sa conversation, son caractère lui avaient préparé dans

les cours d'Allemagne un accueil encourageant pour ses pensées de restauration du trône légitime dans son pays. Il méprisait et il détestait les puritains fanatiques, lèpre de sa patrie. Il était adoré des clans montagnards, peuple rural et belliqueux, sorte de Vendéens d'Écosse, qui ne reconnaissaient que leur épée et leur roi. Montrose, après avoir enrôlé à ses frais cinq cents soldats allemands pour servir de noyau à l'armée que ses pas faisaient lever pour Charles II dans ses montagnes, débarqua en Écosse, combattit en aventurier et en héros, à la tête des premiers groupes de ses partisans; mais, environné par l'armée du parlement d'Écosse avant d'avoir insurgé toutes ses tribus, il fut vaincu, blessé, enchaîné et traîné en pompe à Édimbourg pour y servir de jouet et de victime au fanatisme des prêtres et du parlement. Le front découvert et cicatrisé de blessures, ses habits rougis de son sang, un collier de fer au cou, deux chaînes pendantes d'un côté de chacun de ses bras, et attaché de l'autre côté aux moyeux des roues de sa charrette, le bourreau marchant à cheval devant la voiture, il entra aux chants des psaumes et aux insultes des parlementaires et des ministres dans Édimbourg. Le peuple pleurait, mais cachait ses larmes, de peur que sa pitié ne parût impie aux presbytériens de Knox. Les prêtres, le dimanche suivant, prêchèrent contre ces larmes compatissantes: ils disaient que l'endurcissement des cœurs était le

signe des élus. Cité devant les membres du parlement changés en juges, Montrose se défendit avec éloquence pour l'honneur et non pour la vie. Son discours égale les plaidoyers de Rome ou d'Athènes. Une mort prompte et ignominieuse y répondit. Les prêtres presbytériens, sous prétexte de prier pour son salut, après avoir demandé son sang, vinrent l'outrager dans sa prison de leur charité dérisoire. « Ayez pitié, Seigneur, » disaient-ils à haute voix, « de cet incrédule, de ce scélérat, de » ce traître, qui ne va passer de l'échafaud de son » supplice que dans le supplice éternel réservé à » ses impiétés ! » Ils lui annoncèrent que son arrêt le condamnait « à être pendu à un gibet de trente » pieds de haut, où il resterait exposé trois heures ; » qu'ensuite sa tête serait coupée et clouée aux » portes de sa prison ; qu'enfin ses bras et ses jambes, arrachés du tronc, seraient distribués entre » les quatre principales villes du royaume ! » — « Je » voudrais seulement, » répondit Montrose, » avoir » assez de membres pour qu'ils fussent dispersés » dans toutes les villes de l'Europe et qu'ils portassent témoignage de la cause pour laquelle je » combats et je meurs ! »

## LXV

Délivré de la présence de ses persécuteurs sacrés, Montrose, qui cultivait la poésie comme le luxe de

l'âme, écrivit des vers que lui inspiraient l'amour et la mort, et par lesquels il éternisait, autant qu'il était en lui, dans la langue immortelle, ses adieux à ce qu'il avait aimé ici-bas. Le poëte en ces vers suprêmes est digne du héros.

Le lendemain, il subit en martyr son supplice. Sa tête fut clouée et ses membres envoyés aux quatre capitales de l'Écosse.

Charles II, en apprenant à Jersey la défaite, la mort de son ami et le triomphe du parlement, n'hésita plus à accepter la couronne des mains sanglantes des presbytériens écossais, désormais sans rivaux à Édimbourg. Il débarqua en Écosse, au milieu de l'armée qui était venue au-devant de lui. Le premier spectacle qui frappa ses yeux fut un lambeau du corps de son partisan Montrose, cloué sur la porte de la ville.

On peut présumer ce que fut le règne de ce jeune prétendant, asservi par un parlement, surveillé par les prêtres, dominé par les généraux de l'armée qui embrassait ainsi sa cause, prisonnier plus que roi de ses superstitieux sujets, obligé de simuler, pour leur complaire, un fanatisme et une austérité dont il se moquait, persécuté jusque dans son palais par les remontrances des prophètes presbytériens, qui épiaient jusqu'aux battements de son cœur et qui lui faisaient des crimes publics des légèretés de son âge. Il leur échappa un jour par la fuite, préférant la liberté au trône à ce prix. Ressaisi par eux et

ramené à Édimbourg, le besoin qu'ils avaient de son nom lui fit restituer un peu d'autorité. On lui permit de combattre à la tête de l'armée qui marchait sur l'Angleterre à l'appel des royalistes anglais du nord. Cromwell marcha à lui avec son armée et entra en Écosse. Le prince de Galles, échappant avec quatorze mille Écossais aux manœuvres mal combinées de Cromwell, pénétra hardiment sur les derrières de l'armée anglaise et fit lui-même une invasion sur le sol anglais ; il s'empara de Worcester, et appela de là tous ses partisans à s'unir à lui. Cromwell, surpris, mais infatigable, ne lui en donna pas le temps : il fondit sur Worcester avec quarante mille hommes, combattit dans la ville, l'inonda de sang, et dispersa l'armée évanouie du prince de Galles. Ce prince lui-même, après des exploits précoces et dignes de son rang dans les rues de Worcester s'échappa à la faveur des ténèbres, suivi seulement d'une poignée de ses cavaliers. Après avoir parcouru vingt lieues dans l'espace d'une nuit, ils abandonnèrent leurs chevaux et se dispersèrent dans les forêts.

## LXVI

Suivi du seul comte de Derby, gentilhomme anglais qui lui avait amené les combattants de l'île de Mann. Charles, réfugié chez un fermier nommé Penderell, y prit le costume et la hache du bûche-

ron avec les quatre fils du fermier, pour tromper les yeux des soldats de Cromwell répandus jusque dans les forêts pour l'atteindre. Couché sur la paille, nourri de pain d'orge dans la chaumière de Penderell, il fut contraint, par les visites domiciliaires des puritains, de quitter même cet abri et de coucher plusieurs nuits sur un chêne, qu'on appela depuis le *chêne royal*, et dont les feuilles le dérobèrent aux regards des soldats postés à ses pieds. Un colonel royaliste, nommé Lane, l'abrita ensuite à Bentley, et tenta de lui faire atteindre le port de Bristol où il pourrait s'embarquer pour le continent. La marche avait tellement blessé les pieds du jeune roi qu'il fallut lui faire traverser à cheval les contrées parcourues par les cavaliers ennemis. La seconde fille du colonel Lane le conduisit, sous les habits d'un paysan, dans la demeure de sa sœur, madame Morton, aux environs de Bristol. Mademoiselle Lane, en arrivant chez sa sœur, ne confia à personne le nom du jeune paysan qui la suivait; elle demanda seulement une chambre et un lit pour lui, disant qu'il avait la fièvre et le recommandant aux soins des serviteurs. Un de ces serviteurs entra dans la chambre du jeune paysan pour lui porter sa nourriture. Le visage noble, majestueux et beau du prince éclata, sous ce costume, aux yeux du domestique de madame Morton; il tomba à genoux devant le lit de Charles et le salua comme son maître, en faisant à haute voix la prière usitée par les royalistes

pour le roi. Charles insista en vain : il fallut se laisser reconnaître et recommander seulement le silence.

## LXVII

De là, n'ayant point trouvé de navire sur la côte, il fut recueilli par la famille royaliste d'une veuve nommée Windham, qui, ayant perdu son mari et trois fils pour la cause de Charles Ier, offrait encore avec dévouement les deux qui lui restaient au fils du roi décapité. Elle reçut Charles, non en fugitif, mais en roi. « Quand mon mari fut sur son lit de » mort, » lui dit-elle, « il fit approcher nos cinq » enfants, et il leur dit : « Mes enfants, nous avons » vu jusqu'ici des jours sereins et paisibles sous » nos trois derniers souverains ; mais je dois vous » avertir que je vois des nuages et des tempêtes » qui s'accumulent sur le royaume. Je vois des fac- » tions s'élever de toute part, et le repos de notre » patrie menacé ! Écoutez-moi bien : quels que » soient les événements, respectez votre prince » légitime, obéissez-lui, et restez fidèles à la cou- » ronne ! Oui, » ajouta-t-il avec force, « je vous » recommande de rester fidèles à la couronne, *quand* » *même elle pendrait à un buisson du chemin !* » Ces » derniers mots ont gravé le devoir dans le cœur » de mes cinq fils, » poursuivit la mère, « et ceux » qui me restent ici sont à vous comme ceux qui » sont morts furent à votre père ! »

Tous les royalistes de la contrée connurent et gardèrent le secret de la résidence de Charles chez les Windham. Le sceau de la fidélité était sur les lèvres comme sur les cœurs du pays. Ce secret, longtemps et miraculeusement gardé, ne courut risque d'être découvert qu'au moment où le jeune roi, déguisé, fuyait vers la côte pour mettre enfin les vagues de la mer entre sa tête et le glaive de Cromwell. Le fer de son cheval s'étant détaché, le maréchal auquel le roi s'adressa pour le reclouer examina, avec l'intelligence de son métier, le métal, et dit tout bas, avec l'apparence du soupçon, que ces fers n'avaient pas été forgés dans le pays, mais dans le nord de l'Angleterre. Ajoutons que le forgeron fut aussi discret que le gentilhomme. Charles, remontant en sûreté à cheval, galopa vers la falaise où l'attendait l'esquif. Le continent l'abrita de nouveau contre Cromwell.

## LXVIII

Les royalistes vaincus, le roi décapité, les niveleurs réprimés, l'Irlande égorgée, l'Écosse soumise, la noblesse caressée, le parlement assoupli, les factions religieuses éteintes et amorties par la liberté de conscience, la guerre maritime avec la Hollande, heureuse et féconde en triomphes sur la mer; la démission de Fairfax de ses commandements par dégoût et par repentir; la souplesse de

Monk, laissé par Cromwell à Édimbourg pour contenir les Écossais; la subordination volontaire, servile et adulatrice des autres chefs militaires, empressés de se rallier aux succès : toutes ces circonstances, tous ces crimes, toutes ces lâchetés, tous ces bonheurs qui s'accumulent dans tous les temps sous les pas des favoris de la fortune, n'auraient rien laissé à désirer à Cromwell, si la possession incontestée de sa patrie eût été son but; mais, pour tout homme qui étudie impartialement ce caractère, il en avait un autre, c'était la possession du ciel. Son salut le préoccupait plus que l'empire. Jamais il ne fut plus théologien que quand il fut tout-puissant : au lieu de faire proclamer sa souveraineté sous un titre quelconque, il laisse ses amis proclamer la république, il se borne à en tenir l'épée et en répandre la parole. Ses décrets sont des oracles; il ne veut être que le *grand inspiré* de sa patrie. Sa correspondance, à cette époque, atteste les humbles pensées d'un père de famille chrétien, qui ne désire ni ne présage aucun trône pour ses enfants. « Monte le petit cheval de ferme » de notre père, et ne monte pas dans les carrosses » du luxe, » écrit-il à sa fille Dorothée. Il marie son fils aîné, Richard Cromwell, à la fille d'un de ses amis, de condition modeste et de fortune bornée; il lui donne, en le mariant, plus de dettes que de biens; il écrit à cet ami, beau-père de son fils : « Je vous confie Richard. Je vous en prie, donnez-

» lui de sages conseils ; j'ai peur qu'il ne se laisse » entraîner aux plaisirs du monde. Engagez-le à » étudier : l'étude est bonne, subordonnée aux » choses divines cependant. Cela vaut mieux que » l'oisiveté et les voluptés apparentes du monde. » Ces choses rendent propre à servir le peuple, et » c'est pour cela que l'homme est né. » « Ne vous » découragez pas, » écrit-il à un autre de ses sectaires, lord Warthon ; « vous vous scandalisez de » ce que, dans les élections, le peuple choisit sou» vent à contre-sens ses représentants, renvoyant » les bons, conservant les mauvais dans le parle» ment. Il en est ainsi depuis neuf ans ; et voyez » cependant ce que Dieu a fait avec ces mauvais » instruments en neuf années ! Ne jugez pas la » manière dont Dieu agit !...

» Chez vous, à cause de ces scandales et de ces » murmures de votre esprit, » ajoute Cromwell, il » y a trouble, peine, embarras, doute ; chez moi, » il y a confiance, certitude, lumière, satisfaction ! » oui, satisfaction intérieure ! Oh ! nos cœurs fai» bles ! » s'écrie-t-il en finissant au courant rapide de la plume, « oh ! ce monde mensonger ! oh ! les » pensées courtes et flatteuses de notre orgueil !... » Combien il est plus grand d'être le serviteur du » Seigneur dans l'ouvrage le plus dur ! Combien » nous avons de peine à nous élever dans ce ser» vice jusqu'au-dessus du monde, jusqu'à la hau» teur du service que Dieu exige de nous ! Com-

» bien il est aisé de nous décourager là où la chair
» a tant d'empire sur l'esprit !... »

## LXIX

Les lettres intimes de Cromwell à son fils Richard sont pénétrées de cette onction de piété et de domesticité qu'on n'attendrait jamais d'un homme qui avait les pieds dans le sang de son roi, de l'Irlande, de l'Écosse, de l'Angleterre, mais qui avait le cœur en repos dans sa fausse conscience, et la tête dans l'auréole de la plus sincère mysticité. « Vos lettres » me plaisent et m'attendrissent, » écrit-il à Richard, qu'il caresse de son nom enfantin de Dick ; « j'aime » les mots qui coulent du cœur tout simplement, » sans étude et sans recherche. Je suis persuadé » que c'est la bonté du ciel qui vous a placé dans la » famille où vous êtes ! Soyez-en heureux et recon» naissant ; remplissez-y tous vos devoirs pour la » gloire de Dieu. Recherchez constamment le Sei» gneur et sa divine présence : que ce soit là la grande » affaire de votre vie, et toute votre force ! La con» naissance de Dieu n'est pas dans les livres ou » dans les définitions théologiques ; non, elle est » intérieure, elle transforme l'esprit par une action » indépendante de nous et toute divine ! Connaître » Dieu, c'est être divinisé soi-même en lui, par lui !... » Combien peu les saintes Écritures sont connues » parmi nous !... Mes faibles prières sont à votre

» intention... Efforcez-vous de comprendre la république que j'ai fondée, ainsi que les bases sur lesquelles elle repose. J'ai beaucoup souffert en me donnant aux autres... Le père de votre femme, mon compère Mayor, vous servira beaucoup dans cette intelligence... Vous penserez peut-être que je n'ai pas besoin de vous recommander d'aimer votre chère femme! Que le Seigneur vous enseigne à l'aimer cependant : autrement vous ne l'aimerez pas saintement. Quand le lit et l'amour sont purs, cette union est justement comparée à celle du Seigneur avec les pauvres âmes que son Église renferme. Faites mes amitiés à votre femme; dites-lui que je l'aime de toute mon affection et que je me réjouis des faveurs du ciel sur elle. Je désire qu'elle soit féconde de toutes les manières! et vous, Dick, que le Seigneur vous bénisse de toutes les bénédictions!

» Votre affectionné père,

» OLIVIER CROMWELL. »

## LXX

La même préoccupation des choses du ciel, mêlée à la même inquiétude des choses de la terre, se révèle à chaque ligne dans ses lettres privées à ses amis d'autrefois. Qu'avait-il à feindre avec ses enfants et avec ses familiers? Et quelle hypocrisie que celle qui n'aurait pas laissé tomber le masque

une seule minute de sa vie, même pour respirer avec sa femme et ses enfants, dans le foyer le plus secret de la famille, dans les effusions de la vie et sur le lit de mort!

« Je serais bien content d'apprendre comment va » le petit (l'enfant de Richard et de Dorothée), » écrit-il au beau-père de Richard, son compère et son ami; « je gronderais volontiers le père et la » mère de leur négligence envers moi. Je sais que » Richard est un paresseux, mais j'avais meilleure » opinion de Dorothée. J'ai peur que son mari ne » la gâte; dites-leur cela de ma part. Si Dorothée » est enceinte, je lui pardonne, mais non autre- » ment... Que le Seigneur la bénisse!... J'espère » que vous donnez de bons conseils à mon fils Ri- » chard; il est à l'époque dangereuse de la vie, et ce » monde est plein de vanité. Oh! combien il est bon » de se rapprocher de bonne heure du Seigneur! cela » mérite nos pensées. J'espère que vous me garde- » rez toute votre ancienne amitié. Vous voyez comme » je suis occupé; j'ai besoin de pitié! Je sais ce que » je ressens de peine dans mon cœur. Une haute » situation, un haut emploi dans le monde ne méri- » tent pas qu'on les recherche. Je n'aurais pas de » consolation intérieure dans mes travaux, si mon » espoir et mon repos n'étaient pas dans la pré- » sence du Seigneur : je n'ai pas ambitionné ces » choses!... Véritablement, je n'y ai été appelé que » par le Seigneur. C'est pour cela que je ne suis pas

» sans quelque espérance qu'il donnera à son pau-
» vre ver de terre, à son faible serviteur, la force
» de faire sa volonté et d'atteindre le seul but pour
» lequel je suis né ; et en cela je vous demande vos
» prières ! Rappelez-moi à l'amitié de ma chère
» sœur, à mon fils, à notre fille Dorothée, à ma
» cousine Anna ! et je suis toujours votre affectionné
» frère,

» OLIVIER. »

Les mêmes expressions, attendries encore par la sainte union d'une vie déjà longue entre les deux époux, émeuvent le cœur dans ses lettres à sa femme. « Pour ma femme chérie, Élisabeth Crom-
» well ! » Cette lettre porte la suscription de ses billets. « Tu me grondes dans tes lettres de ce que
» j'oublie en apparence par mon silence toi et nos
» petits enfants : véritablement ce serait à moi de
» gronder, car je ne vous aime que trop. Tu es
» pour moi la plus chère de toutes les créatures :
» que cela suffise !... Le Seigneur nous a montré
» une miséricorde extrême. J'ai été miraculeuse-
» ment soutenu dans mon être intérieur ; quoi que
» je tâche, je deviens vieux et je sens que les infir
» mités de l'âge s'emparent rapidement de moi.
» Plût à Dieu que mes penchants au péché dimi-
» nuassent dans la même proportion que mes forces
» physiques ! Prie pour moi, et demande pour moi
» cette grâce ! »

## LXXI

Il confirme les forts, il fortifie les douteux, il prêche les faibles dans sa foi avec une fièvre toujours ardente de persuasion, qui montre combien il était lui-même persuadé; il sent que son zèle va quelquefois en paroles jusqu'à l'extravagance. « Pardonnez-le-moi, » écrit-il, à l'apogée de sa puissance, à un ami qui s'éloignait de lui par répugnance contre l'implacable sévérité de ses armes en Irlande et en Écosse; « quelquefois cette extravagance, que » vous me reprochez, a fait du bien; quoiqu'elle » dépasse le bon sens, elle est inspirée par la charité » et par le zèle! Je vous en prie reconnaissez-moi » pour un homme sincère du Seigneur! — Sei» gneur, » s'écrie-t-il en finissant, ne détourne pas ta » face et ta miséricorde de mes yeux! — Adieu! »

« Je ne puis me décider, » écrit-il ailleurs à sa femme, « à laisser partir ce courrier sans un mot » pour toi, quoique, en vérité, j'aie peu de chose à » écrire, mais j'aime à écrire pour écrire à ma bien» aimée, qui repose sans cesse au fond de mon cœur. » Que le Seigneur multiplie toujours ses dons sur » toi! Le grand bien, le seul que ton âme puisse » désirer, c'est que le Seigneur répande sur toi la » lumière de sa force, ce qui vaut plus que la vie! » qu'il bénisse tes bons conseils et tes bons exem» ples à nos chers enfants! Prie pour ton Olivier! »

## LXXII

Son gendre Fleetwood, auquel il a laissé un commandement en Écosse avec Monk, n'a pas moins de part à ces épanchements à la fois familiers et théologiques de Cromwell. Après avoir exprimé à Fleetwood le chagrin d'être séparé, par la nécessité des affaires, de cette branche de sa famille : « Embrassez pour moi votre chère femme, » lui écrit-il ; « recommandez-lui bien de prendre » garde (dans sa piété) de n'avoir pas le cœur servile. La servilité produit la crainte, l'amour est » le contraire de la crainte ! Pauvre Biddy ! » nom de caresse de sa fille, « je sais que c'est là son » erreur.

» L'amour raisonne bien autrement ! quel Christ-» Loi ! quel père en lui et par lui ! quel nom que » celui de ce Père céleste ! il s'appelle lui-même le » miséricordieux, le patient, le faiseur de toutes » grâces, le pardonneur de toutes fautes et de toutes » transgressions ! Ainsi est vraiment sublime » l'amour de Dieu ! Faites mes amitiés à mon fils » Henry ! je prie pour lui afin qu'il grandisse et se » fortifie dans l'amour du Seigneur. Rappelez-moi » à tous les officiers. »

## LXXIII

Tout prospérait à Cromwell, et il renvoyait toute gloire et toute prospérité de la république au ciel. Aucune trace historique ou privée ne trahit en lui la volonté de fixer sa fortune et sa puissance par un changement dans son titre de général et dans l'espèce de condescendance volontaire qui lui assujettissait le parlement, l'armée, le peuple. L'histoire, qui finit par tout savoir et par tout révéler, ne découvre dans Cromwell à cette époque qu'une répugnance extrême à s'élever plus haut. Il est évident que, selon ses propres expressions, il cherchait Dieu dans sa volonté et l'oracle dans les événements. Ni Dieu ni l'oracle ne s'étaient expliqués clairement pour lui. Prêt à descendre comme à monter, il attendait l'ordre ou l'inspiration. L'inspiration et l'ordre lui vinrent de la mobilité naturelle du peuple et de l'impatience ambitieuse de l'armée.

Le long parlement de cinq ans, que le peuple avait baptisé d'un de ces noms de mépris qui sont les arrêts cyniques du dégoût de la multitude, *le parlement croupion*, à cause de son éternelle session sur les bancs de Westminster, avait lassé l'Angleterre. Les déclamations de ses puritains, les bigoteries de ses saints, les impopularités de ses démagogues, les folies anti-sociales de ses ni-

veleurs, le meurtre d'un roi innocent et héroïque, le remords qui agitait la conscience de la nation, les impôts et les égorgements de la guerre civile, la lassitude enfin de cette tyrannie anonyme que le peuple supporte plus impatiemment que la tyrannie sous un nom glorieux, tout cela retombait en odieux et en ridicule sur le parlement. Cromwell avait eu l'art, ou plutôt le bonheur, d'agir pendant que ce parlement discourait, de grandir pendant qu'il s'abaissait, de lui laisser la responsabilité des crimes et de prendre les responsabilité des victoires. Ce parlement, qui n'avait pas conscience de son impopularité, commençait à s'agiter sous son maître. Cinq ou six grands républicains, ombrageux comme la liberté, tramaient la perte de Cromwell. Les discours d'Henry Vane, leur principal orateur, contestaient tout à l'autorité militaire et recueillaient des applaudissements significatifs, qui paraissaient autant de menaces à l'armée. Les chefs de l'armée, présents à Londres, pressentant le danger, se réunirent et signèrent à l'envi une pétition à Cromwell pour demander la dissolution de ce parlement avili. Cromwell, que l'on accusa d'avoir inspiré la pétition à l'armée, en était innocent. On n'a jamais besoin d'inspirer l'ambition aux généraux et le despotisme aux soldats. La pétition était menaçante. La lutte allait éclater d'elle-même entre l'armée et le parlement. La victoire des uns comme des autres pouvait également

effacer Cromwell s'il persistait à rester neutre. « Prenez-y garde ! arrêtez cela, la chose est sé » rieuse, » lui dit tout bas Bulstrade, un de ses familiers, pendant la harangue des officiers. Il suspendit sa résolution et se borna à remercier l'orateur de l'armée de son zèle pour le salut public. Mais la nuit et la méditation lui portèrent conseil. Il tenta un accommodement entre le parlement et l'armée dans des conférences conciliatrices, en sa présence. Le parlement combla la mesure de ses exigences, il demanda à se perpétuer en instituant un comité permanent, choisi parmi ses membres actuels, qui validerait ou invaliderait à son gré toutes les élections futures. « Ah ! c'est trop fort ! » s'écria enfin Cromwell indécis, en apprenant cet acte d'omnipotence sur le pays présent et à venir.

C'était le 20 avril, dans la matinée ; il se promenait dans sa chambre, en habit noir et en bas gris. Il sort dans ce simple costume, en disant à tous ceux qu'il rencontre sur son passage : « Ce n'est » pas juste, ce n'est pas honnête ! Non, ce n'est » pas même de l'honnêteté la plus vulgaire ! » Il donne l'ordre, en passant, à un officier de ses gardes de se porter avec trois cents soldats à Westminster et de se poster à toutes les issues du palais. Il y entre lui-même et s'assied en silence à sa vieille place dans la salle, écoutant en apparence les discours. Les orateurs républicains et

parlementaires parlaient alors en faveur du bill qui devait assurer la perpétuité de leur pouvoir par leur arbitraire sur les élections futures du peuple. Le bill allait être mis aux voix, lorsque Cromwell, comme s'il eût épié le moment de frapper ce corps en flagrant délit d'iniquité et de tyrannie, relève sa tête appuyée sur ses deux mains et fait signe à Harrison, son plus fanatique sectateur, de venir s'asseoir près de lui. Harrison obéit. Cromwell reste encore un quart d'heure en silence, puis, comme cédant malgré lui à une impulsion intérieure, supérieure à toute hésitation dans son âme : « C'est le moment, je le sens, » dit-il à Harrison. Il se lève, s'avance vers le président, pose son chapeau sur la table, et se dispose à parler au milieu du silence et de la stupeur de ses collègues.

Selon son habitude, sa parole lente, obscure, embarrassée, incohérente, pleine de circonlocutions, de parenthèses, de divagations, de répétitions et de retours sur elle-même, dégage difficilement sa pensée. Il commence par faire un tel éloge des services rendus par le parlement à la liberté, à la conscience, au pays, que les parlementaires étonnés, et lui-même peut-être, s'attendaient à une conclusion conforme au décret que la chambre allait voter. Des murmures d'encouragement et de satisfaction des républicains s'élèvent à la fin de sa période, quand tout à coup, comme si l'accès de

colère, longtemps et vainement combattu dans son âme, eût bouleversé ses pensées et changé ses paroles sur ses lèvres, il s'arrête, il regarde avec menace et mépris les cinquante-sept membres des communes qui composaient seuls, ce jour-là, le parlement; il passe sans transition de la flatterie à l'outrage; il énumère toutes les lâchetés, toutes les insolences, toutes les bassesses de ce corps usé par la révolte autant que par la servitude, et fulmine en masse, au nom de Dieu et du peuple, l'arrêt de sa réprobation.

A ces étranges invectives, auxquelles les caresses du début les avaient si peu préparés, les parlementaires s'indignent et s'insurgent. Le président, digne de ses fonctions par son courage, lui interdit la parole. Wentworth, un des républicains les plus illustres et les plus imposants par son caractère, demande qu'il soit rappelé à l'ordre et au respect: « Ce langage est aussi inattendu que coupable, » dit Wentworth, « dans la bouche d'un homme qui » avait hier toute notre confiance, que nous avons » honoré des plus hautes fonctions de la républi- » que ! d'un homme qui... »

Cromwell ne le laissa pas achever. « Allons ! » allons ! assez de paroles comme cela, » dit-il d'une voix tonnante : « je vais finir tout ce bruit » et faire taire tous ces bavards ! » Et, s'avançant au milieu de la salle, enfonçant son chapeau sur sa tête avec un geste de défi, il frappe du pied les

dalles, et s'écrie : « Vous n'êtes plus rien! Vous ne » siégerez pas une heure de plus. Cédez la place à » des hommes qui valent mieux que vous! »

## LXXIV

A ces mots, Harrison, averti par un regard du général, s'échappe, et rentre une minute après à la tête de trente soldats, vétérans des longues guerres civiles, qui entourent Cromwell de leurs armes nues. Ces vétérans, levés par le parlement, n'hésitent pas, à la voix de leur chef, à tourner leurs armes contre ceux qui les ont armés : exemple de plus, depuis le Rubicon de César, de l'incompatibilité des armées permanentes et de la liberté!

— « Misérables! » reprend alors Cromwell, comme si la violence sans l'outrage n'eût pas suffi à sa colère, « vous vous appelez un parlement, vous? » Non, vous n'êtes pas un parlement, vous êtes un » ramas de buveurs, de débauchés! — Toi, » poursuit-il en montrant du doigt les vicieux les plus notoires de l'assemblée à mesure qu'ils passent devant lui pour vider la salle, « toi, tu es un ivro- » gne! Toi, tu es un adultère! Toi, tu es un vendu » qui reçois le salaire de tes discours!... Vous tous, » vous êtes des pécheurs scandaleux qui faites » honte à l'Évangile!... Et vous seriez en masse » un parlement du peuple de Dieu?... Non, non, » allez! sortez! partez! qu'on n'entende plus jamais

» parler de vous! Le Seigneur vous rejette!... »

A ces apostrophes, les membres violentés par les soldats sont chassés ou traînés hors de la salle. Cromwell revient vers la table, soulève avec un geste de mépris la masse en argent, signe vénéré de la souveraineté parlementaire, et, la montrant en souriant à Harrison : « Que ferons-nous de ce jouet? » dit-il. « Qu'on l'emporte! » L'un des soldats emporte la masse. Cromwell se retourne; il aperçoit derrière lui le président du parlement Lenthall, qui, fidèle à la dignité de ses fonctions et à l'autorité des communes, refusait, avec une intrépidité héroïque, d'avilir le droit devant la force. — « Descends! » lui crie le dictateur. « Je ne descendrai du poste que » m'a confié le parlement que si on m'en arrache, » répond Lenthall. Harrison, à ces mots, s'élance, arrache le président de son siége et le traîne hors de l'enceinte au milieu des soldats.

Cromwell emporta les clefs de Westminster dans ses mains. « Je n'entendis pas un chien aboyer dans » la ville, » écrivit-il quelques jours après. Le long parlement, si puissant pour détruire, était impuissant pour fonder. La guerre civile que ce parlement avait suscitée avait fait ce qu'elle fera toujours : elle avait substitué l'armée au peuple, elle avait fait surgir une dictature au lieu d'un gouvernement, elle avait tué le droit et inauguré la force. Un homme avait pris la place de la patrie.

## LXXV

Cet homme était Cromwell. On fait toujours honneur aux hommes de la force des choses et du génie des circonstances. On leur suppose après coup les longues ambitions, les lentes prémédita-tions, les astucieuses combinaisons de résultats souvent atteints par le hasard. Tout indique ici, au contraire, que Cromwell n'avait rien prémédité de son attentat contre les communes, qu'il y fut poussé par le mouvement général des choses, du peuple, de l'armée, et décidé, à la dernière minute, par cette puissance intérieure que Socrate appelait son démon, César son conseil, Mahomet son ange Gabriel, Cromwell son inspiration, divinité des grands instincts, qui sonne la conviction dans l'esprit et l'heure dans l'oreille. Les efforts laborieux que Cromwell avait faits pour réconcilier la veille le parlement et l'armée, le parlement nouveau qu'il convoqua le lendemain et auquel il remit toute l'autorité législative sans même se réserver la sanction de ses lois, enfin une conversation politique qui avait eu lieu à portes closes quelques jours auparavant, chez lui, entre lui et les grands conseillers de sa politique, semblent attester que cet éclat de foudre sur le parlement sortit de lui-même de tant de nuages. On s'occupait dans cet entretien de rechercher dans les débris de la monarchie détruite

les éléments d'une constitution à faire par le parlement. Les membres présents étaient Cromwell, Harrison, son séide, Desborow, beau-frère de Cromwell, Olivier Cromwell, son cousin, Witlocke, son ami, Widrington, orateur éminent et homme d'Etat des Communes, le président du parlement Linthall, et plusieurs autres officiers ou parlementaires, républicains éclairés.

« Il s'agit, » dit Harrison, « d'examiner ensemble,
» de concert avec le général, comment nous devons
» organiser un gouvernement. — Grande question
» en effet! dit Witlocke; constituerons-nous une
» république absolue, ou une république mêlée à
» quelques éléments monarchiques? »

— « C'est cela, dit Cromwell : ferons-nous une
» république pure, ou une république corrigée par
» quelques principes d'autorité monarchique? Et,
» dans ce dernier cas, entre les mains de qui place-
» rons-nous ce pouvoir emprunté à la monarchie? »

Widrington se prononça pour un gouvernement mixte qui emprunterait la liberté à la république, l'autorité à la monarchie, et qui remettrait l'exercice de cette part d'autorité monarchique à son possesseur naturel, un des fils du roi décapité. Widrington était flatteur et doux de caractère; il n'aurait pas proposé un tel parti devant Cromwell s'il avait pressenti dans le dictateur cette implacable ambition pour lui-même, qui n'aurait jamais pardonné cette insinuation.

« Question délicate ! » dit Fleetwood, sans se compromettre autrement.

Le lord chancelier Saint-John déclara que, dans son opinion, à moins de saper toutes les vieilles lois et toutes les habitudes de la nation, il fallait une large part de pouvoir monarchique dans tout gouvernement qu'on établirait. « Ce serait, en effet, » dit le président du parlement, « une étrange » confusion de toutes choses, qu'un gouvernement » parmi nous qui n'aurait pas quelque caractère de » la monarchie ! »

Desborow, allié de Cromwell et colonel de l'armée, déclara qu'à son avis il n'y avait pas de raison pour que l'Angleterre ne pût pas se gouverner républicainement, comme tant d'autres nations antiques et modernes.

Le colonel Walley soutint, comme son collègue militaire, la république pure. « Le fils aîné de notre » roi est en armes contre nous, » dit-il; « son » second fils est également notre ennemi, et vous » délibérez ! »

— « Mais le troisième fils du roi, le duc de Glo- » cester est entre nos mains, repartit Widrington ; » il est trop jeune pour avoir levé la main contre » nous, ou pour avoir été infecté par les principes » de nos ennemis ! »

— « On peut sommer les deux fils aînés de se » rendre en un jour fixe au parlement, et débattre » avec eux les conditions d'un gouvernement libre

» et monarchique, » dit Witlocke sans craindre de blesser Cromwell.

Cromwell, jusque-là silencieux et impassible, prit la parole : « Cela serait, » dit-il, « une négocia-
» tion bien difficile; cependant je pense que cela
» ne serait pas impossible avec sûreté pour nous et
» pour nos droits, tant comme Anglais que comme
» chrétiens, et je suis convaincu qu'une constitution
» libre, avec une forte dose du principe monar-
» chique en elle, serait le salut de l'Angleterre et
» de la religion. »

On ne prit pas de résolution encore. Cromwell parut pencher vers la république consolidée par une autorité monarchique attribuée à un des fils du roi, gouvernement qui lui aurait assuré à lui la longue tutelle d'un enfant et qui aurait assuré au pays la transmission paisible d'un pouvoir national et libre.

## LXXVI

Un conseil entièrement composé par lui Cromwell de ses partisans et de ses amis les plus fanatiquesse rassembla et constitua le gouvernement en république sous un *protecteur :* un seul possesseur à vie de tout le pouvoir exécutif, Cromwell, et un seul corps élu, possesseur de tout le pouvoir législatif, le parlement. Telle fut, dans sa simplicité, tout le mécanisme de la constitution anglaise. Véritable dictature, avec un nom plus spécieux et plus doux, qui

déguisait la servitude sous la confiance et l'omnipotence sous l'égalité! Toutes les attributions du roi étaient dévolues à Cromwell, même celle de dissoudre le parlement et d'en appeler au pays, en cas de conflit entre les deux pouvoirs. Il avait de plus le privilége presque dynastique de nommer son successeur. Or il avait un fils. Que manquait-il à cette royauté, si ce n'est la couronne? Cromwell montra assez, par les dix années de son gouvernement absolu, qu'il était loin de la désirer; mais, s'il se sentait l'*élu de Dieu* par l'inspiration pour gouverner le peuple de Dieu, il ne sentait nullement la même inspiration divine dans sa race. Il ne prit du peuple que ce qu'il croyait avoir reçu d'en haut, la responsabilité viagère du peuple, remettant le reste à d'autres inspirations divines qui susciteraient d'autres inspirés. On retrouve, en approfondissant bien sa conduite, toute sa secte dans sa politique. Il lui était alors plus difficile d'éluder le titre de roi que de le prendre. Le parlement lui aurait donné avec enthousiasme le trône pour se prémunir contre l'armée, l'armée le lui offrait presque avec violence pour se délivrer du parlement. On retrouve toute cette sincérité d'abnégation dans les discours de Cromwell devant les nouveaux parlements. Bien éloigné de prétendre à un plus haut titre, il s'excuse de celui de protecteur qu'il a été contraint d'accepter.

## LXXVII

« Les membres du conseil des communes et l'armée, qui ont délibéré, » dit-il, « hors de ma présence sur cette constitution, ne m'ont communiqué leur plan qu'après qu'il eut été combiné
» librement et mûrement par eux. J'ai opposé lenteur sur lenteur, refus sur refus à leurs instances.
» Ils m'ont tellement démontré que, si je ne changeais pas de gouvernement, tout allait s'écrouler
» en confusion, en ruines, en guerres civiles, que
» j'ai dû céder, malgré mon immense répugnance,
» et revêtir un nouveau titre. Tout allait bien, je
» n'avais pas besoin de plus, ma situation était suffisante. J'avais un pouvoir arbitraire par le commandement général de l'armée et de la nation, et,
» j'ose le dire, avec la bienveillance de l'armée et
» la faveur du peuple. Je crois sincèrement que
» j'aurais été encore plus agréable à l'armée et au
» peuple en restant ce que j'étais qu'en acceptant
» ce pouvoir et le titre de protecteur. Je prends à
» témoin les membres de cette assemblée, les officiers de l'armée, le peuple, de ma résistance jusqu'à la violence sur moi-même. Qu'ils parlent,
» qu'ils disent! Cela ne s'est pas fait à l'ombre
» dans un coin, cela s'est fait en plein jour, aux
» applaudissements de l'immense majorité du peuple. Je ne veux pas être cru sur parole, être mon

» témoin à moi-même : que le peuple anglais soit
» mon témoin !... Maintenant je jure que je maintiendrai cette constitution ; je consens à être
» traîné sur la claie de mon sépulcre et enseveli dans
» l'infamie si j'y laisse toucher. Nous nous sommes
» perdus en nous déchirant au nom de la liberté de
» l'Angleterre. La liberté de l'Angleterre, c'est
» Dieu seul qui pouvait nous la donner. La voilà !
» Plus de privilége devant Dieu ni devant les hommes ! La plénitude du pouvoir législatif nous
» appartient. Je suis tenu de vous obéir ; si vous
» n'écoutez pas mes observations, je ferai mes
» observations sur vos lois, puis je me soumettrai. »

Il tint assez fidèlement parole. Seulement il se réserva toujours son inspiration pour dernière prérogative, et, toutes les fois qu'il aperçut l'esprit de résistance, de faction ou de langueur dans ses parlements, il n'hésita pas à les dissoudre comme il avait fait du long parlement.

## LXXVIII

La brièveté de l'espace que la nature de cet ouvrage impose à l'histoire nous force à négliger les faits secondaires de son administration. Ce fut pour l'Angleterre un interrègne plus fort et plus fécond que ses plus grands règnes. Les factions avaient reconnu l'autorité du premier des factieux ; rien n'est plus souple et plus servile que les fac-

tions domptées. Comme elles contiennent généralement plus d'insolence que de force et plus de passion que de patriotisme, quand la passion épuisée se retire d'elles, les factions ressemblent aux globes des aérostats, qui semblent occuper une place immense dans l'espace et se confondre avec les étoiles pendant qu'ils s'élèvent gonflés d'air inflammable, et qui, lorsque ce gaz est évaporé, retombent à plat sur le sol et tiennent dans la main d'un enfant. Le véritable patriotisme et le véritable esprit de liberté ne perdirent même pas à cette éclipse de dix ans des factions parlementaires. La nation anglaise, fière d'avoir pu se passer si longtemps de ses rois sans baisser en Europe et sans se déchirer au dedans, ne rappela ses rois qu'à des conditions de prérogative et de dignité pour le peuple qui firent de l'Angleterre nouvelle une véritable république représentative avec un *protecteur royal et héréditaire*, couronnement de cette république : idée empruntée à Cromwell lui-même, comme nous l'avons vu dans sa conférence avec ses amis. Il gouverna en patriote qui n'avait à penser qu'à la force et à la grandeur de son pays, et non en roi qui aurait eu à ménager avec les partis ou avec les cours les intérêts de sa dynastie. Il eut de plus, grâce à la toute-puissance des républiques, la force d'accomplir ce qui aurait dépassé les forces d'une royauté. Les républiques sont des accès de vigueur dans une nation. Ces accès cen-

tuplent l'énergie du gouvernement par l'énergie de la nation tout entière. Rien ne leur est impossible de ce qui étonnerait la résolution de vingt monarchies. Anonymes et irresponsables, elles achèvent, avec la main de tous, des révolutions, des transformations, des entreprises qu'aucune royauté n'oserait rêver.

Ce fut ainsi que Cromwell vainquit un roi, dompta une aristocratie, pacifia les guerres religieuses, écrasa les niveleurs, réprima les parlements, établit la liberté de conscience, disciplina l'armée, créa la marine, triompha sur mer de la Hollande, de l'Espagne, de Gênes, conquit la Jamaïque et des colonies devenues des empires dans le nouveau monde, s'établit à Dunkerque, contre-balança la France, força les ministres de la jeunesse de Louis XIV à des complaisances et à des alliances avec lui, et enfin, par ses lieutenants ou par lui-même, rattacha si invinciblement l'Irlande et l'Écosse à l'Angleterre, qu'il accomplit l'unité de l'empire britannique avec cette fédération des trois royaumes, dont les luttes, les alliances, les discordes, les tiraillements étaient un germe d'éternelles faiblesses et une menace de mort dans l'empire. La révolution lui prêta sa force pour abattre d'une main le despotisme, de l'autre les factions, et pour achever une nationalité. Tout cela fut fait en dix ans, sous le nom du dictateur, mais, en réalité, par la force de la république, qui s'était, pour ces

grandes œuvres, concentrée, incarnée et disciplinée en lui. C'est ce qui pouvait avoir lieu en France, en 1790, si la révolution française s'était donné en viager une dictature dans un des grands révolutionnaires animés de son fanatisme, tels que Mirabeau, la Fayette ou Danton, au lieu de se donner en propre à un soldat pour fonder, sur de vieux fondements, un nouvel empire.

## LXXIX

Un malheur domestique atteignit Cromwell au cœur à cette période ascendante de sa vie, où l'on s'étonne de trouver des larmes dans les yeux de l'homme qui avait vu d'un œil sec l'infortuné Charles Ier arraché des bras de ses enfants pour mourir. Il perdit sa mère, âgée de quatre-vingt-quatorze ans. C'était cette Elisabeth Stuart, fille du sang des rois qu'avait détrônés son fils, femme biblique, mère d'une nombreuse famille, source de leur piété, nourrice de leurs vertus, inspiration vivante de leur passion pour la liberté religieuse de leur secte ; elle jouissait, dans la plénitude de ses facultés, de la gloire humaine, mais surtout de la gloire céleste du plus grand de ses fils, du Machabée de sa foi. Cromwell, dans toute sa puissance, la cultivait et la vénérait comme la racine de son cœur, de sa croyance et de sa destinée.

« La mère de mylord protecteur, » écrit, à cette

date de 1654, le secrétaire intime de Cromwell, Thurloe, « est morte la nuit dernière, âgée de près » d'un siècle. Un moment avant d'expirer, elle fit » appeler son fils auprès de son lit, et, lui donnant » de la main sa bénédiction : « Que le Seigneur, » lui dit-elle, « fasse constamment briller la splen» deur de sa face sur vous, mon fils! Qu'il vous sou» tienne dans toutes vos adversités! Qu'il égale vos » forces aux grandes choses que le Très-Haut vous » a chargé d'accomplir pour la gloire de son saint » nom et pour le salut de son peuple!... Mon cher » fils, » ajouta-t-elle en insistant sur ce nom qui faisait sa gloire au dernier moment; « mon cher fils! » je laisse mon esprit et mon cœur avec toi! Adieu! » adieu! — Et elle retomba, » dit Thurloe, « dans » son dernier assoupissement. » Cromwell fondit en larmes comme un homme qui aurait perdu une partie de la lumière qui l'éclairait dans ses ténèbres. Sa mère, qui l'aimait comme fils et qui le vénérait comme élu de Dieu, habitait avec lui le palais des rois de White-Hall; mais elle y vivait dans un appartement retiré et nu du palais, « ne voulant pas, » disait-elle, « approprier à elle et à ses autres en» fants cette splendeur à laquelle le Seigneur con» damnait son fils, mais qui n'était que la décoration » passagère d'une hôtellerie à laquelle elle ne vou» lait attacher ni son cœur ni l'existence future de » sa famille. » De cruels soucis troublaient ses jours et ses nuits dans ce palais des rois, où elle

regrettait sa ferme champêtre du pays de Galles. La haine des royalistes, la jalousie des républicains, le ressentiment des niveleurs, le sombre fanatisme des presbytériens, la vengeance des Irlandais et des Écossais, les complots des parlementaires toujours présents à son esprit, lui montraient sans cesse le poignard ou le pistolet d'un assassin levé sur son fils. Quoique très-courageuse autrefois, elle ne pou vait entendre l'explosion d'une arme à feu dans les cours sans frémir et sans courir aux appartements de Cromwell pour s'assurer que son fils n'était pas mort. Cromwell fit à sa mère des funérailles de reine, témoignage de piété filiale plus que d'ostentation. Elle fut ensevelie au milieu des poussières royales ou illustres, sous le parvis de Westminster, ce Saint-Denis des dynasties et des grandeurs britanniques.

Lui-même, depuis quelques années, redoutait de périr par un assassinat. Il portait une cuirasse sous ses habits, des armes défensives à la portée de sa main. Il ne couchait jamais longtemps dans la même chambre du palais, changeant de place et de lit, pour dérouter les trahisons domestiques et les complots militaires. Despote, il subissait les angoisses de la tyrannie. Le poids invisible des haines qu'il avait accumulées pesait sur son imagination et sur son sommeil. Les moindres murmures dans l'armée lui semblaient des présages d'insurrection contre son pouvoir. Tantôt il frappait, tan-

tôt il caressait ceux de ses lieutenants dont il redoutait la révolte. Il cultivait Warwick, il flattait Fairfax, il domptait Ireton, il ramenait avec peine le républicain Fleetwood, à qui il avait donné une de ses filles, républicaine, irréconciliable avec la dictature comme son mari; il éloignait Monk; il était alarmé de l'intrigue et de la popularité de Lambert, général qui cherchait un parti tantôt dans les royalistes, tantôt dans les républicains, tantôt dans les mécontentements de l'armée. Il craignait de blesser ou d'aliéner le parti militaire en sévissant contre ce soldat ambitieux. Il compensa le commandement qu'il lui enleva par une opulence prodigue, qui retenait Lambert dans la déférence par les liens de la corruption. Mais les partis étaient trop divisés en Angleterre pour se porter à des assassinats contre le dictateur, comme celui du sénat contre César. L'un surveillait l'autre. Cromwell vivait parce qu'aucun de ces partis n'était certain de profiter de sa mort. Cependant il avait le sentiment de son impopularité, la pudeur de son ambition, et ses dix discours aux divers parlements de l'interrègne attestent ses efforts, quelquefois humiliants, pour se faire pardonner le rang suprême. On ne connaîtrait pas bien l'homme si on ne connaissait pas ses paroles. L'âme est dans l'accent. Nous traduisons quelques mots au milieu de ce déluge de phrases. La pensée semble s'y noyer dans un verbiage tour à tour humble et impérieux. On y

sent partout le fermier parvenu au trône et le sectaire changeant la tribune en chaire pour prêcher son peuple après l'avoir dompté.

« Où en étaient, » dit-il dans son premier discours au parlement des trois royaumes réuni après la dissolution du long parlement, « où en étaient,
» avant nous, les deux libertés fondamentales de
» l'Angleterre, la liberté de conscience et la liberté
» du citoyen, deux choses pour lesquelles il est
» aussi beau et aussi juste de combattre que pour
» aucun des biens que Dieu nous ait donnés sur
» cette terre? On ne pouvait imprimer la Bible sans
» l'autorisation du magistrat. N'était-ce pas la libre
» foi du peuple remise à la merci de l'autorité civile?
» N'était-ce pas refuser la liberté religieuse et la
» liberté civile à ce peuple qui a reçu ces deux
» droits avec le sang? Qui oserait aujourd'hui
» imposer des restrictions à la foi? » Il fulmine alors plus en prophète qu'en homme d'État contre les *hommes de la cinquième monarchie*, secte religieuse et politique, qui annonçait le règne direct du Christ revenu sur la terre pour gouverner lui-même son peuple. On assurait même qu'il était déjà incarné dans la personne d'un jeune aventurier, qui se faisait adorer sous ce nom de Christ. Puis il passe sans transition à sa joie de voir enfin devant lui un parlement librement élu. « Oui, » affirme-t-il avec satisfaction, « j'ai devant moi un
» libre parlement. Parlons un peu de nos affaires, »

continue-t-il ; et il raconte longuement la marche et le succès de ses opérations en Hollande, en France, en Espagne, en Portugal. Il les congédie ensuite paternellement, en les assurant qu'il priera pour eux et en les engageant à rentrer tranquillement chacun dans sa maison pour réfléchir au bon maniement des affaires du pays qu'il va leur soumettre.

Dans le discours suivant, il revient avec amertume sur le joug que lui impose contre son gré le salut de l'Etat. « Je vous le dis dans la candeur de » mon âme, je n'aime pas, non, je n'aime pas le » poste où je suis ; je l'ai déjà dit dans mes précé- » dents entretiens avec vous. Oui, je vous l'ai dit, » je n'ai désiré qu'une chose, c'est d'avoir la li- » berté pour moi comme pour les autres, de me » retirer dans la vie privée ; c'est d'avoir mon » congé de ma charge. J'ai demandé cela encore » et encore ! Et Dieu sera juge entre moi et les » hommes, si je mens en vous le disant. Que je » ne mens pas en vous le disant, bien des gens » ici le savent !... Mais si je mens en vous disant » ce que vous ne voulez pas croire, ce que beau- » coup regardent comme un mensonge, une hypo- » crisie de ma part, que Dieu me juge !... Que les » hommes sans charité qui jugent les autres sur » eux-mêmes disent et pensent ce qu'ils voudront ; » je vous affirme que c'est la vérité. Mais, hélas ! » je ne pus pas obtenir ce que je désirais si vive-

» ment, ce que mon âme soupirait d'obtenir! Les » autres furent d'avis que je ne le pouvais sans » crime... Je suis indigne cependant de ce pouvoir » que vous me forcez de retenir dans mes mains ; » je suis un pécheur ! » Il entre ensuite dans une digression diffuse sur les affaires du temps. « Enfin, » dit-il, « nous avons été suscités pour le salut de » cette nation! Nous avons la paix chez nous et la » paix dehors ! »

Son quatrième discours est une objurgation amère contre ce même parlement, qui s'est laissé, dit-il, corrompre par les vieilles factions, et qu'il finit par dissoudre après l'avoir balancé deux heures entre les caresses et les malédictions, au gré de l'esprit qui souffle et de la parole qui tombe.

Le cinquième discours, devant le parlement suivant, es tune divagation de quatre heures, à laquelle il est difficile aujourd'hui de rien comprendre et qu'il termine par la récitation d'un psaume. « Je confesse, » dit Cromwell, « que j'ai été diffus, je sais » que je vous fatigue, maisencore un mot. Hier, j'ai » lu par hasard un psaume qu'il ne sera pas déplacé » en moi de remarquer. C'est le soixante-sixième » psaume! Il est véritablement instructif et appli- » cable à nos circonstances. Je vous engage à le » lire à loisir, il commence ainsi : Seigneur, tu fus » miséricordieux pour ta terre ; tu nous a rachetés » de la captivité de Jacob ; tu as remis tous nos » péchés. » Et il récite le psaume tout entier à son

auditoire ; puis, s'interrompant et fermant sa Bible : « En vérité, en vérité, » dit-il, « je désire » que ce psaume soit gravé dans nos cœurs encore » plus lisiblement qu'il n'est imprimé dans ce livre, » et que nous puissions nous écrier tous comme » David : C'est toi, Seigneur, c'est toi seul qui fais » cela! » Allons, mes amis, du cœur à l'ouvrage, » reprend-il en s'adressant au parlement ; « et si » nous avons du cœur à l'ouvrage, nous entonne- » rons joyeusement cet autre psaume : « Au nom » du Seigneur, tous nos ennemis seront con- » fondus. » Non, nous ne craindrons ni le pape, » ni les Espagnols, ni le diable! Non, nous ne » tremblerons pas, même lorsque les plaines » seraient soulevées au-dessus des montagnes et » que les montagnes seraient précipitées dans » l'Océan! Dieu est avec nous! » — J'ai fini, j'ai » fini, » dit-il enfin, « tout ce que j'avais à vous » dire. Priez Dieu qu'il vous favorise de sa pré- » sence, et allez-vous-en ensemble et en paix » chacun chez vous! »

## LXXX

Ces discours, dont nous donnons seulement quelques lignes textuelles, durent des heures : on en saisit mal le sens. Il y a dans la même voix du Tibère, du Mahomet, du tyran, du patriote, du soldat, du prêtre, du fou. C'est l'inspiration labo-

rieuse d'une âme triple, qui cherche à tâtons sa propre pensée, qui la trouve, qui la perd, qui la retrouve, et qui laisse flotter jusqu'à satiété ses auditeurs entre la terreur, l'ennui et la pitié. Quand le langage de la tyrannie n'est pas bref comme le coup de la volonté, il est ridicule. La force absolue, qui veut se faire deviner ou qui s'explique devant des sénats vendus ou devant des citoyens asservis, s'embarrasse dans les sophismes, s'exalte dans les nues ou se traîne dans la trivialité. Le silence est la seule éloquence de la tyrannie, parce qu'il n'admet pas la réplique.

## LXXXI

Nulle part ces caractères de la parole de Cromwell n'éclatèrent plus que dans ses réponses au parlement, qui vint trois fois en 1658 lui offrir la couronne. La première fois, ce n'était qu'une simple députation du parlement, qui venait le pressentir dans sa chambre sur l'offre que le parlement allait lui faire : la réponse est familière comme l'entrevue. Il ne voulait pas du titre de roi, parce que son inspiration politique lui disait qu'il n'en serait pas plus fort et qu'il en serait écrasé. D'un autre côté, il n'osait pas refuser trop nettement ce titre, parce que ses généraux, plus ambitieux que lui, lui imposaient de prendre le trône afin de compromettre sans retour sa grandeur et celle de sa

famille avec leur fortune. Il craignait que ses généraux n'allassent, par mécontentement de son refus, offrir le trône à quelque autre chef de l'armée, plus téméraire et moins scrupuleux que lui-même. On comprend son embarras dans ses paroles ; il emploie huit jours et mille circonlocutions pour s'expliquer.

« Messieurs, » répond-il le premier jour à la députation confidentielle du parlement, « j'ai vécu » la plus grande partie de ma vie (si je puis parler » ainsi) dans le feu, au milieu des troubles ; mais » toutes les choses qui me sont survenues depuis » que j'ai été mêlé aux affaires du bien public, si » elles pouvaient être accumulées en bloc dans une » seule perspective, ne me frapperaient pas autant » de terreur et de respect devant Dieu que cette » chose dont vous venez de prononcer le nom » devant moi, et que ce titre que vous venez m'of- » frir! Ce qui me rassure et me tranquillise dans » toutes les crises de ma vie passée, c'est que les » fardeaux les plus lourds qui ont pesé sur moi » m'ont été imposés directement et sans ma parti- » cipation par la main de Dieu ; et j'ai bien souvent » reconnu que j'allais succomber sous ces fardeaux, » s'il n'avait pas été dans les vues, dans les plans » et dans la bonté de Dieu de m'aider à les soule- » ver. Si donc je me permettais de vous donner une » réponse dans une matière si soudainement et si » inopinément présentée à ma décision, avant

» d'avoir senti cette réponse mise dans mon cœur
» et sur mes lèvres par celui qui a été mon oracle
» et mon guide dans toutes les occasions, cette
» réponse vous donnerait peu de garanties de ma
» sagesse. Accepter ou refuser d'un mot ce que
» vous m'offrez par des raisons tirées de mon pro-
» pre intérêt personnel, cela sentirait la chair et le
» sang. M'élever ainsi par des considérations d'am-
» bition ou de vaine gloire, ce serait à la fois une
» malédiction pour moi, pour ma famille et pour
» cet empire lui-même. Il vaudrait mieux alors,
» sachez-le bien, que je ne fusse jamais né. Laissez-
» moi donc prendre conseil à loisir de Dieu et de
» mon propre sens, et j'espère que ni la rumeur
» d'un peuple léger et irréfléchi, ni l'ambition de
» ceux qui pourraient espérer grandir de ma
» grandeur, n'auront d'influence sur ma délibéra-
» tion dont je vous ferai connaître le plus tôt pos-
» sible le résultat. »

## LXXXII

Trois heures après, le parlement revint hâter la réponse. Elle est confuse, inintelligible. On croit voir le geste embarrassé de César repoussant avec un sourire la couronne d'Antonin et des soldats au cirque. Il n'en était rien, cependant. Après quatre jours d'instances répétées de la part du parlement, d'ajournements polis, mais significatifs de la sienne,

Cromwell finit par s'expliquer intelligiblement dans un déluge de paroles : « La royauté se compose de » deux choses, » dit-il, « du titre de roi et des fonc- » tions de la monarchie. Ces fonctions de la monar- » chie sont tellement liées par les racines avec notre » vieille législation, que toutes nos lois tombent s'il » n'y a point dans leur application une part d'autorité » monarchique. Quant au titre de roi, il implique » non-seulement une autorité suprême, mais j'ose- » rai dire une autorité divine. J'ai pris la place que » j'occupe pour prévenir les périls imminents de » ma patrie et pour la préserver encore. Je ne chi- » canerai pas sur le titre de roi ou de protecteur, » car je suis prêt à vous servir non-seulement » comme protecteur ou comme roi, mais comme » constable, si vous le voulez, le dernier des magis- » trats du pays. En vérité, en examinant bien ma » situation, je me suis dit souvent que je n'étais » rien au fond qu'un constable, l'ordre et la paix » de la paroisse. Je juge en conséquence qu'il n'y » a aucune nécessité à vous de me donner, à moi » d'accepter le titre de roi... puisque tout autre » nom est aussi utile... »

Puis, avec un abandon trop humble pour n'être pas sincère : « Permettez-moi, » ajouta-t-il, « de » faire ici tout haut devant vous un retour sur moi- » même. Au moment où j'ai été appelé par Dieu et » préféré pour mon œuvre à tant d'autres qui va- » laient mieux que moi, qu'étais-je? Je n'étais rien

» que simple capitaine de cavalerie dans un corps » de milice; j'avais pour chef, là, un ami, un digne » ami, un noble cœur, et dont je sais que vous ché- » rissez comme moi la mémoire, M. Lampden. La » première fois que j'allai au feu avec lui, je vis que » nos troupes novices, indisciplinées, composées » d'hommes qui ne craignaient pas Dieu, étaient » battues dans toutes les rencontres; j'introduisis » un esprit nouveau avec la permission de M. Lamp- » den, un esprit de zèle et de piété, dans nos » troupes; je formai mes hommes dans la crainte » de Dieu. Depuis ce jour, ils n'ont pas cessé de » battre l'ennemi. A lui la gloire! Il en a été de » même, il en sera de même, messieurs, dans le » gouvernement. Le zèle et la piété nous sauveront » sans roi!... Comprenez-moi bien : je consentirai » volontiers à être victime ici pour le salut de tous; » je ne pense pas, non, en vérité, je ne pense pas » qu'il soit nécessaire que cette victime pour tous » soit un roi! »

Hélas! il l'avait malheureusement pensé pour Charles I[er]; le sang de ce roi protestait trop tard contre ses paroles. Il avait voulu un roi innocent pour holocauste, non au peuple, mais à l'armée!

## LXXXIII

Il commençait à s'agiter dans ses remords. Ce fut, dit-on, pour les apaiser ou pour les nourrir que,

pendant les jours où le parlement tenait ainsi la couronne suspendue sur sa tête, il se fit conduire dans le caveau souterrain de White-Hall, où reposait, en attendant un autre sépulcre, le corps décapité de Charles I[er]. Allait-il chercher dans ce spectacle l'oracle de son incertitude et la leçon de son ambition? Allait-il implorer de sa victime le pardon du meurtre qu'il avait permis, la rémission de la vie et du trône qu'il lui avait ravis? On l'ignore. Ce qu'on dit, c'est qu'il fit lever la planche du cercueil qui recouvrait le cadavre et la tête embaumés du roi supplicié, qu'il éloigna tous les témoins, qu'il resta longtemps en silence face à face avec le mort: entrevue bien stoïque si elle n'était pas de repentir! méditation dont Cromwell ne pouvait sortir que plus criminel s'il n'en sortit pas plus consterné! Ses serviteurs remarquèrent une pâleur inaccoutumée sur ses traits et un morne silence sur ses lèvres. La peinture a souvent reproduit cette scène étrange: on y a vu le triomphe de l'ambitieux sur le corps de sa victime, nous aimons mieux y voir le triomphe du remords sur le meurtrier.

## LXXXIV

Ses lettres intimes respirent, à cette époque de sa vie, la mélancolie d'une ambition qui a touché le sommet et le fond des grandeurs humaines, et qui sent son propre vide dans une destinée en appa-

rence si pleine. Elles respirent aussi un ramollissement du cœur, qui amollit dans sa main les rênes du gouvernement. « Véritablement, » écrit-il à Fleetwood, son gendre et son lieutenant en Écosse, « véritablement, mon cher Charles, jamais autant qu'à » présent je n'ai eu besoin des secours, des prières » de mes amis chrétiens ! Ceux de chaque opinion » veulent me faire adopter la leur préférablement » à tout. Cet esprit de douceur qui est maintenant » en moi ne plaît à aucun. Je crois pouvoir le dire » avec vérité, ma vie a été un sacrifice volontaire, et, » je le crois, un sacrifice pour tous. Persuadez aux » amis qui sont auprès de vous d'être très-modérés. » Si le jour du Seigneur approche, comme le disent » quelques-uns, combien notre modération doit éclater ! Dans ma tristesse, je suis prêt à dire : Ah ! » que n'ai-je les ailes de la colombe ! alors, oh ! alors, » je m'envolerais !... Mais, je le crains, c'est une » impatience répréhensible. Je bénis le Seigneur de » ce que j'ai dans ma femme et mes enfants quelque » chose qui m'attache à la vie... Excusez-moi donc » de vous découvrir le fond de mes entrailles. Mon » amour à votre chère femme, et ma bénédiction, » si elle vaut quelque chose, à ton petit enfant. »

Il s'occupait dans le même temps d'assurer après lui quelque fortune indépendante à chacun de ses fils et de ses filles. Les sommes considérables que le parlement lui allouait pour la splendeur de son titre, ses propres biens et l'économie austère quoi-

que décente de sa vie lui permettaient d'acquérir quelques domaines privés. On en trouve la liste et le revenu dans ses lettres à son fils Richard. Ce sont douze domaines de trente mille francs, à six mille francs de revenu. « Qu'importe, au reste? » disait-il quelquefois, « je leur laisse pour fortune » la grâce de Dieu, qui m'a tiré de si bas pour me » placer si haut! » On eût dit qu'il avait le pressentiment de sa fin prochaine.

## LXXXV

Ceux qui l'approchaient l'avouaient eux-mêmes. Le quaker Fox, un des fondateurs de cette secte pieuse et philosophique qui a réduit toute la théologie à la charité, s'entretenait quelquefois librement avec Cromwell. Fox écrivait en ce temps-là à un de ses amis : « J'ai rencontré hier Cromwell » dans le parc d'Hampton-Court; il était à cheval, à » la tête de ses gardes. Avant même que je le visse, » je sentis comme un esprit de mort qui passait entre » lui et moi. Quand je fus en face de lui, je vis sur » son visage la pâleur du sépulcre. Il s'arrêta ; je lui » parlai des souffrances des amis (les quakers) ; je » lui donnai les avertissements que le Seigneur mit » sur mes lèvres. Il me dit : Venez me voir demain. » Le lendemain j'allai à Hampton-Court ; on me dit » qu'il était indisposé. Je ne le revis plus depuis ce » jour. »

Hampton-Court, magnifique résidence féodale d'Henri VIII, était un séjour qui, par sa morne et monacale grandeur, devait plaire à Cromwell. Le château, flanqué de tours larges et surbaissées comme des bastions d'une place forte, est couronné de créneaux sans cesse noircis par des volées de corneilles. Il est bâti au bord de ces profondes forêts, luxe de la terre cher à la race saxonne. Les chênes séculaires de son vaste parc semblent affecter la majesté d'une végétation royale pour s'égaler aux tours gothiques du château. De longues avenues voilées d'ombre et de brumes n'y ont pour perspective que de verts gazons traversés en silence par des troupeaux de daims apprivoisés. Des portes étroites, basses, cintrées en ogives, semblables à des ouvertures de caverne dans le massif du rocher, donnent accès à des souterrains, à des corps-de-garde, à des salles d'armes voûtées, tapissées de faisceaux d'armures antiques, d'écussons et de bannières chevaleresques. Tout y respire cette souveraineté ombrageuse qui fait le vide autour des rois par le respect ou par la terreur. Hampton-Court était le séjour de prédilection de Cromwell, mais la douleur l'y retenait en ce moment autant que le délassement.

La Providence avait placé, comme il arrive à beaucoup de grands hommes, la vengeance et l'expiation de ses prospérités autour de lui, dans sa propre famille. Plusieurs filles avaient embelli son foyer.

La première était mariée à lord Falconbridge, l'autre à Fleetwood, la troisième à lord Claypole, la quatrième, la plus jeune, lady Frances, était veuve à dix-sept ans de Rich, petit-fils du comte de Warwick, vieux compagnon d'armes du protecteur. La douleur de cette jeune femme bien-aimée de sa mère attristait l'intérieur d'Hampton-Court. Fleetwoold, républicain ombrageux, toujours combattu entre l'ascendant de Cromwell, qu'il subissait non sans remords, et les opinions des républicains purs, qui voyaient un tyran dans le protecteur, reprochait à son beau-père d'avoir absorbé la république en la sauvant. Il avait entraîné par fanatisme et par amour sa jeune femme dans ses mécontentements et dans ses murmures. Lady Fleetwood avait à la fois, comme le second Brutus, un invincible attrait et une invincible horreur pour son père, devenu le tyran de son pays. Le sang et l'esprit de secte se combattaient dans son cœur. Elle empoisonnait la vie de son père de ses reproches. Cromwell, au milieu des soucis du gouvernement, était sans cesse assiégé par les invectives de sa fille républicaine contre les mesures absolues de son gouvernement, et sans cesse il tremblait de découvrir la main de Fleetwood et de sa femme dans quelque entreprise des républicains contre lui. Le ton suppliant de ses lettres à lady Fleetwood donne la mesure des angoisses de ce père obligé de s'excuser dans sa maison, quand tout tremblait

devant lui en Angleterre et en Europe. Mais cette fille de Cromwell, sans cesse agitée du remords de la liberté détruite, ne se calmait à la voix de son père que pour un moment. Il fallait sans cesse recommencer à la convaincre, de peur d'avoir à la punir. Elle était la Némésis de son père.

## LXXXVI

Sa fille Élizabeth, lady Claypole, en était la consolation. Cette jeune et séduisante femme possédait en grâces, en esprit et en sentiment tout ce qui justifiait la préférence, et on pourrait dire l'admiration, de Cromwell pour elle. L'historien royaliste Hume, qui n'est pas suspect d'adulation ni même de justice pour la maison du meurtrier de son roi, avoue que lady Claypole avait en charmes et en vertu tout ce qu'il fallait pour justifier aussi l'adoration du monde. Une de ces fatalités cruelles qui semblent des hasards, mais qui sont les châtiments de la tyrannie, avait tout récemment brisé le cœur, jusqu'à la mort, de cette charmante femme, et élevé entre elle et son père une de ces dissensions tragiques de famille dans lesquelles la nature, déchirée par deux sentiments contraires, comme Camille entre sa patrie et son amant, ne peut abjurer l'un sans trahir l'autre. La mort est la seule issue à de telles situations.

Dans une des récentes conspirations royalistes

contre le pouvoir du protecteur, un jeune cavalier (nom qu'on donnait aux partisans de Charles II) avait été condamné à mort. Cromwell avait le droit de faire grâce, et il l'aurait exercé si le coupable, pour lequel il connaissait le tendre intérêt de sa fille, avait consenti, par une condescendance quelconque, à donner prétexte à la clémence. Mais l'intrépide Hewet (c'était le nom du condamné) avait bravé le protecteur devant la justice, comme il avait bravé le péril dans la conspiration. Cromwell, sourd pour la première fois aux supplications, aux sanglots, au désespoir de sa fille prosternée à ses pieds pour lui arracher la vie de l'homme qui lui était cher, avait ordonné l'exécution. Lady Claypole se sentit frappée à mort du même coup. Cromwell avait tué sa fille à travers le cœur d'un de ses ennemis. Élizabeth, tombée dans une langueur mortelle et retirée à Hampton-Court pour y recevoir les soins de sa mère et de ses sœurs, ne sortait de son abattement que pour reprocher à son père le sang de sa victime. Ses tragiques imprécations, interrompues par des repentirs et par des retours de tendresse pour son père, remplissaient le palais de trouble, de mystère, de remords, de consternation. La vie de lady Claypole se consumait rapidement dans ces alternatives de larmes et de malédictions. Celle de Cromwell lui-même s'usait en angoisses, en supplications, en tardifs repentirs. Il se sentait haï, à cause de sa cruauté, de l'être qu'il aimait le plus sur la terre, et,

pour comble de remords, c'était lui-même qui s'était frappé dans sa fille. Ainsi la république qu'il avait trompée, d'un côté, la royauté qu'il avait martyrisée, de l'autre, prenaient, l'une le fanatisme, l'autre le cœur de ses filles pour venger sur son propre cœur, dans sa propre maison, son ambition ou ses inhumanités contre les deux causes. Situation de moderne Atride, qui corrompait toutes ses apparentes prospérités, capable de donner de la pitié à ses plus implacables ennemis!

Lady Claypole mourut dans ses bras à Hampton-Court, à la fin de 1658, en pardonnant à son père. Mais la nature ne lui pardonnait pas. Du jour où il eut enseveli sa fille bien-aimée, il ne fit plus que languir.

Bien qu'il fût, en apparence, robuste de corps, et que sa verte maturité de cinquante-neuf ans, entretenue par la guerre, l'exercice, la sobriété, la chasteté des mœurs, lui conservât la souplesse et la vigueur d'un jeune homme, le dégoût de la vie, cette paralysie de l'âme, étreignit son cœur mort dans un corps sain. Il sembla ne plus prendre intérêt aux affaires du gouvernement ni aux distractions de sa propre famille. Ses confidents essayèrent de détourner ses pensées du tombeau de sa fille, en le contraignant à des changements de lieux et à des diversions de pensées propres à changer l'atmosphère morale qui le consumait. Son secrétaire Thurloe et quelques-uns de ses amis les plus écou-

tés, de concert avec sa femme, lui ménagèrent, à son insu, des revues, des chasses, des courses, des entraînements de devoir ou de plaisir pour diversifier ses pensées. Ils le ramenèrent à Londres : la ville lui fut aussi odieuse que ses maisons de campagne. Ils imaginèrent de ranimer sa langueur par des repas champêtres, apportés du palais par ses serviteurs et dressés sur l'herbe, à l'ombre des plus beaux arbres, dans les sites qu'il aimait le plus. Son premier goût, le goût de la nature rurale et des animaux qui la vivifient, était le dernier qui mourait en lui. Le gentilhomme cultivateur et l'éleveur de bestiaux se retrouvaient sous le maître d'empire. La Bible et la vie patriarcale, à laquelle la Bible fait sans cesse allusion, s'associaient dans son imagination à ses souvenirs d'occupations rurales, qu'il regrettait jusque dans ses palais. Il disait souvent, comme Danton : « Heureux celui qui vit sous le » chaume et qui cultive son champ! »

Un jour que Thurloe et les domestiques de Cromwell lui avaient fait préparer un repas sur l'herbe, au milieu du jour, à l'ombre d'un bois de magnifiques chênes écarté de la ville et plus ténébreux alors qu'aujourd'hui, il se sentit plus rasséréné et plus gai qu'à l'ordinaire, et il voulut passer le reste de la journée dans cette solitude. Il ordonna à ses écuyers de lui amener six chevaux isabelles que les États de Hollande lui avaient envoyés en présent, pour les essayer à la voiture, dans les avenues du

parc. Deux pages montaient le cheval de main des deux premiers couples. Cromwell fit asseoir Thurloe dans la voiture, à sa place, et, montant lui-même sur le siége, il prit en main les guides des deux chevaux du timon. Mais les animaux fougueux et encore indomptés, ayant précipité, en se cabrant, les deux pages, emportèrent au hasard et brisèrent contre un arbre la légère voiture de Cromwell renversée sur lui. Sa chute fit partir la détente d'un pistolet qu'il portait sous ses habits. Il fut traîné un moment sur le sable parmi les débris de son équipage. Bien qu'il se relevât sans blessure, cette chute, la détonation de l'arme à feu révélant ses terreurs par ses précautions, les sarcasmes dont cette aventure ne manquerait pas de nourrir la malignité de ses ennemis, lui parurent un présage et lui causèrent un saisissement mal contenu. Il affecta cependant d'en rire avec Thurloe : « Il est » plus aisé, » lui dit-il, « quelquefois de conduire » un gouvernement qu'un attelage ! »

## LXXXVII

Il se fit ramener à Hampton-Court, et l'image présente de sa fille chérie dans les salles lui paraissait peupler de douleurs moins cruelles que l'oubli les lieux que sa mort avait laissés vides. Une fièvre lente et intermittente l'y saisit. Il en brava les premiers accès sans que personne autour de lui soup-

çonnât la gravité du mal. La fièvre devint tierce et plus aiguë. Elle consumait rapidement ses forces. Les médecins appelés de Londres l'attribuèrent à l'air marécageux des bords mal endigués de la Tamise, à l'extrémité des jardins d'Hampton-Court. On le ramena au palais de White-Hall, comme s'il eût été dans les décrets de la Providence de le faire mourir devant la même fenêtre du même palais où l'on avait, par sa volonté, construit, dix ans auparavant, l'échafaud du roi sa victime.

Cromwell ne devait plus se relever du lit royal où on le coucha à son retour à Londres. On a mille fois travesti ou interprété ses actes et ses paroles pendant sa longue agonie, au gré des partis qui avaient à se venger de sa vie ou à se parer de sa mort. Un document nouveau, authentique et inappréciable, les notes prises à son insu, heure par heure et soupir par soupir, par l'intendant de sa chambre, qui le servait jour et nuit, font assister à toutes ses pensées et à toutes ses paroles. Les paroles de cette heure suprême sont le secret des pensées. La mort démasque tous les visages, et il n'y a pas d'hypocrisie sous la main levée de Dieu.

## LXXXVIII

Dans les intervalles de ses accès de fièvre, il remplissait ses heures par des lectures des livres saints et par des retours, tantôt désespérés, tantôt rési-

gnés, sur la mort de sa fille. « Lisez-moi, » dit-il dans un de ces moments à sa femme, « l'épître de » saint Paul aux habitants de Philippes. » Elle lut ces mots : « J'ai appris à être satisfait dans quelque » tribulation où Dieu me jette; j'ai appris à con- » naître les deux fortunes, l'excès des abaisse- » ments et l'excès des prospérités; je sais braver » l'une et l'autre avec la force du Dieu qui me sou- » tient. » La lectrice s'arrêta. « Ce verset, » dit Cromwell, « m'a sauvé une fois la vie, au moment » où la mort de mon premier né, le petit Olivier, » m'entra dans le cœur comme la lame d'un poi- » gnard. Ah! saint Paul, » continua-t-il, « vous » aviez le droit de parler ainsi, vous! vous aviez » correspondu à la grâce! Mais moi!... » Puis, se reprenant d'un ton de confiance réfléchie, après un peu de silence : « Mais celui qui était le Christ de » Paul, » dit-il, « n'est-il pas aussi le mien? »

On priait pour lui dans les trois royaumes : les puritains, pour leur prophète; les républicains, pour leur champion; les patriotes, pour le soutien de leur patrie. Les antichambres retentissaient du murmure sourd et perpétuel des ministres prê-cheurs, des chapelains, des inspirés, des amis de sa personne et de sa famille, offrant à Dieu leurs gémissements pour racheter la vie de leur saint. White-Hall ressemblait plus à un sanctuaire qu'à un palais; ce même esprit d'inspiration mystique qui l'avait poussé dans cette demeure au commen-

cement éclatait dans sa fin. Il ne s'entretenait que de piété, jamais de politique : tant la pensée du salut l'emportait en lui sur la pensée de prolonger son pouvoir! Il avait désigné son fils Richard pour son successeur, dans un papier scellé et égaré le jour même où il avait été nommé protecteur. On aurait voulu, autour de lui, qu'il renouvelât cet acte; mais il témoignait ou de l'indifférence ou de la répugnance à le faire. Enfin, quand on lui demandait devant témoins s'il n'était pas vrai que sa volonté fût que son fils Richard lui succédât: « Oui, » balbutiait-il avec un signe de tête affirmatif; et il changeait aussitôt l'entretien. Il était évident que cet homme, rompu aux vicissitudes des empires et à la versatilité des peuples, attachait peu de valeur aux testaments d'un dictateur et s'en rapportait à la Providence du sort de sa dictature après lui. « Dieu gouvernera par l'instrument qu'il » lui conviendra de choisir, » disait-il; « qui est-ce » qui m'a donné à moi-même l'autorité sur son » peuple? » Il croyait avoir déposé ce papier à Hampton-Court, on alla l'y chercher, on ne trouva rien, on n'en reparla plus. Richard, qui vivait toujours à la campagne dans la maison paternelle de sa femme, arriva à Londres avec ses sœurs et ses beaux-frères pour entourer le lit de mort du chef de famille. Il ne semblait pas lui-même se faire plus d'illusion que son père sur l'hérédité de son pouvoir. Il n'en avait ni le goût ni l'ambition.

Toute la famille, laissée par le protecteur dans la vie privée et dans la médiocrité de la vie commune, paraissait prête à y rentrer avec bonheur, comme des acteurs qui sortent de la scène après le drame. Ils n'avaient accumulé sur eux ni haine ni envie par leur insolence ou leur orgueil. Enfants de Sylla qui pouvaient impunément se mêler à la foule, la tendresse mutuelle de cette famille et ses larmes étaient le seul appareil de cette mort autour du lit du protecteur.

« Ne pleurez pas ainsi, » dit-il une fois à sa femme et à ses enfants qui sanglotaient dans sa chambre ; « n'aimez pas ce vain monde, je vous le dis au bord » de ma tombe, n'aimez pas ce monde! » Il y eut un moment où il parut ressentir cependant quelque faiblesse pour la vie. « N'y a-t-il personne ici qui » puisse me tirer du danger? » On ne répondit rien. « Les hommes ne peuvent rien, » reprit-il, « Dieu » peut ce qu'il veut! Eh bien, n'y a-t-il personne » qui veuille prier avec moi? »

Le silence de ses lèvres était interrompu de temps en temps par des aspirations mystiques et par des balbutiements, et l'on entendait l'accent de la prière intérieure : « Seigneur, vous m'êtes témoin que, si » je désire vivre, c'est pour glorifier votre nom et » achever vos œuvres! Il est terrible, il est terrible, » il est terrible, » murmura-t-il trois fois de suite, « de tomber entre les mains du Dieu vivant! Croyez- » vous, » dit-il à son chapelain, « que l'homme

» puisse jamais perdre l'état de grâce devant Dieu,
» une fois qu'il y a été élevé? — Non, » répondit
le chapelain; « l'état de grâce ne suppose pas la
» possibilité de la rechute. — Eh bien, » répliqua
Cromwell, « je suis content, car je suis sûr d'avoir
» été en état de grâce parfait à une certaine période
» de ma vie. » Tous ses problèmes étaient de la vie
à venir, aucun de la vie présente. « Je suis le der-
» nier des hommes, » continua-t-il un moment
après, « mais j'ai aimé Dieu, loué Dieu, ou plutôt
» je suis aimé de Dieu! »

Il y eut un moment où l'on crut que le danger de sa maladie était passé, où il le crut lui-même. White-Hall et les temples retentirent d'actions de grâces. Ce moment fut court, la fièvre redoubla. Il eut des jours et des nuits de tranquille affaiblissement et de vagues délires. Dans la matinée du 30 août, un de ses officiers, regardant par la fenêtre, reconnut le républicain Ludlow, exilé de Londres, qui passait sur la placo. Cromwell, informé de la présence de Ludlow, s'inquiéta du motif qui lui donnait l'audace de se montrer dans la capitale et de passer sous les fenêtres de son palais. Il craignit une explosion républicaine calculée pour éclater à son dernier soupir. Il envoya son fils Richard chez Ludlow pour sonder l'intention secrète des républicains. Ludlow assura Richard qu'il n'était venu à Londres que pour une affaire privée et qu'il ignorait même, en y venant, la maladie du protec-

teur. Il promit de repartir le même jour. C'est ce même Ludlow qui, proscrit peu de temps après la mort de Cromwell comme régicide, alla vieillir et mourir impénitent de ce meurtre à Vévay, sur les bords du lac Léman où l'on voit sa tombe.

Cromwell, rassuré sur les intentions des républicains, ne s'occupa plus que de sanctifier sa fin. L'intendant de sa chambre, qui le veillait, l'entendit proférer, par versets décousus, sa dernière prière à haute voix. Il nota, pour sa propre édification, les paroles à mesure qu'elles s'échappaient des lèvres du protecteur mourant et les transmit longtemps après à l'histoire. « Seigneur, je suis une misérable » créature. Mais je suis dans ta vérité par la grâce, » et j'espère comparaître devant toi pour ce peuple. » Tu m'as créé, quoique indigne, pour être l'instru» ment de quelque bien ici-bas et de quelques ser» vices à mes frères. Beaucoup d'entre eux ont eu » de moi une idée trop supérieure de mes forces, » tandis que beaucoup d'autres vont se réjouir de » ma mort. N'importe, ô mon Dieu! Continue de » les combler de tes secours; donne-leur la con» stance et la rectitude de sens; rends par eux le » nom du Christ de plus en plus glorieux dans l'uni» vers; enseigne à ceux qui se fiaient trop à ton » instrument à ne placer la confiance qu'en toi seul! » Excuse ceux qui sont impatients de fouler aux » pieds ce ver de terre! et accorde-moi une nuit de » paix, si c'est ton bon plaisir! »

Le lendemain, anniversaire des batailles de Dumbar et de Worcester, ses plus grands triomphes, le bruit des fanfares militaires qui célébraient ces victoires monta jusque dans ses appartements. « Je » voudrais, » s'écria-t-il, « vivre encore assez pour » rendre de pareils services à ce peuple ; mais ma » journée est faite. Que Dieu soit toujours avec ses » enfants ! »

Après une dernière nuit d'insomnie, on lui demanda s'il voulait boire ou dormir? « Ni boire ni » dormir, maintenant, » répondit-il, « mais m'en » aller vite à mon Père. » Au lever du soleil, il perdit la voix, mais on le voyait prier encore à voix basse.

L'ouragan d'équinoxe, qui soufflait depuis la veille, se changea, à ce moment, en une tempête si convulsive qu'elle ressemblait à un tremblement de terre. Les voitures qui amenaient à Londres les amis du protecteur, avertis de l'extrémité du péril, ne purent avancer contre le vent et se réfugièrent dans des hôtelleries sur la route. Les maisons hautes de Londres semblaient osciller comme des navires sur les vagues. Des toits furent emportés, des arbres séculaires d'Hyde-Park déracinés et balayés sur le sol, avec toutes leurs feuilles, comme des brins de paille. Cromwell expira à deux heures après-midi, au milieu de ce bouleversement de la nature. La tempête l'emporta, comme elle l'avait apporté. La superstition du peuple vit un prodige dans cette coïncidence d'une convulsion atmo-

sphérique avec la dernière convulsion de son Machabée. Il lui sembla qu'il avait fallu un effort suprême des éléments pour déraciner du tronc et de la vie cet homme qui portait le poids des destinées de l'Angleterre et dont la disparition allait creuser un vide qu'il comblait seul de sa dictature. L'obéissance était tellement devenue une habitude, et la terreur survivait tellement au bras, qu'aucune faction n'osa respirer devant son cadavre et que ses ennemis, comme ceux de César, furent obligés de feindre le deuil de ses funérailles. Il fallut plusieurs mois à l'Angleterre pour se convaincre que son maître n'existait plus et pour tenter quelques mouvements de liberté après une si mémorable servitude. S'il y avait eu un Antoine à la tête des soldats de l'armée de Londres et un Octave dans Richard Cromwell, le Bas-Empire pouvait commencer pour la Grande-Bretagne. Mais Richard abdiqua, après quelques jours d'exercice du pouvoir. Il avait embrassé avec larmes les genoux de son père, pour le supplier d'épargner la tête du roi Charles Ier. L'abdication ne lui coûta pas, car il avait vu de trop près le prix du pouvoir suprême. Il redevint un simple et modeste citoyen de sa patrie, jouissant en paix de son obscurité et de son innocence.

## LXXXIX

Voilà le caractère de Cromwell, enlevé au roman et restitué à l'histoire. Ce prétendu comédien de soixante ans redevient un homme. On ne le comprenait pas, on le comprend.

Un grand homme est toujours la personnification de l'esprit qui souffle à telle ou telle époque sur son temps et sur sa patrie. L'esprit biblique soufflait en 1600 sur les trois royaumes. Cromwell, plus pénétré qu'un autre de cet esprit, ne fut ni un politique, ni un ambitieux, ni un Octave, ni un César; ce fut un *juge* de l'Ancien Testament : sectaire d'autant plus puissant qu'il était plus superstitieux, plus étroit et plus fanatique. S'il avait eu plus de génie que son époque, il aurait été moins puissant sur son siècle. Sa nature était moins grande que son rôle : sa superstition fut la moitié de sa fortune. Véritable Calvin soldatesque, tenant la Bible d'une main, l'épée de l'autre, il visait au salut plus qu'à l'empire. Les historiens, mal informés jusqu'ici, ont pris une de ces ambitions pour l'autre. C'était celle du temps. Toutes les factions de ce siècle étaient religieuses, comme toutes les factions du nôtre sont politiques. En Suisse, en Allemagne, dans le Nord, en France, en Écosse, en Irlande, en Angleterre, tous les partis empruntaient leurs principes, leurs divisions, leur férocité, à la

Bible : ce livre était devenu l'oracle universel. Interprété diversement par les sectaires opposés, cet oracle donnait à chaque interprétation l'âpreté d'un schisme, à chaque destinée la sainteté d'une révélation, à chaque chef l'autorité d'un prophète, à chaque vaincu l'héroïsme d'un martyr, à chaque vainqueur la férocité d'un bourreau sacrifiant à Dieu des victimes. Un accès de frénésie mystique avait saisi le monde chrétien ; le plus frénétique devait l'emporter. Danton a dit qu'en révolution la victoire était au plus scélérat. On peut dire, avec la même justesse, qu'en guerre religieuse la victoire est au plus superstitieux. Lorsque cet homme est en même temps un soldat et qu'il anime de sa mysticité une soldatesque, il n'y a plus de bornes à sa fortune : il assujettit le peuple par l'armée, et l'armée par la superstition populaire. Il est Mahomet s'il a du génie, il est Cromwell s'il n'a que de la politique et du fanatisme.

## XC

On ne peut donc refuser à Cromwell la sincérité. Elle motive seule son élévation ; elle n'excuse pas, mais elle explique ses crimes. Cette sincérité, qui fut sa vertu, donna à sa vie la foi, le dévouement, l'enthousiasme, la suite, le patriotisme, la tolérance, l'austérité des mœurs, l'application à la guerre et aux affaires, le sang-froid, la modestie,

la prière, l'abnégation d'ambition personnelle pour sa famille, tout ce caractère patriarcal et romain de la première république, qui caractérisent sa vie et son interrègne. Elle lui donne aussi cette implacabilité d'un sectaire qui, en frappant ses ennemis, croit frapper les ennemis de Dieu. Les massacres de vaincus en Irlande et le meurtre à froid de Charles I^er sont les vertiges de cette fausse conscience. Elle n'était tempérée en lui par aucune de ces clémences du cœur qui font excuser dans César les inhumanités de l'ambition. On y sent le *vœ victis* brutal du sectaire, du démagogue et du soldat dans un même homme.

## XCI

Ainsi qu'il arrive toujours, ces deux crimes sans pitié tournèrent, l'un contre sa cause, l'autre contre sa mémoire.

Que voulait Cromwell? ce n'était pas le trône : nous avons vu qu'il l'avait eu dix fois sous la main et qu'il l'avait repoussé pour laisser régner la seule Providence. Il voulait assurer à sa secte des indépendants, en matière de foi, la liberté religieuse, et il voulait que cette liberté religieuse fût garantie par la puissante représentation du peuple et du parlement, avec une direction monarchique à la tête de cette république des saints. Voilà ce qui ressort nettement de toute sa vie, de tous ses actes, de

toutes ses paroles. Or, en épargnant la tête du roi vaincu et en concluant avec lui ou avec ses fils un pacte national, une nouvelle grande charte garantissant la liberté religieuse et la liberté représentative à l'Angleterre, Cromwell laissait une tête à la république, un roi aux royalistes, un parlement tout-puissant à la nation, une indépendance victorieuse aux consciences. En tuant le roi et en massacrant l'Irlande, il donnait un grief sanglant aux royalistes, des martyrs aux cultes persécutés, une réaction longue et certaine au pouvoir absolu, au protestantisme d'Etat ou au catholicisme romain. Il préparait le règne inévitable des derniers Stuarts survivants, car les dynasties ne meurent jamais dans le sang, mais dans la fuite. Sa férocité retombait donc tôt ou tard sur sa cause. Mais, de plus, elle devait retomber éternellement et justement sur sa mémoire. Ce Marius biblique ne pouvait jamais sortir absous de ces proscriptions. Après avoir beaucoup tué, il gouverna patriotiquement, c'est vrai; il fonda sur terre et sur mer la grande puissance de l'Angleterre. Mais les nations, si souvent ingrates envers les vertus qu'on déploie pour elles, sont ingrates aussi et plus justement envers les crimes que l'on commet pour leur grandeur. Les nations, quoi qu'en disent les disciples de Machiavel et de la Convention, ont une conscience et des remords qui durent autant que l'histoire. Cromwell blessa celle de l'Angleterre autant que son huma-

nité par ses cruautés. Les éclaboussures de ce sang royal et de ce sang d'un peuple ont rejailli sur son nom. Sa mémoire est restée grande, mais sinistre. C'est une gloire de l'Angleterre, mais une gloire par réticence. Ses historiens, ses orateurs, ses patriotes n'aiment pas à en parler et n'aiment pas qu'on leur en parle. Ils rougissent de devoir tout à un tel homme. Le patriotisme britannique, qui ne peut méconnaître historiquement la réalité de ses services, jouit des fondements que Cromwell a donnés en Europe à la puissance de sa patrie, mais il les récuse dans sa gloire. Il accepte l'œuvre, il répudie l'homme. Le nom de Cròmwell est pour les Anglais comme ces pierres druidiques sur lesquelles leurs barbares ancêtres faisaient à leurs dieux des sacrifices humains, que l'on a jetées ensuite dans les fondations des édifices d'un autre âge, et qu'on ne peut déterrer et rendre à la lumière sans y voir encore les traces du sang versé par de féroces superstitions.

---

# MILTON

(1608-1674 DE JÉSUS-CHRIST)

---

## I

Milton est un des trois grands poëtes chrétiens qui furent à la théogonie du moyen âge ce qu'Homère fut à l'olympe païen. Ces trois grands poëtes théologiques sont Dante, le Tasse et Milton. La *Divine Comédie*, de Dante, la *Jérusalem délivrée*, du Tasse, le *Paradis perdu*, de Milton, sont les Iliades et les Odyssées de notre théologie.

Ces poëmes sont à peu près de la même date, c'est-à-dire de l'époque où les mystères, encore très-sacrés, commencent néanmoins à servir de texte et même de jeu à l'imagination des artistes : époque très-dangereuse pour les dogmes, avec lesquels l'esprit se familiarise, en les laissant passer du sanctuaire dans les lettres ! Les religions sévères devraient, comme Platon, chasser les poëtes. Quand

on chante ses dieux, on est bien près de les profaner. Mais la théologie était si incontestée et si souveraine au temps de Dante, de Tasse et de Milton, qu'elle ne prévoyait pas même le danger. Elle laissait mêler impunément par les poëtes ses fables et ses vérités; tout encens lui paraissait bon, fût-il composé avec les fleurs les plus suspectes de l'antiquité mythologique; elle voulait que ses songes mêmes fussent chrétiens.

## II

De ces trois grands chantres de la théologie que nous venons de nommer, un seul est véritablement original, c'est-à-dire né de lui-même, de sa foi, de son pays, de son temps : c'est le Dante. Il ne ressemble à personne de l'antiquité poétique; c'est un moine de quelque sombre monastère chrétien de l'âge barbare, qui rêve sous son cloître un paradis, un purgatoire, un enfer monastique comme son imagination, et qui raconte, à son réveil, à ses frères en simplicité, des choses étranges, bizarres, triviales, atroces, quelquefois sublimes, qui n'ont jamais été racontées avant lui.

C'est l'Apocalypse des poëtes, inintelligible par le sens, grandiose et presque antédiluvienne par l'image, incomparable et véritablement monumentale par la langue.

## III

Le Tasse imite Homère et Virgile, en les conformant à la religion, aux mœurs, à la langue, au goût et même aux vices de son temps. La religion n'est que le prétexte de son poëme ; la chevalerie, la guerre et l'amour en sont le fond. Il est plus amant que théologien. Ses récits sont gracieux comme des pastorales de Théocrite, mélancoliques comme des élégies de Tibulle, romanesques comme des aventures des Amadis ; c'est le roman de chevalerie passé avec les Arabes de Bagdad à Ferrare, et élevé par le tendre génie de Tasse à la dignité et à l'immortalité de l'épopée.

## IV

Milton est le moins original des trois grands poëtes chrétiens, car il imite d'abord Homère, puis Virgile, puis Dante et le Tasse. Mais son vrai modèle est Dante. Il emprunte le même sujet surnaturel à la théogonie chrétienne ; il chante à l'Angleterre ce que l'Italie a déjà entendu, la lutte des anges créés, révoltés contre leur créateur, les amours de l'Éden, la séduction de la femme, la chute de l'homme, l'intercession du Fils de Dieu auprès du Père, inexorable si ce n'est par la mort de son fils, partie de lui-même, la Rédemption entrevue au

fond comme le dénoûment de cette tragédie divine, enfin toute cette série de mystères que le philosophe transperce de ses conjectures, que le théologien explique, et que le poëte chante, sans leur demander autre chose que du merveilleux, des images, des émotions.

## V

Or pourquoi Milton choisit-il ce sujet d'épopée théologique pour le chanter à l'Angleterre, si riche en traditions saxonnes ou ossianiques, déjà populaires et si propres à servir de texte à une grande épopée originale et nationale du Nord?

La réponse est dans son caractère et dans sa vie. Sa nature était théologique, et la plus jeune moitié de sa vie s'était écoulée en Italie. Le premier voyage d'un homme est une seconde naissance. C'est là qu'il s'imbibe de ces premières sensations et de ces premières images qui le pénètrent jusqu'à une sorte de transformation de lui-même. Le phénomène de la pétrification ne s'opère pas seulement par l'eau sur la plante, il s'opère sur l'homme par l'air qu'il respire. Milton avait respiré, à Rome et à Naples, dans la fréquentation des grands esprits italiens de l'époque, la poésie et la liberté, ces deux âmes de son âme; il avait recherché la société des Italiens les plus célèbres et les plus lettrés des différentes cours et des différentes nations, qu'il y avait

visités. Il était devenu Italien de langue, d'oreille, de goût et de cœur. Il avait été lui-même prématurément apprécié, et, pour ainsi dire, pressenti par les politiques et par les lettrés illustres de Florence, de Rome et de Naples.

Il est curieux aujourd'hui, quand on visite les archives et les bibliothèques des souverains d'Italie, de retrouver fréquemment, dans les correspondances des poëtes et des savants de ce siècle, la mention du nom de ce jeune Anglais *ami des muses, qui parle et qui écrit même en vers la langue de Torquato, et qui promet à l'Angleterre un grand orateur, un grand politique, un grand poëte*. Les étrangers, plus impartiaux, pressentent un homme avant ses compatriotes.

## VI

Milton ne devait tromper aucun de ces augures ni aucune de ces amitiés des hommes éminents de l'Italie. Disons en deux mots sa vie.

C'est le propre du temps actuel de prendre plus d'intérêt à l'homme qu'au livre. Ce qu'on veut du livre, c'est l'homme. Que serait le Tasse sans ses amours et sa prison? Que serait J. J. Rousseau sans ses Confessions ? Que serait Voltaire lui-même sans sa correspondance? L'humanité semble devenue tout historique : elle s'étudie, elle s'analyse, elle se contemple elle-même dans chacun des hommes

éminents qui composent un siècle. Le livre ment, l'homme jamais ; sa vie le révèle malgré lui. Voilà pourquoi les belles biographies à la façon de Plutarque sont devenues, de nos jours, la partie la plus transcendante de l'histoire. Un homme vous illumine tout un temps.

## VII

Milton, né d'un père et d'une mère nobles, vivant dans une terre des environs de Londres, après avoir été formé à l'étude des lettres à l'université de Cambridge, et après avoir donné des symptômes de supériorité d'esprit dans des poëmes latins admirés des érudits, avait été envoyé en Italie par son père pour s'exercer au monde et aux lettres avant l'âge des affaires et de la politique. Il y prolongea pendant de longues années son séjour, séduit par la douceur du climat, par la grâce des femmes, par la poésie des sites et des hommes, par des amitiés illustres avec les grands patrons des poëtes du temps, et par la mollesse de l'air de Naples, qui s'infiltre dans les veines et fait oublier tout, même la gloire et la patrie. Il l'avoue lui-même, dans ces vers écrits par lui dans la langue du Tasse :

« J'ai oublié la Tamise pour le voluptueux Arno. Ainsi l'a voulu l'Amour, qui ne veut jamais rien en vain ! »

On voit qu'il y avait à Florence ou à Pise une autre Léonore pour cet autre Tasse. L'amour seul donne le secret de ce qui paraît inexplicable dans la vie des hommes et surtout des poëtes. Comment cet amour fut-il dénoué ? C'est le mystère de cette période de la vie de Milton.

## VIII

A son retour en Angleterre, il trouva le parlement en guerre avec le roi, les armes dans toutes les mains, le feu des controverses religieuses et politiques dans toutes les âmes. Il réfléchit trois ans dans la solitude sans paraître pencher ni vers les royalistes ni vers les puritains, uniquement absorbé dans les études préparatoires de son poëme futur déjà conçu dans ses voyages.

« J'adresserai un jour à la postérité, » dit-il à cette époque dans une lettre confidentielle, « quel- » que chose qui ne laissera pas mourir mon nom, » au moins dans mon île natale ! » Ainsi tous les grands hommes ont de bonne heure un sentiment anticipé de leur gloire future, que le vulgaire prend pour de l'orgueil et qui n'est que la conscience sourde de leur génie.

Ces trois ans écoulés, Milton ajourna son poëme à des temps plus littéraires, si jamais ces temps devaient revenir, et il prit parti pour la liberté. Il y avait assez longtemps que les poëtes suivaient les

cours; il fut tenté par la gloire d'être dans son pays le premier poëte de Dieu et du peuple.

Mais ni le peuple ni les puritains n'avaient d'oreilles pour les vers. Il se jeta dans la mêlée, armé de harangues, de controverses, de pamphlets, ces armes quotidiennes du peuple en révolution. Son talent, transformé, mais non avili, répandit bientôt son nom dans la foule. On y sentait l'accent mâle et républicain de la vieille Rome, vibrant dans l'âme d'un puritain breton.

Cromwell, qui personnifiait alors en lui le peuple, l'armée, le zèle de la foi, l'orgueil de la race, le droit de la nation, devint le Machabée de Milton. Le poëte s'attacha à la fortune du Protecteur, comme à la fortune de son pays et de ses idées. Il vit en lui le champion du peuple, le vainqueur des rois, un nouveau juge d'Israël, ainsi qu'il le dit lui-même dans ses écrits politiques du moment. Cromwell était l'épée, Milton voulut être la parole de l'indépendance. Cromwell, qui parlait beaucoup, mais qui parlait mal et qui n'avait ni le temps ni le loisir d'écrire, accueillit avec empressement ce talent viril, éloquent et imagé, que Milton mettait à son service. Ce n'était pas tout pour le vieux soldat de triompher sur les champs de bataille d'Écosse ou d'Irlande : il lui fallait triompher de l'opinion. Les royalistes, les catholiques, les partisans de l'Église réformée lui faisaient une guerre de pamphlets qui troublait ses nuits et qui menaçait

sa puissance. Il chargea Milton de répondre à ces arguments ou à ces invectives. Il le rapprocha de lui en lui donnant le titre de son secrétaire et en lui confiant la rédaction des actes du gouvernement. Le gouvernement était dans la tête du Protecteur. Ce confident du cabinet de Cromwell était en réalité le ministre du Protectorat. Son nom devint une puissance, sa fortune s'accrut à la hauteur de ses fonctions. Ses frères vinrent habiter avec lui une maison opulente à Londres.

Il épousa à trente-cinq ans Marie Powell, de race et d'opinion royalistes. Les dissentiments politiques empoisonnèrent l'amour même dans le cœur des jeunes époux. Marie Powell, après quelque mois de mariage, rougit d'aimer un républicain qui prêtait sa plume à l'ennemi du roi de ses pères. Sous prétexte d'aller rendre visite à sa famille, elle quitta la maison conjugale et refusa d'y rentrer. Milton, offensé de cet abandon, écrivit une dissertation sur le divorce. « Ce n'est pas Dieu, » dit-il, « qui a » défendu le divorce, c'est le prêtre. L'amour et » la concorde sont le but du mariage ; quand ils » n'existent pas entre les époux, le mariage n'unit » que des antipathies et des haines. »

## IX

Il avait obtenu le divorce, il était prêt à épouser une autre femme, quand le souvenir du premier

amour se réveilla, peut-être par la jalousie, dans le cœur de l'épouse fugitive. Milton lui-même se souvint de l'avoir trop aimée, il sentit qu'il l'aimait encore. Une rencontre fut préparée par des amis à l'insu des deux époux. Un jour que le poëte, invité par un de ses voisins à la campagne, s'entretenait mélancoliquement avec cet ami de l'isolement et de la tristesse de sa vie, en regrettant les jours de bonheur qu'il avait passés avec Marie Powell, jadis son amour et toujours son regret, la porte d'une chambre voisine, derrière laquelle Marie écoutait la conversation, s'ouvre, et l'épouse de Milton tombe à ses pieds et bientôt dans ses bras. Les repentirs, les larmes, les embrassements, achevèrent la réconciliation et laissèrent à Milton une impression si délicieuse, qu'il en fit plus tard, dans sa vieillesse, une des scènes les plus pathétiques de son poëme : *la Réconciliation d'Adam et d'Ève.*

« Mais elle, les yeux baignés de larmes et ses » longs cheveux épars sur ses épaules, se prosterna » à ses pieds, et, les enlaçant de ses bras, elle » implora son pardon.

» Ne m'abandonne pas ainsi, ô Adam ! Le ciel » est témoin de l'amour respectueux que je nour- » ris pour toi dans mon cœur ! Si tu me délaisses, » où veux-tu que je vive ? Ah ! pendant que nous » avons encore à vivre ici quelques heures, si fugi- » tives peut-être, que la paix les adoucisse entre » nous deux !

» Elle s'interrompit par ses sanglots; son humble » attitude, jusqu'à ce que le pardon et la paix sor» tissent des lèvres de son époux, attendrit Adam. » Il s'émut de voir celle qui avait été naguère sur » son cœur, sa vie, sa joie, ses délices, prosternée » maintenant à ses pieds, sur la terre, dans ses » larmes; créature si belle et si puissante, implo» rant maintenant le pardon, la réprimande et l'as» sistance de celui à qui elle avait déplu.

» Tel qu'un homme dont l'arme se brise dans » ses mains, il sent fléchir toute sa colère, il relève » sa femme, et, avec une voix et des paroles adou» cies : Lève-toi, lève-toi, dit-il, ne revenons pas » sur nos malheurs! ne nous blâmons pas l'un » l'autre, nous, assez blâmés ailleurs!... »

Ève, à son tour, se repent et se dévoue à la consolation de son mari.

« Elle cessa de parler, et la douleur peinte sur » son visage dit le reste. Ses pensées l'avaient tel» lement tuée d'avance, que la pâleur de la mort » était sur ses joues! »

## X

Cette réconciliation fut suivie d'années de paix et d'amour, pendant lesquelles trois filles naquirent pour consoler plus tard les jours avancés du poëte. La paix était dans sa maison, la consternation dans le palais de White-Hall. Cromwell venait de per-

mettre ou de provoquer gratuitement le meurtre du roi vaincu et prisonnier. Milton, qui avait suivi le Protecteur dans la guerre, le suivit dans le crime. Il pouvait ou implorer la grâce de Charles Ier, ou se laver les mains de son sang, ou se séparer en gémissant d'une cause qui s'incriminait ainsi devant Dieu et devant les hommes. Soit dévouement au Protecteur jusqu'au sang, soit fanatisme, il ne témoigna ni hésitation, ni pitié, ni horreur. Il fit plus que d'accomplir le régicide, il le justifia après le coup de hache qui avait fait rouler la tête du roi, captif de l'armée. Ses arguments portent tous à faux. Milton pouvait défendre l'opinion que les rois, n'étant que des hommes investis comme tous les autres magistrats d'un pouvoir conditionnel et nécessairement responsable, n'ont pas pour leurs crimes le privilége de l'impunité. Mais Milton avait, en outre, à prouver trois choses qu'il ne tente même pas de prouver :

Premièrement, que Charles Ier, attaqué et déposé par son parlement rebelle, était criminel de défendre la constitution, son trône, son peuple, à la tête de son armée, contre l'armée de Cromwell ;

Secondement, que le crime (si c'en était un) méritait la mort ;

Troisièmement, qu'il était juste, équitable, humain et religieux à une armée victorieuse d'immoler son roi vaincu, désarmé et prisonnier.

Milton ne pouvait prouver aucune de ces trois

propositions de son argumentation régicide. Il ne prouva qu'une chose : ou l'endurcissement du cœur même d'un poëte par le fanatisme de parti, ou la complaisance du génie pour la fortune. L'une ou l'autre de ces suppositions incrimine également sa mémoire. Si la pitié était proscrite du monde, elle devrait se retrouver dans le cœur du poëte, le résumé vivant de toutes les vibrations pathétiques des choses humaines. Et quant au génie, il n'est pas une excuse, il est une aggravation ; s'il s'abaisse devant la puissance jusqu'à laver le sang de l'échafaud sous ses pas, il est plus coupable de cette adulation sanglante que le vulgaire; car il se courbe de plus haut et il s'incline plus bas. Milton a cherché ainsi lui-même l'éternelle éclaboussure de ce sang royal sur son nom : qu'elle lui reste ! Ce sont de ces taches que la gloire ne rend que plus sombres sur une vie illustre, parce qu'elles y sont éclairées de plus de lumière. C'est le privilége et le malheur des grands hommes que leurs fautes contractent pour leur nom l'immortalité de leur génie.

## XI

En récompense de ce fanatisme cruel ou de cette complaisance servile, Milton fut élevé par Cromwell à la place de secrétaire d'État de la république et de secrétaire du cabinet de Cromwell pour la langue

latine. On avait besoin de son éloquence pour réfuter un livre.

Ce livre, sorti du tombeau de Charles Ier, troublait l'Angleterre d'un remords qu'il fallait à tout prix apaiser; il produisait sur l'opinion de Londres l'effet que le testament de Louis XVI produisit à Paris et en Europe après la mort de ce roi. C'était le cri du sang, la voix de la conscience après celle de la passion. On attribuait ce livre posthume à Charles Ier, très-capable de l'avoir écrit dans sa prison en expectative de la mort.

Milton répondit à l'*Éikon basilicon* par un autre livre intitulé *l'Iconoclaste,* par des arguments et par des injures; mais ces injures, adressées à un cadavre décapité, ressemblaient à des sacriléges. Et que pouvaient des arguments contre des larmes?

## XII

Le livre posthume de Charles Ier ne demandait que de la miséricorde à Dieu, de la pitié à son peuple, de la mansuétude à son fils. C'était la confession d'un roi captif, qui repassait dans sa prison les fautes de sa vie, et qui n'atténuait pas la plus grande de ces fautes, la concession de la mort de son fidèle ministre, le comte de Strafford, dans l'espoir de ramener à ce prix son parlement.

« Hélas! » dit-il, « pour apaiser un orage popu-

» laire, j'ai soulevé ainsi une éternelle tempête
» dans mon sein.

» Puisque les événements de la guerre sont tou-
» jours incertains et ceux de la guerre civile tou-
» jours déplorables, quel que soit mon sort, je suis
» destiné à souffrir presque autant de la défaite
» que de la victoire. O Dieu! accorde-moi donc le
» don de savoir souffrir!

» Mes ennemis, dans cette prison, ne m'ont
» laissé de cette vie que l'écorce.

» Tu ne verras plus le visage de ton père, ô mon
» fils! c'est l'ordre de Dieu que je sois enseveli à
» jamais dans cette ténébreuse et dure prison!
» reçois donc mon dernier adieu!

» Je vous recommande votre mère après moi;
» souvenez-vous qu'elle a voulu, en revenant mal-
» gré moi de France, partager mes périls et mes
» souffrances, souffrir avec moi et pour moi, avec
» vous et pour vous, par une magnanimité que son
» cœur de femme et de mère lui a fait trouver
» facile et douce!

» Quand ils m'auront fait mourir, ô mes enfants,
» je prierai Dieu qu'il ne répande pas les urnes de
» sa colère sur ce pauvre peuple.

» Que ma mémoire et ma tendresse vivent dans
» votre souvenir!

» Adieu donc jusqu'à ce que nous puissions nous
» rencontrer au ciel, car nous ne nous reverrons
» plus sur la terre!

» Qu'un siècle plus heureux se lève sur votre » enfance ! »

## XIII

De telles pages retrouvées dans un cercueil rappelaient les Psaumes d'un David des rois. Le peuple les lisait comme un plaidoyer céleste qui justifiait après le supplice les intentions et le cœur du supplicié. Milton les raillait comme une déclamation politique faite pour attester seulement le talent poétique de la victime.

« En vérité, » disait-il en cherchant un ridicule dans les larmes et le sang du roi immolé, « Charles » lisait beaucoup les poëtes, et l'on peut croire » qu'il a voulu laisser dans ces chapitres des essais » poétiques propres à attester à la postérité ses » talents d'écrivain. »

## XIV

Bientôt les invectives qui assaillaient de France et de tout le continent le peuple anglais pour lui reprocher son régicide, obligèrent Milton à venger son pays. Le patriotisme l'inspira mieux que le régicide. Il publia la défense du peuple anglais contre l'écrivain français Saumaise. L'attaque et la défense étaient également vénales. Saumaise avait reçu du roi de France cent pièces d'or pour flétrir le

meurtre du roi d'Angleterre. Milton reçut de Cromwell mille pièces d'or pour justifier le sang versé. « Saumaise, » dit Voltaire en parlant de cette polémique, « *écrivit en pédant*, Milton *répon-* » *dit en bête féroce.* » Le jugement, quoique brutal, est juste. Chaque phrase de Saumaise sentait la lampe ; chaque phrase de Milton suait le sang.

Cependant, à la fin de ces volumineux plaidoyers sur le cadavre d'un roi, Milton semble entrevoir, le premier parmi ses compatriotes, la portée future de la révolution d'Angleterre sur la liberté du monde. « Nous apprendrons aux peuples à être » libres, » s'écrie-t-il, « et notre exemple portera » un jour sur le continent asservi une plante nou- » velle plus bienfaisante aux humains que le grain » de Triptolème : la semence de la raison, de la » civilisation et de la liberté ! » Milton était prophète ; seulement il oubliait que cette semence, pour être féconde, ne devait être arrosée de sang que par les combattants et les martyrs. Les échafauds de Charles Ier et de Louis XVI n'ont fait que porter une ombre fatale à la liberté. La mort ne prouve rien, et les remords ne fortifient pas l'âme des peuples : ils la troublent et l'affaiblissent.

## XV

On sait comment la république d'Angleterre fut changée en dictature soldatesque par Cromwell, et

comment cette dictature et cette république expirèrent à la fois le jour où Cromwell expira. La république n'était encore la pensée ni des Anglais ni de l'Europe. La trahison prévue d'un général égoïste et fourbe, Monk, et d'une armée qui cherchait un maître, les ambitions de solde et d'honneurs livrèrent l'Angleterre au fils de Charles Ier, le voluptueux Charles II.

Rendons justice à Milton : dans ce court intervalle qui s'écoula pendant l'hésitation de la nation entre la mort de Cromwell et la trahison de Monk et de l'armée, Milton éleva courageusement la voix pour recommander la constance et la dignité au peuple anglais. « Si nous faiblissons, » écrivit-il, » nous vérifierons les prédictions de nos ennemis ; » nous deviendrons la risée de l'histoire ; toutes nos » victoires sur la tyrannie seront vaines, tout le » sang versé sera perdu ; les fils auront volontaire» ment anéanti le prix des vies données par leurs » pères à la cause de la liberté. »

Il proposa du moins de sauver la liberté parlementaire, en donnant plus d'étendue au droit électoral, pour faire contre-poids, par la représentation de toutes les classes du peuple, au despotisme de l'aristocratie, du clergé et de la cour, dont il voyait la prochaine restauration ; mais il voulait que ce suffrage universel fût épuré de l'élément démagogique, éclairé par l'intelligence des électeurs, hiérarchisé par plusieurs degrés d'élection. Le nombre

seul, à ses yeux comme aux nôtres, était le matérialisme de l'élection. Tout droit, selon lui, présupposait la moralité et la capacité. Tout a ses conditions d'ordre dans la politique, même la liberté. Ses derniers écrits d'homme d'État attestent en lui une expérience mûrie par l'exercice du gouvernement, et un sens politique qui répugnait aux chimères, même dans sa cause.

## XVI

La restauration de Charles II le surprit dans ses travaux, devenus vains par la trahison de l'armée : elle avait vendu la patrie, après l'avoir conquise. Charles II n'était point vindicatif, il n'était que léger. Il amnistiait tout le monde, même les régicides; mais son retour ramenait les royalistes au parlement, et les royalistes, comme tous les partis, étaient implacables. Ils firent violence au caractère de mansuétude du jeune roi, ils demandèrent des proscriptions et des têtes.

Milton, qui avait trempé, sinon sa main, du moins sa plume dans le sang du régicide et dans les massacres d'Irlande, pires que ceux de septembre 1792 en France, se hâta de disparaître pour être oublié. Il se démit de ses fonctions et se retira dans un faubourg obscur de Londres, pour laisser passer la vengeance de ses ennemis. Bientôt, pour mieux effacer son nom du ressentiment des royalistes, il fit

répandre le bruit de sa mort et célébrer, lui vivant, ses propres funérailles. Ce subterfuge lui sauva la vie. On ne le découvrit qu'après que la première fureur des réactions fut assouvie et comme épuisée de supplices. Il avait vu de ses fenêtres le cadavre de Cromwell exhumé par le bourreau, promené dans les rues de Londres, et exposé sur le gibet aux insultes de la multitude.

## XVII

Charles II avait connu la retraite de Milton et avait feint de croire à la réalité de sa mort. Il ne voulait pas tacher son règne du supplice d'un de ces hommes historiques dont le sang crie trop haut vengeance à la postérité. Il lui fit même généreusement offrir de lui rendre ses fonctions de publiciste du gouvernement, s'il voulait consacrer ses talents à la cause royale. Sa seconde femme le sollicitait à cette bassesse. « Vous êtes femme, » lui répondit Milton, « et vous pensez aux intérêts do-
» mestiques de notre maison ; moi, je pense à la
» postérité, et je veux mourir conforme à moi-
» même. »

Il était tombé dans une médiocrité voisine de l'indigence. Ses yeux, qui avaient toujours été faibles, avaient presque perdu la lumière. Il ne marchait que conduit par la main de ses filles. Charles II, en se promenant à cheval, rencontra un

jour l'aveugle dans le parc de Saint-James. Le roi demanda qui était ce beau vieillard privé de la vue. On lui dit que c'était Milton. Il s'approcha en apostrophant l'ancien conseiller de Cromwell avec le ton d'un sévère enjouement.

« C'est le ciel, monsieur, » lui dit-il, « qui vous » inflige sans doute ce châtiment pour avoir trempé » dans le meurtre de mon père ! »

« — Sire, » répliqua avec une mâle liberté le vieillard, « si les maux qui nous affligent en ce » monde sont le châtiment de nos fautes ou des » fautes de nos parents, il faut que votre père ait » été lui-même bien coupable, car vous avez été » vous-même bien malheureux ! »

Le roi ne s'offensa pas de la réplique.

## XVIII

Milton touchait à sa soixantième année, mais il avait la verdeur d'esprit et la beauté de visage de la jeunesse. Le génie dévore les faibles et conserve les forts. Son loisir forcé l'avait rejeté dans la poésie, autrefois délassement, maintenant consolation de sa vie. L'idée du grand poëme qu'il avait rapporté d'Italie et ajourné jusqu'à l'âge des loisirs roulait plus que jamais dans sa pensée. Il reprenait ses études hébraïques, grecques, latines, italiennes, avec la ferveur d'un adolescent. Le monde imaginaire l'enlevait délicieusement au monde réel.

Sa seconde femme morte, il en épousa une troisième, jeune et belle encore, pour servir d'âme à sa maison et de mère à ses filles. Il en fut aimé, malgré l'infirmité de ses yeux et sa misère. Il écrivit quelques livres et l'*Histoire d'Angleterre* pour gagner le pain de sa famille et les dots de ses filles. Mais son nom nuisait à la popularité de ses livres, et son poëme empiétait sur son histoire. Les royalistes s'indignaient de ce qu'on laissait vivre et écrire le parricide de leur roi; les pamphlétaires du parti de la cour l'invectivaient sans crainte de réponse.

« Ils m'accusent, » écrit-il cependant à un étranger de ses amis, dans une lettre recueillie depuis; « ils m'accusent d'être pauvre parce que je n'ai » jamais voulu m'enrichir déshonnêtement; ils » m'accusent d'être aveugle parce que j'ai perdu » les yeux au service de la liberté; ils m'accusent » d'être lâche, et, quand j'avais l'usage de mes yeux » et de mon épée, je n'ai jamais craint les plus hardis; enfin ils m'accusent d'être difforme, et nul » ne fut plus beau que moi dans l'âge de la beauté. » Je ne me plains pas même de ma cécité, aujourd'hui; dans la nuit qui m'environne, la lumière » de la divine présence brille pour moi d'un plus » vif éclat; Dieu me regarde avec plus de tendresse » et de compassion, parce que je n'ai plus à voir » que lui. Le malheur devrait me servir de protection contre les injures et me rendre sacré, non

» parce que je suis privé de la clarté du ciel, mais
» parce que je suis ainsi à l'ombre des ailes divines
» qui semblent produire en moi les ténèbres. J'at-
» tribue en effet à cela le redoublement d'assiduité
» de mes amis, leurs attentions consolantes, leurs
» fréquentes et cordiales visites, et leurs respec-
» tueuses déférences pour moi.

» Mon dévouement à ma patrie, » écrit-il au même ami, « ne m'a guère récompensé; c'est cependant
» ce doux nom de patrie qui me charme toujours.
» Adieu. Je vous prie d'excuser l'incorrection latine
» de cette lettre. L'enfant à qui je suis forcé de la
» dicter ne sait pas le latin, et je lui épelle chaque
» syllabe pour que vous puissiez lire dans mon
» âme. »

## XIX

Sa dernière épouse, Élisabeth Minshal, et ses trois filles se relevaient auprès du poëte pour écrire, relire et corriger les chants de son poëme à mesure que son génie les lui inspirait. Il méditait ses vers dans la nuit et les dictait au lever du jour, avant que le bruit de la ville réveillée dans les rues vînt rappeler sa pensée aux choses terrestres. En entendant le bruit de la plume de ses filles sur le papier, il lui semblait dicter le testament quotidien de son génie, et déposer dans un lieu sûr le trésor qu'il avait porté jusque-là dans sa pensée. Le reste du

jour, il se faisait lire les poëtes, la Bible, les histoires, ou il se faisait conduire par une de ses filles dans les campagnes solitaires des environs de la ville, pour respirer l'air pur et pour sentir au moins sur ses paupières les rayons de ce soleil qu'il ne voyait plus que par sa chaleur.

## XX

C'est au pied d'un chêne exposé au midi, sur la colline d'Hampstead, que Milton dicta un jour cette pathétique apostrophe à la lumière, début de son troisième chant, admirablement imité par Voltaire et par Delille. On y sent la passion d'un bien à jamais perdu. Le regret y double la mémoire de la jouissance.

« Salut, lumière sacrée, fille du firmament, pre-
» mière née du Créateur ou coéternelle à Dieu!
» Est-ce t'offenser, ô lumière! que de t'appeler de
» ce nom? N'est-il pas lui-même lumière? et n'a-t-il
» pas habité de toute éternité dans l'inaccessible
» clarté émanée de lui? Qui dira d'où tu découles?
» Avant le soleil, avant les cieux, tu étais, et, à la
» voix de Dieu, tu revêtis comme d'un manteau
» le monde éclos des eaux ténébreuses...

» Lorsque dans mon vol (c'est Satan qui parle)
» j'étais porté à travers les ténèbres extérieures, j'ai
» chanté, avec des accords différents de ceux de la
» lyre d'Orphée, le chaos et l'éternelle nuit! Une

» inspiration céleste, sous le nom de Muse, m'ap-
» prit à ne pas me précipiter dans les sombres
» profondeurs de l'abîme et à en remonter; main-
» tenant je me rapproche de nouveau de toi, et je
» sens ta lampe vitale et créatrice sur mes yeux!...

» Mais toi, ô lumière! tu ne redescends pas visi-
» ter ces yeux désormais sans aurore, qui roulent
» en vain dans leurs orbites, sans rencontrer tes
» doux rayons, tant un sombre voile les obscurcit!

» Cependant je ne cesse pas d'errer dans les
» campagnes fréquentées des Muses, claires fon-
» taines, bocages pleins d'ombre, colline dorée par
» le soleil! Je n'oublie pas ces deux poëtes, hélas!
» semblables à moi en infortune (et puissé-je aussi
» être semblable à eux en gloire!), Thamyris et
» l'aveugle Homère!...

» Alors je m'abreuve des images qui se revêtent
» d'elles-mêmes de mètres harmonieux, comme
» l'oiseau qui veille sous les feuilles chante dans
» l'obscurité!

» Ainsi, avec l'année et l'année, reviennent les
» saisons et les saisons. Mais pour moi ne revient
» jamais le jour! Je ne vois plus les blancs crépus-
» cules du matin, ni les crépuscules dorés du soir,
» ni les herbes fleuries du printemps, ni les roses
» de l'été, ni les animaux dans les pâturages, ni le
» visage divin de l'homme. Le livre universel, où
» toutes les œuvres de la création sont écrites et
» effacées pour moi, n'est plus à mes regards qu'une

» page blanche! Le sens par où pénètrent dans
» l'homme toute science et toute sagesse m'est à
» jamais retranché.

» Luis donc d'autant plus intérieurement en moi,
» ô céleste clarté perdue pour mes sens! Pénètre
» de tes rayons toutes les puissances de mon esprit!
» Rends des yeux à mon âme, afin que je puisse
» voir et redire les choses invisibles à l'œil des
» mortels! »

## XXI

Cette invocation à la lumière est une des plus belles pages du poëme, parce que là le poëte est plus l'homme, et parce qu'au lieu d'imaginer, il sent.

Tout ce qui a lu connaît le poëme. C'est le récit de la Bible mêlé de fables, d'aventures et de longs discours. A l'exception de l'invocation que nous venons de reproduire, de quelques descriptions de l'Éden, et des amours d'Adam et d'Ève dans le Paradis, le livre n'est immortel que par le style. Une fastidieuse théologie, moitié biblique, moitié imaginaire, alourdit le vol du poëte et lasse le lecteur. Dieu et le Fils de Dieu y parlent en hommes et non en divinités. Ils ont des amis et des ennemis dans leurs créatures; des factions s'agitent dans le Ciel et dans les Enfers pour détrôner l'*Incréé*. Les Anges et les Démons se livrent des combats dans l'espace avec des armes mécaniques et se tuent sans

mourir, pour se disputer la possession d'un insecte, appelé l'homme, sur un grain de poussière perdu dans le chaos, appelé le globe de la terre. On discute dans le conseil de Dieu comme dans le parlement. Il y a des orateurs du gouvernement céleste et des tribuns du peuple infernal qui demandent la tête du Très-Haut, comme Milton celle de Charles Ier. Tout cela, malgré le génie de Milton, est vide de philosophie et plein d'ennui. C'est le rêve d'un puritain endormi sur les premières pages de sa Bible.

La versification seule rachète l'inanité de la fable. Elle rappelle, à la rime près, Homère, Virgile, Racine. Mais Milton, malgré sa renommée posthume de premier poëte épique anglais, y reste à une incommensurable distance de Shakspeare, qui ne rappelle personne, mais qui traduit la nature au lieu de traduire des légendes sacrées. Cependant Shakspeare était né et était mort quand parut Milton, et l'Angleterre ingrate ne se doutait pas encore qu'elle possédait en lui le poëte suprême et universel.

Milton, quoique bien inférieur, devait prendre, pendant de longues années, le pas dans la gloire sur Shakspeare. Pourquoi? A cause du sujet de son poëme. L'Angleterre était théologique et biblique. L'homme qui avait versifié Jéhovah et la Bible devait lui apparaître comme un poëte en quelque sorte sacré. C'est ce qui arriva, mais longtemps après que Milton ne pouvait plus jouir de sa gloire

Son nom et son impopularité avaient nui à l'explosion de son poëme. Le régicide déteignait de plus en plus sur le poëte.

## XXII

L'ouvrage terminé et copié par ses filles, son seul public, il le porta au censeur royal chargé d'en permettre l'impression. Un libraire, nommé Symons, en donna cinq livres sterling au vieillard. Le poëte les donna à sa femme et à ses filles pour entretenir le pauvre ménage et pour récompenser, autant qu'il était en lui, les peines qu'elles s'étaient données en écrivant sous sa dictée ou en recopiant le chef-d'œuvre. Il ne paraît pas qu'aucune plainte contre la modicité du prix se soit élevée alors de l'âme ou de la maison de l'aveugle. Il avait chanté pour Dieu et pour la gloire. Ce morceau de pain tombé de la main d'un libraire et ajouté au pain de tous les jours fut une douceur domestique qui réjouit le foyer de Milton.

Depuis, les éditions du *Paradis perdu* en Angleterre et dans toute l'Europe ont produit plus de millions qu'il n'y avait d'oboles dans les cinq livres sterling du libraire Symons.

## XXIII

Selon les uns, le poëme resta dix ans enseveli dans la boutique de l'imprimeur sans être ni mentionné ni lu. Selon les autres, il obtint une renommée circonscrite, mais rapide, et fit luire un crépuscule de gloire sur les dernières années du poëte. On ne put lire sans un éblouissement d'admiration les scènes amoureuses et pathétiques de l'apparition d'Ève à Adam, et d'Adam à Ève dans le jardin de l'innocence; on ne put lire sans un frisson de chaste volupté les dialogues à la fois purs et passionnés entre les deux premiers amants de la race humaine. Les historiens qui accusent Milton de n'avoir jamais aimé les femmes que comme les servantes de l'homme, calomnient la nature. Il n'y a qu'un cœur fécond en enthousiasme pour la beauté et en respect et en tendresse pour la femme qui ait pu rêver et chanter de pareils vers.

« Adam, » dit-il dans des vers aussi harmonieux que les teintes fugitives du matin, « Adam, qui » cherche sa compagne et qui la croit déjà errante » parmi les bocages d'Éden, les pieds dans la rosée, » s'étonne de la trouver encore endormie, les tresses » de ses cheveux dénouées et les joues rougies » comme par les agitations d'un songe pénible. Il » se soulève pour la contempler, à demi appuyé » sur le coude; amoureusement incliné sur elle, il

» contemple, avec des regards enivrés de ses per-
» fections, la beauté qui dans la veille et le sommeil
» éclate de grâces différentes, mais égales.

» Alors, d'une voix presque inarticulée, comme
» quand le léger zéphyr du matin souffle en balan-
» çant les tiges des fleurs, il touche doucement de
» la main la main d'Ève et lui murmure ces mots :

« Éveille-toi, ma belle entre toutes les choses
» belles, mon épouse, mon dernier don du ciel,
» trouvé, par mes yeux et par mon cœur, supérieur
» à tous les autres dons, mon ivresse toujours épui-
» sée et toujours nouvelle !

» Éveille-toi ! le matin resplendit, et la cam-
» pagne, humide de fraîcheur nocturne, nous con-
» vie. Nous perdons la fleur du jour, le moment
» d'admirer comment respirent nos plantes favo-
» rites, qui aussi s'éveillent; comment le bois
» d'orangers ouvre et sème ses calices, d'où découle
» la myrrhe; comment le roseau parfumé distille
» son miel ; comment la nature compose et fond ses
» nuances sur les fleurs, et comment l'abeille bour-
» donnante se pose sur le bord des calices pour y
» pomper son nectar liquide ! »

» Ce chuchotement des lèvres de son époux
» réveilla Ève ; elle leva sur Adam un regard où se
» lisait un reste d'effroi, et, l'enlaçant dans ses
» bras, elle lui dit :

« O toi ! le seul être en qui mes pensées trouvent
» tout repos, toute gloire, toute perfection, que j'ai

» de joie de revoir ton visage quand revient l'au-
» rore ! Cette nuit je rêvais !... »

Elle lui raconte l'apparition en songe et les séductions du serpent tentateur.

« Ainsi, » reprend le poëte, « Ève raconta sa
» nuit, et ainsi Adam lui répondit :

« Image la plus accomplie et moitié la plus chère
» de moi-même, aucun mal ne peut résider en toi,
» la plus pure des créatures ! Ne sois pas triste,
» ne couvre pas de ce nuage tes yeux, ordinaire-
» ment plus sereins que le sourire de l'aube à son
» réveil ne l'est à la terre ! Levons-nous d'ici pour
» aller errer parmi les bocages, les fontaines, les
» herbes fleuries qui entr'ouvrent à présent leur
» sein plein de parfums, renfermés la nuit et
» répandus le matin, pour embaumer tes pieds et
» encenser tes cheveux ! »

» Sa belle épouse se rassérénait à ces douces
» paroles. Mais, quoique déjà consolée, elle laissait
» pleuvoir silencieusement, et sans les sentir, de
» ses paupières une douce larme. Elle l'essuya avec
» ses cheveux sur sa joue; deux autres larmes sur-
» gissaient cependant déjà de leur source de cristal.
» Adam les cueillit dans un baiser avant leur chute. »

Les deux époux se lèvent, s'égarent dans les bocages, et, ravis d'un pieux enthousiasme pour le créateur de ces merveilles, chantent la prière qui n'était alors qu'une exclamation d'admiration, de reconnaissance et de félicité.

« Déjà, » reprend dans un autre chant le poëte épique du premier amour, « déjà la lumière éthérée » commençait à entre-luire sur le jardin parmi les » fleurs trempées qui exhalaient leur encens matinal, » au moment où toutes les choses respirantes ou » aspirantes sur le grand autel de la terre élèvent » vers le Créateur des louanges muettes et les par- » fums des vies qu'il a créées. Le couple humain » sortit de sa tente de verdure, et donna, dans son » adoration, la parole aux choses sans voix. Ève, la » première, parla alors à son mari :

« Va, lui dit-elle, où ton inclination t'entraîne, » soit pour enlacer les rameaux souples du chèvre- » feuille autour des arbustes qui l'élèvent avec eux » vers le ciel, soit pour aider ces lianes grimpantes » à monter au sommet des grands arbres, tandis » que moi, là-bas, dans ce parterre confus de roses » entremêlées de myrtes, je trouverai, jusqu'au » milieu du jour, des grâces à ajouter par mes soins » aux grâces de la terre ; car, lorsque nous travail- » lons trop près l'un de l'autre dans le jardin de » délices, faut-il s'étonner qu'étant si rapprochés, » les regards et les sourires s'échangent entre toi » et moi, et qu'un dialogue imprévu s'établisse entre » nous, nous interrompe, et nous fasse perdre le » reste du jour avant d'avoir rien fait pour mériter » notre festin du soir ?

» — Notre maître, répond Adam, ne nous a pas » si obligatoirement inspiré le travail, qu'il nous

» soit interdit de nous délasser quand nous en sen-
» tons le désir, soit par l'entretien, cette nourriture
» de l'esprit, soit par ces doux échanges de regards
» et de sourires, car les sourires, refusés à la brute,
» sont l'aiguillon de l'amour. Mais si un trop long
» entretien te lasse, je pourrai quelquefois me
» résoudre à un court éloignement, car un court
» éloignement précipite un plus doux retour !

» Mais j'ai peur qu'il ne t'arrive quelque mal
» quand tu seras sevrée de ma présence ! Ne pense
» pas que l'appui d'un autre soit superflu. Ton regard
» me communique toutes les vertus ; sous tes yeux
» je me sens plus sage, plus fort, plus confiant.

» Ève résiste et veut suivre son caprice ; elle
» retire doucement sa main de celle de son époux,
» et, comme une nymphe légère, elle vole vers
» les bocages. Adam ravi la suivait d'un regard
» d'amour ; mais il désirait cependant qu'elle fût
» restée près de lui..... »

## XXIV

Sous de tels accents, on ne peut douter qu'il n'y eût un cœur ardent et tendre pour la femme dans la poitrine de Milton. Ce sont les plus beaux et peut-être les seuls véritablement sympathiques de son poëme. Le reste est imaginaire, fanatique et froid comme la théologie. On ne construit pas une épopée avec des machines poétiques, mais avec des

sentiments. Le tort du *Paradis perdu*, c'est d'être une Bible en vers et non un drame humain, excepté dans ce que nous venons de citer.

M. de Chateaubriand, qui a traduit Milton, a placé le *Paradis perdu* au niveau d'Homère et des épopées primitives de l'Inde, de la Grèce, de Rome. L'illustre traducteur voulait démontrer par l'exemple ce qu'il avait établi dans le *Génie du christianisme*, sa plus belle œuvre, que la religion chrétienne était la plus pathétique et la plus sublime des poésies. C'était le paradoxe d'une réaction qui dépassait la vérité. Le christianisme est la philosophie de la douleur, c'est là sa beauté; elle sèvre rudement l'homme de tous les songes; elle lui présente sans cesse la triste image de sa déchéance, de sa misère et de sa rédemption par la pénitence. Ses dogmes gémissent et ne chantent pas; sa morale proscrit toutes les voluptés, même celles de l'imagination. Un drame est une profanation, une image même est presque un crime aux yeux d'une religion toute spiritualiste, qui abat les sens pour faire triompher l'esprit. Il n'y a pas de poëtes à son berceau, il n'y a que des apôtres, des croyants et des martyrs. Le génie du christianisme, c'est l'austérité; le génie de la poésie, c'est la fiction. Ces deux génies antipathiques ne se marient jamais sans se dénaturer l'un par l'autre.

Les poëtes épiques chrétiens ne sont poëtes que quand ils se font païens par des fictions posthumes,

comme Camoëns, Dante, Tasse, Milton, en faisant du ciel métaphysique des chrétiens un olympe homérique, ou en descendant aux enfers sur les pas de Virgile. Mais ces fictions jurent avec la théogonie chrétienne. L'Olympe du christianisme, au lieu de ces dieux et de ces déesses, de ces amours et de ces grâces, personnifiant divinement toutes les passions humaines, n'a qu'un calvaire et un instrument de supplice, où les gouttes de sang d'un divin martyr lavent les souillures de la terre.

Klopstock seul, l'épique Allemand, a tenté de poétiser la majesté tragique de ce drame dans sa *Messiade;* mais la *Messiade* n'est pas un poëme, ce n'est qu'un sanglot de l'humanité aux pieds de la croix d'un rédempteur.

Milton n'a pas échappé, dans le *Paradis perdu*, à cette gravité poétique du dogme chrétien. Il a fait de la métaphysique en vers au lieu de poésie dans ses chants. Il n'a été poëte que dans les pages où il a célébré l'amour du premier homme pour la première femme, parce qu'alors il n'inventait pas : il se souvenait, il ne cherchait pas son inspiration dans sa théologie, il la trouvait dans son cœur. Aussi ces pages resteront-elles à jamais dans la mémoire des hommes.

## XXV

Le peu de succès du *Paradis perdu,* au moment de sa publication, ne découragea pas le poëte ; la tristesse domestique était la misère chaque fois que le pain manquait à la maison. Sa femme et ses filles le conjuraient de chanter ou d'écrire pour tirer de ses pages quelque minime salaire nécessaire à l'entretien de la pauvre famille. C'est ainsi qu'il composa, comme son modèle, l'aveugle Homère, les derniers vers et les plus belles de ses œuvres.

La vieillesse semblait donner un accent plus pathétique à sa voix. Son âme était comme ces instruments à cordes qui ont peu de son quand ils sortent des mains de l'ouvrier, mais que la vétusté du bois rend plus sonores, et dont ce qu'on appelle l'*âme* gémit plus mélodieusement dans le bois presque vermoulu de l'instrument. On raconte même que les jeunes filles de Milton, quand elles avaient besoin d'un vêtement ou d'une modeste parure convenable à leur médiocrité, dérobaient dans les papiers du vieillard et à son insu quelques manuscrits dont des libraires faméliques leur donnaient une ou deux guinées pour se parer ou pour nourrir leur père. Elles vendaient ainsi un à un tous les livres de sa bibliothèque, désormais inutiles, pour adoucir ses dernières années.

Sa femme, l'Ève sans crime de ce pauvre Éden

domestique, dont il avait célébré la grâce, l'amour et la fidélité, sous le nom de la première épouse de l'homme, fut un modèle de dévouement au vieillard et de patience dans ses adversités. Elle se glorifiait de souffrir pour lui et avec lui. On ne sait quel pressentiment lui disait dans le cœur que cet aveugle, à demi proscrit et presque oublié de ses contemporains, portait en lui quelque vertu divine qui se répandrait sur sa mémoire et qui sanctifierait pour l'avenir tout ce qui aurait porté son nom et partagé ses misères. L'infirmité même de son mari lui était chère. Elle se réjouissait d'être les yeux, les mains, les pieds de cet homme qui l'avait tant aimée dans sa jeunesse et qui ne communiquait plus que par elle avec le monde.

Les derniers amis et les voisins de Milton admiraient cette femme, encore jeune et belle, qui mettait toutes ses complaisances dans cet aveugle, et qui s'attachait d'autant plus à lui que la vieillesse, la proscription et l'indigence l'exilaient davantage du commerce et même de la pitié du monde. La Providence a ainsi dans les femmes ses mystères de miséricorde, qui compensent par des consolations saintes et secrètes les abandons apparents du siècle. Milton retrouvait dans sa cécité et dans sa misère quelques-uns des entretiens les plus pathétiques qu'il avait rêvés dans son Éden, entre l'homme proscrit et la femme fidèle, aux portes du paradis fermé. Il composait, en prose et en vers, des prières

que sa femme et ses filles récitaient en chantant, les jours de fête, dans sa chambre ou dans le jardin. L'imagination et la piété, qui sont les deux éternelles jeunesses de l'homme, ne lui laissaient rien de la morosité du vieillard. Il était grave et point triste, semblable à Bernardin de Saint-Pierre, ce Théocrite français, l'auteur, jeune à quatre-vingts ans, de *Paul et Virginie*. Milton conservait sous ses cheveux blancs cette beauté du visage qui est la seconde fleur de la vie, plus durable que celle de la jeunesse. Son front était sans rides, son teint coloré, sa bouche grave et souriante ; ses yeux, quoique éteints, étaient azurés et profonds, comme si la lumière qui les pénétrait à la surface les avait éclairés jusqu'à l'âme ; sa voix était cadencée et mélodieuse comme un chant. Il aimait à marcher beaucoup dans la saison du soleil et des fleurs ; et, quand il se fiait au bras de sa femme ou d'une de ses filles, il marchait droit et ferme dans les sentiers des collines voisines de Londres, écoutant avec délices tous les bruits de la campagne et surtout le chant des oiseaux. Seulement, lorsque ses vieux amis du temps de Cromwell l'entretenaient de leurs anciennes passions politiques et que le nom de Charles Ier revenait dans la conversation, on croyait voir passer un nuage sur sa belle physionomie. Toujours républicain, il déplorait l'évanouissement de son rêve, que l'inconsistance du peuple anglais d'alors et la trahison de l'armée avaient rendu si

court; mais il regrettait surtout d'avoir donné le sang d'un roi malheureux et innocent à ce beau rêve. Ce remords, le seul de sa vie, empoisonnait tout pour lui dans le passé, même sa noble aspiration à la république.

Heureuses les théories qui s'évanouissent ou qui s'ajournent sans laisser une trace de sang sur la main! Milton n'eut pas ce bonheur : parmi tous les songes de sa belle vieillesse, il y avait une tête coupée qui saignait du haut d'un échafaud sur les têtes de deux enfants. Le rude et soldatesque Cromwell avait bien avoué ce remords à sa famille en mourant; comment le pieux et pathétique poëte de la république ne l'aurait-il pas avoué à ses enfants? Tout dans ses derniers ouvrages indique cette tristesse et ce repentir. S'il ne le confessa pas publiquement alors, c'est que Charles II régnait, et que cè repentir, honorable à avouer devant Dieu, aurait paru à Milton un lâche désaveu et une vile supplication devant les hommes.

## XXVI

On a peu de détails sur ses derniers moments; on sait seulement qu'il s'éteignit lentement dans ces loisirs qui sont le crépuscule insensible des longues vies, dernier bienfait du ciel pour ses favoris, et qui leur ménagent doucement la transition entre la vie et la mort.

Le dernier ami qui le visita avant sa fin raconte qu'il habitait une petite maison retirée et silencieuse, à l'extrémité d'un faubourg de Londres, près des prairies qui se confondent avec la ville. Les degrés de l'escalier qui conduisait à sa chambre étaient recouverts d'un vieux tapis, pour que le bruit des pas de ceux qui montaient et descendaient ne troublât pas ses rares sommeils. L'ami trouva Milton vêtu d'un manteau court et de couleur sombre, assis près de la fenêtre, les coudes appuyés sur le bras d'un siége de bois. Il n'avait plus que peu de soleils à compter ainsi sur la terre. Il s'éteignit sans douleur et sans agonie dans la nuit du 16 novembre 1674.

Il fut enseveli, par les soins de sa femme et de ses filles, à côté de la tombe de son père, dans la petite église de Saint-Gilles. La crainte de dire trop ou trop peu dans l'épitaphe d'un ennemi des Stuarts régnants empêcha de rien inscrire sur sa pierre, même son nom. Cette pierre anonyme ne conserva sa notoriété que par tradition de la paroisse, parce que sa femme et ses filles venaient souvent s'y agenouiller. Celle du Tasse, à Saint-Onuphre, porta du moins son nom; mais le chantre de Clorinde ne laissait que des larmes, de l'amour et point de ressentiments politiques après lui. Il n'avait été qu'amant et poëte, Milton avait été de plus homme d'État. Il portait la peine de son double génie.

## XXVII

La veuve de Milton languit dans l'obscurité et dans l'indigence, et mourut d'isolement peu d'années après lui. Les filles épousèrent de pauvres artisans du faubourg qu'elles avaient habité avec leur père.

Deux de ces artisans étaient tisserands. Les filles de Milton tissèrent la toile avec leurs maris. Trente ans après sa mort, quand le *Paradis perdu,* longtemps inconnu, fut devenu célèbre ; quand ses compatriotes, par une de ces vissitudes qui exhument les livres comme les hommes, eurent exhumé le poëme de Milton et couronné le poëte, comme Inès de Portugal après sa mort, quelques curieux de gloire recherchèrent dans leur obscurité les descendants du grand homme. Déborah, sa fille chérie, vivait encore dans la maison du tisserand de Spitfields, qui l'avait épousée. On lui présenta un portrait couronné de lauriers :

« O mon père ! ô mon cher père ! » s'écria-t-elle en le reconnaissant et en l'embrassant, « que ne » peux-tu sortir du tombeau pour voir ta gloire tar- » dive rejaillir sur le visage de ton enfant chérie ! »

Addison, le célèbre critique anglais, qui était en même temps ministre de la reine, obtint de cette princesse une gratification de cinquante guinées pour la pauvre Déborah.

Le grand poëte lyrique de l'Angleterre, Dryden, ayant lu le *Paradis perdu*, s'écria : « La mémoire de » cet homme nous effacera tous ! » Dryden se trompait par enthousiasme. Il y avait plus d'engouement et de patriotisme que de vérité dans l'opinion qui exalta Milton au-dessus de tous les poëtes de la Grande-Bretagne, terre de poésie. Les Anglais étaient fiers de voir un poëme épique, forme de poésie qui paraissait alors le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Les Français se firent plus tard la même illusion sur la *Henriade*. La *Henriade* est morte, le *Paradis perdu* vit encore et mérite de vivre par quelques-unes de ses pages. Mais Milton devait baisser et Shakspeare grandir de siècle en siècle dans la postérité, parce que Milton était un imitateur et que Shakspeare était un créateur. Une scène de *Roméo et Juliette* révèle plus d'âme et contient plus de larmes que tout le *Paradis perdu*. Le Tasse avait chanté le dernier des poëmes épiques. L'épopée, sorte d'apothéose ou récit des héros historiques ou des dieux imaginaires, ne sied plus au monde moderne, qui cherche ses héros dans l'histoire et son Dieu par la raison. La poésie des grands hommes est dans les événements réels de leur vie; la poésie du ciel est dans la religion; le merveilleux est dans la nature commentée par la science. Les fables, au lieu de grandir les héros, la nature et Dieu, rapetissent tout.

S'il reste une épopée à faire aux poëtes futurs,

c'est l'épopée intime du cœur humain. Un vaste poëme qui prendrait l'homme à son berceau, qui le conduirait à la tombe à travers les vicissitudes, tour à tour heureuses ou misérables, de l'existence ordinaire des hommes, qui peindrait la naissance, les âges, la famille, le toit domestique, les tendresses, les délices du foyer, la religion, les paysages, les professions, les métiers, les rencontres, les séparations, les amours, les obstacles, les déchirements, les joies, les agonies, les résignations, les morts de l'espèce humaine, et qui ferait jaillir de ces scènes vulgaires tous les sentiments, tous les cris, toutes les larmes du cœur humain, un tel poëme, encadré par un pinceau vrai et pathétique dans les magnificences et dans les tristesses de la création matérielle, serait l'épopée du sentiment, le poëme de l'homme, les *Fastes* de l'Ovide de la civilisation moderne. Le poëte qui tenterait de le chanter aux hommes de nos jours n'aurait pas besoin d'autre surnaturel que la création, d'autre merveilleux que l'infini, d'autre fable que la vérité, d'autre lyre que son propre cœur. Celui-là serait lu dans le palais et dans la chaumière, dans le camp et dans l'atelier, dans l'opulence et dans la misère, jusqu'à ce qu'un nouvel ordre de société eût transformé les conditions humaines, les hommes et les choses, en une autre civilisation inconnue qui créerait à son tour une nouvelle épopée.

Ni Milton ni Voltaire n'ont rien conçu de pareil :

voilà pourquoi la *Henriade* est surannée et pourquoi le *Paradis perdu* n'est plus qu'un monument de bibliothèque. La poésie court les rues, et les poëtes vont la chercher dans les nuages. Heureux celui qui la retrouvera où elle est, c'est-à-dire dans la vérité et partout! Celui-là n'est pas né encore.

## XXVIII

Quoi qu'il en soit, le nom de Milton est resté et demeurera mémorable à deux titres dans l'histoire des esprits éminents qui jalonnent les siècles : grand par la poésie, grand par la politique. Quant à sa poésie, nous l'avons caractérisée dans ses citations; elle est souvent imitée, mais le plagiaire dans Milton est digne de l'antiquité qu'il copie. Quant à ses actes, nous les avons réprouvés dans sa glorification du régicide. Mais, si sa plume fut un jour cruelle, son caractère civique ne fut du moins jamais bas. Il n'abandonna pas la république vaincue et martyrisée, quand elle fut trahie par Monk et par la fortune. Il ne fit ni d'ignobles excuses ni de lâches palinodies devant les Stuarts triomphants; il ne s'enfuit pas comme un coupable effrayé de la peine ou honteux du crime; il resta courageusement en Angleterre, avec la responsabilité de ses opinions et de ses actes, prêt à donner son sang à la liberté, comme il lui avait malheureusement donné son gage avec la tête de Charles Ier.

Il eut la constance dans la misère, la plus rare des vertus humaines. Il y avait eu du Marius dans les proscriptions sanglantes de la république dont il s'était fait le complice, mais il y eut du Caton d'Utique dans sa persévérance contre la tyrannie, et il y aurait eu du Lucain dans sa mort, si les Stuarts avaient eu soif du sang du poëte anglais, comme le tyran de Rome avait eu soif du sang du poëte romain. Quelle que soit la cause, les hommes ont fait une vertu par elle-même de la constance; elle semble élever l'homme au-dessus de la fortune, cette banale idole de notre fragile humanité.

Il y eut de plus, dans la vie de Milton, le Bélisaire des poëtes, trois choses qui perpétueront et qui pathétiseront sa mémoire dans l'âme des hommes chez lesquels la pitié attendrit l'admiration : sa vieillesse, son indigence et sa cécité. Homère, comme lui aveugle, était conduit de porte en porte pour chanter ses vers, par un enfant loué au prix de quelques oboles, pour le guider dans les rudes sentiers de l'île de Chio. Les enfants qui conduisaient Milton sur les collines de Londres étaient ses propres filles, nées de ses amours avec sa première femme toujours regrettée. La tendresse filiale et la reconnaissance paternelle ajoutent ainsi une tendresse et une moralité de plus à la vieillesse, à la misère, à l'infirmité du poëte anglais.

Les meilleurs portraits de Milton le représentent assis au pied d'un chêne, au coucher du soleil, le

visage tourné vers ses rayons, dictant ses vers à sa bien-aimée Déborah. Déborah est attentive à la voix de son père; sa femme, Élisabeth, le regarde comme Ève regardait son époux après la faute et le châtiment; ses deux plus jeunes filles lui cueillent des fleurs des prés pour lui faire respirer quelques odeurs de l'Éden qui viennent de parfumer ses songes. On pense involontairement à ce que deviendront cette épouse et ces jeunes filles après la mort de ce beau et auguste vieillard, et le poëte, ainsi reproduit, est plus pathétique que le poëme.

Heureux les hommes qui ont ainsi une larme sur leur gloire! Cette gloire alors descend jusqu'au cœur, et c'est dans le cœur seul que le poëte est véritablement immortel.

---

# MADAME DE SÉVIGNÉ

(1626-1696 DE JÉSUS-CHRIST)

---

## I

La gloire a ses hasards, ou plutôt elle a ses mystères, car il y a une raison à tout ; nous appelons mal à propos mystère cette logique secrète des choses humaines, que notre irréflexion n'a pas assez approfondie, et dont nous attribuons les effets au hasard au lieu de les attribuer à leur véritable cause.

Disons d'abord quel est ce hasard qui nous frappe l'esprit au seul nom de madame de Sévigné. Nous chercherons ensuite si la gloire de ce nom est bien en effet un hasard, et nous expliquerons le mystère de cette immortalité d'un commérage devenu un des plus grands vestiges d'un des plus grands siècles. Le hasard, le voici :

Une femme obscure, une pauvre veuve, mère de deux jeunes enfants, sans importance personnelle

dans la nation, sans rang à la cour, sans nom qui attire d'avance sur elle l'attention de son pays, sans le prestige des dignités qu'elle aurait recueillies d'un père ou d'un mari, sans haute fortune, sans grande parenté parmi ceux qui remuent les affaires de son temps, sans faveur et même sans distinction du roi qui règne, cachée tantôt dans une rue d'un quartier subalterne de Paris, tantôt dans les allées d'une métairie de la Bourgogne ou de la basse Bretagne, cette veuve oisive s'assied les soirs d'été à l'ombre de son arbre *des Rochers*, se recueille les soirs d'hiver au coin de son feu de Paris, écoute son cœur, regarde par un coin de fenêtre ou d'horizon la *figure du monde qui passe*, prend la plume, la laisse courir à son caprice sur son genou, s'épanche avec sa fille, cause avec ses amis, chuchotte avec les absents, s'entretient avec elle-même ou avec Dieu, jette jour par jour lettres et billets à la poste, ne pense ni au public, ni à l'art d'écrire, ni à la postérité, ni à la gloire, et se trouve tout à coup et à l'improviste avoir construit, non-seulement le monument littéraire le plus original, le plus varié, le plus national de son siècle, mais peut-être le monument le plus intime et le plus pathétique du cœur humain dans tous les siècles. Le temps a marché, des curieux ont décacheté les lettres : le babillage est devenu génie, le commérage est devenu histoire, le chuchotement est devenu un des plus longs bruits de la postérité.

Voilà le hasard. Et maintenant voyons le mystère.

## II

Le mystère? Il est en deux mots : c'est que l'intérêt des choses humaines n'est pas dans la grandeur des situations ou des événements, mais dans l'émotion de l'âme où ces situations et ces événements retentissent. L'âme est aux choses humaines, petites ou grandes, ce que l'air est au bruit : le véhicule du son. Vous aurez beau frapper les plus grands coups sur le métal le plus sonore, si l'air manque ou s'il est raréfié, vous n'entendrez rien, l'écho sera muet ; sans air, point de bruit ; sans âme, point d'impression, et de là point d'intérêt, et de là encore point de gloire. C'est le secret du cœur humain, qui ne peut être ému que par consonnance avec ce qui a été ému avant lui.

Or, il y a des âmes cachées au monde, plus émues et par conséquent plus sonores que tout le siècle dans lequel Dieu les jette comme il jette des échos dans le secret des forêts et des antres ; on ne les voit pas et on les entend jusqu'à ce que le bûcheron ait renversé les arbres ou que le temps ait réduit le roc en poussière. Ces âmes communicatives, véhicules des impressions et des retentissements de leur propre cœur ou des bruits de leur siècle, s'interposent puissamment par leur nature émue et

vibrante entre le monde et nous, et nous forcent à penser et à sentir en elles et par elles, quand nous voudrions en vain leur échapper. Elles sont l'élément sensible, le milieu sympathique (pour nous servir d'un terme matériel) à travers lequel nous percevons tout, le présent, le passé, et souvent nous-mêmes. Aussi qu'arrive-t-il dans les jeux de la réputation et de la gloire littéraire? Il arrive que des êtres inaperçus de leurs contemporains, des hommes cachés, des femmes obscures, quelquefois des âmes anonymes, comme l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, sont en réalité plus grands et plus immortels que tout leur siècle, et que, pendant que les hommes qui remuent à grandes brassées les choses humaines, qui bouleversent les empires, qui manient les sceptres, qui agitent les assemblées, qui administrent les affaires publiques, qui font l'histoire ou qui l'écrivent, s'efforcent de créer un grand bruit permanent après eux autour de leur nom, ces hommes sont supplantés dans la gloire par quelqu'un qu'ils n'avaient pas même aperçu sous leurs pieds dans la foule, par un pauvre moine comme l'anonyme de l'*Imitation*, par un pauvre horloger comme J. J. Rousseau, par une pauvre femme comme madame de Sévigné. La postérité sait à peine le nom des prétendus grands politiques, grands poëtes, grands orateurs, grands écrivains, qui monopolisaient la renommée du temps, et elle écoute après des siècles les plus secrètes palpita-

tions du cœur de ces êtres ignorés, comme si ces palpitations étaient les plus grands événements de l'humanité. Ils le sont en effet; car les choses ne sont rien, c'est le cœur humain qui est tout dans l'homme. La gloire le sait bien, elle: voilà pourquoi elle prend ses vrais et éternels favoris, non dans ceux qui lui font le plus de bruit, mais dans ceux qui lui font les plus pathétiques confidences de l'âme.

Tel est, selon nous, le mystère de la renommée toujours croissante de madame de Sévigné. Maintenant racontons sa vie.

Mais, non. Avant de raconter sa vie, disons, pour qu'on le comprenne bien, un mot du genre de littérature qui lui vaut l'intérêt du monde, qui n'existait pas avant elle, qu'elle a créé, et qui ne peut être caractérisé, selon nous, que par un mot: *la littérature domestique,* le génie du foyer, le cœur de la famille.

## III

Il y a deux centres entièrement différents auxquels aboutissent les pensées, les actes, les écrits de l'homme dans nos sociétés modernes, et même dans les sociétés de tous les âges : le public, ou la famille, ce public restreint caché derrière les murs du foyer et resserré par des liens plus étroits autour du cœur.

Il n'est pas vrai, comme on a affecté de le dire de nos jours pour autoriser la destruction de la famille par un individualisme impossible ou par un communisme brutal, que ce soit la société politique qui ait fait la famille ; c'est la nature. Heureusement pour le genre humain, dont la conservation est placée au-dessus de nos aberrations et de nos rêves, ce n'est pas sur une loi humaine que la famille est fondée, c'est sur une loi de Dieu, c'est-à-dire sur un instinct. Les instincts sont le droit divin de la constitution de l'humanité ; on ne les discute pas, on les subit. L'esprit véritablement philosophique ne se révolte pas contre les instincts ; il s'abîme, au contraire, dans la contemplation de la sagesse infinie et de la bonté suprême qui a chargé la nature elle-même de nous promulguer le premier article de cette constitution du genre humain.

## IV

La Providence, par une loi aussi mystérieuse qu'elle est clémente, a voulu que l'espèce humaine ne se créât et ne se conservât que par l'amour. Elle a placé une passion sympathique aux sources de la vie pour enfanter l'homme, et une affection sympathique aux sources de la famille pour perpétuer la société. Par un mystère de notre origine qui est en même temps une révélation de notre destinée, l'être isolé peut vivre, mais il ne peut se perpétuer ;

il suffit d'être un pour exister, il faut être deux pour créer. L'unité est inféconde, le couple est éternel.

De ce couple naît, par l'amour, un troisième être qui le complète : c'est le fruit de l'amour, c'est l'enfant. Jusqu'à la naissance de l'enfant, il y avait union ; il n'y avait pas encore famille ; l'esprit de famille, c'est-à-dire d'amour conservateur, multiplié par l'être nouveau qui l'inspire et qui le ressent, naît avec le premier enfant dans l'âme du père et de la mère, et remonte par une réciprocité instinctive aussi de l'enfant à la mère et au père. L'enfant les aime parce qu'il en est aimé. Voilà le groupe achevé. Voilà la trinité de la nature, d'où jaillit et rejaillit l'amour comme l'esprit saint de l'humanité, l'esprit de famille.

## V

Quand la famille se développe et se multiplie dans d'autres enfants ou petits-enfants, avec elle se multiplie et se diversifie sous mille formes nouvelles, et dans mille proportions inégales et graduées, cet amour allumé à son premier foyer, le sein de la mère ; foyer dont chacun emporte et rapporte une parcelle au groupe commun dont il fait partie. Les rapports entre ces différents membres du groupe humain s'étendent, se diversifient, se combinent à l'infini de l'un à l'autre, d'un seul à tous, de tous à un. C'est ce qu'on appelle la parenté : parenté du

sang, parenté de l'âme, qui se resserre ou se relâche à mesure que chacun de ces rejetons de la famille porte dans ses veines ce sang plus rapproché ou plus éloigné de sa source, et qu'il conserve aussi plus ou moins de cet amour qui coule dans son cœur avec cette séve de l'arbre humain. Ainsi il y a l'amour parallèle du père pour la mère, de la mère pour le père, l'amour descendant du père et de la mère pour le premier-né, l'amour remontant du premier-né au père et à la mère, l'amour rayonnant du frère au frère, de la sœur à la mère, au père, au frère, des oncles et des tantes aux neveux et aux nièces, des neveux et des nièces aux oncles et aux tantes; du petit-enfant à l'aïeule et de l'aïeule aux petits-enfants, jusqu'à la dernière génération, que la brièveté de la vie ou sa longévité nous permet d'atteindre de l'œil, du cœur ou de la pensée; enfin, l'amour répercuté, attiédi, mais conservant encore une sympathique réciprocité et une douce chaleur entre les enfants de ces frères, de ces sœurs, de ces petits-enfants, tant que la séve, le nom et la mémoire de la racine commune se perpétuent dans les rameaux. L'esprit de famille se forme de ces rejaillissements à l'infini, de toutes ces affinités directes ou indirectes de cœur à cœur, qui vont se refroidissant à mesure qu'elles divergent des trois premiers cœurs, mais qui gardent, même à la circonférence la plus éloignée, un peu de la température du premier foyer.

Le même sang puisé à la même veine, le même lait sucé à la même mamelle, le même nom dont chacun porte la responsabilité (modeste ou illustre, peu importe), mais solidaire, nom qui ne peut se ternir ou se glorifier dans un seul sans se glorifier ou se ternir un peu dans tous ; la même fortune qui fait vivre largement ou étroitement toute la race du domaine séculaire de la maison, par l'héritage aggloméré ou subdivisé, selon le petit nombre ou le grand nombre des enfants ; la même maison paternelle à la ville ou aux champs, dont le toit a caché tous ces berceaux pendant l'enfance de la famille, et dont l'ombre nous suit jusqu'aux derniers jours de la vie ; les mêmes traditions, ce ciment des idées qui tient ensemble les piétés, les habitudes, les mœurs, les sentiments innés du groupe héréditaire ; enfin les mêmes souvenirs des leçons, des entretiens, des travaux, des voisinages, des amitiés, des plaisirs, des hospitalités, de l'aisance, de la gêne, du bonheur, des larmes, des naissances, des morts, des espérances, tristes ou doux mystères du même foyer, tout cela compose, même à notre insu, autour de nos cœurs, une atmosphère d'impressions ineffaçables qui nous pénètre par tous nos sens moraux comme par tous nos sens corporels, atmosphère à laquelle il est impossible d'échapper, qui n'a pas la rigidité froide d'une législation sans doute, mais qui a la toute-puissance de la nature.

C'est ce qui fit que dans les temps primitifs où tout était inné et rien écrit, dans les sociétés naissantes où les lois n'étaient que les inspirations de nos instincts, le souverain n'était que le père, la tribu n'était que la famille, la nation n'était que la fraternité du sang dans une collection de tribus. On a pu détrôner le patriarche, on a pu réduire bien au delà du juste l'autorité paternelle, on a pu détruire la tribu et l'absorber dans l'Etat; mais on ne détruira jamais la famille, elle subsistera éternellement comme l'heureuse protestation de la nature contre l'absorption de l'État, elle subsistera avec la propriété héréditaire, sa base divine, contre le communisme, cette révolte impuissante de l'utopie contre l'instinct.

## VI

On conçoit qu'un groupe d'êtres si distincts et si intimement liés les uns aux autres au milieu du grand groupe national doit avoir non-seulement ses lois, ses mœurs, ses sentiments, ses devoirs, ses relations à part, mais même sa littérature. C'est cette littérature que nous avons appelée en commençant la *littérature domestique ou familière*, genre dont madame de Sévigné est la plus complète et la plus admirable expression.

Cette littérature est de sa nature toute confidentielle. La maison est murée comme la vie privée. On

n'y parle ou l'on n'y écrit qu'à demi-voix, pour être lu ou entendu au coin du feu des parents et des proches. Les bruits de la maison ne se répandent pas sur la place publique. Ce qu'on publie pour le monde a un accent, ce qu'on confie aux siens en a un autre. On écrit pour le public ou pour la postérité des poëmes, des histoires, des philosophies, des harangues, des romans, des livres; on n'écrit pour la famille que des lettres. La famille n'a donc, comme l'amitié ou l'amour, qu'un seul genre de littérature : la correspondance. Quand la correspondance a le génie de l'agrément, comme l'a eu celle de madame de Sévigné, la famille, après la mort, laisse une à une envoler les feuilles mystérieuses; le siècle les recueille, tous les siècles les lisent, et le dialogue à voix basse entre une mère et sa fille devient l'entretien de la postérité. Voilà l'histoire de madame de Sévigné. En décachetant ses lettres, on a enlevé le sceau de son cœur, mais ce n'est pas seulement le sceau de son cœur qui a été brisé par cette indiscrétion, c'est le sceau du siècle où elle a vécu.

Cette femme, du fond de sa masure des Rochers, est l'écho d'un règne. C'est ce qui fait que la correspondance de madame de Sévigné, quelque intime qu'elle soit, est cependant essentiellement historique; c'est ce qui fait aussi que ce livre, écrit par une femme qui écoutait aux portes d'une cour, est très-aristocratique; que, pour s'y complaire, il faut être né ou avoir vécu dans les régions élevées

de la société élégante auxquelles ces lettres font de perpétuelles allusions, allusions qu'on ne goûterait pas si on n'en savait pas un peu la langue, les demi-mots et les mystères ; c'est ce qui fait enfin que ce livre, quoique éminemment national, ne sera jamais populaire. Si madame de Sévigné, au lieu d'être une femme de haute naissance écrivant pour des courtisans, n'eût été qu'une tendre mère vivant dans les conditions communes de l'existence et écrivant pour une famille d'un étage plus bas dans la vie, son livre, plus accessible, plus intelligible et plus sympathique à toutes les classes qui ont une âme, ne serait pas seulement les délices du monde raffiné, il serait le manuel de toutes les familles, le diapason du cœur humain.

## VII

Qu'on nous pardonne un souvenir d'enfant qui tient à ce récit. Nous avons appris à lire dans ce livre ; une mère, élevée dans les élégances d'esprit d'une cour, et reléguée après sa jeunesse par la modicité de sa fortune dans une retraite rurale semblable aux Rochers de madame de Sévigné, trouvait dans cette femme, outre les analogies d'esprit et de cœur, tous les souvenirs du monde aristocratique qu'elle avait fréquenté, tous les recueillements de la solitude champêtre qu'elle habitait avec ses enfants, et tous les épanchements pieux de son cœur

de mère qui couvait un nid contre les vents de la vie. Ce livre, ouvert, fermé, rouvert à toutes les pages, était sans cesse sur la tablette de pierre fruste de la cheminée. Quand nous avions bien mérité du jour par nos leçons bien apprises sous les arbres du jardin et bien récitées sur les genoux maternels, on nous récompensait en nous lisant quelques lettres choisies et appropriées à nos années, celles surtout où la mère parle à sa fille de ses bois, de son allée, de son chien, de ses rossignols, de sa piété, de ses méditations religieuses au coucher du soleil sur la terrasse de Livry, de son oncle, l'obligeant abbé de Coulanges, de ses amis et de ses voisins venant la distraire de ses plantations ou de ses rêveries du soir. Nous connaissions les sentiers des Rochers et les parterres de Livry comme ceux de notre petit domaine paternel. Ces lieux et ces impressions faisaient corps avec nos pensées de dix ans. Nous voyions notre mère dans cette mère; nous nous voyions nous-mêmes dans ces enfants.

Depuis, le livre m'était tombé des mains. Il y avait assez de tendresse pour tous les âges, il n'y avait plus assez de passion pour ma jeunesse.

## VIII

Enfin, un jour, le hasard d'une chasse égarée dans les forêts de la haute Bourgogne me conduisit au revers d'une colline boisée, d'où se découvrait

à travers les feuilles jaunies et les brumes transparentes de l'automne une large vallée au-dessous de moi. Des prairies en formaient le bassin; une rivière de quelques pas de largeur, traversée à gué par des troupeaux de vaches blanches et de bœufs roux, y serpentait sous une double haie de grands saules. Le vent de l'eau, en retournant les feuilles, les faisait miroiter comme des lames d'argent. Cette rivière sans cours et sans murmure semblait sortir au midi de l'ombre d'une vaste étendue de bois, comme un égouttement de la brume sur les innombrables rameaux; du côté du nord, elle étincelait au soleil couchant aussi loin que l'œil pouvait la suivre entre d'autres falaises boisées qui s'entrecroisaient pour la resserrer ou qui s'entr'ouvraient pour lui laisser passage. Excepté le bassin herbeux de la vallée, tout était forêt continue à l'horizon; un ciel bas et opaque pesait sur la contrée; le silence n'était interrompu de loin en loin que par le mugissement répercuté de quelque vache qui appelait son petit aventuré sur les berges fangeuses de la rivière et par la cognée des bûcherons qui dépeçaient çà et là de grands chênes abattus sur la lisière des bois et qui en entassaient les bûches écorcées en piles rouges comme le sang au bord de la rivière. Une fumée de feu de charbonnier s'élevait d'une clairière à quelque distance et montait en spirale lourde et bleuâtre vers les nuages, comme l'haleine d'un feu trop mouillé de rosée.

C'était la saison et l'heure où les brouillards humides qui sortent des bois rampent sur l'herbe, montent, descendent au plus léger mouvement de l'air, se déchirent, se recomposent, s'éclaircissent de nouveau à un rayon de soleil, et, par leurs ondulations convulsives, semblables à celles des grandes vagues, imitent tout d'une mer tempétueuse, excepté son bruit.

Tout à coup, au-dessus de ce lit mouvant des brumes, je vis transpercer et surgir, comme une coque de navire en perdition, une tour noire, au faîte de laquelle une volée de corneilles s'ébattait en jetant des cris ; deux autres tourelles sortirent peu à peu de l'ombre éclaircie, comme si on les avait dépouillées lambeau par lambeau de leur linceul de brume qui retombait à leurs pieds ; puis le toit rouge d'un haut et large donjon carré ; puis la longue façade grise d'un château démantelé, percé irrégulièrement de fenêtres hautes ou basses, où le lierre des fossés se cramponnait par touffes aux grillages de fer. Les parapets éboulés de ces fossés trempaient par brèches dans l'eau stagnante qui servait d'abreuvoir aux bœufs et aux poulains ; le pont-levis, dont les chaînes brisées et inutiles pendaient comme deux branches de gibet au-dessus de la porte, était remplacé par une chaussée en pierre. Des charrettes dételées et des gerbes éparses en jonchaient le sol. Une paysanne en sabots jetait du grain aux poules sur les marches d'une porte en ogive, dont les écussons mutilés par le marteau de

la révolution populaire ressemblaient à un stigmate blanc de boulet sur un mur de rempart. Une seule cheminée fumait en tourbillons d'une fumée noire et épaisse de fagots sur tout le vaste édifice. Les fenêtres, au lieu de réverbérer le soleil couchant sur des vitres, dégorgeaient par toutes leurs ouvertures ou leurs lucarnes la paille et le foin de la dernière récolte. Des batteurs en grange faisaient entendre le bruit cadencé de leurs fléaux dans la grande salle des gardes. On voyait que le château était devenu une ferme; mais, par une vicissitude assez ordinaire à ces édifices des siècles passés, trop vastes pour leur possesseur actuel, la ferme était devenue château.

A quelques centaines de pas de l'édifice principal, une maisonnette, adossée à des écuries et à des granges, semblable à un cottage anglais des bois de Richmond ou de Windsor, éclatait de jeunesse, de propreté, d'élégance, au milieu d'une pelouse enceinte de barrières peintes à l'huile et entrelacées de roses tardives et de jasmins odorants. Les fenêtres à grandes vitres de cristal éblouissaient les yeux de la réverbération des derniers rayons du jour; la fumée imperceptible de bois sec en sortait de plusieurs cheminées en fonte, comme pour inviter les hôtes; des palefreniers en vestes jaunes y promenaient des chevaux sellés sur des allées de sable devant la porte; des maîtres ou des visiteurs apparaissaient et disparaissaient sur le seuil; tout y annonçait la vie, le mouvement,

l'opulence d'un foyer d'automne habité par une famille hospitalière.

J'ignorais tout, le château, la ferme, le cottage, les maîtres anciens, les maîtres nouveaux, et jusqu'au nom de la vallée où la voix des meutes sur la piste du chevreuil m'avait emporté.

## IX

Pendant que je contemplais, immobile, cette contrée inconnue et cette ruine sans nom pour moi, j'entendis galoper un cheval sur ma trace, et je fus rejoint par un ami, un de mes compagnons de chasse, M. de Capmas. Il habitait depuis plusieurs années la petite ville de Semur, capitale pittoresque de ces forêts, de ces rochers et de ces torrents : homme déjà mûr, mais toujours jeune, que sa passion pour la chasse et son aimable cordialité avaient rendu familier et cher à tous les foyers de la haute Bourgogne. Il aimait les vers et la littérature autant que la voix des chiens dans les forêts et le galop des chevaux sous les voûtes de feuilles ; cette analogie de goûts nous avait naturellement liés. Il fut depuis un de mes compagnons de tente dans les déserts de la Mésopotamie et aux rochers de la Palestine. Hélas ! il n'habite plus ici-bas que dans ma mémoire ; mais il est un de ces absents dont on fait toujours commémoration et dont le souvenir sourit jusque dans la mort !

« Savez-vous où nous sommes? » me dit-il avec l'accent d'interrogation fine et suspendue d'un homme qui aime à causer une surprise agréable.

« Non, » lui dis-je, « mais c'est un des plus mo-
» roses paysages et une des plus mélancoliques
» ruines que j'aie jamais rencontrées dans nos
» chasses.

— » Je le crois bien! » reprit-il, « mais cette
» vallée et ce château vous donneraient bien plus
» d'émotion aux yeux et au cœur si vous en saviez
» le nom et si je vous disais de qui ces ruines fu-
» rent le berceau?

» Où sommes-nous donc? » lui dis-je.

« A Bourbilly, » me répondit-il, « château de
» madame de Sévigné! »

A ce nom, le paysage, indifférent et mort tout à l'heure, s'illumina soudain pour moi comme si on avait allumé un phare sur toutes les tourelles du château et sur toutes les collines du morne horizon ; je crus voir les ondes paresseuses et les flaques d'eau extravasée du Serin dans les prairies réfléchir l'image de cette enfant aux cheveux blonds, devenue l'enfant chérie de son siècle ; je crus entendre son nom murmuré par la rivière, par les feuilles, par les échos des vieux murs, et jusque par les cris des corneilles effarées autour des créneaux du donjon. Puissance d'un nom qui vit et qui fait revivre toute la contrée morte à laquelle il a été une fois identifié !

## X

Toutes les pages du livre, chéri de ma mère et depuis longtemps fermé, se rouvrirent et se répandirent en intarissables émotions de souvenir; mais aucune page ne valait pour moi celle que le hasard venait d'écrire et de peindre dans cette vallée sous mes yeux.

Un autre hasard servit mieux encore ma piété historique pour cette mémoire qui se confondait dans mon cœur avec celle de ma mère. Le propriétaire actuel du château et des bois de Bourbilly était un ami de mon compagnon de chasse. Il nous reçut en hôte cordial, heureux de secouer la poussière du monument dont son culte pour madame de Sévigné l'avait rendu possesseur, et de nous conduire pas à pas sur toutes les traces que cette famille, devenue par le génie la famille de tout le monde, avait laissées dans ces sillons, dans ces allées, dans ces salles et sur ces écussons, sur ces toiles enfumées suspendues aux murs du château. Nous passâmes deux jours et deux nuits dans ce pèlerinage de souvenirs et de sentiment. L'histoire de madame de Sévigné partait de là à l'âge de dix ans et revenait là dans sa vieillesse; c'était le cycle de sa vie, il n'y avait qu'à regarder et à lire pour revivre avec elle toute cette vie.

## XI

C'était là en effet qu'elle était née, ou du moins qu'elle avait été allaitée et bercée au printemps de l'année 1626, époque où sa mère, qui l'avait mise au monde pendant un séjour à Paris, la rapporta dans ce nid de famille ; c'est là que ses yeux s'étaient ouverts à la lumière, qu'elle avait essayé ses premiers pas sur ces dalles, balbutié les premiers mots sous ces voûtes, reçu, pendant les années où l'âme émane des lieux, les premières impressions de cette nature, joué dans ces prairies comme le chevreuil de ces forêts, et respiré, avec cet air élastique et toujours frissonnant de la haute Bourgogne, cette vigueur de santé et cette impressionnabilité des sens qui donnèrent à son teint ces *roses* célèbres, et à son âme ce perpétuel frisson de sensibilité, prélude du génie quand il n'est pas le prélude de la passion.

J'étudiais avec complaisance les analogies mystérieuses de ce paysage serein sur un horizon grave avec l'esprit de cette femme mobile dont le sourire éclate sur un fond caché de mélancolie. Qui ne connaît pas le site ne connaît pas la plante, disent les Persans ; l'homme est plante jusqu'à un certain âge de la vie, et l'âme a ses racines dans le sol, dans l'air et dans le ciel qui ont formé les sens.

## XII

Le père de madame de Sévigné, gentilhomme de haute naissance du Charolais, transplanté dans la haute Bourgogne, était fils de Christophe de Rabutin, baron de Chantal, dont il possédait le fief, près d'Autun, et seigneur de Bourbilly, terre près de Semur.

Christophe de Rabutin avait épousé mademoiselle de Chantal, fille d'un président au parlement de Dijon. A la mort de son mari, tué à la chasse à l'âge de trente-six ans, sa veuve, éprise d'une vénération mystique pour saint François de Sales, gentilhomme de Savoie et évêque de Genève, abandonna la maison de son beau-père infirme et ses enfants pour suivre comme une Madeleine les conseils de la perfection chrétienne la plus raffinée en désertant les devoirs de la vie commune. Elle cessa d'être mère selon la nature pour devenir mère selon la grâce d'un ordre monastique de femmes connues sous le nom de sœurs de la Visitation. Saint François de Sales, homme dont la candeur ne cherchait pas la vertu hors de la nature, détourna longtemps sa prosélyte d'une obsession qui l'édifiait, mais qui lui était importune. La baronne de Chantal s'obstina; elle passa sur le corps de son fils qui s'était jeté sur le seuil de la porte pour l'empêcher de sortir de sa maison et d'entrer dans un monastère; elle

s'attacha au saint, elle entretint avec lui une correspondance spirituelle; elle fut fondatrice; elle devint sainte. C'est sous ce titre que son ordre la vénère aujourd'hui. Ses religieuses en ont fait leur patronne; mais elle n'est ni celle des mères ni celle des orphelins.

## XIII

Ce fils, dont la baronne de Chantal avait franchi le corps pour quitter le monde, fut le père de madame de Sévigné. Il épousa Marie de Coulanges, fille d'un conseiller d'État. Remarqué à la cour par son esprit, à la guerre par sa bravoure, dans quelques duels du temps par sa main prompte à l'épée, il mourut sur le champ de bataille contre les Anglais, à la Rochelle. Grégorio Léti, l'historien de ce temps, dit que M. de Chantal tomba sous l'épée de Cromwell lui-même. Trois chevaux tués sous lui et vingt-sept coups de lance sur le corps attestent son héroïsme.

Sa veuve lui survécut peu. Leur enfant n'avait que six ans à sa mort. Cette enfant, Marie de Rabutin-Chantal, qui devait être un jour le prodige des mères, ne connut ainsi aucune des tendresses de mère; elle inventa la passion maternelle à elle seule. Son aïeule, la baronne de Chantal, tout absorbée dans la fondation de ses quatre-vingts monastères, relégua sa petite-fille orpheline aux soins de

sa famille maternelle. On lui donna pour tuteur le vieil abbé de Coulanges, son oncle, qui possédait le prieuré de Livry, près de Paris. Cet oncle devint un père pour l'orpheline. On ignore comment ce vieux abbé, régulier sans rudesse, tendre sans faiblesse, éleva cette enfant sans mère; mais, à quinze ans, une jeune fille accomplie en beauté, en grâce, en instruction sérieuse et en talents précoces, sortit de la solitude de Livry et éblouit, dès sa première apparition, le monde.

## XIV

Ce qu'on appelait le monde alors, c'était la place Royale à Paris, quartier aristocratique, renfermant entre quatre rangs d'arcades ténébreuses une place plantée de quelques tilleuls. Mais ce quartier était habité par l'élite de la noblesse et de la littérature françaises. C'était le vestibule des Tuileries, le portique de la cour. Pour aller aux honneurs, à la considération, à la renommée, à la gloire, on passait par là. Il y a des pavés qui anoblissent. L'orgueil, la vanité, la prééminence de race ou de profession, sont si inhérents à la nature humaine, qu'on se fait un privilége d'une arcade ou d'une fenêtre sur la rue comme d'un trône dans un palais.

La famille de Coulanges la présenta à la cour. Son portrait écrit par madame de la Fayette, les exclamations échappées à tous ses contemporains

illustres, tels que Ménage, Chapelain, Bussy-Rabutin, et les nombreux portraits peints par les meilleurs artistes de son époque expliquent l'attention unanime qui se fixa sur cette jeune fille. Elle fut enveloppée d'enthousiasme et d'amour; son premier pas dans le monde trouva l'accueil dans tous les yeux; cet accueil qu'elle devait à son visage ouvrit son âme à la sérénité. C'est le privilége de la beauté d'éclore ainsi au milieu de la douce chaleur qu'elle inspire, de la ressentir elle-même et de commencer la vie par la reconnaissance. Ce premier regard du public est un miroir où la vie sourit ou se fronce aux yeux d'une jeune femme, et la prédispose pour jamais à se féliciter ou à s'attrister de l'existence. C'est la physionomie de sa destinée qui lui apparaît en un coup d'œil. Tout dans cette physionomie du monde où elle entrait fut caressant pour la belle orpheline. Elle sentit que la nature l'avait créée pour être l'heureuse favorite, non d'un roi, mais d'un temps. Elle aima en retour, dès la première heure, ce monde qui l'aimait.

« Je ne veux pas vous écraser de louanges, » lui écrivit à son début madame de la Fayette, dont l'esprit et le style faisaient autorité dans cette société aristocratique et lettrée du dix-septième siècle; « je ne veux pas m'amuser à vous dire que » votre taille est admirable, que votre teint a une » fleur..., que votre bouche, vos dents, vos che-

» yeux sont incomparables... Votre miroir vous le » dit mieux; mais, comme vous ne parlez pas » devant votre miroir, il ne peut vous dire ce que » vous êtes quand vous parlez... Sachez donc, si » par hasard vous l'ignorez encore, que votre esprit » pare et embellit tellement votre beauté, qu'il n'y » en a point sur la terre d'aussi enivrante, lorsque » vous êtes animée dans une conversation sans » contrainte. Tout ce que vous dites vous sied si » bien, que l'éclat de votre esprit en ajoute à votre » teint et à vos yeux; et, quoiqu'il semble que » l'esprit n'impressionne que les oreilles, il est » pourtant certain que le vôtre éblouit par votre » physionomie même les yeux... Quand on vous » écoute, on cède à la beauté du monde la plus » achevée!... »

## XV

Le pinceau de Mignard, plusieurs années après ce portrait écrit, nous rend ses beaux cheveux blonds foncés, ondés sur le front comme de petites vagues écumantes au souffle de l'inspiration, et surmontés d'une branche de citronnier en fleur; l'ovale déprimé des joues vers la bouche par la mélancolie, puis légèrement renflé pour donner de la solidité après la délicatesse au menton; un front dont la douce convexité fait glisser la lumière comme une transparence de la pensée; des tempes

qui palpitent, des yeux bleus qui rêvent en regardant, des paupières fines, plissées, veinées d'azur et d'albâtre, qui voilent à demi le globe de l'œil; un nez grec et effilé à son confluent avec le front, fortement noué à l'extrémité par le muscle relevé entre les ailes roses des narines; des lèvres qui se reposent l'une contre l'autre d'avoir souri, et qui reprennent peu à peu l'inflexion de la gravité habituelle; une peau à petits grains où courent mille frissons visibles; cette fleur printanière de teint qu'elle avait apportée de ses montagnes natales et qui ne se flétrit jamais, au récit de ses contemporains, même sous les années et sous les larmes; une physionomie si mobile et si fugitive qu'on peut lui prêter autant d'expressions qu'il y a de nuances dans les sentiments d'une âme féminine; enfin un buste digne de porter cette tête, large aux épaules, fuyant aux bras, libre au sein, svelte à la ceinture, propre à donner à l'attitude ou à la démarche cette dignité, ce mouvement, cette cadence des pas qui rendent la taille d'une femme, quand elle se lève, inexprimable en mesures et en nombres, mais qui font qu'elle remplit à vos yeux l'espace et qu'elle s'agrandit jusqu'au ciel. C'est ce prestige de l'atmosphère qui rend dans ses portraits madame de Sévigné plus grande que nature. On sent que le peintre, ébloui comme un amant, a voulu répandre autour de cette figure une atmosphère, et qu'il ne peint pas des contours bornés, mais une

impression infinie, éparse et invisible autour de la beauté !

## XVI

Telle était à dix-huit ans, et telle après quarante ans, cette physionomie où l'éblouissement du premier moment se changeait en attrait et en éternelle mémoire dans tous ceux qui la voyaient, ne fût-ce qu'une heure.

Il n'y eut qu'un cri à la cour sur la merveille de la maison de Coulanges. Cette faveur du monde n'altéra pas la modestie de la jeune fille. Elle avait contracté dans la solitude de son adolescence à Livry, dans la lecture des livres graves, dans la société des philosophes jansénistes, voisins et amis de son oncle, une réflexion précoce, une piété solide, des goûts d'esprit, des exercices d'études qui la rendaient plus apte à devenir une seconde Héloïse chez Fulbert qu'une favorite évaporée de cour. Son nom, sa grâce, sa fortune de trois cent mille francs, dot considérable pour le temps, son titre de fille unique, qui permettait aux aspirants à sa main de ne devoir son cœur qu'à sa préférence, la firent rechercher pour épouse par les fils des plus hautes maisons de Paris. Elle leur préféra un jeune gentilhomme breton, Henri de Sévigné ou de Sévigny, parent et protégé du cardinal de Retz.

L'abbé de Coulanges, quoique de mœurs sévères, était lié de subordination et de déférence avec ce coadjuteur de Paris. Étourdi, débauché et factieux, le cardinal de Retz, toujours flottant entre la petite intrigue, la grande ambition et la licencieuse volupté de son temps, était l'Alcibiade mitré de la Fronde. On ne pouvait s'empêcher de l'aimer en le méprisant, comme un enfant à qui la fortune avait donné pour amusement le peuple, le parlement, la cour et l'Église, et qui n'avait fait de tout cela qu'un jouet. Un reste de popularité attaché à son nom par la Fronde, et un reste de respect attaché à son titre ecclésiastique par l'Église, lui laissaient alors une certaine considération dans le monde; son esprit charmant et léger couvrait les inconséquences de son caractère; on croyait à sa fortune, même après qu'il l'eut dissipée. L'abbé de Coulanges espérait bien d'un jeune militaire protégé par un futur archevêque de Paris. Le cardinal de Retz avait assez de génie pour s'élever un jour au rang de Richelieu et de Mazarin, s'il n'avait pas dévoré d'avance sa haute fortune dans les petites factions. Mademoiselle de Chantal ne vit dans le marquis Henri de Sévigné qu'une charmante figure, une bravoure romanesque, une élégance martiale, un nom bien apparenté à la cour et un attrait pour elle qu'elle inspirait à toute la jeunesse du temps et qu'elle ne ressentait que pour lui seul. Mais ces grâces du marquis de Sévigné cachaient, sinon des

vices, au moins des légèretés d'âme, de mœurs et de caractère qui ne pouvaient se fixer à rien, pas même au bonheur. Le premier pas de cette jeune femme si digne de la constance d'un mari la jeta dans le piége d'un amour ardent en elle, léger et fugitif dans monsieur de Sévigné. « Il aimait par- » tout, » dit Bussy dans ses mémoires, » et il n'aima » jamais rien d'aussi aimable que sa femme. Il » l'estimait sans l'aimer; elle, sans pouvoir l'esti- » mer, ne put jamais cesser de l'aimer. »

## XVII

Ce mariage la lança dans un nouveau monde. Les factions, décapitées par la hache du cardinal de Richelieu, avaient renoué après lui leurs tronçons sanglants et étaient ressuscitées en guerres civiles. Richelieu avait semé la vengeance avec le sang. C'est la suite naturelle de toute terreur. On fait honneur à ses exécutions d'avoir éteint les factions dans les supplices; c'est lui qui les rendit plus implacables et plus nationales en les désespérant. Les princes, les nobles, le parlement, le peuple, se jetèrent dans les rébellions armées et dans les séditions civiles pour échapper aux échafauds ou à la tyrannie dont ce Sylla en robe de pourpre les avait épouvantés.

Mazarin, mille fois plus politique parce qu'il était plus pacificateur et plus humain, paraît moins

colossal aux yeux du vulgaire, parce que la politique fait moins de bruit que la terreur, et que le vulgaire comprend mieux la violence que la sagesse ; mais, aux yeux du philosophe et de l'homme d'État, c'est Mazarin qui fut le grand ministre, c'est Richelieu qui fut le grand vengeur. La constance d'Anne d'Autriche dans son attachement à ce conseiller de sa régence, la dictature qu'elle lui donna dans son gouvernement comme dans son cœur, l'habileté tour à tour ferme et souple de cet Italien, neutre dans nos partis, mais nécessaire pour les neutraliser tous ; l'art avec lequel il les balança l'un par l'autre, et finit, après les avoir, non vaincus, mais lassés, par les ramener tous d'eux-mêmes, repentants, soumis et obéissants, aux pieds d'un roi de quatorze ans, est le chef-d'œuvre de l'art de gouverner les hommes. C'est précisément parce que ce chef-d'œuvre de diplomatie, d'intelligence, d'obstination vers le but, de négociation, de tempéraments, de fermeté et de patience, est trop compliqué qu'il n'est pas compris ; mais il le sera. Le nom de Mazarin dominera le siècle de Louis XIV ; car c'est lui qui a fait le roi, c'est lui qui a fait le règne. Et quand il mourut à Vincennes dans son lit, les rênes de l'empire encore dans la main, il remit la France à ce pupille de son génie comme un père remet à son fils son compte de tutelle. Les factions étaient liquidées, les factieux étaient devenus des courtisans, et ce compte de tutelle se

soldait par le royaume de France. Malheur au peuple qui estime Richelieu et qui ne comprend pas Mazarin !

## XVIII

Quoi qu'il en soit, à l'époque où madame de Sévigné entrait dans le monde, Mazarin, qui régnait encore, avait si bien pacifié l'empire, que toutes les factions civiles féodales ou parlementaires étaient devenues de simples factions d'esprit, de littérature ou de goût. Le génie littéraire du siècle naissait de la sécurité générale. Les esprits s'étaient fécondés dans la licence, et produisaient avec une autorité modérée. C'est une loi de l'esprit humain : le génie des lettres éclôt à la suite des longues interruptions de la pensée par les révolutions ou par la guerre. Les secousses civiles donnent des répercussions, des exercices, des impatiences d'idées à l'imagination des peuples. Après les convulsions démocratiques d'Athènes, le siècle de Périclès; après les proscriptions de Rome et le meurtre inutile de César, le siècle d'Auguste; après les déchirements des républiques italiennes, le siècle des Médicis; après la Ligue et la Fronde, ces guerres féodales de la France, le siècle de Louis XIV; enfin, de nos jours, après les convulsions de la liberté, les bouleversements de l'Europe et de la restauration, salutaire à la littérature, des Bourbons, une renais-

sance intellectuelle dans toute l'Europe : renaissance courte comme cette restauration, mais qui laissera de grands noms à la postérité !

## XIX

Voyons comment naissait ce siècle littéraire de Louis XIV, et où tant de gloire avait son berceau.

Les hommes et les femmes déjà nés ou près de mourir qui composaient, depuis le commencement du siècle, cette élite de l'esprit humain, étaient Malherbe, Corneille, Voiture, le premier Balzac, Ménage, Saint-Évremond, Sarrazin, Chapelain, Pélisson, Pascal, Bossuet, Molière, la Fontaine, Fénelon, Boileau, Racine, Fléchier, Bourdaloue, la Rochefoucauld, la Bruyère, Chaulieu, madame de la Fayette, la marquise de Sablé, la duchesse de Longueville, madame de Cornuel, et enfin madame de Sévigné elle-même, bien jeune alors, attirée par l'éclat de ce qui commençait à briller autour d'elle, et ne se doutant pas que son nom, perdu dans la foule, survivrait un jour à plusieurs d'entre ces noms.

Une jeune femme d'origine italienne, de la maison florentine des Savelli, parents des Médicis, alliés de nos rois, avait apporté en France le goût, le sentiment, les délicatesses et même les raffinements de la poésie italienne. C'était madame de Rambouillet, femme du marquis de Rambouillet, grand seigneur,

ambassadeur et courtisan. Madame de Rambouillet, mariée à seize ans, jeune et belle encore, avait une fille de quinze ans dont elle paraissait être la sœur. La mère avait inspiré à la fille cette passion de la poésie de l'imagination et des lettres qu'elle avait respirée elle-même avec l'air de l'Arno et des collines de Toscane. Cette fille se nommait Julie d'Angennes, nom encadré depuis dans des guirlandes de vers. La mémoire de ces deux femmes était embaumée des stances du Tasse, de l'Arioste, des tercets du Dante, des sonnets de Pétrarque. Elles cherchaient à prolonger de ce côté des Alpes, dans une langue jusque-là incomplète, les échos de ces divins poëtes, échos eux-mêmes de ceux du siècle d'Auguste. Une analogie de goûts, de nobles loisirs, de lectures et de conversations littéraires, réunissait chez elles tous les hommes et toutes les femmes de la cour et de la ville qui cultivaient leur imagination. Ces deux femmes tenaient la cour de l'esprit français à l'hôtel de Rambouillet, sur la place du Carrousel, à côté de ce palais où Louis XIV tenait la cour de la politique, de l'ambition et de la faveur. La maison de madame de Rambouillet était l'académie *des délicats et des curieux;* c'est ainsi qu'on appelait alors tous ceux qui, sans faire profession du métier des lettres, formaient pour ainsi dire le public ou le parterre exquis des poëtes, des prosateurs et des académiciens officiels de leur temps. Il y a eu sans cesse et jusqu'à nos jours, à Paris, comme

il y avait à Athènes, à Rome, à Florence, de ces maisons de goût, présidées par des femmes supérieures en esprit ou en grâces, où le monde et les lettres se rencontrent pour se féconder mutuellement.

## XX

Là, dans la noble émulation des plaisirs de l'esprit et dans l'aimable égalité du culte des choses intellectuelles, tous ceux qui les aiment se confondent avec ceux qui les cultivent. Attirés les uns par le besoin d'être loués, les autres par le plaisir d'admirer, quelques-uns par la vanité de juger, ils forment le foyer précurseur du grand foyer du siècle, l'avant-goût du public, le vestibule de la gloire. Ainsi, Lucrèce Borgia tant calomniée, à Rome; Éléonore d'Est, à Ferrare; Vittoria Colonna, à Naples; madame de Rambouillet, à Paris, pendant la minorité de Louis XIV; madame de Maintenon, dans la vieillesse de ce roi; madame du Deffant et madame Geoffrin, sous Louis XV; madame la duchesse d'Anville, sous Louis XVI; madame de Staël, dans son exil, sous l'Empire; madame de Montcalm, madame la duchesse de Broglie, madame de Sainte-Aulaire, madame de Duras, sous la Restauration; madame Récamier, sous le Directoire; puis sous trois règnes et jusqu'à nos jours, d'autres que l'amitié nous interdit de nommer; cette dynastie élective des femmes supérieures qui groupent autour d'elles

les supériorités de leur époque par la seule attraction de leur mérite et de leur accueil, se perpétue de siècle en siècle. Elle ne s'interrompt qu'aux époques des grandes convulsions civiles et aux époques plus abjectes où la frénésie de l'or, possédant pour un moment le monde, relègue dans le silence et dans l'ombre toutes les nobles passions de l'esprit.

Ces temps sont courts comme les éclipses de lumière dans le ciel, comme les éclipses de la pensée sur la terre. On n'en compte que trois en France : la régence du duc d'Orléans après le règne de Louis XIV; le Directoire après la terreur de 1793, et le temps présent, qui se hâte de jouir dans la crainte d'être surpris entre deux spéculations par les écroulements qui ont secoué le monde.

## XXI

Madame de Sévigné, introduite par son mari dans le salon de madame de Rambouillet, y apportait tout ce qui pouvait la séduire elle-même en y séduisant cette société : une jeunesse qui répandait la fraîcheur du matin et la vie sur tout ; une beauté qui rayonnait involontairement, sans la prétention d'éblouir ou d'éclipser autour d'elle; une instruction supérieure à son âge et à son sexe, puisée dans la solitude studieuse de Livry; une teinture des langues mortes, suffisante pour goûter Homère et Virgile ; une mémoire ornée de tous les

chefs-d'œuvre de l'Arioste et du Tasse; un goût prématuré qui, sans lui ôter l'enthousiasme, lui donnait de bonne heure le discernement, cette expérience de l'esprit.

Tant de charmes et tant d'âme la rendirent en peu de temps, dans cette société, l'objet d'une admiration générale : amitié dans les femmes, protection dans les vieillards, passion dans les jeunes hommes.

## XXII

La licence des mœurs, encouragée par la publicité des amours du roi et par les traditions encore vivantes de la Fronde, où les princesses étaient les embaucheuses des factions; l'exemple même du marquis de Sévigné, mari indifférent et amant volage, autorisaient la jeune femme à ces liaisons qui ne scandalisaient plus le temps. Son amour obstiné pour son mari l'en défendit autant que sa vertu. Son nom retentit dans les vers des poëtes, jamais dans les chuchotements de la chronique amoureuse de cette cour. Elle ne vit dans les accents passionnés de ses adorateurs que des jeux d'esprit qui flattaient ses oreilles sans aller jusqu'à son cœur. Elle resta, sans ostentation et sans morgue, pure au milieu de cette corruption. Tous les poëtes de son temps attestent ce désintéressement des passions, si naturel en elle, qu'on l'accusait de froideur.

Cette pureté fut une rare exception de son siècle ; mais elle fut inaltérable, sans être austère. Elle semblait demander grâce plutôt qu'hommage pour sa vertu ; elle joua avec les passions qu'elle inspirait, sans s'en laisser effleurer, et, de tant d'idolâtries qui brûlaient l'encens à ses pieds, elle ne respira que la fumée.

## XXIII

La Fontaine, Montreuil, Ménage, Segrais, Saint-Pavin, Benserade, Racan, la célébraient à l'envi. Le premier lui adressa cette épigramme amoureuse, à propos d'un jeu de société où elle avait paru avec un bandeau sur les yeux :

> De toutes les façons vous avez l'art de plaire;
> Sous mille aspects divers vous charmez tour à tour.
> Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'Amour;
> Les voyant découverts, on vous prend pour sa mère!

Le comte du Lude et le comte de Bussy-Rabutin, les deux hommes les plus séduisants de la cour, affichaient pour elle une adoration dont elle était flattée, mais que son amour pour son mari découragea de toute espérance. Le comte du Lude, caractère noble et généreux, l'en estima davantage. Bussy-Rabutin, qui était son cousin, ne lui pardonna jamais son indifférence. Possédé de tous les genres de vanité qui dépravaient en lui tous les genres de mérite, son amour dédaigné se changea en haine

sourde, mais implacable. De courtisan public de sa cousine, il se fit pamphlétaire anonyme dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, et il s'efforça honteusement de ternir la vertu dont il n'avait pu triompher.

## XXIV

Madame de Sévigné n'aspirait, au milieu de cette atmosphère d'adoration, qu'à se recueillir, avec le mari qu'elle aimait, dans l'isolement d'une vie paisible, à la campagne, loin des vanités et des séductions de Paris. Elle parvint, au printemps de 1645, à entraîner le marquis de Sévigné dans une de ses terres de Bretagne, aux environs de Vitré.

Cette terre, depuis longtemps négligée, s'appelait les Rochers. Ce vieux château fut le gîte de son court bonheur, comme le donjon de Bourbilly avait été celui de son berceau. Cette demeure lui rappelait Bourbilly. Ses murs et ses jardins délabrés attestaient la longue absence de ses possesseurs. Son horizon bornait les désirs et les pensées comme les yeux. Le château s'élevait sur une éminence du sol, au pied de laquelle murmurait une petite rivière cherchant sa pente entre les blocs de granit verdis d'arbustes. L'ombre dormante des châtaigniers, des chênes et des hêtres noircissait les rares clairières ; des haies de houx et d'épines encadraient les champs cultivés et les pelouses tachées

des fleurs jaunes des genêts ; des landes immenses, bornées au loin par la brume, s'éclairaient çà et là d'une nappe d'étang ou d'un rejaillissement de soleil ; la mélancolie de la terre s'y communiquait à l'âme. Quelques vestiges d'une antique magnificence marquaient cependant la maison d'un signe de vétusté et de noblesse. De longues avenues, plantées de vieux arbres sur les bords et pavées de gros blocs de pierre fruste, y aboutissaient du côté qui regarde Vitré. La maison était et elle est encore composée d'un donjon peu exhaussé, flanqué de deux larges tours dont les corniches sont bordées de têtes de monstres sculptées grossièrement dans la pierre. Une troisième tour contient l'escalier en limaçon, éclairé par des fentes dans les murs massifs qu'un jour oblique traverse d'étage en étage. De vastes salles nues, voûtées ou plafonnées de noires solives, reçurent les jeunes époux. Ils y vécurent plusieurs années, dans une retraite occupée, pour madame de Sévigné, des soucis de sa tendresse, et, pour son mari, des soins de sa fortune à rétablir et des distinctions que sa province natale offrait à un gentilhomme déjà promu aux grades élevés de l'armée.

Au mois de mars 1647, elle accoucha aux Rochers d'un fils, héritier du cœur et de l'esprit de sa mère, et qui, s'il ne fut pas la passion, fut du moins l'amusement et la consolation de sa vie. L'année suivante lui donna une fille qui fut depuis madame de

Grignan et que sa mère a immortalisée de sa tendresse. M. de Sévigné, que la dernière guerre de la Fronde avait rappelé à l'armée, l'attirait à Paris. Elle y revint avec ses deux enfants au moment où la régente Anne d'Autriche y rentrait triomphante avec le jeune roi, sous la protection de Mazarin.

## XXV

Les guerres civiles avaient porté jusque dans les villes la licence soldatesque des camps. Le marquis de Sévigné s'attacha à une beauté célèbre dont l'existence rappelait à Paris les grandes courtisanes historiques d'Athènes ou de Rome ; profession admise à des conditions de honte dans les civilisations païennes, mais incompatible avec les mœurs chrétiennes qui allaient devenir si austères peu de temps après. Cette exception avouée à la décence publique dans deux courtisanes presque contemporaines, Marion de Lorme et Ninon de Lenclos, ne peut s'expliquer que par deux considérations historiques : l'introduction de la licence italienne à la cour par les Médicis et leur cortége, et la dépravation de l'aristocratie française par la licence militaire transportée des champs de bataille dans la capitale.

Ninon était fille d'un gentilhomme de Touraine nommé Lenclos. Sa beauté précoce, perfectionnée par les soins d'un père dépravé qui ne lui enseigna pour toute vertu que l'art de séduire, l'introduisit à

Paris dans les cercles les plus élégants de la noblesse. Comme musicienne et comme danseuse, elle s'y donna en spectacle dès son enfance. Son esprit sans contrainte, ses passions sans constance, sa philosophie sans frein, la firent rechercher tour à tour par les gentilshommes les plus débauchés de l'époque; elle ne se vendit point, mais elle se donna à plusieurs, perdant insolemment toute pudeur pour conserver sa liberté. Cette noblesse dans la licence et cette réserve de sa probité dans le vice la firent admettre dans les sociétés légères d'hommes lettrés, et même de femmes peu scrupuleuses qui recherchaient la beauté et l'esprit plus que la vertu. Elle fréquentait assidûment la maison du poëte Scarron, centre alors de la littérature triviale; la jeune et belle orpheline de la maison d'Aubigné, devenue l'épouse de Scarron, était son amie. A la mort de Scarron, cette étrange amitié subsistait encore; et l'histoire se confond d'étonnement en voyant la jeune veuve, pieuse, irréprochable, qui devait entrer, si peu d'années après, dans la couche de Louis XIV, partager le logement, la société, et quelquefois le lit de la courtisane Ninon.

## XXVI

Le comte de Bussy-Rabutin, pour détacher le cœur de sa cousine de son mari et devenir son consolateur et son séducteur, instruisit madame de

Sévigné de la passion de M. de Sévigné pour Ninon. La douleur de la vertueuse épouse brisa son cœur, mais ne l'amollit pas aux séductions de Bussy; elle lui ferma sa porte avec indignation, et feignit d'ignorer l'infidélité de son mari. « Sévigné, » disent les mémoires du temps, « n'est point un honnête » homme; il ruine sa femme, qui est une des plus » agréables de Paris. »

Pour sauver les débris de la fortune de sa nièce et l'avenir de ses enfants, l'abbé de Coulanges la contraignit à se séparer de biens; mais, en prenant cette précaution, elle cautionna son mari pour une somme énorme, égale aux dettes qu'il avait alors. Elle se retira seule aux Rochers avec ses enfants, laissant le marquis de Sévigné à la liberté de ses désordres.

Il s'était attaché à une autre beauté célèbre, rivale de Ninon, nommée madame de Gondran, et d'un nom plus familier, Lolo. Le chevalier d'Albret, cadet de la maison de Miossens, lui disputa sa conquête. Sévigné triompha à force de prodigalités et de passion. Cette rivalité fit du bruit dans Paris; on prévit un duel, on écrivit prématurément à madame de Sévigné aux Rochers que son mari avait été blessé par son rival. Elle lui adressa une lettre de douleur, de désespoir et de pardon. Le bruit était anticipé, le duel avait été ajourné. Sévigné reçut ainsi en tendres reproches les derniers adieux de celle qu'il trahissait pour un caprice. Le

jour était pris pour le combat. Il fut courtois et chevaleresque; les deux combattants s'expliquèrent et s'embrassèrent avant de tirer l'épée, pour satisfaire à ce qu'un usage barbare appelait en France l'honneur. Sévigné reçut le coup mortel; il expira à vingt-sept ans, dans la fleur de sa vie.

Sa femme, qui pardonnait tout à son âge, à sa légèreté, aux habitudes du temps, faillit mourir de douleur en apprenant sa catastrophe; elle accourut à Paris pour s'entourer de ses chers vestiges. Il ne lui restait de son mari que les preuves de son ingratitude. Pour conserver à ses enfants le portrait et les cheveux de celui qu'elle avait tant aimé, elle fut obligée de les demander à madame de Gondran, cette Lolo, cause de sa perte. Madame de Gondran lui remit ces cheveux et ce portrait, cruelles consolations; en sorte que cette malheureuse veuve ne put jamais depuis regarder l'image de celui qu'elle adorait sans se retracer en même temps son abandon et son ingratitude!

Cette douleur fut si violente et si obstinée, que madame de Sévigné ne put jamais apercevoir de loin, dans les cercles ou dans les promenades, le chevalier d'Albret ou un des témoins du duel sans tomber en défaillance.

Sévigné avait été son premier amour, il devait être le dernier. De ce jour elle jeta un linceul sur son cœur et l'ensevelit, pour ainsi dire, tout jeune et tout vivant avec les cendres de son mari.

## XXVII

Une autre passion possédait déjà toute l'âme de madame de Sévigné : c'était celle de ses enfants, et surtout de sa fille. Elle renonça pour jamais à l'idée d'un second mariage, qui leur aurait donné un autre père. La pensée que ses deux chers fruits de son seul amour pourraient avoir, dans les enfants d'un autre lit, des rivaux de tendresse en son cœur, lui faisait horreur. Elle se dévoua entièrement à leur bonheur, à leur fortune, à leur éducation. La femme n'exista plus en elle ; il n'y eut plus que la mère. « J'ai effacé de ma mémoire » toutes les dates de ma vie, » écrit-elle dans sa vieillesse, « je ne me souviens que de celle de mon » mariage et de celle de mon veuvage. » Sous la tutelle de son oncle, le serviable abbé de Coulanges, elle s'occupa, pendant de longues années, à relever les ruines de sa modique fortune des dissipations de son mari, et à administrer Bourbilly et les Rochers. Elle passait une partie de l'année avec l'abbé de Coulanges dans ces terres, le reste à Paris ou à Livry, séjour chéri de sa jeunesse. Elle avait relâché ses liens avec le monde sans les rompre ; elle prévoyait que son fils aurait besoin de patrons à la cour, et sa fille de mari sortable à sa naissance ; elle cultivait pour ses enfants les amitiés qui pouvaient rejaillir en crédit et en faveur sur eux. Sa

solide raison l'éloignait des partis extrêmes; elle ne se croyait pas le droit de disposer de son sort tant que celui de son fils et de sa fille ne serait pas fixé. Elle restait mondaine par devoir et aimable par vertu; elle l'était aussi par inclination naturelle. Accueillie dans le monde par un enthousiasme universel, regrettée avec passion dès qu'elle s'en absentait, elle jouissait d'autant plus de cette faveur de la cour et des salons, qu'elle ne leur apportait qu'un cœur libre et qu'elle ne leur demandait que des amitiés.

C'est l'époque où elle se fit le plus d'amis parmi les hommes célèbres et parmi les femmes remarquables de ce siècle fécond en noms devenus illustres. On trouverait sur les adresses de ses lettres le catalogue de toutes les gloires, de tous les mérites et de toutes les hautes vertus de son temps : le prince de Condé, le duc de Rohan, le comte du Lude, toujours épris, quoique toujours écarté, Ménage, Marigny, le cardinal de Retz, Montmorency, Brissac, Bellièvre, Montrésor, Chateaubriand, de Chaulnes, Caumartin, d'Hacqueville, Corbinelli, les Arnault, pères du jansénisme; Pascal, leur apôtre; d'Humières, d'Argenteuil, Bussy, sans cesse amoureux, sans cesse importun, souvent perfide par ressentiment; Sablonière; l'Écossais Montrose, le martyr héroïque de son roi proscrit; la duchesse de Longueville, l'âme découragée de la Fronde, éteinte malgré son souffle qui l'attisait tou-

jours; la duchesse de Lesdiguières, la duchesse de Montbazon, la princesse Palatine, pour laquelle Cinq-Mars était mort sur l'échafaud; madame Henriette de Coulanges, sœur de l'abbé; madame de Lavardin, madame de Maintenon, mademoiselle de la Vallière, madame de Montespan, mademoiselle de Lavergne, Henriette d'Angennes, devenue comtesse d'Olonne, célèbre alors par sa beauté, depuis par ses scandales; madame de la Fayette, l'amie du grand duc de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes;* la Rochefoucauld lui-même, ce juge difficile et souverain des mérites et des grâces; de Vardes, Turenne, Bossuet, Corneille, Fénelon, Racine, Molière, la Fontaine, Boileau, apparaissant ou disparaissant tour à tour sur l'horizon du grand siècle. Voilà cette société de la vie entière de madame de Sévigné; voilà les amis, les correspondants, ou les sujets de son long commerce épistolaire. Si son temps, revivant dans ses lettres, doit beaucoup à l'intérêt que son style sait y répandre, on ne peut nier que ces lettres ne doivent beaucoup à l'intérêt du temps.

Plusieurs de ces hommes, encore jeunes et déjà illustres, s'efforçaient d'effacer dans le cœur de la belle veuve le souvenir de son mari; le prince de Conti et le surintendant général des finances, le tout-puissant Fouquet, l'obsédaient de leur culte. Fouquet est le seul qui paraît avoir effleuré son cœur. Jeune, beau, respectueux dans les formes,

audacieux dans les pensées, disposant en maître aussi absolu que Richelieu ou Mazarin des trésors de la France, tenant dans ses mains les rênes du royaume, assez puissant pour inspirer des ombrages fondés au jeune roi, assez téméraire pour affecter la rivalité avec le roi lui-même en amour, Fouquet s'était déclaré hautement l'adorateur de madame de Sévigné. Elle avait été, sinon touchée, au moins reconnaissante d'un hommage qui effaçait par tant d'éclat tous les autres. Être la pensée dominante d'un homme vers lequel se tournaient alors toutes les pensées de l'amour ou de l'ambition des femmes de cette cour, faisait pardonner par madame de Sévigné au surintendant du royaume la témérité de ses hommages secrets et publics. C'est la seule circonstance dans son long veuvage où l'on aperçoive une impression de réciprocité pour les sentiments tendres qu'elle inspirait sans les encourager, et encore ce fut le malheur seul de Fouquet qui fit transpercer au dehors ce sentiment contenu dans l'âme de madame de Sévigné. Si elle aima une fois, cet amour ne se révéla que par des larmes sur les infortunes de celui qu'elle n'avouait que pour ami.

## XXVIII

Le coup qui frappa l'ambitieux ministre fut longtemps invisible sur sa tête; la dissimulation néces-

saire aux rois, enseignée dans ses derniers avis, sur son lit de mort, par Mazarin à Louis XIV, prépara tout avec lenteur et mystère pour que la chute n'eût pas de contre-coup capable d'ébranler son trône. Colbert, esprit probe, sûr, servile, ingrat et envieux, fut son seul confident. Déjà, pendant les derniers mois de la vie de Mazarin, Colbert, quoique créature de Fouquet et confident de ce surintendant des finances, avait dénoncé, dans une lettre secrète à Mazarin, les malversations ou les manœuvres de chiffres à l'aide desquelles Fouquet dissimulait dans ses comptes le véritable état du trésor. Cette dénonciation de Colbert avait éveillé l'attention de Mazarin; sa mort avait prévenu la vérification du crime. Louis XIV, informé par Mazarin, soupçonnait Fouquet de dilapidation, sans oser l'en convaincre. Les besoins urgents du trésor public le forçaient à ne pas scruter trop avant la conduite de son surintendant, dont l'habile agiotage lui fournissait seul, au premier moment de son règne, les ressources nécessaires à l'administration du royaume et au luxe de la cour. Mais Louis XIV soupçonnait plus que la probité de Fouquet, il suspectait sa fidélité politique; il le croyait capable de rêver de nouvelles factions suscitées contre son maître pour s'emparer sans rival des affaires et pour devenir un nouveau Richelieu sous un second Louis XIII, ou un chef de factieux contre une cour dont il ne serait plus le premier ministre. Tout

indique que ces soupçons étaient fondés, et que, s'il n'y avait pas encore assez d'indices pour frapper, il y avait assez d'ombres dans la conduite de Fouquet pour se prémunir. Tout justifie Louis XIV d'avoir prévenu le coup par le coup. Les femmes et les poëtes salariés par le surintendant ont pleuré sur sa disgrâce ; mais les juges et les hommes d'État ont absous le roi de sa prétendue ingratitude. Fouquet ne dissimulait déjà plus des richesses et des somptuosités dont la source était trop intarissable pour être pure ; il achetait par des dons, des pensions, des libéralités royales, les femmes et les hommes qui pouvaient ou combattre ou assurer sa domination dans l'intimité et jusque dans les amours de son maître ; il se faisait un parti tout prêt à devenir une faction dans l'État.

Les cassettes trouvées après son emprisonnement dans sa maison de Vaux renfermaient le tarif de ses corruptions et la solde de sa coupable popularité. Maître de plusieurs places fortes du royaume, on le voyait encore fortifier Belle-Isle, sur la côte de Bretagne, et s'assurer un point d'appui solide ou une retraite inexpugnable pour ses desseins. Il avait eu l'audace de tenter même, par l'ambition, le cœur d'Anne d'Autriche, mère du jeune roi, et de lui proposer une ligue pour dominer ensemble le conseil. Il marchandait aussi avec le cardinal de Retz le prix de sa démission de l'archevêché de Paris, pour s'emparer du clergé comme il s'empa-

rait de la cour. Sa place de procureur général du parlement de Paris, qu'il avait eu la précaution de conserver, lui assurait le privilége de n'être jugé que par le parlement, dont il se ménageait la faveur toujours séditieuse. Pour le frapper, il fallait le tromper et l'amener à renoncer, par l'appât d'une faveur plus haute, à sa place dans le parlement. Le roi y réussit en le comblant d'espérances et en lui faisant envisager ses fonctions subalternes comme incompatibles avec celles qu'il lui destinait. Il fallait, de plus, attendre pour sévir contre lui qu'il eût fait rentrer dans le trésor public, à une époque encore éloignée, les millions nécessaires aux services publics, que son agiotage seul y faisait affluer. Une circonstance hâta le dénoûment, mais sans en être la véritable cause.

Un jour que Louis XIV avait accepté une fête du surintendant en son honneur au château de Vaux, le jeune roi, en parcourant les appartements secrets de cette magnifique demeure, aperçut dans un cabinet de tableaux le portrait de mademoiselle de la Vallière, objet de sa première passion publique. Fouquet avait eu l'audace de l'aimer et la témérité de la faire peindre. Le roi, indigné de cette profanation de ses amours, se retira le ressentiment dans le cœur; mais il n'éclata pas encore. Sa mère fit avertir Fouquet par la duchesse de Chevreuse de se défier de la feinte sécurité qui l'entourait. Le roi redoubla de faveur et de fausse confiance pour dé-

tourner son ministre de ces pressentiments. Fouquet, tremblant de trop croire à son empire ou de trop s'en défier, flottait entre la pensée de se réfugier en Italie ou de s'enfermer dans Belle-Isle.

Il partit pour Nantes dans cette perplexité. C'était là, hors de Paris et loin du parlement, que le roi avait résolu de l'atteindre. A peine Fouquet était-il parti, que Louis XIV, se défiant lui-même de tous les instruments de son autorité peut-être vendus secrètement à Fouquet, appela un officier obscur de sa garde et lui donna l'ordre d'arrêter le surintendant à son arrivée à Nantes. L'officier partit avec dix cavaliers sûrs, devança le ministre à Nantes et le ramena prisonnier à Paris. Ses papiers saisis, portés chez le roi et scrutés par lui seul, livrèrent à Louis XIV le secret des trames, des amours, des ambitions de Fouquet. On dit que le nom de madame de Sévigné se trouva parmi les noms des femmes qu'il comptait au nombre de ses amies, et sur lesquelles il se réservait de répandre les faveurs de sa prédilection et de sa toute-puissance. On attribua à cette découverte, dont madame de Sévigné était parfaitement innocente, la froideur que Louis XIV témoigna constamment à madame de Sévigné, la femme la plus éminente de son siècle. Louis XIV ne pardonnait jamais volontiers deux torts aux hommes et aux femmes de son entourage : le tort d'avoir trempé dans la Fronde et le tort d'une trop éclatante supériorité d'esprit. Tout éclat

qui ne servait pas à relever le sien l'offusquait. Il aimait le talent, mais à condition de l'enchâsser comme un ornement dans sa couronne. L'adulation était à ses yeux la première condition du génie.

## XXIX

Madame de Sévigné avait l'esprit courtisan, mais elle n'avait pas le cœur servile. L'infortune de Fouquet ne fit que raviver son inclination et sa reconnaissance pour lui. Elle ne sacrifia rien de son attendrissement et de sa pitié à sa complaisance d'opinion pour le roi. Elle témoigna aux disgrâces du surintendant un intérêt si tendre et si hardi qu'il s'éleva jusqu'au murmure et jusqu'à l'opposition contre ses persécuteurs. Elle fit partie de cette faction de la fidélité et du malheur qui suivit Fouquet jusque devant ses juges et jusqu'à son cachot perpétuel. C'est la chaleur de ce sentiment qui fit éclater, pour la première fois, son ardeur épistolaire dans sa correspondance de tous les jours avec les amis de son ami. Son amitié lui révéla son talent : tout, même la renommée, devait avoir une source pure dans ce cœur né pour les sentiments doux. Ceux qu'elle exprime pour Fouquet ont un accent qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans ses lettres : c'est l'accent d'une pitié si tendre pour l'infortune, qu'on peut le confondre avec l'accent d'un amour contenu.

## XXX

Louis XIV n'en était pas encore arrivé à cette possession hardie de despotisme qui lui permit, plus tard, tant de proscriptions sans jugement. Il fit juger le surintendant, non par des juges indépendants, mais au moins par des commissaires réputés libres. Le procès fut long, difficile, plein de retours, de révélations, d'espérances et de terreurs tour à tour. Madame de Sévigné en suivit les phases avec l'anxiété d'une amie qui ne désavoue rien de son attachement pour un accusé et qui l'encourage de l'œil et du cœur devant ses juges. Les cassettes trouvées chez le surintendant avaient révélé une correspondance intime, mais innocente, entre la femme gracieuse et le ministre bienveillant. Cette découverte, qui révélait tant de secrètes intelligences et qui faisait trembler tant de coupables, émut, sans la déconcerter, madame de Sévigné. Elle brava avec la sécurité d'une bonne conscience le murmure public qui s'éleva contre elle à la lecture de ces lettres :

« Il n'y a rien de plus vrai, » écrit-elle à M. de Pomponne, membre de cette famille pieuse des Arnauld, voisin et ami de son oncle l'abbé de Coulanges ; « il n'y a rien de plus vrai que l'amitié se » réchauffe quand on est dans les mêmes intérêts ; » vous m'écrivez si obligeamment là-dessus, que je

» ne puis y répondre plus juste qu'en vous assurant
» que je suis dans les mêmes sentiments pour vous
» que vous avez pour moi; mais que dites-vous de
» tout ce qu'on a trouvé dans ces cassettes ? Auriez-
» vous jamais cru que mes pauvres lettres se trou-
» vassent placées si mystérieusement ? Je vous
» assure, quelque gloire que j'en puisse tirer par
» ceux qui me rendront justice, de n'avoir jamais
» eu avec *lui* d'autre commerce que celui-là. Je ne
» laisse pas d'être sensiblement touchée de me voir
» obligée de me justifier, et peut-être fort inutile-
» ment à l'égard des mille personnes qui ne com-
» prendront jamais cette vérité. Je pense que vous
» comprenez bien la douleur que cela fait à un cœur
» comme le mien; je vous conjure de dire sur cela
» ce que vous savez; je ne puis avoir trop d'amis
» en cette occasion; j'attends avec impatience
» M. votre frère (l'abbé Arnauld d'Andilly) pour
» me consoler un peu avec lui de cette étrange
» aventure. Cependant je ne cesse pas de souhaiter
» de tout mon cœur du soulagement aux malheu-
» reux, et je vous demande toujours la consolation
» de votre amitié. »

« Remerciez mademoiselle de Scudéry, » écrit-elle quelques jours après à Ménage, « de rester si
» courageusement fidèle à son amitié pour Fouquet,
» et de me défendre contre les insinuations calom-
» nieuses à ce sujet. Je voudrais de tout mon cœur
» que l'on pût oublier le surintendant lui-même. »

Dans les lettres qu'elle écrit plus tard de sa retraite des Rochers aux Arnauld, exilés pour la cause de Fouquet, elle n'appelle jamais l'accusé que *notre cher ami*. Elle sait que ces lettres seront décachetées par les ennemis de Fouquet, et elle les brave; elle verse des larmes courageuses sur son sort; elle suit de l'œil et de l'oreille son attitude et ses réponses dans les interrogatoires; elle écrit à M. de Pomponne : « Notre cher et malheureux ami » a parlé deux heures ce matin, mais si admirable- » ment bien, que plusieurs n'ont pu s'empêcher de » l'admirer. M. Renard a dit, entre autres : « Il faut » avouer que cet homme est incomparable; il n'a » jamais si bien parlé dans le parlement, il se pos- » sède mieux qu'il n'a jamais fait. » C'était sur les » six millions et sur ses dépenses; il n'y a rien de » comparable à ce qu'il a dit là-dessus. Je vous » écrirai jeudi ou vendredi. Dieu veuille que ma » dernière lettre vous apprenne ce que je souhaite » le plus ardemment! Priez notre solitaire (Arnauld) » de prier Dieu pour notre pauvre ami. »

« Notre cher ami est encore allé sur la sellette. » L'abbé d'Effiat l'a salué en passant; il lui rendit » son salut avec cette mine riante et fixe que nous » connaissons. L'abbé d'Effiat a été si saisi de ten- » dresse qu'il n'en pouvait plus.

» Cela durera encore toute la semaine prochaine, » c'est-à-dire qu'entre ci et là ce n'est pas vivre » que la vie que nous passons. Pour moi, je ne

» suis pas connaissable, et je ne crois pas que je » puisse aller jusque-là...

» Au fond de mon cœur, j'ai un petit brin d'espé» rance; je ne sais d'où il vient, ni où il va, et même » il n'est pas assez grand pour que je puisse dormir » en repos... Je ne puis voir que les gens avec qui j'en » puis parler, et qui sont dans les mêmes sentiments » que moi. Elle (madame du Plessis) espère comme » je fais, sans en savoir la raison. Mais pourquoi » espérez-vous ? Parce que j'espère. Voilà nos » réponses; ne sont-elles pas bien raisonnables? Si » nous avions un arrêt tel que nous le souhaitons, » le comble de ma joie serait de vous envoyer un » homme à cheval à toute bride, qui vous appren» drait cette agréable nouvelle, et le plaisir d'ima» giner celui que je vous ferais rendrait le mien » entièrement complet. »

Plus loin, elle écrit : « Je ne saurais dire ce que » je ferai si cela n'est pas; je ne comprends pas » moi-même ce que je deviendrai. »

Elle relève avec orgueil tout ce qui est digne, elle blâme tendrement tout ce qui est imprudent dans les paroles de l'accusé. Elle déplore quelques impatiences de Fouquet contre ses juges.

« Cette manière n'est pas bonne, » dit-elle aux Arnauld; « il se corrigera; mais, en vérité, la » patience échappe, et il me semble que je ferais » tout comme lui. »

Elle revient à Paris au moment où le sort de son

ami va se décider, elle s'absorbe dans cette seule pensée, elle se nourrit de ses espérances et de ses craintes, elle veut l'entrevoir une dernière fois quand il va comparaître devant le tribunal, elle se déguise, elle couvre son visage d'un masque, en usage alors, pour cacher la pâleur et le frisson de ses traits. « Ses » *jambes tremblent*, son *cœur bat* si vite à son appa- » rition, » dit-elle, « qu'elle est prête à tomber en » défaillance : je ne crois pas qu'il m'ait reconnue, » écrit-elle le soir, « mais je vous avoue que j'ai été » extrêmement saisie quand je l'ai vu entrer par » cette petite porte; si vous saviez combien on est » malheureux quand on a le cœur fait comme le mien, » vous auriez pitié de moi. J'ai été voir madame » de Guénégaud, notre chère voisine; nous avons » bien parlé du cher ami; elle a vu *Sapho* (made- » moiselle de Scudéry), qui lui a donné du courage; » pour moi, j'irai demain en reprendre chez cette » amie, car je sens que j'ai besoin de réconfort; ce » n'est pas que l'on ne dise mille choses qui doivent » faire espérer, mais, mon Dieu ! j'ai l'imagination » si vive que tout ce qui est incertain me fait » mourir ! » Puis, s'indignant jusqu'à la révolte contre le gouvernement : « L'émotion est grande, » dit-elle, « mais la dureté l'est encore plus ! » Elle sollicite elle-même le rapporteur du procès, d'Ormesson, comme dans une cause personnelle.

## XXXI

« *Fouquet est un homme dangereux!* » dit le roi, à son lever, quelques jours avant le jugement. Ce mot était un arrêt; cependant madame de Sévigné s'obstinait à ne pas désespérer de la justice ou de la miséricorde des hommes.

« Tout le monde, » écrit-elle, « s'intéresse dans » cette grande affaire; on ne parle pas d'autre » chose; on raisonne, on tire des conséquences, » on compte sur ses doigts les opinions, on s'atten- » drit, on craint, on souhaite, on hait, on admire, » on est triste, on est accablé; enfin, mon pauvre » monsieur, c'est une chose extraordinaire que » l'état où l'on est présentement. C'est une chose » divine que la résignation et la fermeté de notre » cher malheureux! Il sait tous les jours ce qui » se passe, et il faudrait faire des volumes à sa » louange. »

Qui ne reconnaîtrait dans cet accent celui d'un sentiment supérieur à la passion pour la justice et à l'attendrissement même de l'amitié? Fouquet avait dans madame de Sévigné moins qu'une amante, plus qu'une amie, une providence invisible attachée aux mêmes chaînes que lui et prête à vivre de la même vie ou à mourir de la même mort.

Le 19 décembre 1664, au soir, elle écrit : « Louez Dieu, monsieur, et le remerciez! Notre

» pauvre ami est sauvé. Je suis si aise que je suis » hors de moi...

» Je mourrais de peur qu'un autre que moi vous » eût donné le plaisir d'apprendre la bonne nou- » velle. De longtemps je ne serai remise de la joie » que j'eus hier. »

Lorsque madame de Sévigné apprit que le roi avait aggravé la sentence d'exil en prison perpétuelle à Pignerol, elle écrit : « Mais non, ce n'est » point de si haut que cela vient. De telles ven- » geances rudes et basses ne sauraient partir d'un » cœur comme celui de notre maître. On se sert de » son nom, et on le profane comme vous voyez. Je » vous manderai la suite. »

Le mardi, 23, elle écrit sur un autre ton : « On » espère toujours des adoucissements, je les espère » aussi; l'espérance m'a trop bien servie pour » l'abandonner. Ce n'est pas que, toutes les fois » qu'à nos ballets je regarde notre maître, ces deux » vers du Tasse ne me reviennent à la tête :

Goffredo ascolta, e in rigida sembianza
Porge più di timor che di speranza.

» Cependant je me garde bien de me décourager. » Il faut suivre l'exemple de notre pauvre prison- » nier : il est gai et tranquille, soyons-le aussi. »

## XXXII

Ainsi, malgré l'arrêt de Louis XIV, la conscience des juges sauva la tête de Fouquet. Il fut donc condamné à l'exil perpétuel. Le roi trouva la peine douce et la liberté de Fouquet trop dangereuse, même hors du royaume; il interpréta despotiquement l'arrêt et le changea de sa pleine autorité en une prison perpétuelle dans la forteresse de Pignerol. Tout le monde l'oublia, excepté madame de Sévigné. Il y mourut lentement pendant une captivité au secret de quinze ans, sans qu'un écho de ce monde qu'il avait rempli de son nom perçât jamais les murs de sa prison. A la rigueur du châtiment, on jugea de la terreur que ce ministre ambitieux avait inspirée à son maître. Le seul sentiment tendre que madame de Sévigné ait éprouvé dans sa vie, après son veuvage, fut enseveli pour jamais dans le cachot de son ami. Son cœur, désormais vide de toute tendresse de femme, se reporta tout entier sur ses enfants. Elle ne reçut plus les contre-coups du monde que pour les transmettre avec les émotions de sa sensibilité oisive à sa fille et à ses amis, comme un spectateur désintéressé du drame humain, qui regarde de l'amphithéâtre la scène du monde et qui la raconte à voix basse au dehors à ceux qu'il veut faire participer à ses impressions.

A dater de ce jour, tout le règne de Louis XIV

vient se répercuter dans la conversation écrite d'une femme; sa correspondance devient à son insu le chuchotement de l'histoire dans la coulisse du grand siècle. C'est l'heure aussi où son style sort tout nu et tout chaud de son cœur, et où la nature à son insu devient talent. Disons-en un mot.

## XXXIII

Buffon a dit : *Le style est l'homme.* Buffon a dit dans ce mot ce que le style devrait être bien plutôt que ce qu'il est ; car, bien souvent, le style est l'écrivain plus qu'il n'est l'homme. L'art s'interpose entre l'écrivain et ce qu'il écrit ; ce n'est plus l'homme que vous voyez, c'est le talent. Le chef-d'œuvre des véritables grands écrivains, c'est d'anéantir en eux le talent et de n'exprimer que l'homme ; mais, pour cela, il faut que la sensibilité soit plus accomplie en eux que l'art, c'est-à-dire, il faut qu'ils soient plus grands hommes encore par le cœur que par le style. Combien y a-t-il de livres par siècle, et même dans tous les siècles, qui portent ce caractère et qui vous donnent de l'âme une impression plus vivante que du génie? Trois ou quatre. Le livre masque presque toujours l'auteur. Pourquoi? Parce que le livre est une œuvre d'art et de volonté, où l'auteur se propose un but et où il se montre, non ce qu'il est, mais ce qu'il veut paraître. Ce n'est pas dans les livres qu'il faut chercher le véritable style ; il

n'est pas là. Je me trompe : il est là, mais c'est dans les livres que l'homme a écrits sans penser qu'il faisait un livre, c'est-à-dire dans ses lettres ; les lettres, c'est le style à nu ; les livres, c'est le style habillé. Les vêtements voilent les formes ; en style comme en sculpture, il n'y a de beau que la nudité. La nature a fait la chair, l'homme a fait l'étoffe et la draperie. Voulez-vous voir le chef-d'œuvre, dépouillez la statue : cela est aussi vrai de l'esprit que du corps. Ce que nous aimons le mieux des grands écrivains, ce ne sont pas leurs ouvrages, c'est eux-mêmes ; les œuvres où ils ont mis le plus d'eux-mêmes sont donc pour nous les meilleures. Qui ne préfère mille fois une lettre de Cicéron à une de ses harangues ? une lettre de Voltaire à une de ses tragédies ? une lettre de madame de Sévigné à tous les romans de mademoiselle de Scudéry, qu'elle appelait *Sapho* et dont elle regardait d'en bas briller la gloire sans oser élever son ambition si haut ? Ces grands esprits ont eu du talent dans leurs ouvrages prémédités d'artistes, mais ils n'ont eu de véritable style que dans leur correspondance. Pourquoi encore ? Parce que là ils ne pensaient point à en avoir ou à en faire. Ils prenaient comme madame de Sévigné leur sensation sur le fait ; ils n'écrivaient pas, ils causaient ; leur style n'est plus le style, c'est leur pensée même.

## XXXIV

De toutes les facultés de l'esprit, la plus indéfinissable, selon nous, c'est le style, et, si nous avions à notre tour à le définir, nous ne le définirions que par son analogie avec quelque chose qui n'a jamais pu être défini, la physionomie humaine. Nous dirions donc : « LE STYLE EST LA PHYSIONOMIE DE LA » PENSÉE. »

Regardez bien un visage et tâchez de vous expliquer à vous-même pourquoi ce visage vous charme, ou vous repousse, ou vous laisse indifférent : le secret de cette indifférence, de ce charme ou de cette répulsion est-il dans tel ou tel trait de ce visage? dans l'ovale plus ou moins régulier du contour? dans la ligne plus ou moins grecque du front? dans le globe plus ou moins enfoncé des yeux? dans leur couleur? dans leur regard? dans le dessin plus ou moins correct des lèvres? dans les nuances plus ou moins vives du teint? Vous ne sauriez le dire, vous ne le saurez jamais ; l'impression générale est un mystère, et ce mystère s'appelle physionomie. C'est la contre-épreuve du caractère tout entier sur le front, c'est le résumé vivant et combiné de tous les traits flottants comme une atmosphère de l'âme sur la figure. Tant de nuances concourent à former cette atmosphère qu'il est impossible à l'homme qui la sent de la décomposer; il aime ou il n'aime pas,

voilà toute son analyse ; le jugement n'est qu'une impression aussi rapide qu'un instinct, et aussi infaillible en nous que l'impression que nous ressentons en plongeant la main dans une eau brûlante, tiède ou froide ; nous avons chaud ou nous avons froid à l'âme en regardant cette physionomie, voilà tout ce qu'il nous est permis de conclure.

## XXXV

Eh bien, il en est de même du style. Nous sentons s'il nous charme ou s'il nous laisse languissants, s'il nous réchauffe ou s'il nous glace ; mais il est composé de tant d'éléments indéfinissables de l'intelligence, de la pensée et du cœur, qu'il est un mystère pour nous comme la physionomie, et qu'en le ressentant dans ses effets il nous est impossible de l'analyser dans ses causes. Les rhéteurs n'ont jamais pu l'enseigner ni le surprendre, pas plus que les chimistes n'ont pu saisir le principe de vie qui fuit sous leurs doigts dans les éléments qu'ils élaborent : on sait ce qu'il produit, on ne sait pas ce qu'il est. Et comment le saurait-on? L'écrivain ne le sait pas lui-même, c'est un don de sa nature comme la couleur de ses cheveux ou comme la sensibilité de son tact. Énumérez seulement quelques-unes des conditions innombrables de ce qu'on nomme style, et jugez s'il est au pouvoir de la rhétorique de créer dans un homme ou dans une femme une telle réu-

nion de qualités diverses : il faut qu'il soit vrai et que le mot se modèle sur l'impression, sans quoi il ment à l'esprit, et l'on sent le comédien de parade au lieu de l'homme qui dit ce qu'il éprouve ; il faut qu'il soit clair, sans quoi la parole passe dans la forme des mots et laisse l'esprit en suspens dans les ténèbres ; il faut qu'il jaillisse, sans quoi l'effort de l'écrivain se fait sentir à l'esprit du lecteur, et la fatigue de l'un se communique à l'autre ; il faut qu'il soit transparent, sans quoi on ne lit pas jusqu'au fond de l'âme ; il faut qu'il soit simple, sans quoi l'esprit a trop d'étonnement et trop de peine à suivre les raffinements de l'expression, et, pendant qu'il admire la phrase, l'impression s'évapore ; il faut qu'il soit coloré, sans quoi il reste terne, quoique juste, et l'objet n'a que des lignes et point de relief ; il faut qu'il soit imagé, sans quoi l'objet seulement décrit ne se représente dans aucun miroir et ne devient palpable à aucun sens ; il faut qu'il soit sobre, car l'abondance rassasie ; il faut qu'il soit abondant, car l'indigence de l'expression atteste la pauvreté de l'intelligence ; il faut qu'il soit modeste, car l'éclat éblouit ; il faut qu'il soit riche, car le dénûment attriste ; il faut qu'il soit naturel, car l'artifice défigure par ses contorsions la pensée ; il faut qu'il coure, car le mouvement seul entraîne ; il faut qu'il soit chaud, car une douce chaleur est la température de l'âme ; il faut qu'il soit facile, car tout ce qui est peiné est pénible ; il faut qu'il s'élève et qu'il

s'abaisse, car tout ce qui est uniforme est fastidieux; il faut qu'il raisonne, car l'homme est raison; il faut qu'il se passionne, car le cœur est passion; il faut qu'il converse, car la lecture est un entretien avec les absents ou avec les morts; il faut qu'il soit personnel et qu'il ait l'empreinte de l'esprit, car un homme ne ressemble pas à un autre; il faut qu'il soit lyrique, car l'âme a des cris comme la voix; il faut qu'il pleure, car la nature humaine a des gémissements et des larmes; il faut... Mais des pages ne suffiraient pas à énumérer tous les éléments dont se compose le style. En langue écrite, nul ne les réunit jamais dans une telle harmonie que madame de Sévigné. Elle n'est pas un écrivain, elle est le style.

## XXXVI

Reprenons sa vie. Elle en a fait la lecture à tous ceux qui aiment à se retrouver dans autrui. En l'écoutant vivre, on croit vivre soi-même deux fois. C'est que son livre n'est pas un livre, c'est une vie.

Une seule passion avait succédé dans son âme à celle qu'elle avait eue pour son mari; cette passion, c'était sa fille. Jamais femme ne fut aussi mère. Si vous ôtiez cette fille de l'âme et des lettres de madame de Sévigné, il n'y resterait qu'un grand vide sans mouvement, sans chaleur et sans écho, où rien ne palpite, pas même un cœur. Par un phénomène d'instinct maternel, qui ressemble presque autant

à un miracle de la nature qu'à un prodige d'affection, bien que cette mère eût enfanté cette fille depuis quinze ans, elle semblait porter toujours ce fruit mal détaché de ses entrailles dans ses flancs. Elle continuait à l'envelopper de sa chaleur, à lui donner sa vie, à vivre de la sienne. Elle ne sentait Dieu, la nature, le monde, ses ambitions, ses vanités, ses amitiés même, que dans cette enfant. Entre l'univers et elle, il y avait sa fille; mais, si l'univers avait disparu et que sa fille lui fût restée, elle ne se serait pas aperçue de la disparition de l'univers. Il faut admettre cette espèce de folie de l'instinct maternel dans l'âme de madame de Sévigné pour comprendre cette connexité absolue d'existence et cet anéantissement complet de sa personnalité dans une autre. L'antiquité n'a pas de telles fatalités dans ses fables; il n'y a pas dans l'*Enfer* ou dans le *Paradis* du Dante une telle identification d'un être dans un autre, un tel supplice, un tel bonheur! tantôt bonheur et tantôt supplice, comme nous allons le voir en la regardant exister!

## XXXVII

Après avoir adoré cette fille, son image vivante et même embellie, dans sa retraite pendant ses années d'enfance, madame de Sévigné la produisit enfin au grand jour de Paris et de la cour. S'il lui en coûtait de laisser échapper son trésor de son sein,

sa vanité maternelle, la plus sainte des vanités, l'enivrait d'avance de l'ivresse d'admiration que sa fille allait exciter à son apparition sur cette grande scène. Cet orgueil impersonnel ne fut pas trompé, et il ne devait pas l'être : les mémoires et les poésies du temps sont de l'avis de la mère sur les charmes de la fille. Ménage l'appelle LE MIRACLE DE NOS JOURS. Le satiriste Bussy lui-même ne l'appelle jamais que *la plus jolie fille de France*. Elle effaça ce groupe éblouissant de beautés célèbres qui figuraient dans les ballets de Louis XIV, dans les carrousels et dans les fêtes de Fontainebleau. On ne douta pas, à l'envie de ses rivales, que le jeune roi ne fût bientôt ébloui lui-même et qu'elle ne devînt la favorite du règne naissant. Mais, soit que Louis XIV se souvînt trop de ses ressentiments d'enfance contre le nom de Sévigné trop mêlé à la Fronde, soit que mademoiselle de Sévigné, trop adorée par sa mère, se sentît au-dessus de l'adoration d'un roi, soit enfin qu'elle eût plus l'éclat qui produit l'admiration que cet attrait qui produit l'amour, le roi fut poli, mais insensible à tant de charmes. Mademoiselle de Sévigné, qui avait autant d'esprit, mais un autre esprit, que sa mère, sentait elle-même que sa beauté avait plus d'éblouissement que de chaleur. « Au premier » moment, » écrit-elle à sa mère, « on me croit adorable, et, quand on me voit davantage, on ne » m'aime plus. » Madame de Sévigné, qui avait placé toute son ambition en elle, aspirait à lui faire

épouser un des grands noms de la cour. La naissance, la beauté, la fortune de sa fille, justifiaient cette espérance. Mais la froideur de la fille et peut-être aussi la défaveur secrète de la mère dans l'esprit du roi écartaient les prétendants.

« La plus jolie fille de France vous fait ses » compliments, » écrivait-elle à son cousin Bussy; » ce nom paraît bien séduisant, je suis pourtant » lasse d'en faire les honneurs si longtemps. »

Bussy répond : « Je reconnais la bizarrerie du » destin dans la difficulté de marier la plus jolie » fille de France. »

« La plus jolie fille de France, » réplique la mère, » est plus digne que jamais de vos hommages, et » pourtant sa destinée est si difficile à comprendre » que pour moi je m'y perds. »

L'explication de cette destinée qui humiliait et contristait le cœur de la mère était tout entière dans la crainte que les grandes familles de cour avaient de participer à la défaveur d'une femme qui tenait aux factions politiques éteintes, par sa jeunesse, et aux factions religieuses naissantes, par ses liaisons avec les Arnauld, entachés de jansénisme.

Elle peint ces solitaires avec un charme infini.

« Je revins hier, dit-elle, du Menil, où j'étais allée » pour voir le lendemain M. d'Andilly; je fus six » heures avec lui; j'eus toute la joie que peut donner » la conversation d'un homme admirable; je vis

» aussi mon oncle de Sévigné, mais un moment. Le » Port-Royal est une Thébaïde; c'est un paradis, » c'est un désert où toute la dévotion du christia- » nisme s'est rangée. C'est une sainteté répandue » dans tout le pays à une lieue à la ronde; il y a cinq » ou six solitaires qu'on ne connaît point, qui » vivent comme les pénitents de saint Jean Cli- » maque; les religieuses sont des anges sur terre. » Mademoiselle de Vertus y achève sa vie avec des » douleurs inconcevables et une résignation extrême. » Tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux » bergers, aux ouvriers, tout est modeste. Je vous » avoue que j'ai été ravie de voir cette divine soli- » tude, dont j'avais tant ouï parler; c'est un vallon » affreux, tout propre à inspirer le goût de faire » son salut. Je revins coucher au Menil, et hier ici, » après avoir embrassé M. d'Andilly en passant. »

Madame de Sévigné crut devoir s'éclipser quelque temps avec sa fille dans sa solitude des Rochers pour laisser passer cette mauvaise étoile et pour faire regretter par Paris celle qu'on n'y apercevait pas assez; elle se retira en Bretagne, et passa tout un hiver aux Rochers. Cette absence réveilla, en effet, les regrets sur lesquels son dépit avait compté. Elle fut assaillie de phrases et de vers, où ses amis, ses admirateurs et ses poëtes déploraient son éloignement et la rappelaient à ce centre d'esprit et d'agrément obscurci depuis qu'elle en retirait sa lumière. Saint-Savin, dans une épître familière, se

fit l'interprète avoué de ces regrets. Il la flattait dans sa passion.

Votre fille est le seul ouvrage
Que la nature ait achevé;
Dans les autres elle a rêvé.
Aussi la terre est trop petite
Pour y trouver qui la mérite...

La mère offensée fut sourde à ces repentirs de Paris; elle prolongea jusqu'au printemps son séjour aux Rochers, s'exerçant par la réflexion et par la lecture, à se passer du monde. Elle s'y occupait à relever sa fortune pour ses enfants et à embellir sa demeure.

« Je fais planter, » dit-elle dans une de ses let-
» tres, « une infinité de petits arbres et un laby-
» rinthe d'où on ne sortira pas sans un fil d'Ariane.
» J'ai aussi acheté plusieurs morceaux de terre à
» qui j'ai dit, suivant ma manière accoutumée : *Je
» vous fais parc!* de sorte que j'ai étendu mes jar-
» dins et mes promenoirs, sans qu'il m'en ait coûté
» beaucoup. »

## XXXVIII

A son retour à Paris, après la courte campagne de Louis XIV en Franche-Comté, elle trouva le roi étalant scandaleusement à Compiègne et à Paris, sans respect pour la jeune reine, ses amours mal éteints avec mademoiselle de la Vallière, madame

de Monaco, madame de Montespan, légitimant par des actes publics les enfants qu'il avait de ses favorites, faisant enregistrer en termes effrontés au parlement le titre de duchesse qu'il conférait à l'une, enlevant l'autre à son mari, et s'affranchissant des murmures de M. de Montespan en l'exilant au fond de la France; mais la divinité du roi était devenue un dogme si incrusté dans la servilité des courtisans, que les insolences même du roi contre les lois, les mœurs, la religion, le mariage, paraissaient royales, et que, tout en rougissant, la cour adorait.

Bien que madame de Sévigné fût, suivant deux vers italien de Ménage,

> Donna bella, gentil, cortese e saggia,
> Di castità, di fede e d'amor tempia,

c'est-à-dire « femme accomplie de beauté, d'amabilité, de vertu, dont l'âme était un sanctuaire de chasteté, de foi et de pur amour ! » la corruption de l'exemple tombait de si haut, et le vice se confondait tellement avec la majesté qu'elle ne se montre pas dans ses lettres aussi scandalisée qu'elle était pure. Pendant ces longues années de dépravation publique, elle continue de suivre sa fille dans les fêtes de la cour; seulement elle restreint autour d'elle, comme un rempart contre la licence générale des esprits et des mœurs, un petit concile d'hommes et de femmes qui faisaient, par leur sévérité, exception au temps. Ses amis les plus intimes à cette

époque étaient madame de Scudéry, tante de mademoiselle de Scudéry, veuve comme madame de Sévigné à trente ans (elle avait épousé un vieillard qu'elle avait aimé malgré son âge, et elle se refusait, comme madame de Sévigné, à de nouveaux liens); madame de Lafayette, que son attachement au duc de la Rochefoucauld tenait dans l'éloignement de la cour, semblable ainsi à un blâme muet; madame de Guénégaud, parente et voisine des Arnauld, au château de Fresne, près de Livry; enfin les Arnauld eux-mêmes, les anciens amis de Fouquet et les patrons de Pascal. Elle passa l'été de 1667 dans cet air sain et vivifiant au château de Fresnes.

« Il faut que je vous dise comme je suis, » écrit-elle à M. de Pomponne, membre de cette famille des Arnauld et ambassadeur alors en Suède. « J'ai » M. d'Andilly à ma main gauche, c'est-à-dire du » côté de mon cœur; j'ai madame de la Fayette à » ma droite; madame de Guénégaud devant moi, » qui s'amuse à barbouiller de petites images; un » peu plus loin, madame de Motteville (l'auteur des » *Mémoires*), qui rêve profondément; notre oncle » de Cessac, que je crains parce que je ne le con- » nais guère; madame de Caderousse; mademoi- » selle sa sœur, qui est un fruit nouveau que vous » ne connaissez pas, et mademoiselle de Sévigné » sur le tout, allant et venant par le cabinet comme » de petits frelons. Je suis assurée que cette com- » pagnie vous plairait comme à moi. »

Ce portrait de famille unissait dans ses personnages le vieux siècle au nouveau. Le chef de la famille des Arnauld d'Andilly, âgé à peu près de quatre-vingts ans, avait vu Richelieu, Mazarin, les orages et les transformations des derniers règnes ; il écrivait, dans sa verte vieillesse, les mémoires qui ont servi de matériaux à notre histoire.

Madame de Sévigné écrit de Livry, le 29 avril : « J'ai fait un fort joli voyage. Je partis hier assez » matin de Paris ; j'allai dîner à Pomponne, j'y trou- » vai notre bonhomme (Arnauld) qui m'attendait ; » je n'aurais pas voulu manquer à lui dire adieu. » Je le trouvai dans une augmentation de sainteté » qui m'étonna : plus il approche de la mort, plus il » s'épure. Il me gronda très-sérieusement, et, trans- » porté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que » j'étais folle de ne point songer à me convertir, » que j'étais une jolie païenne, que je faisais de vous » une idole dans mon cœur, que cette sorte d'ido- » lâtrie était aussi dangereuse qu'une autre, quoi- » qu'elle me parût moins criminelle ; qu'enfin je » songeasse à moi. Il me dit cela si fortement que » je n'avais pas le mot à dire. Enfin, après six » heures de conversation très-agréable, quoique » très-sérieuse, je le quittai et vins ici, où je trouvai » tout le triomphe du mois de mai, le rossignol, le » coucou, la fauvette, qui ont ouvert le printemps » dans la forêt ; je m'y suis promenée tout le soir » toute seule ; j'y ai trouvé mes tristes pensées,

» mais je ne veux plus vous en parler. J'ai destiné
» une partie de cette après-dînée à vous écrire dans
» le jardin, où je suis étourdie de trois ou quatre
» rossignols qui sont sur ma tête. Ce soir je m'en
» retourne à Paris pour faire un paquet et vous l'en-
» voyer. »

Madame de la Fayette, versée comme un érudit dans les langues classiques et qui commentait Horace et Virgile, écrivait en même temps ses premiers romans français où palpitait un cœur qui se repose d'avoir aimé; elle déplorait en ce moment l'absence de son ami, le duc de la Rochefoucauld, qui servait, quoique infirme, en volontaire au siége de Lille. Madame de Motteville, cette confidente d'Anne d'Autriche, importune au roi dont elle avait trop ouvertement blâmé les vices, s'était retirée après la mort de la reine-mère; elle écrivait en silence ses Mémoires avec l'autorité d'une femme qui a tout vu, mais avec les réticences d'une confidente qui sait se taire.

Madame de Guénégaud peignait avec un talent qui rivalisait avec celui des maîtres du temps. Ses tableaux, suspendus à côté de ceux du Poussin, décoraient la chapelle et la galerie du château de Fresnes. Les entretiens roulaient sur les victoires du roi en Flandre et sur les chefs-d'œuvre du *Misanthrope*, du *Cid* et d'*Andromaque*, dont Molière, Corneille et Racine illustraient cette année la scène. Les juges étaient dignes de ces jeux du génie.

## XXXIX

La paix d'Aix-la-Chapelle et la construction de Versailles, les fêtes que le roi y donna à madame de Montespan, encore dérobée sous le demi-jour mais déjà reine de son cœur, rappelèrent madame de Sévigné et sa fille à Paris. Elles assistèrent à ces fêtes de 1688, dont la description transporte l'imagination aux féeries du luxe. Mademoiselle de Sévigné, assise à la table du roi, au milieu de trois cents femmes avides de son coup d'œil, les éclipsa toutes. Le roi parut ébloui. Les courtisans, qui devinaient les goûts du maître, se répandirent en idolâtrie pour la nouvelle idole. Le duc de La Feuillade, favori, à qui madame de Montespan portait ombrage, fomenta dans le cœur du roi un penchant qu'il crut entrevoir pour mademoiselle de Sévigné; le bruit se répandit qu'elle avait conquis la faveur du maître; le siècle était si assoupli qu'on ne supposa pas même une résistance. Bussy, l'ami de la mère, le protecteur né de la fille, le gentilhomme superbe de sa naissance et de ses grades, se félicite tout haut dans ses lettres de la honteuse faveur de sa jeune cousine. Il se trompait : le roi avait dissimulé sous son attention feinte pour mademoiselle de Sévigné sa passion réelle pour madame de Montespan.

Cette fausse faveur ne servit heureusement qu'à

la fortune du fils de madame de Sévigné. Ce jeune homme, doué de toute la bravoure de son père et de toutes les grâces de sa mère, n'occupait dans le cœur de madame de Sévigné que le peu de place qu'y laissait sa fille. Les grandes passions ne souffrent pas le partage. Cette mère l'aimait, mais avec la négligence d'un cœur trop plein d'un autre sentiment. Le baron de Sévigné, caractère souriant, tolérait sans envie cette négligence de sentiment de sa mère pour lui. Il se rangeait volontairement au second rang dans son cœur; soit amour pour cette mère dont il aimait jusqu'à l'injustice, soit habitude prise de bonne heure de n'occuper dans la famille qu'un rang cher mais subalterne, soit admiration pour cette sœur qui avait accoutumé depuis son berceau tous les familiers de madame de Sévigné à l'enthousiasme, il s'accommodait complaisamment de cette seconde place, il était le courtisan plus que le fils et le frère de sa mère et de sa sœur. Il amusait et intéressait cette mère plus qu'il ne la passionnait. Elle songeait cependant à sa fortune militaire. Son éducation forte et littéraire, sous le regard d'une mère si supérieure, le plaçait au niveau de toute la jeunesse de son âge. Il avait vingt ans, il attendait une occasion de se signaler à l'attention du roi. Cette occasion se présenta.

Les Turcs assiégeaient depuis vingt-quatre ans la capitale de la Crète, Candie. défendue par les Vénitiens. La vieille alliance de la France et de la Tur-

quie, pour contre-balancer la maison d'Autriche, empêchait Louis XIV de porter secours aux Vénitiens; d'un autre côté, l'antipathie religieuse des chrétiens contre les musulmans faisait rougir le roi très-chrétien de laisser succomber le dernier rempart du christianisme dans la Méditerranée, sans lever le bras pour défendre la croix presque abattue sous ses yeux. Il fallait concilier la déférence pour le pape avec sa politique; il ne se présentait qu'un subterfuge, indigne à la fois du politique et du chrétien; l'embarras de conscience le lui fit adopter. Tout en continuant de déclarer amitié aux Turcs, il autorisa le duc de La Feuillade à lever un corps de gentilshommes volontaires qui n'auraient d'autre drapeau que celui de la croix et qui iraient combattre contre les Ottomans. La noblesse française se jeta avec l'impétuosité de son courage dans cette expédition d'aventuriers désavoués, mais protégés. Les d'Aubusson, parents du héros de Rhodes, les Langeron, les Beauvau, les Fénelon, les Créqui, les La Rochejacquelein, les Xaintrailles, les Saint-Paul, les Grammont, les Château-Thierry, les Chamborant, s'enrôlèrent dans cette croisade. Turenne, ami et admirateur de madame de Sévigné, conseilla à son fils de commencer sa carrière militaire par cette campagne sur laquelle la religion et la distance jetteraient le prestige qui couvre toujours les choses d'Orient. Le duc de la Rochefoucault donna à madame de Sévi-

gné le même conseil. Le jeune comte de Saint-Paul, fils charmant de la belle duchesse de Longueville, et dont le duc de la Rochefoucauld passait pour être le père, levait un escadron de cent cinquante jeunes gentilshommes impatients d'exploits. Le baron de Sévigné partit avec le comte de Saint-Paul. Les Français y montrèrent une valeur qui honora leur nom, mais aussi une jactance, une insurbordination et une impatience qui perdirent la ville. Ils périrent presque tous dans des sorties contre une armée de Turcs. Les Vénitiens leur reprochèrent leur fougue, ils reprochèrent aux Vénitiens leur prudence; décimés par le sabre des Ottomans, ils laissèrent la plage de Candie couverte des cadavres de leurs chefs; les survivants se rembarquèrent avant la chute de la place, laissant l'île de Crète déplorer le funeste secours qu'ils lui avaient apporté et que leur inconstance avait tourné en ruine.

## XL

Le départ de son fils pour une expédition si capricieusement conçue et si capricieusement abandonnée coûta quelques larmes à madame de Sévigné, mais ces larmes furent promptement séchées par un sourire de sa fille. Rien ne manquait profondément à son cœur tant que sa fille lui restait. Sa tendresse même a un accent léger quand elle parle à ses amis de cette absence de son fils.

« Je crois que vous ignorez, » écrit-elle, « que » mon fils est allé en Candie avec le duc de la » Feuillade et le comte de Saint-Paul. Cette fan» taisie lui est entrée fortement dans la tête ; il en » a parlé au cardinal de Retz, à M. de Turenne, à » M. de la Rochefoucauld. Voyez quels person» nages ! J'en ai pleuré amèrement, j'en suis sensi» blement affligée ; je n'aurai pas un moment de » repos pendant tout ce voyage ; j'en vois tous » les périls, j'en suis morte ; mais enfin je n'ai pas » été maîtresse, et, dans ces occasions-là, les mères » n'ont pas beaucoup voix au chapitre. »

Quand on compare cette légère mention du départ de son fils pour une campagne où l'héroïque héritier des Sévigné allait braver le fer, et le feu, et la mer, sans beaucoup de chances de retour, avec les explosions de larmes, d'anxiété et de désespoir de la même femme lorsque sa fille entreprend le moindre petit voyage en province par un jour de pluie, on a la mesure du sentiment de cette mère pour son fils ou pour sa fille. Ce fils cependant méritait mieux d'une telle mère. En partant pour l'île de Crète, il avait de lui-même donné à madame de Sévigné sa signature en blanc pour consentir à tous les avantages de fortune qu'il lui conviendrait de faire à sa sœur, dans les stipulations matrimoniales qui pourraient intervenir en son absence.

L'heure désirée et redoutée qui allait séparer la fille de sa mère sonnait enfin. Lé comte de Grignan,

lieutenant général du roi en Languedoc, gentilhomme illustre de province, âgé de près de quarante ans, déjà deux fois veuf, d'un esprit plus solide qu'étendu, d'une figure plus terne qu'attrayante, d'un caractère plus ambitieux que séduisant, épousa, le 29 janvier 1669, mademoiselle de Sévigné. La mère, en choisissant M. de Grignan de préférence à un gendre plus jeune, dont le cœur n'aurait pas porté déjà la trace de deux unions et le deuil de deux épouses, n'eut évidemment pour but que de conserver sa fille à Paris. Elle se flattait que M. de Grignan, courtisan estimé du roi, changerait sa place en Languedoc contre une place à la cour dont il avait la promesse. Mademoiselle de Sévigné céda par obéissance et par lassitude d'attendre plutôt que par inclination. Sa tiédeur naturelle n'avait pas besoin d'amour dans le mariage; sa mère l'avait lassée d'adoration; tout fut convenance, calcul et froide raison dans son consentement à ce mariage. On voit avec quelle ruse d'instinct maternel madame de Sévigné lui en dérobe et s'en dérobe à elle-même toutes les disparités dans ses lettres à ses amis.

« Il faut que je vous apprenne que la plus jolie
» fille de France épouse, non le plus joli garçon,
» mais un des plus honnêtes hommes du royaume.
» Toutes ses femmes sont mortes pour faire place
» à ma fille, et même son père et son fils, par une
» bonté extraordinaire, en sorte qu'étant plus riche

» qu'il n'a jamais été, et se trouvant d'ailleurs, et
» par sa naissance, et par ses mariages, et par ses
» bonnes qualités, tel que nous pouvions le souhai-
» ter, nous ne le marchandons point comme on a
» coutume de le faire, et nous nous en fions bien
» aux deux familles qui ont passé avant nous. Le
» public paraît content, c'est beaucoup... Il a du
» bien, de la qualité, une charge, de l'estime, de la
» considération dans le monde : que faut-il davan-
» tage? Je trouve que nous sommes bien sorties
» d'intrigue. »

On voit par ces allusions railleuses et presque cruelles au double et heureux veuvage de M. de Grignan, à la mort complaisante de son père et de son fils unique, que sa joie d'avoir trouvé un mari selon ses desseins l'emportait sur la décence même des expressions. On s'apercevra de plus en plus, en lisant sa correspondance, que l'esprit était en plus grande proportion que le sentiment dans sa nature, et qu'à l'exception de sa fille, tout était léger dans ses émotions.

## XLI

Les premiers mois du mariage de madame de Grignan répondirent en effet aux espérances qu'avait eues madame de Sévigné de ne jamais se séparer de sa fille. Ils s'écoulèrent dans cette douce retraite de Livry, qui rappelait à madame de Sévi-

gné ses plus beaux jours de jeunesse, en abritant encore les plus beaux jours de sa maturité. Tout ce qu'elle écrit de Livry, pendant et après ce séjour, respire la paix, l'ombre et le recueillement de ces bois. Une seule amertume empoisonna pour elle ce bonheur. Un cheval fougueux renversa sous les yeux de la jeune comtesse de Grignan le frère cadet du comte de Grignan. Madame de Grignan était enceinte : l'excès de son émotion la fit défaillir, elle se blessa. Cette sensibilité bien naturelle fut interprétée par la calomnie comme la preuve d'une préférence criminelle de la comtesse pour le plus beau, le plus jeune et le plus aimable des Grignan; le monde retentit de ces soupçons; les poëtes le consacrèrent dans leurs épigrammes; les femmes, jalouses de la beauté et de la vertu dans une femme, l'élevèrent jusqu'aux oreilles du roi. Madame de Sévigné, atteinte dans ce qu'elle avait de plus vulnérable, la renommée de sa fille, s'en plaignit au duc de la Rochefoucauld et au prince de Condé, qui soufflèrent de haut sur cette calomnie; mais la cicatrice en resta au cœur de madame de Sévigné, et son ressentiment contre celles qui avaient colporté cette rumeur ne s'amortit jamais. Ce ressentiment, qui venait de sa tendresse, est inépuisable.

« J'allai chez madame de la Fayette, » écrit-elle à sa fille; « M. de la Rochefoucauld y vint; on ne » parla que de vous, de la raison que j'avais d'être » touchée, et du dessein de parler comme il faut à

» *Mélusine* (madame de Marans). Je vous réponds
» qu'elle sera bien relancée. D'Hacqueville vous
» rendra un bon compte de cette affaire... »

« L'affaire de *Mélusine* est entre les mains de
» Langlade, après avoir passé par celles de M. de
» la Rochefoucauld et de d'Hacqueville. Je vous
» assure qu'elle est bien confondue et bien méprisée
» par ceux qui ont l'honneur de la connaître. »

Un malheur plus réel la menaçait. Ce gendre auquel elle avait sacrifié tant de convenances dans l'unique espoir de le conserver à Paris, échoua dans ses sollicitations d'une charge à la cour et fut nommé lieutenant général du roi ou vice-gouverneur de Provence. Cette charge exigeait que M. de Grignan résidât dans son gouvernement. Elle obtint avec peine qu'il laisserait sa fille jusqu'à sa délivrance. Madame de Grignan mit au monde une fille qu'on appela mademoiselle d'Adhémar, qui promettait les charmes de sa mère et l'esprit de sa grand'mère, mais que des ambitions cruelles de famille ensevelirent, à la fleur de sa beauté, dans un monastère.

On voit plus tard que madame de Sévigné ne put conserver au monde cette première petite-fille; mais elle sauva du cloître Pauline, qui fut depuis madame de Simiane. Il faut l'entendre elle-même; elle multiplie ses efforts et ses insinuations :

« Votre petite demoiselle (Marie-Blanche, made-
» moiselle d'Adhémar) me fait pitié d'être destinée

» à demeurer dans ce couvent, perdue pour vous.
» En attendant une vocation, vous n'oseriez la
» remuer, de peur qu'elle ne se dissipe. Cette enfant
» est d'un esprit chagrin et jaloux, tout propre à se
» dévorer.

» Je fais réponse à ma chère petite Adhémar
» (Marie-Blanche) avec une vraie amitié. La pauvre
» enfant! qu'elle est heureuse, si elle est contente!
» Cela est, sans doute; mais vous m'entendez
» bien. »

Quelques années après, au sujet de sa seconde petite-fille Pauline, elle écrit :

« Aimez, aimez Pauline; donnez-vous cet amu-
» sement; ne vous martyrisez point à vous ôter
» cette petite personne; que craignez-vous? Vous
» ne laisserez pas de la mettre au couvent dans
» quelques années, quand vous le jugerez néces-
» saire. Tâtez, tâtez un peu de l'amour maternel;
» on doit le trouver assez salé, lorsque c'est un
» choix du cœur et que ce choix regarde une créa-
» ture aimable. Je vois d'ici cette petite; elle vous
» ressemblera, malgré la marque de l'ouvrier. Il est
» vrai que ce nez est une étrange affaire; mais il
» se rajustera, et je vous réponds que Pauline sera
» belle.

» Je sais comme on reçoit M. de Grignan en
» Provence. Je lui recommande Pauline et le prie
» de la défendre contre votre philosophie. Ne vous
» ôtez pas tous deux ce joli amusement : hélas!

» a-t-on si souvent des plaisirs à choisir ? Quand il » s'en trouve quelqu'un d'innocent et de naturel » sous notre main, il me semble qu'il ne faut pas » se faire la cruauté de s'en priver. Je chante donc « encore une fois : *Aimez, aimez Pauline, aimez* » *sa grâce extrême*. »

« ... Mais parlons de Pauline, l'aimable, la jolie » petite créature! Je suis étonnée qu'elle ne soit » pas devenue sotte et ricaneuse dans ce couvent. « Ah! que vous avez bien fait de l'en retirer! » Gardez-la, ma fille, ne vous privez pas de ce » plaisir; la Providence en aura soin. Je vous con- » seille de ne pas vous défendre de l'aimer, quand » vous devriez la marier en Béarn. »

« ... Dites-moi si vous ôterez Pauline d'avec vous; » c'est un prodige que cette petite, son esprit est sa » dot. Je la mènerais toujours avec moi, j'en ferais » mon plaisir, je me garderais bien de la mettre » (au couvent) avec sa sœur. Enfin, comme elle » est extraordinaire, je la traiterais extraordinai- » rement. »

« Jamais vous ne serez embarrassée de cette » enfant; au contraire, elle pourra vous être utile. » Enfin j'en jouirais, et ne me ferais point le mar- » tyre de m'ôter cette consolation. »

## XLII

Cette digression nous a paru nécessaire pour montrer la protestation du cœur de madame de Sévigné contre cette coutume barbare qui sacrifiait les filles à la fortune du fils. Reprenons notre récit à la première séparation de madame de Sévigné d'avec madame de Grignan.

Le frisson de cœur de madame de Sévigné, à l'approche du moment où il faudrait rendre sa fille à son gendre, la saisit le lendemain de la délivrance de madame de Grignan. La douleur la rend pour la première fois éloquente; ses lettres à M. de Grignan ne sont plus des conversations et des anecdotes, ce sont des supplications et des plaidoyers. Elle lui dispute un à un les semaines, les jours, les heures; tous les prétextes lui sont des raisons pour ajourner ce fatal départ; elle sent qu'on va lui arracher son âme, elle a l'agonie de la séparation. Ses lettres palpitent, brûlent, ou transissent comme la peau. La puérilité y devient pathétique; elle se retient à tout comme quelqu'un qui se noie, même à la pluie qui tombe et au vent qui court.

« Je vous avoue que l'excès d'un si mauvais temps » fait que je me suis opposée à son départ pendant » quelques jours. Je ne prétends pas qu'elle évite » le froid, ni les boues, ni les fatigues du voyage, » mais je ne veux pas qu'elle soit noyée. Cette rai-

» son, quoique très-forte, ne la retiendrait pas pré-
» sentement, sans le coadjuteur qui part avec elle et
» qui est engagé de marier sa cousine d'Harcourt.
» Cette cérémonie se fait au Louvre. M. de Lyonne
» est le procureur; le roi lui a parlé... Ce serait
» une chose si étrange que d'aller seule, et c'est une
» chose si heureuse pour elle d'aller avec son beau-
» frère, que je ferai tous mes efforts pour qu'ils ne
» se quittent pas. Cependant les eaux s'écouleront
» un peu; je veux vous dire de plus que je ne sens
» pas le plaisir de l'avoir présentement; je sais qu'il
» faut qu'elle parte; ce qu'elle fait ici ne consiste
» qu'en devoir et en affaires; on ne s'attache à nulle
» société; on ne prend aucun plaisir; on a toujours
» le cœur serré; on ne cesse de parler de chemins,
» de pluies, des histoires tragiques de ceux qui se
» sont hasardés. En un mot, quoique je l'aime
» comme vous savez, l'état où nous sommes à pré-
» sent nous pèse et nous ennuie; ces derniers jours-
» ci n'ont aucun agrément. Je vous remercie de la
» pitié que je vous fais; vous pouvez mieux com-
» prendre qu'un autre ce que je souffre et ce que
» je vais souffrir! »

Le surlendemain, nouvel obstacle.

« Les pluies ont été et sont encore si excessives.
» qu'il y aurait eu de la folie à se hasarder. Toutes
» les rivières sont débordées, tous les grands che-
» mins sont noyés, toutes les ornières cachées; on
» peut fort bien verser dans tous les gués; enfin, la

» chose est au point que madame de Rochefort, » qui est chez elle à la campagne, qui brûle d'en- » vie de revenir à Paris où son mari la souhaite et » où sa mère l'attend avec une impatience in- » croyable, ne peut pas se mettre en chemin, parce » qu'il n'y a pas de sûreté, et qu'il est vrai que cet » hiver est épouvantable; il n'a pas gelé un mo- » ment, et il a plu tous les jours comme des pluies » d'orage; il ne passe plus aucun bateau sous les » ponts; les arches du Pont-Neuf sont quasi-com- » blées; enfin c'est une chose étrange. »

Le jour arrive cependant; l'adieu est consommé; il faut assister dans son cœur même à ses durs moments. On ne sait lequel est le plus ou le moins cruel d'avant ou d'après la séparation. Le carrosse de la fille n'est pas encore aux barrières de Paris que déjà la mère s'assied pour lui écrire, espérant la rejoindre au moins par la pensée. On voit même qu'elle étouffe à demi ses sanglots pour ne pas se rendre trop importune à ce qu'elle aime. Cette première lettre après le départ a le désordre d'une âme où la douleur, comme dans une chambre vide, n'a pas encore rangé les traces éparses d'un déménagement.

« Ah! ma douleur serait bien faible si je pouvais » vous la peindre; aussi je ne l'entreprendrai pas. » J'ai beau chercher ma fille, je ne la trouve plus, » et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi!... » Je m'en allai donc à cette chapelle de Sainte-

» Marie, toujours pleurant et toujours mourant; il
» me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme;
» en effet, quelle rude séparation! Je demandai la
» liberté d'être seule; on me mena dans la chambre
» de madame de Houssuit, on me fit du feu, Agnès
» me regardait sans me parler; c'était notre mar-
» ché. J'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser
» de sanglotter; toutes mes pensées me faisaient
» mourir. J'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez
» juger sur quel ton; j'allai ensuite chez madame
» de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par
» l'intérêt qu'elle y prit; elle était seule et malade,
» et triste de la mort d'une sœur religieuse. Elle
» était comme je pouvais la désirer. M. de la Ro-
» chefoucauld y vint; on ne parla plus que de vous,
» et de la raison que j'avais d'être touchée... Les ré-
» veils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étais
» pas avancée d'un pas pour le repos de mon esprit.
» L'après-dînée se passa chez madame de la Troche
» et à l'Arsenal. Le soir, je reçus votre lettre, qui
» me remit dans mes premiers transports... »

## XLIII

Et cette douleur se nourrit et se renouvelle de tout ce qui rappelle la fille à la mère. Un mois après, sa maison, l'escalier, la chambre où l'adieu s'est consommé, rouvrent par tous ses sens toutes ses blessures :

« Je vous assure, ma chère enfant, » lui écrit-elle alors, « que je songe à vous continuellement, » et que je sens tous les jours ce que vous me dîtes » une fois : qu'il ne fallait pas appuyer sur certaines pensées. Si l'on ne glissait pas dessus, on » serait toujours en larmes, c'est-à-dire moi. Il n'y » a lieu dans cette maison qui ne me blesse le » cœur. Toute votre chambre me tue, j'y ai fait » mettre un paravent tout au milieu pour rompre » la vue ; une fenêtre de ce degré par où je vous vis » monter dans le carrosse d'Hacqueville, et par où » je vous rappelai, me fait peur à moi-même, » quand je pense combien alors j'étais capable de » me jeter par la fenêtre, car je suis folle quelquefois. Ce cabinet où je vous embrassais sans savoir » ce que je faisais ; ces Capucins où j'allais entendre la messe ; ces larmes qui tombaient de mes » yeux à terre comme si c'eût été de l'eau qu'on » eût répandue ; Sainte-Marie, madame de la » Fayette, mon retour dans cette maison, votre » appartement, la nuit, le lendemain ; et votre » première lettre, et toutes les autres, et encore » tous les jours ; et tous les entretiens de ceux qui » entrent dans mes sentiments, ce pauvre d'Hacqueville est le premier, je n'oublierai jamais la » pitié qu'il eut de moi ! Voilà donc où j'en reviens, » il faut glisser sur tout cela et se bien garder de » s'abandonner à ses pensées et aux mouvements » de son cœur. J'aime mieux m'occuper de la vie

« que vous faites maintenant. Cela me fait une
» diversion, sans m'éloigner pourtant de mon
» sujet et de mon objet aimé. Je songe donc à
« vous, et je souhaite toujours de vos lettres;
» quand je viens d'en recevoir, j'en voudrais bien
» encore. J'en attends présentement, et je repren-
» drai ma lettre quand j'aurai de vos nouvelles.
» J'abuse de vous, ma très-chère; j'ai voulu
» aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance,
» mon cœur en avait besoin, je n'en ferai pas
» coutume. »

## XLIV

Cette fixité de regard sur l'objet disparu ne se lasse pas, elle suit madame de Grignan dans tout le voyage. Madame de Sévigné craint d'obséder, elle s'efforce quelquefois de sourire à travers les larmes. Le moindre retour de tendresse de son enfant vers elle, une flatterie, une caresse l'enivre, lui arrache un cri de joie; elle veut se faire pardonner de trop aimer par celle qu'elle fatigue d'amour.

« Vous comprenez bien, ma belle, qu'à la
» manière dont vous m'écrivez, il faut que je
» pleure en lisant votre lettre. Joignez à la ten-
» dresse et à l'inclination naturelle que j'ai pour
» vous la petite circonstance d'être persuadée que
» vous m'aimez, et jugez de l'excès de mes senti-
» ments! Méchante! pourquoi me cachez-vous

» quelquefois de si précieux trésors? Vous avez » peur que je meure de joie? Mais ne craignez-» vous pas aussi que je meure de déplaisir de croire » voir le contraire? Je prends votre ami d'Hacque-» ville à témoin de l'état où il m'a vue autrefois!... » Mais quittons ces tristes souvenirs, et laissez-» moi jouir d'un bien sans lequel la vie m'est dure » et fâcheuse. Ce ne sont point des paroles, ce sont » des vérités; madame de Guénégaud me mande » de quelle manière elle vous a vue pour moi. Je » vous conjure de garder le fond de ces sentiments, » mais plus de larmes! elles ne vous sont pas aussi » saines qu'à moi! Je suis à présent assez raison-» nable, je me soutiens au besoin, et quelquefois » je suis quatre ou cinq heures comme une autre; » mais peu de chose me replonge en mon premier » état : un souvenir, un lieu, une parole, une pen-» sée un peu trop arrêtée, vos lettres surtout, les » miennes même en les écrivant, quelqu'un qui » me parle de vous, voilà des écueils à mon cou-» rage, et ces écueils se rencontrent souvent. Je » vois madame de Villars; je m'y plais parce » qu'elle entre dans mes sentiments. Madame de » la Fayette comprend aussi les tendresses que j'ai » pour vous, elle est touchée de celles que vous me » témoignez. J'ai vu cette pauvre madame Amyot, » elle pleure bien, je m'y connais! Hélas! de quoi » ne me souviens-je pas! les moindres choses me » sont chères. »

A dater de cette séparation commence la véritable œuvre de madame de Sévigné, l'épanchement de sa vie dans ses lettres à sa fille. La correspondance de son esprit fait place à la correspondance de son cœur; elle n'avait que le génie de l'agrément, le génie de la tendresse éclate sous ses larmes ; elle ne vit plus que pour écrire à sa fille, et pour que la douce assiduité de ses lettres, besoin quotidien de son amour, ne devienne pas une fastidieuse obsession de tendresse éternellement répétée sous sa plume, elle glane partout dans ses détails domestiques, dans ses entretiens, dans ses lectures, dans ses élévations, à la cour, à la ville, à l'armée, et jusque dans les scandales de son siècle, ce qui peut lui faire pardonner de tant écrire. Elle s'efforce d'intéresser et d'amuser, afin qu'on lui pardonne d'attendrir. A cette date aussi commence l'histoire épistolaire du siècle de Louis XIV; une femme cachée dans la rue des Tournelles ou dans sa retraite des Rochers tient à son insu la plume d'un secrétaire élégant de ce règne, tandis que Saint-Simon tient celle de Tacite des cours dans l'antichambre du Dauphin.

Singulière destinée de ce règne heureux en tout, d'avoir été écrit tout entier dans ses coulisses plus que dans ses annales par une mère qui cherche à amuser sa fille et par un courtisan qui cherche à stygmatiser ses rivaux! Voltaire, dans son *Histoire du siècle de Louis XIV*, est moins historique que ces

deux échos. On peut affirmer que cette bonne fortune d'avoir eu pour annalistes involontaires une mère aussi émue que madame de Sévigné et un satiriste aussi passionné que Saint-Simon a beaucoup contribué à l'intérêt et au retentissement de cette grande époque. La correspondance privée de madame de Sévigné devient donc tout à coup une chronique de France. On y voit passer en quelques lignes, en impressions successives, en anecdotes, en portraits, en confidences, en demi-mots, en réticences, en applaudissements et en murmures, mais on y voit passer tout vivants les événements, les hommes, les femmes, les gloires, les hontes, les douleurs du siècle. Il y a sur chacune de ces pages une empreinte du temps devenue ineffaçable sous cette main de femme. C'est le tableau de famille du dix-septième siècle, retrouvé sous la poussière du château de Grignan pour la dernière postérité.

On ne peut ni réduire, ni analyser, ni graver un pareil tableau; il faut le lire traits par traits épars dans deux mille lettres, et le peintre y est tellement confondu avec les figures, qu'en étudiant le siècle on s'apparente forcément avec l'écrivain. Aussi serait-il impossible d'enlever madame de Sévigné du tableau sans déchirer la toile et sans qu'il manquât la plus vive couleur et la plus naïve expression à ce règne.

L'absence de madame de Grignan ne sépara madame de Sévigné de sa fille que des yeux. Jamais

elle ne lui fut plus présente. Les intérêts de monsieur et madame de Grignan devenus désormais sa seule pensée la rendirent plus ambitieuse que la nature ne l'avait faite, elle fit attention à tout ce qui pouvait servir ou desservir à la cour la fortune de son gendre, elle se fit l'ambassadeur perpétuel du nouveau gouverneur de Provence auprès des hommes de qui cette fortune et cette considération dépendaient, pendant qu'elle écrivait d'admirables conseils politiques à monsieur de Grignan pour lui apprendre à ménager les partis, les intérêts, les vanités à Aix et à Marseille; elle se répandait plus que jamais dans les sociétés influentes de Paris pour y faire valoir ses services; elle y cultivait avec assiduité toutes les amitiés de la jeunesse pour les reporter sur sa fille. Jusque-là elle avait joui négligemment d'être aimée; maintenant elle aspirait volontairement à plaire. Ses agréments n'étaient plus seulement des hasards, c'étaient des moyens; sa beauté toujours jeune, ses entretiens toujours recherchés, son esprit plus souple et plus caressant que jamais, étaient devenus la diplomatie des deux familles. Elle ne négligeait plus rien de ce qui pouvait rendre son nom agréable au roi et aux favorites. Son fils, revenu de la malheureuse campagne de Candie, avait besoin de faveur pour s'élever dans l'armée. C'est aussi le temps où, la cour commençant à tourner à la dévotion espagnole transmise avec le sang de Philippe II par Anne d'Autriche à

son fils, madame de Sévigné suit à son insu le courant d'idées qui mène à la fois au ciel et à la faveur royale; sa vie prend le pli, ses lettres prennent l'accent, ses pensées contractent sous leur légèreté superficielle une certaine onction de piété facile. On peut croire que la douleur de vivre loin de l'objet unique de sa passion l'incline aussi plus naturellement vers la source des consolations surnaturelles. Cependant il faut remarquer, à sa gloire, que cette dévotion, devenue à cette époque un costume de cour, ne fut jamais chez elle une lâche adulation pour le parti dominant dans le conseil de la conscience du roi; elle resta secrètement fidèle à ses premières amitiés et à ses constantes vénérations pour les Arnauld, les rigoristes et les indépendants du catholicisme; ses gémissements et des tendresses pour les solitaires persécutés de *Port-Royal* éclatent dans ses lettres avec un accent de sainte opposition qui absout de servilité sa dévotion; elle lisait beaucoup les *Essais* de Nicole. Ce philosophe stoïque du détachement des choses humaines la persuadait.

« Je poursuis cette *morale* de Nicole, que je trouve » délicieuse; elle ne m'a encore donné aucune leçon » contre la pluie, mais j'en attends : car j'y trouve » tout, et la conformité à la volonté de Dieu pourrait me suffire, si je ne voulais un remède spécifique. Enfin je trouve ce livre admirable; personne » n'a encore écrit comme ces messieurs, car je » mets Pascal de moitié à tout ce qui est beau. On

» aime tant à entendre parler de soi et de ses sen-
» timents, que, quoique ce soit en mal, on en est
» charmé. J'ai même pardonné l'*enflure* du cœur
» en faveur du reste, et je maintiens qu'il n'y a point
» d'autre mot pour expliquer la vanité et l'orgueil,
» qui sont proprement du vent : cherchez un autre
» mot ! j'achèverai cette lecture avec plaisir. »

« Je lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève ;
» surtout je suis charmée du troisième traité, des
» moyens de conserver la paix avec les hommes :
» lisez-le, je vous prie, avec attention, et comme
» chacun s'y trouve, et philosophes, et jansénistes,
» et molinistes, et tout le monde enfin ! Ce qui s'ap-
» pelle chercher au fond du cœur avec une lan-
» terne, c'est ce qu'il fait ; il nous découvre ce que
» nous sentons tous les jours, et que nous n'avons
» pas l'esprit de démêler ou la sincérité d'avouer ;
» en un mot, je n'ai jamais vu écrire comme ces
» messieurs-là. »

« Vous savez que je suis toujours un peu entêtée
» de mes lectures. Ceux à qui je parle ont intérêt
» que je lise de bons livres. Celui dont il s'agit pré-
» sentement, c'est cette *Morale* de Nicole ; il y a un
» traité sur les moyens d'entretenir la paix entre
» les hommes, qui me ravit. Je n'ai jamais rien vu
» de plus utile, ni si plein d'esprit et de lumières.
» Si vous ne l'avez pas lu, lisez-le ; et si vous l'a-
» vez lu, relisez-le avec une nouvelle attention. Je
» crois que tout le monde s'y trouve ; pour moi, je

» suis persuadée qu'il a été fait à mon intention,
» j'espère aussi d'en profiter, j'y ferai mes efforts.
» Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles
» gens disent : Je suis trop vieux pour me corriger.
» Je pardonnerais plutôt aux jeunes gens de dire :
» Je suis trop jeune. La jeunesse est si aimable qu'il
» faudrait l'adorer, si l'âme et l'esprit étaient aussi
» parfaits que le corps. Mais, quand on n'est plus
» jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner et
» tâcher de regagner, par les bonnes qualités, ce
» qu'on perd du côté des agréables. Il y a longtemps
» que j'ai fait ces réflexions, et, par cette raison, je
» veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon
» âme, à mon cœur, à mes sentiments. Voilà de
» quoi je suis remplie et de quoi je remplis cette
» lettre, n'ayant pas beaucoup d'autres sujets. »

« Voilà les tours que me fait mon imagination à
» tout moment : il me semble toujours que tout ce
» que j'aime, que tout ce qui m'est bon, va m'é-
» chapper, et cela donne de telles détresses à mon
» cœur, que, si elles étaient continuelles comme
» elles sont vives, je n'y pourrais pas résister. Sur
» cela il faut faire des actes de résignation à l'ordre
» et à la volonté de Dieu. M. Nicole n'est-il pas
» encore admirable là-dessus ? J'en suis charmée,
» je n'ai rien vu de pareil. Il est vrai que c'est une
» perfection un peu au-dessus de l'humanité, que
» l'indifférence qu'il veut de nous pour l'estime et
» l'improbation du monde ; je suis moins capable

» que personne de la comprendre ; mais, quoique
» dans l'exécution on se trouve faible, c'est pour-
» tant un plaisir que de méditer avec lui, et de faire
» réflexion sur la vanité de la joie ou de la tristesse
» que nous recevons d'une telle fumée ; et à force
» de trouver un raisonnement vrai, il ne serait pas
» impossible qu'on s'en servît dans certaines occa-
» sions. En un mot, c'est toujours un trésor, quoi
» que nous en puissions faire, d'avoir un si bon mi-
» roir des faiblesses de notre cœur. M. d'Andilly est
» aussi content que nous de ce beau livre. »

« Il s'en faut bien que le livre de M. Nicole ne
» fasse en moi d'aussi beaux effets qu'en M. de
» Grignan ; j'ai des liens de tous côtés, mais surtout
» j'en ai un qui est dans la moelle de mes os. Et
» que fera là-dessus M. Nicole? Mon Dieu, que
» je sais bien l'admirer! mais que je suis loin de
» cette bienheureuse indifférence qu'il veut nous
» inspirer! »

## XLV

Elle s'accusait à sa fille de sentir l'élévation de cette morale sans avoir la force de sevrer son cœur de l'affection qui le remplissait. « Hélas! mes pa-
» roles sont assez bonnes. Je les range comme ceux
» qui disent bien ; mais la tendresse de mes senti-
» ments me tue. Par exemple, je n'ai point été
» trompée par les douleurs d'être séparée de vous ;

» je les ai imaginées comme je les sens. J'ai toujours » compris que rien ne remplirait votre place, que » votre souvenir me serait toujours sensible au » cœur, que je m'ennuierais de votre absence, que » jour et nuit je serais occupée de vous ! Oui, je suis » tout cela comme je l'avais pressenti ; il y a plu» sieurs endroits sur lesquels je n'ai pas la force » d'appuyer ; toute ma pensée glisse là-dessus, » comme vous disiez, et je n'ai pas trouvé que le » proverbe fût vrai pour moi, d'*avoir la robe selon* » *le froid*. Je n'ai point de robe pour ce froid-là ! »

Elle allait chercher ses consolations dans les temples et ses souvenirs à Livry. « Mon enfant, » écrit-elle quelques jours après, « il y a trois heures que » je suis partie de Paris avec l'abbé (de Coulanges), » Hélène (sa femme de chambre), Hébert (son va» let de chambre) et Marphise (sa chienne), dans » le dessein de me retirer du monde et du bruit jus» qu'à jeudi soir. Je prétends être en solitude, je » fais de lui une petite Trappe ; je veux prier Dieu, » y faire mille réflexions ; j'ai résolu d'y jeûner » beaucoup pour toutes sortes de raisons ; de mar» cher pour tout le temps que j'ai été dans ma » chambre, et surtout de m'y ennuyer pour l'amour » de Dieu. Mais, ce que je ferai beaucoup mieux » que tout cela, c'est de penser à vous, ma fille ; je » n'ai point encore cessé depuis que je suis arrivée, » et, ne pouvant contenir tous mes sentiments, je » me suis mise à vous écrire au bout de cette petite

» allée sombre que vous aimez, assise sur ce siége
» de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée.
» Mais, mon Dieu, où ne vous ai-je point vue ici?
» et de quelle façon toutes ces pensées me traver-
» sent-elles le cœur ! Il n'y a point d'endroit, point
» de lieu, ni dans la maison, ni dans l'église, ni dans
» le pays, ni dans le jardin, où je ne vous aie vue...
» Je vous vois, vous m'êtes présente, je pense et
» repense à vous, ma tête et mon esprit se creusent;
» mais j'ai beau tourner, j'ai beau chercher cette
» chère enfant que j'aime avec tant de passion,
» elle est à deux cents lieues de moi, je ne l'ai plus.
» Sur cela, je pleure sans pouvoir m'en empêcher.
» Ma bonne, voilà qui est bien faible; pour moi, je
» ne sais pas être forte contre ma tendresse si juste
» et si naturelle. L'état où ce lieu m'a mise est
» une chose incroyable. Je vous prie de ne pas par-
» ler de ma faiblesse; mais vous devez aimer et
» respecter mes larmes qui viennent d'un cœur tout
» à vous.

» Si j'avais autant pleuré mes péchés que j'ai
» pleuré pour vous depuis que je suis ici, je serais
» très-bien disposée pour faire mes Pâques et mon
» jubilé. J'ai passé ici le temps que j'avais résolu
» et de la manière dont je l'avais prévu. C'est une
» chose étrange qu'une imagination vive qui repré-
» sente toutes choses comme si elles étaient encore;
» sur cela on songe au présent, et, quand on a le
» cœur comme je l'ai, on se meurt. Je ne sais où

» me sauver de vous, notre maison de Paris m'as-
» somme encore tous les jours, et Livry m'achève.
» Pour vous, c'est par un effort de mémoire que
» vous pensez à moi ; la Provence n'est point obligée
» de me rendre à vous, comme ces lieux-ci doivent
» vous rendre à moi. J'ai trouvé de la douceur dans
» la tristesse que j'ai eue ici. Une grande solitude,
» un grand silence, un office triste, des ténèbres
» chantés avec dévotion, un jeûne canonique et une
» beauté dans ces jardins dont vous seriez charmée,
» tout cela m'a plu. Je n'avais jamais été à Livry
» la semaine sainte.

» Hélas ! que je vous y ai souhaitée ! Quelque
» ennemie que vous soyez de la solitude, vous
» auriez été contente de celle-ci.

» Mais je m'en retourne à Paris par nécessité. »

## XLVI

L'absence du roi de Paris, la fluctuation de sa vie dans le vide, le besoin de repasser sur les traces de ses beaux jours de recueillement avec sa fille, la ramènent aux Rochers, au fond de la Bretagne, pendant la session des états de la province où son fils représentait la noblesse. C'est là que toute sa légèreté s'évapore et que la solitude pour laquelle elle semblait si peu faite l'enveloppe du seul bonheur qui lui reste, ses souvenirs et ses tristesses. La perte de la présence de sa fille en a fait une autre femme.

Elle s'y plonge dans toute la poésie des larmes, elle y épuise l'infini du regret, elle y découvre ces délicieuses sympathies entre la nature inanimée et l'âme vivante qui ont fait depuis le génie de Jean-Jacques Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Châteaubriand, et qui étaient des mystères pour les écrivains de la cour toute mondaine de Louis XIV.

« Enfin, ma fille, me voici dans ces pauvres » Rochers. Peut-on revoir ces allées, ces devises, » ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, sans » mourir de tristesse ? Il y a des souvenirs agréa- » bles; mais il y en a de si vifs et de si tendres, » qu'on a peine à les supporter. Ceux que j'ai de vous » sont de ce nombre. Ne comprenez-vous pas bien » l'effet que cela peut faire dans un cœur comme » le mien ? J'ai quelquefois des rêveries, dans ces » bois, d'une telle noirceur, que j'en reviens plus » changée que dans un accès de fièvre. Là je rêve » tout ce qu'on peut rêver; j'en ai le temps et le » lieu; j'ai le champ libre dans mon jardin pour y » faire ce qui me plaît, il me plaît de m'y promener » le soir jusqu'à huit heures; mon fils n'y est plus, » cela fait un silence, une tranquillité, une soli- » tude que je ne crois pas qu'on puisse rencontrer » ailleurs. Je ne vous dis point à qui je pense, ni » avec quelle tendresse ! Quand on devine, il n'est » pas besoin de parler. Nous lisons toujours le » Tasse et cette *Morale* de Nicole, qui est admi- » rable, et *la Cléopâtre* de mademoiselle de Scudéry

» aux heures perdues : c'est ordinairement sur
» cette lecture que je m'endors.

» Ah! mon enfant! » poursuit-elle à une autre heure, « que je viens de bien me promener dans » l'*Humeur de ma fille* » (nom qu'elle avait donné, dans l'enfance de madame de Grignan, à une allée de ses bois où sa fille aimait à rêver seule)! « Je
» viens de ce bois; vraiment ces allées sont d'un
» charme duquel je ne me lasse pas! Il y en a six
» que vous ne connaissez pas du tout, mais celles
» que vous connaissez sont embellies par la crois-
» sance des arbres; il fait à présent beau et sec,
» j'y demeure entre chien et loup; c'est là que j'ai
» le loisir de vous aimer. Je vous remercie, mon
» enfant, d'avoir conservé quelque doux souvenir
» du *patrio nido!* et pourquoi serait-il impossible de
» vous revoir dans ces belles allées?... »

Elle puise alors dans son âme, pour l'intérêt de ses lettres à sa fille, tout ce que la vie de la campagne offre de douces vicissitudes quotidiennes, de détails domestiques, de distractions familières. On la suit dans ses promenades, dans ses visites à ses voisins, dans ses parterres, dans ses soirées d'automne au coin du feu, dans ses lectures, dans ses badinages avec son fils, qu'elle ne traite jamais sérieusement, jusque dans ses regrets d'avoir laissé sa chienne Marphise à Paris, et dans ses remords d'en avoir adopté et d'en aimer une autre.

« Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien,

» voici l'aventure. J'appelais par contenance une
» chienne courante d'une madame qui demeure au
» bout de ce parc. Madame de Tarente me dit:
» Quoi! vous appelez un chien? Je veux vous en
» envoyer un, le plus joli du monde. Je la remer-
» ciai et lui dis la résolution que j'avais prise de ne
» plus m'engager dans cette sottise. Cela se passe,
» on n'y pense plus. Deux jours après, je vois en-
» trer un valet de chambre avec une petite mai-
» son de chien toute pleine de rubans, et sortir de
» cette jolie maison un petit chien tout parfumé,
» d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des
» soies, une haleine douce, petit comme une syl-
» phide, blondin comme un blondin; jamais je ne
» fus plus étonnée ni plus embarrassée. Je voulus
» le renvoyer, on ne voulut jamais le reporter. La
» femme de chambre qui l'a élevé en a pensé mou-
» rir de douleur. C'est Marie qui aime le petit chien!
» il couche dans sa maison et dans la chambre de
» Beaulieu; il ne mange que du pain; je ne m'y
» attache point; mais il commence à m'aimer, je
» crains de succomber. Voilà l'histoire que je vous
» prie de ne point mander à Marphise, car je crains
» ses reproches. Au reste, une propreté extraordi-
» naire, il s'appelle Fidèle; c'est un nom que les
» amants de la princesse n'ont jamais mérité de
» porter; ils ont été pourtant d'un assez bel air; je
» vous conterai quelque jour ses aventures... »
» Ce que vous me dites sur Fidèle est fort plai-

» sant et fort joli. C'est la vraie conduite d'une co-
» quette que celle que j'ai eue. Il est vrai que j'en
» ai honte et que je m'en justifie, comme vous avez
» vu ; car il est certain que j'aspirais au chef-d'œu-
» vre de n'avoir aimé qu'un chien, malgré les
» *Maximes* de M. de la Rochefoucauld, et je suis
» embarrassée de Marphise ; je ne comprends pas
» ce qu'on en fait ; quelle raison lui donnerai-je ?
» Cela me jette insensiblement dans les menteries ;
» tout au moins je lui conterai bien toutes les cir-
» constances de mon nouvel engagement. Enfin
» c'est un embarras où j'ai résolu de ne jamais me
» retrouver : c'est un grand exemple de la misère
» humaine. Ce malheur m'est arrivé par le voisi-
» nage de Vitré. »

## XLVII

La légèreté, les amours, les repentirs de son fils, sont le texte habituel de ses confidences à sa fille. Mais il n'est que l'objet de son enjouement qui le sacrifie sans cesse au sourire de sa sœur.

« Comme je venais de me promener avant-hier,
» je trouvai au bout du mail le *frater*, qui se mit à
» deux genoux aussitôt qu'il m'aperçut, se sentant
» si coupable d'avoir été trois semaines sous terre
» à chanter matines, qu'il ne croyait pas pouvoir
» m'aborder d'une autre façon. J'avais bien résolu
» de le gronder, et je ne sus jamais où trouver de

» la colère; je fus fort aise de le voir. Vous savez » comme il est divertissant; il m'embrassa mille » fois; il me donna les plus méchantes raisons du » monde, que je pris pour bonnes. Nous causons » fort, nous lisons, nous nous promenons et nous » achevons ainsi l'année, c'est-à-dire le reste. »

Elle entremêla cependant sa solitude de visites à monsieur et madame de Chaulnes; il faut lire ces triomphantes descriptions des états, on se sent en pleine Bretagne du dix-septième siècle.

« Juin 1671. Je ne sais encore, » écrit-elle à sa fille, « ce que me feront les états; je crois que je » m'enfuirai de peur d'être ruinée. C'est une belle » chose que d'aller dépenser mille écus en fricas» sées et en dîners, pour l'honneur d'être la maison » de plaisance de monsieur et madame de Chaulnes, » de madame de Rohan, de M. de Lavardin, et de » toute la Bretagne, qui, sans me connaître, pour » le plaisir de contrefaire les autres, ne manquerait » pas de venir ici. Nous verrons. »

« J'allai dîner lundi chez M. de Chaulnes, qui fait » tenir les états deux fois par jour, de peur qu'on » ne vienne me voir. Je n'ose vous dire les hon» neurs qu'on me fait dans ces états; cela est ridi» cule. Cependant je n'y ai point encore couché, et » je ne puis quitter mes bois ni mes promenades, » quelque prière que l'on me fasse. »

« Août 1671. Enfin, ma chère fille, me voilà en » pleins états, sans cela les états seraient en pleins

» Rochers. Dimanche dernier, aussitôt que j'eus
» cacheté mes lettres, je vis entrer quatre carrosses
» à six chevaux dans ma cour, avec cinquante
» gardes à cheval, plusieurs chevaux de main et
» plusieurs juges à cheval. C'étaient M. de Chaul-
» nes, M. de Rohan, M. de Lavardin, MM. Coëtlo-
» gon, de Locmarie, les barons de Guais, les évêques
» de Rennes, de Saint-Malo, les MM. d'Argouges,
» et huit ou dix que je ne connais point; j'oublie
» M. d'Harouïs, qui ne vaut pas la peine d'être
» nommé. Je reçois tout cela. On dit et on répondit
» beaucoup de choses. Après une promenade dont
» ils furent fort contents, une collation très-bonne
» et très-galante sortit d'un des bouts du mail, sur-
» tout du vin de Bourgogne, qui passa comme de
» l'eau de Forges; on fut persuadé que cela s'était
» fait avec un coup de baguette. M. de Chaulnes
» me pria instamment d'aller à Vitré. J'y vins donc
» lundi au soir; M. de Chaulnes me donna à souper,
» avec la comédie de *Tartuffe*, point trop mal jouée,
» et un bal où le passepied et le menuet pensèrent
» me faire pleurer : cela me fait souvenir de vous si
» vivement que je n'y puis résister, il faut promp-
» tement que je me dissipe. On me parle de vous
» très-souvent, et je ne cherche point longtemps
» mes réponses, car j'y pense à l'instant même, et
» je crois toujours que c'est qu'on voit mes pensées
» au travers mon corps de jupe. Hier je reçus toute
» la Bretagne à ma tour de Sévigné. Je fus encore

» à la Comédie; c'était *Andromaque* qui me fit pleu-
» rer plus de six larmes, c'est assez pour une troupe
» de campagne... Vous voilà bien instruite, Dieu
» merci, de votre bon pays. »

« Si vous me demandez comment je me trouve
» aux Rochers après tant de bruit, je vous dirai
» que je suis transportée de joie, j'y serai pour le
» moins huit jours, quelque façon qu'on me fasse
» pour me faire retourner. J'ai un besoin de repos
» qui ne se peut dire; j'ai besoin de dormir; j'ai
» besoin de manger, car je meurs de faim à ces
» festins; j'ai besoin de me rafraîchir; j'ai besoin
» de me taire, tout le monde m'attaquait et mon
» poumon était usé. Enfin, ma chère enfant, j'ai
» retrouvé mon abbé, ma Mousse, ma chienne,
» mon mail, Pilois, mes maçons; tout cela m'est
» uniquement bon en l'état où je suis. Quand je com-
» mencerai à m'ennuyer, je m'en retournerai. »

## XLVIII

Au retour à Paris, les lettres changent de sujets, et reprennent aussi aisément le ton grave qu'elles étaient descendues au ton enjoué. Là, c'est la cour avec ses vicissitudes de faveur et de disgrâce; c'est le jugement plus ou moins sain sur les grands poëtes, les grands écrivains et les grands orateurs sacrés du jour; c'est la lutte entre la foi et la philosophie, lutte dans laquelle la mère penche pour

la foi passive et aveugle, la fille pour la religion indépendante et raisonnée; c'est la discussion entre elles sur leurs prédilections littéraires, leurs réflexions sur les livres lus à la même heure à Livry ou à Grignan. M. de Sévigné prend parti pour sa mère, il plaisante sa sœur avec un agrément exquis et de bon goût.

« Ah! pauvre esprit, » écrit-il, « vous n'aimez » point Homère! Les ouvrages les plus parfaits vous » paraissent dignes de mépris, les beautés natu» relles ne vous touchent point, il vous faut du clin» quant ou des *petits corps* (allusion à Descartes, » dont madame de Grignan faisait sa principale » étude). Si vous voulez avoir quelque repos avec » moi, ne lisez point Virgile; je ne vous pardon» nerais jamais les injures que vous pourriez lui » dire. Si vous vouliez cependant vous faire expli» quer le sixième livre et le neuvième, où est l'a» venture de Nisus et d'Euryalus, et le onze et le » douze, je suis sûr que vous y trouveriez du plai» sir. Turnus vous paraîtrait digne de votre estime » et de votre amitié, et en un mot, comme je vous » connais, je craindrais fort pour M. de Grignan » qu'un pareil personnage vînt aborder en Pro» vence. Mais moi, qui suis bon frère, je vous » souhaiterais du meilleur de mon cœur une telle » aventure; puisqu'il est écrit que vous devez » avoir la tête tournée, il vaudrait mieux que ce » fût de cette sorte que par l'*indéfectibilité de la*

» *matière et par les négations non conversibles* (doc-
» trine cartésienne). Il est triste de n'être occupé
» que d'atomes et de raisonnements si subtils
» que l'on n'y puisse atteindre. . . . . . . . . .

« Quoi qu'il puisse arriver, je vous assure que
» ma reconnaissance et ma tendresse seront tou-
» jours les mêmes pour vous, ma belle petite
» sœur. »

Corneille, la Fontaine, Bourdaloue, Bossuet, Fénelon, l'Arioste, le Tasse, Pétrarque, Montaigne, Boileau, Don Quichotte, le Koran, Nicole, Pascal, Molière, étaient ses favoris ; elle ne pressentait pas la grandeur de Racine, dissimulée sous l'uniforme perfection du style, dans le poëte jeune encore qui venait éclipser ses vieilles admirations. Racine, d'ailleurs, alors amoureux de la Champmeslé, actrice et beauté célèbre, était le rival heureux du baron son fils, épris de la même comédienne, et qui lui prodiguait son cœur et sa fortune. Les préventions de madame de Sévigné contre Racine étaient une antipathie de famille. Dans tout le reste, son jugement sain était le précurseur de celui de la postérité. Son parti pris contre les jésuites et son engouement pour les jansénistes ne l'empêchaient pas de proclamer Bossuet et Bourdaloue les maîtres de la chaire sacrée, et de s'extasier à leur prédication. Sa dévotion cependant, conforme en cela aux autres sentiments de son âme, sacrifie tout à son unique passion pour sa fille ; elle était plutôt une science

qu'une inspiration, un devoir de sa vie qu'un élan de son âme. La foi apprise en faisait le fond, la piété tendre n'y était pour rien, elle croyait plus qu'elle n'adorait. « Je viens de classer ma petite » bibliothèque en une matinée, » dit-elle. « J'ai » apporté ici une quantité de livres, je les ai rangés » ce matin ; on ne met pas la main sur tel que ce » soit sans qu'on ait envie de le lire tout entier, » toute une tablette de dévotion. Bon Dieu! quel » point de vue pour honorer notre religion! L'autre » tablette est toute d'histoire admirable! l'autre de » morale, l'autre de poëtes, et de nouvelles, et de » mémoires. Les romans sont méprisés et ils ont » gagné les petites armoires. Quand je rentre dans » ce cabinet, je ne comprends pas pourquoi j'en » sors. Il serait digne de vous, ma fille. »

## XLIX

Les plus hautes questions de métaphysique sacrée se jouent alors sous sa plume avec la même souplesse de mouvement que les badinages de sa pensée. Elle soutient, en les modérant par son sens exquis, les théories sur la *grâce* et sur l'*action* de Dieu dans les créatures, sorte de fatalité chrétienne de ses amis de Port-Royal. Une femme, simple disciple, corrige, en les expliquant, les apôtres.

« Vous lisez donc saint Paul et saint Augustin? » Voilà les bons ouvriers pour rétablir la souve-

» raine volonté de Dieu; ils ne marchandent point
» à dire que Dieu dispose de ses créatures. Comme
» le potier, il en choisit, il en rejette; ils ne sont
» point en peine de faire des compliments pour
» sauver la justice, car il n'y a point d'autre jus-
» tice que sa volonté : c'est la justice même, c'est la
» règle, et, après tout, que doit-il aux hommes? Rien
» du tout. Il leur fait donc justice quand il les laisse
» à cause du péché originel, qui est le fondement
» de tout, et il fait miséricorde au petit nombre de
» ceux qu'il sauve par son fils. Jésus-Christ le dit
» lui-même : « Je connais mes brebis, je les mène-
» rai paître moi-même, je n'en perdrai aucune; je
» les connais, elles me connaissent. Je vous ai
» choisis, dit-il à ses apôtres; ce n'est pas vous
» qui m'avez choisi. » Je trouve mille passages sur
» ce ton, je les entends tous, et, quand je vois le
» contraire, je dis : C'est qu'ils ont voulu parler
» communément; c'est comme quand on dit que
» Dieu s'est repenti, qu'il est en furie, c'est qu'ils
» parlent aux hommes; et je tiens à cette première
» grande vérité, qui est toute divine, qui me repré-
» sente Dieu comme Dieu, comme un maître,
» comme un souverain créateur et auteur de l'uni-
» vers, et comme un être enfin très-parfait selon la
» réflexion de votre père (Descartes). Voilà mes
» petites pensées respectueuses dont je ne tire
» point de conséquences ridicules et qui n'ôtent
» point l'espérance d'être du nombre choisi après

» tant de grâces qui sont des préjugés et des
» fondements de cette confiance. Je hais mor-
» tellement de vous parler de tout cela, pourquoi
» m'en parlez-vous ? Ma plume va comme une
» étourdie ! »

Elle passe de ces sublimités de la métaphysique aux plaisanteries les plus enjouées et les moins maternelles sur les amours de son fils, qu'elle livre à la risée un peu amère de sa sœur. Par une fatalité héréditaire contre le cœur des Sévigné, cette même Ninon de Lenclos, qui avait enlevé à vingt ans l'amour de son mari à madame de Sévigné, lui enlevait à cinquante-quatre ans le cœur de son fils. La fleur de la beauté survivait aux années dans cette courtisane. Sa renommée d'esprit, de goût, de philosophie qui s'accroissait avec le nombre de ses adorateurs, ajoutait pour Sévigné à sa séduction. Ninon n'était plus seulement un attrait, elle était une mode ; on se glorifiait d'être asservi à ses charmes. Les hommes les plus illustres par le talent, et quelques-uns même des plus austères par leurs principes, ne se déshonoraient pas en fréquentant sa maison. On voit par les plaintes de madame de Sévigné à sa fille que Racine et Boileau soupaient chez Ninon aux dépens de son fils, après avoir lu le matin leurs vers au roi et à madame de Maintenon.

Cette double séduction dans la même famille, à trente ans de distance rouvrit, la blessure au cœur

de madame de Sévigné ; elle se révolta contre Ninon et s'efforça de faire rougir son fils d'une passion contre nature. « Mais qu'elle est dangereuse cette » Ninon ! » écrit-elle à sa fille ; « si vous saviez » comme elle dogmatise sur la religion, cela vous » ferait horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes » gens est pareil à un certain M. de Saint-Germain, que nous avons vu quelquefois à Livry. » Elle trouve que votre frère a la simplicité d'une » colombe ; il ressemble à sa mère ; c'est madame » de Grignan qui a tout le sel de la maison et qui » n'est pas si sotte que d'être dans cette docilité. » Quelqu'un pensa prendre votre parti, et voulut » lui ôter l'estime qu'elle a pour vous : elle le fit » taire et dit qu'elle en savait plus que lui. Quelle » corruption ! Quoi ! parce qu'elle vous trouve belle » et spirituelle, elle veut joindre à cela cette bonne » qualité sans laquelle, selon ses maximes, on ne » peut être parfaite ! Je suis vivement touchée du » mal qu'elle fait à mon fils sur ce chapitre. Ne » lui en mandez rien : nous faisons nos efforts, » madame de la Fayette et moi, pour le dépêtrer » d'un engagement si dangereux. »

Plus loin : « Je crois que le chapitre de votre » frère vous a fort divertie. Il est présentement en » quelque repos : il voit pourtant Ninon tous les » jours, mais c'est en ami. Je l'emmène en Bretagne, où j'espère que je lui ferai recouvrer la santé » de l'âme et du corps. »

L'éloignement, les reproches tendres de sa mère, plus confidente de ses désordres que la décence maternelle ne le tolérerait aujourd'hui, enfin la guerre arrachèrent Sévigné à l'amour de Ninon. Madame de Sévigné le conduisit en Bretagne et fit diversion à ses regrets par le charme de ses entretiens et de son indulgence.

## L

Madame de Sévigné alla ensuite passer quinze mois en Provence auprès de madame de Grignan, et reconquit tous les cœurs aliénés par la froideur de sa fille.

« Il y a huit mois que je suis ici, mon cher cou-
» sin, » écrit-elle à Bussy. « Je vous mandai le
» courage que j'avais eu d'y venir de Bretagne ; je
» ne m'en suis pas repentie. Ma fille est aimable,
» comme vous le savez ; elle m'aime extrêmement.
» M. de Grignan a toutes les qualités qui rendent
» la société agréable. Leur château est très-beau et
» très-magnifique. Cette maison a un grand air ; on
» y fait bonne chère, et on y voit mille gens. Nous
» y avons passé l'hiver sans autre chagrin que d'y
» avoir le maître de la maison malade d'une fièvre
» dont le quinquina a eu toutes les peines du
» monde à le tirer, tout quinquina qu'il est. Enfin
» il est guéri. Il a fait un voyage à Aix, où l'on a
» été ravi de le revoir. D'un autre côté, mon fils

» est venu encore de Bretagne prendre des eaux » en ce pays, où la bonne compagnie, qu'il aug- » mente fort par sa présence, lui fait plus de bien » que tout autre remède. Nous sommes donc ici » tous ensemble. Il y a une jeune petite Grignan » que vous ne connaissez pas, qui tient fort bien sa » place. Elle a seize ans; elle est jolie, elle a de » l'esprit, nous lui en donnons encore. Tout cela » ensemble fait fort bien et trop bien; car je trouve » que les jours vont si vite, et les mois et les » années! je ne puis plus les retenir. Le temps » vole et m'emporte malgré moi; j'ai bien voulu » le retenir, c'est lui qui m'entraîne, et cette pensée « me fait grand'peur. Le petit Grignan a passé » l'hiver avec nous, il a eu la fièvre ce printemps; » il n'est que depuis quinze jours retourné à son » régiment. Il est encore dans les secrets de la » Providence de savoir quand nous partirons pour » Paris. »

De là elle revint à Paris, de là aux Rochers. La Bretagne était alors agitée par des soulèvements de paysans, occasionnés par la misère publique. Les termes dans lesquels madame de Sévigné s'exprime sur les supplices en masse infligés aux malheureux Bretons sont plus que cruels, ils sont légers; l'air de la cour avait endurci son âme sur les souffrances de ce qui mourait ainsi au-dessous de son niveau. Cette femme si sensible à un pli de feuille de rose dans la destinée de sa fille rit des potences où les troupes

du roi pendent de malheureux paysans agenouillés devant leurs bourreaux, et qui ne savent pas même la langue de leurs oppresseurs. Il faut arracher ces feuilles de la correspondance de madame de Sévigné pour croire à sa sensibilité. Une femme qui peut chercher dans le spectacle de ces supplices des agréments de style pour amuser sa fille peut être mère, mais elle n'est plus femme. Hâtons-nous de glisser sur cette tache qui attriste ces lettres.

## LI

Le bonheur d'être cinq ans réunie à sa fille interrompt l'œuvre de sa vie, écrire et regretter. Elle marie son fils à une jeune héritière de Bretagne, qui ramène le baron de Sévigné des égarements de sa jeunesse à une vie honnête, retirée dans son bonheur et presque acêtique. Il devient un des plus fervents et des plus austères disciples des amis de sa mère à Port-Royal. Madame de Sévigné, seule désormais, partage sa vie entre Paris, Livry et les Rochers. Elle retrouve dans ce recueillement les sources de ses sensibilités et les grâces tristes de son style. Elle écrit à cette époque :

« Nous avons eu ici les plus beaux jours du
» monde jusqu'à la veille de Noël. J'étais au bout
» de la grande allée, admirant la beauté du soleil,
» quand tout d'un coup je vis sortir du couchant
» un nuage noir et poétique, où le soleil alla se

» plonger, et en même temps un brouillard affreux ;
» et moi de m'enfuir. Je ne suis point sortie de ma
» chambre ou de la chapelle jusqu'à aujourd'hui
» que la colombe a apporté le rameau. La terre a
» repris sa couleur, et le soleil ressortant de son
» trou fera que je reprendrai aussi le cours de mes
» promenades ; car vous pouvez compter, ma très-
» chère, puisque vous aimez ma santé, que, quand
» le temps est vilain, je suis au coin de mon feu
» lisant et causant avec mon fils et sa femme. »

Dans cette solitude elle perdit peu de l'intérêt de son existence, car elle était de ces âmes de température tiède, auxquelles la vieillesse enlève peu de leur chaleur en ajoutant à leur sérénité. La seule passion, ou plutôt le seul instinct qu'elle avait eu dans toute sa vie était son instinct de mère : celui-là s'accroît au lieu de décroître dans la femme avec les années. Moins on vit en soi, plus on revit dans son enfant. Sa vie ne s'épuisait pas, elle se transvasait de plus en plus dans une autre.

Dans une telle disposition d'esprit on ne sent pas le vide, car le cœur qui n'a jamais débordé est toujours aussi plein. L'amitié suffit à la température de pareilles âmes. Madame de Sévigné avait beaucoup d'amis avec lesquels elle s'entretenait par un doux exercice de plume de causer spirituellement de toute chose ; à l'exception de sa fille, sa vie n'avait été qu'une conversation de soixante-dix ans. Un seul homme, parmi ces nombreux causeurs, paraît avoir

échauffé son âme jusqu'à la chaleur de la véritable amitié : cet homme était Corbinelli. C'est le nom qui revient le plus souvent dans ses lettres.

Corbinelli était un de ces hommes rares que la nature semble avoir créés pour être les spectateurs bénévoles des choses humaines, sans y prendre jamais d'autre part que la curiosité du spectacle et l'intérêt qu'ils portent aux auteurs. Ces hommes modestes, mais nécessaires, ressemblent aux confidents sur la scène ; ils écoutent, ils sont là pour remplir le vide du théâtre et pour donner la réplique aux personnages ; ils ont besoin d'autant d'intelligence et de finesse que les premiers rôles, mais ils n'ont pas besoin d'autant de passion, et les applaudissements ne sont pas pour eux.

Corbinelli n'avait rien de cette vanité française qui veut être regardée, il lui suffisait de jouir. Italien de naissance, indifférent comme un étranger, lettré comme un Florentin de la grande époque philosophique et poétique de Léon X, amené en France par le cardinal Mazarin, employé quelques années à Rome par ce ministre à des négociations secondaires, où il avait eu le secret des grandes affaires politiques dénouées par son adresse sans en avoir le mérite apparent et la récompense, Corbinelli était resté à Paris vivant d'une pension médiocre et ne désirant rien de plus que son loisir. Il cultivait pour lui-même les lettres, l'antiquité, l'histoire, la philosophie, la société éminente de son temps. C'était

un Saint-Évremond italien, égal aux plus grands esprits, mais craignant la peine que donne la recherche de la gloire, et se renfermant par paresse autant que par défaut d'ambition dans le rôle d'amateur. Il avait été un des premiers à sentir l'exquise supériorité de grâce attique dans madame de Sévigné, et il avait fait d'elle sa Béatrix. Son admiration, son assiduité, son culte qui ne demandait aucun retour, l'avaient apparenté dans la maison; il était devenu l'homme nécessaire. Madame de Sévigné, d'abord charmée de son esprit, puis touchée de sa constance et de son désintéressement, avait fini par parler et par sentir tout haut devant lui; tout cœur qui bat fortement dans la poitrine a besoin de s'entendre dans un autre cœur. Corbinelli était l'écho de l'esprit, de l'âme et de la vie de madame de Sévigné. Il partageait par complaisance ou par prévention jusqu'à ses adorations maternelles pour sa fille. A Paris, Corbinelli voyait tous les jours madame de Sévigné; il la suivait quelquefois à Livry ou aux Rochers; absente, il lui écrivait ou en recevait des lettres fréquentes. L'empire de son amie sur lui était si doux qu'il ne se sentait pas esclave en étant asservi à tous ses goûts; cet empire était si absolu, qu'à l'époque où madame de Sévigné devint dévote, Corbinelli devint mystique. Il la suivit comme le satellite suit la planète, depuis les dissipations mondaines de sa jeunesse jusqu'à l'ascétisme de Port-Royal et au pied des autels.

Tel était le principal ami de madame de Sévigné. Si on ôtait son nom de ses lettres, on mutilerait ce monument; il y est incrusté jusqu'au cœur, et il le mérite. Il ne faut pas priver de tels dévouements de leur seule gloire, la gloire d'avoir aimé. Corbinelli, dont la douce philosophie et l'aimable insouciance de lui-même prolongèrent démesurément l'existence, survécut à son amie comme il aurait survécu à sa propre vie; il ne mourut qu'à l'âge de cent quatre ans. Les sentiments doux vivifient l'homme.

## LII

Ceux de madame de Sévigné étaient trop vifs pour qu'elle n'en fût pas consumée. L'obsession d'une seule pensée la suivait de plus en plus jusque dans ses retraites. La vie de sa fille, devenue mère à son tour, agitée par l'ambition, gênée par la prodigalité de M. de Grignan, se répercutait douloureusement dans la sienne. Elle avait de temps en temps quelques cris de joie, bientôt changés en réflexions et en larmes, à la vue des sites que remplissait pour elle l'image de son enfant.

« Me voilà, ma fille, » lui écrit-elle de la Silleraie, dans les dernières années, « me voilà dans un lieu » où vous fûtes un jour avec moi; mais il n'est pas » reconnaissable, il n'y a plus pierre sur pierre de » ce qui était en ce temps-là »

Et, en retournant aux Rochers :

« J'ai trouvé des bois, » dit-elle, d'une beauté » et d'une tristesse extraordinaires : tous les arbres » que vous avez vus petits sont devenus grands et » droits, et beaux en perfection. Ils sont élevés, et » font une ombre agréable ; ils ont quarante ou cin- » quante pieds de hauteur. Il y a un petit air d'amour » maternel dans ce détail : songez que je les ai tous » plantés et que je les ai vus, comme disait M. de » Montbazon, *pas plus grands que cela* (M. de Mont- » bazon avait l'habitude de parler ainsi de ses pro- » pres enfants). C'est ici une solitude faite exprès » pour y bien rêver : j'y pense à vous à tout mo- » ment, je vous regrette, je vous souhaite. Votre » santé, vos affaires, votre éloignement, que pen- » sez-vous que tout cela fasse entre chien et loup ? » J'ai ces vers dans la tête :

Sous quel astre cruel l'avez-vous mis au jour,
L'objet infortuné d'une si tendre amour?

» Il faut regarder la volonté de Dieu bien fixe- » ment, pour envisager sans désespoir tout ce que » je vois, dont assurément je ne vous entretiendrai » pas... Je retrouvai, l'autre jour, une lettre de » vous, où vous m'appeliez *ma bonne maman;* vous » aviez dix ans, vous étiez à Sainte-Marie, et vous » me contiez la culbute de madame Amelot, qui de » la salle se trouva dans la cave. Il y a déjà du bon » style à cette lettre. J'en ai trouvé mille autres, » qu'on écrivait alors à mademoiselle de Sévigné ;

» toutes les rencontres sont bien heureuses pour me » faire souvenir de vous, car sans cela » (ajoute-t-elle en souriant tristement) « où en prendrai-je » l'idée?

» Nous faisons une vie si réglée, » poursuit-elle, « qu'il n'est pas possible de se mal porter. On se » lève à huit heures; très-souvent je vais, jusqu'à » neuf heures que la messe sonne, prendre la fraî- » cheur des bois. Après la messe on s'habille, on se » dit bonjour, on retourne cueillir des fleurs d'oran- » ger, on dîne, on lit ou l'on travaille jusqu'à cinq » heures. Depuis que nous n'avons plus mon fils, » je lis pour épargner la petite poitrine de sa femme. » Je la quitte à cinq heures, je m'en vais dans les » aimables allées, j'ai des livres, je change de place, » je varie le tour de mes promenades. Un livre de » dévotion, un livre d'histoire; on va de l'un à l'au- » tre, cela fait divertissement, un peu rêver à Dieu, » à sa Providence, posséder son âme, songer à » l'avenir; enfin, sur les huit heures, j'entends la » cloche, c'est le souper. Je suis quelquefois un » peu loin; je retrouve ma belle-fille dans son beau » parterre, nous nous sommes une compagnie; on » soupe pendant l'entre chien et loup... Je retourne » avec elle à *la place Coulanges*, au milieu de ses » orangers. Je regarde d'un œil d'envie la *sainte* » *horreur des bois*, au travers la belle porte de fer » que vous ne connaissez pas. Il y a un écho « un » *petit rediseur mot à mot jusque dans l'oreille.* »

On voit qu'elle voulait dire jusque dans le cœur. L'écho existe encore, dit M. de Walsh, auteur d'une biographie des plus accentuées de madame de Sévigné. Une plaque de marbre dans le parterre indique aux pèlerins des Rochers la place où il faut prononcer le nom que cette mère lui a appris pour qu'il le répète.

## LIII

C'étaient les dernières heures aussi du soir serein de madame de Sévigné; elles durèrent seize mois. Puis vint la mort, la mort véritable, naturelle, après une telle vie, la mort d'une mère qui se sacrifie pour son enfant et qui meurt à sa place.

Madame de Sévigné apprit aux Rochers que sa fille était malade, au château de Grignan en Provence, d'une de ces maladies sourdes et lentes qui sont comme les piéges cachés de la vie; elle partit pour Grignan dans une saison rigoureuse, et, s'oubliant elle-même, elle se consuma pendant trois mois de veilles autour du lit de madame de Grignan, comme elle avait fait autour de son berceau. Après ces trois mois de veilles et d'insomnies, elle eut la joie de ramener sa fille à la vie; mais la sienne avait été donnée en échange. Sa tendresse seule semblait avoir retendu en elle la vie que la convalescence de madame de Grignan laissa fuir comme sans objet désormais sur la terre. Elle s'éteignit,

le 16 avril 1696, dans les bras de sa fille, et entourée de ses petits enfants en larmes. Son dernier regard vit cette fille, ressuscitée par ses soins, recueillir son âme. Elle fut ensevelie dans la chapelle du château de Grignan; mais sa véritable et vivante sépulture, ce sont ses lettres; son corps est à Grignan, son âme est toute là.

## LIV

Non loin de sa tombe, on montre aux voyageurs sa grotte chérie de Roche-Courbierre, sur les flancs de laquelle les racines d'un figuier poussent encore quelques branches contemporaines de la visiteuse de Grignan; c'est à l'entrée de cette grotte, à l'ombre de ce figuier, qu'elle aimait à s'asseoir pour écrire. Ce lieu est voisin des grottes de Vaucluse illustrées par Pétrarque, poëte qu'elle adorait, parce qu'il n'avait vécu, comme elle, que d'une seule pensée. Madame de Sévigné, à la poésie près, est en effet le Pétrarque de la prose en France. Comme lui, sa vie n'a été qu'un nom, et elle a ému des millions d'âmes des palpitations d'un seul cœur. Comme lui, elle ne doit sa gloire qu'à un seul sentiment.

## LV

Telle fut la vie sans événements de cette femme qui n'eut pas d'autre histoire que ce qui se passe entre le cœur et l'esprit dans la chambre d'une mère qui pense à sa fille absente. Des regrets, des alarmes, des tendresses, des départs imprévus, des retours espérés, des réunions passionnées, mais silencieuses, des confidences de famille dont l'intérêt ordinairement ne dépasse pas le seuil de la maison, des descriptions de lieux et de sites aimés par leurs souvenirs, des conversations avec les amis et les voisins, un écho souvent lointain des rumeurs de la cour, le commérage à huis clos d'un siècle immortel, enfin une mort douce après une vie sans drame : voilà toute cette existence. Elle est monotone comme le chant d'une nourrice qui berce son enfant depuis le berceau jusqu'à la mort, et cependant le monde ne se lasse pas de l'écouter. Les renommées des hommes de guerre, des ministres, des poëtes, des orateurs sacrés de ces temps subissent les vicissitudes de la postérité et s'enfoncent plus ou moins vite dans la brume de la distance ; la personne et les lettres de madame de Sévigné n'ont cédé ni une palpitation ni une page au temps. On recherche les moindres billets, dans les archives des familles avec lesquelles cette femme mémorable fut liée, comme des trésors, et la découverte d'une cor-

respondance de la causeuse solitaire des Rochers ne donnerait pas moins d'émotion aux érudits que la découverte d'un livre tronqué de Tacite. Pourquoi cela ? C'est que le cœur humain est plus sympathique encore qu'il n'est curieux, et que les secrets de la tendresse d'une mère pour son enfant, quand ils sont surpris à la nature et gravés par le génie du sentiment, ont autant d'intérêt pour nous que les destinées d'un empire. Entrez dans l'intérieur de toutes les demeures, regardez sur la tablette de la cheminée le titre du livre le plus répandu, le plus usé par la main des lecteurs de la famille : vous trouverez vingt fois contre une la correspondance de madame de Sévigné. Les chefs-d'œuvre de l'esprit humain cèdent le pas à cette conversation éternelle. C'est le classique des portes fermées.

## LVI

Toutefois, c'est le livre de la vieillesse plus que des vertes années de la vie. Il n'a pas assez de passion pour la jeunesse. Pour s'y plaire, il faut que la première chaleur de la vie soit éteinte ou amortie en nous par l'âge avancé. C'est le livre du soir, non du matin ; il a le jour doux, les ombres, les rêveries, les loisirs vagues, les sérénités du soleil couchant. Il convient à cette heure où les hommes cessant de désirer, de marcher et d'agir, s'asseoient devant la porte ou au coin du foyer pour s'entre-

tenir à demi-voix des choses et des foules qui passent, sans être tentés de s'y mêler. C'est moins la vie que la conversation sur la vie. Ce livre délasse après les émotions du cœur et des jours. C'est le livre du repos.

Cependant il y a une leçon dans ce livre et dans cette vie de madame de Sévigné. Les mères, en le relisant, apprendront à aimer autant, et les filles à aimer davantage.

---

# JACQUARD

(1752-1834 DE JÉSUS-CHRIST)

---

## I

La première condition de l'histoire, c'est la vérité ; la seconde, c'est la mesure dans l'appréciation d'estime et de gloire qu'elle décerne à ses héros. Nous ne voulons point faire un poëme ou un roman de cette humble vie passée devant un métier de brochage et devant les outils de menuiserie employés pendant soixante ans à perfectionner le passage de quelques navettes à travers la trame, et le jeu de quelques poulies entre quatre piliers ; nous ne voulons pas donner le nom de grand homme à un pauvre ouvrier en soie, homme simple, bon et utile, esprit sans autre horizon que celui de sa profession, sans autres lumières que les lueurs de sa lampe ; mais rêveur, ingénieux, obstiné à la découverte, acharné à l'invention, et doué d'un instinct

si exclusivement mécanique, que des esprits supérieurs qui l'entendaient parler sur d'autres sujets que son métier s'en allaient en disant de lui : « Ce » n'est rien, c'est une machine qui en a inventé une » autre ! »

Nous n'en avons pas nous-même d'autre idée ; nous ne le comparons ni à Triptolème, qui invente la charrue nourricière des hommes ; ni à ce Platon, qui invente des idées transformatrices des philosophes ; ni à Homère, qui invente des mondes fantastiques, des poëmes, des sentiments, des images, pour pétrir de larmes de pitié et de nobles passions le cœur humain ; ni à Archimède, qui invente des forces physiques capables de soulever des montagnes par la main d'un insecte ; ni à ce Phidias, qui invente le beau dans les formes des temples pour contenir le beau suprême dans l'idée, les dieux ; ni à Christophe Colomb, qui invente un monde ; ni même à Montgolfier, qui invente la navigation aérienne, dont les enfants de nos enfants développeront un jour les ailes et recueilleront les nouvelles civilisations.

Non, ce serait profaner la gloire et la reconnaissance du genre humain que d'appliquer le même mot à des inventions si différentes. Au grand homme, l'immortalité ; à l'homme simplement utile à ses semblables, l'estime de sa profession, de sa ville, de son époque, une ligne dans l'histoire de l'art : voilà tout ce qu'on lui doit et tout ce qu'on

lui paye. Nous inscrivons ici le nom de cet artisan de Lyon, nommé Jacquard, pour montrer en lui aux artisans de tous les métiers manuels, si nombreux et si intéressants de nos jours, l'écueil et le modèle à la fois de l'ouvrier.

## II

Disons tout de suite ce qui nous frappe dans la vie de cet homme.

Ce fut l'excès de la fatigue, de la misère, et la déchéance physique et morale de l'ouvrier industriel, qui forcèrent Jacquard à chercher quelque adoucissement à ce supplice de ses frères et à méditer soixante ans son invention. Ceci même est une première leçon qui sort de la vie que nous allons écrire. Cette leçon est de nature à bien faire réfléchir l'homme des champs, vivant du métier naturel, éternel et universel, la culture de la terre, avant de quitter ce métier des métiers, qui peuple l'univers, qui crée, qui nourrit sans limite les populations qu'il enfante, pour aller se jeter, au sein des villes, dans ces métiers industriels, précaires, passagers, chanceux, qu'un caprice fait naître, qu'un autre caprice anéantit, que l'invention d'une cheville ou le déplacement d'une bobine dans une mécanique à tissage supprime, et qui dévorent par milliers les populations, corps et âme, sous prétexte de les mieux salarier. Comparons, en effet, l'ou-

gazouille pour l'enfant. Le plus grand nombre de ces fenêtres n'encadrent pas même la feuille de verre, tamis de la lumière dans leurs châssis; des feuilles de papier huilé et jaunies par la pluie remplacent les vitres, afin que la lueur trop vive du jour ne dévore pas les teintes de l'étoffe. Quelques-unes de ces feuilles de papier, crevées par la grêle ou par le vent, flottent en lambeaux à ces fenêtres; elles rendent à l'oreille des passants ce cliquetis mort de feuilles sèches, seul murmure de ces ombres qui ne végètent pas; elles impriment à ces maisons une physionomie d'indigence, de ruine et de catacombe qui serre le cœur dans la poitrine, et qui fait presser le pas au passant pour retrouver la lumière et la vie. On n'entend sortir de ces demeures d'autre bruit que le bruit monotone et cadencé de la navette, des rouages et des poulies qui battent, grincent et sifflent à tous les étages, sans laisser au passant l'intervalle d'une respiration : on dirait le sourd et perpétuel froissement des muscles et des nerfs de bois de l'avarice et de l'industrie, remués par d'invisibles ressorts dans l'automate ou dans le squelette de la ville morte.

## V

Si vous pénétrez dans une de ces maisons ou de ces fourmilières humaines, vous trouvez d'abord une étroite, longue et sombre voûte qu'on appelle

une allée; une rigole humide et fétide la borde des deux côtés pour écouler la sueur de la maison dans le ruisseau de la rue. Vous glissez dans la fange toujours détrempée que les pieds boueux des habitants ou des visiteurs, les parapluies égouttés et les incuries banales entretiennent sans cesse dans ce supplément de l'égout, portique d'un cloaque. L'allée vous conduit à un escalier commun aux deux cents habitants qui peuplent cette demeure; ses marches, usées par le frottement des souliers ferrés, suintent, comme le pavé de l'allée, d'une humidité fétide. A chaque palier, des portes entr'ouvertes laissent s'exhaler l'émanation souterraine d'autres égouts. A côté, et à l'odeur de ces immondices, huit à dix autres portes hermétiquement fermées ne laissent entendre à l'intérieur que des vagissements d'enfants, des impatiences de mères interrompues dans leur ouvrage par ces soifs de leurs mamelles. Ces bruits sont entrecoupés par le coup sourd des pédales du métier qui ne se repose jamais sous le pied de la jeune fille, du frère ou du père. Montez, redescendez, suivez les paliers et les corridors de ce labyrinthe sans guide. C'est partout le même aspect, la même mélancolie, le même murmure : vaste geôle du travail, dont on n'aperçoit pas les geôliers !

## VI

Plongez-vous les yeux à travers une de ces portes entr'ouvertes par le fabricant qui vient inspecter l'étoffe, apporter le dessin, solder la semaine? vous apercevez des chambres nues dont presque tout l'espace est occupé par le métier, pilori de la famille. Des écheveaux de soie tapissent les murs ; des piliers de bois, des cordages, des poulies, des fils, des bobines, des navettes, des cylindres, des cartons percés de trous, des contrepoids, des leviers, jouent à grand bruit sous la main de l'ouvrier accroupi devant sa trame, pendant que ses fils l'assistent devant un métier pareil, que ses filles font lever et baisser tour à tour, par un mouvement machinal, les soies tendues sur son cadre. Toute cette famille porte dans ses attitudes et dans ses traits l'empreinte de la profession sédentaire, renfermée, immobile ou torturée qui l'emprisonne dans ces cellules du travail : la taille courte, les jambes cagneuses, les genoux gros, les pieds longs, les épaules hautes, la poitrine rentrée, les bras grêles, les doigts maigres, les joues creuses, le teint hâve, les yeux ternes. La physionomie douce, mais sans virilité dans l'homme, sans attrait dans la femme, semble avoir contracté dans la monotonie et dans la réclusion de l'état une sorte de stupeur mécanique pétrifiée sur le visage. Les lèvres

épaisses sont fendues par un ricanement trivial et triste; les yeux gros, ronds, démesurément ouverts, semblent frappés d'un perpétuel étonnement. La voix est cassée. La langue même de cette race séparée du reste de la population par sa cohabitation exclusive avec elle-même ne ressemble plus à la langue qu'on parle dans la rue, elle a des idées, des mots, des jargons, des proverbes, des accents qui la rendent une langue morte ou impénétrable pour le reste du peuple; elle traîne comme la plainte, elle chante comme la captivité, elle se lamente comme l'éternel ennui de l'uniformité; elle révélerait à elle seule une tribu souffrante entre toutes les tribus de la terre : tribu qui travaille à l'ombre comme le tisserand dans sa cave, dont le travail, toujours le même, n'exerce en rien l'intelligence ni le cœur, et réduit toute l'existence d'un homme à un seul geste éternellement répété depuis le berceau jusqu'à la mort.

Le canut se déplace à peine de son métier pour prendre son repas; il mange son pain et sa salure sur le bord du banc; il ne quitte sa trame pendant toute la semaine que pour se coucher. L'instrument de son salaire et de son supplice est toujours là devant ses yeux : c'est le dernier objet qui frappe sa vue quand il s'endort, c'est le premier objet qu'il aperçoit à son réveil. Sa femme et ses enfants n'ont pas d'autre horizon. A peine le jour pénètre-t-il à travers le brouillard du matin dans la man-

sarde, que chacun d'eux reprend autour de l'instrument la place et le fil de la veille, et que le gémissement des rouages et des poulies dans toute l'immense et noire caserne annonce à la rue qu'une nouvelle journée a recommencé pour le même peuple.

Le dimanche seul interrompt, d'un repos aussi régulier que la tâche, la monotonie de cette vie. L'ouvrier change de linge, s'accoude à sa fenêtre pour causer avec l'ouvrier des autres étages ou de la façade opposée. On les entend sans les comprendre. La femme, les filles, les frères, les apprentis sortent dans leurs costumes endimanchés; ils se mêlent peu aux autres groupes de la population; on les voit, sortant des églises, errer à pas lents, en famille, dans les rues, comme des étrangers, regardant tout d'un regard étonné de la lumière et du mouvement de la ville. Le soir, ils se répandent dans les chemins creux, dans les terres vagues des environs de Lyon; ils s'asseoient sur l'herbe poudreuse, ou sur le sillon, ou sur le bord du chemin; ils regardent mélancoliquement le coucher du soleil derrière les vertes collines de la Saône. Quelquefois la danse attire les jeunes gens et les jeunes filles; le loisir attable le père et la mère dans les guinguettes exclusivement fréquentées par leur profession; ils regagnent ensuite à pas lents la rue sombre, la chambre haute, et recommencent le lendemain la même alternative de travail et de repos.

Quelques-uns atteignent, à force d'années et d'économie sur leur pain de tous les jours, une petite épargne qui leur permet d'acheter eux-mêmes un ou plusieurs métiers. Autour de ces métiers ils exploitent parcimonieusement le travail de leurs apprentis, comme les fabricants ont exploité leur propre jeunesse ; ils deviennent à leur tour fabricants ; ils s'enrichissent ; ils prennent rang dans la cité ; ils dépouillent la veste brune du canut pour revêtir l'habit à longue basque du négociant ; ils accumulent épargne sur épargne ; ils se naturalisent en deux ou trois générations dans la probe et laborieuse bourgeoisie de Lyon ; ils y portent, ils y conservent de leur origine cette économie féroce qui est à la fois la vertu et le vice du travail enrichi. Ils n'apprécient pas l'homme, ils le numèrent. Ils ont un signe unique et cabalistique auquel ils mesurent tout ici-bas : la fortune. Rien n'existe pour eux que ce qui pèse dans la main et ce qui sonne sur le comptoir ; ils sont les idolâtres du métal ; l'or leur a tant coûté à acquérir, qu'ils regardent comme une impiété de le dépenser.

Mais ceux-là sont peu nombreux. Le plus grand nombre consomment à l'entretien de la famille le salaire des jours heureux ; puis, lorsque le travail cesse et que le salaire tarit, les pères et les fils serrent leur ceinture autour de leur corps pour moins sentir le vide des aliments diminués. Ils se répandent en groupes indigents de femmes et d'enfants

dans les rues de leur ville nourricière ou dans les campagnes lointaines du Forez ou de la Bresse; ils chantent les tristes complaintes de la misère sous les fenêtres des riches; ils mangent sans murmurer le pain de l'hiver jusqu'à la reprise des métiers. D'autres, parvenus à la vieillesse, toujours précoce chez eux, se lassent du travail, se livrent à l'intempérance, et meurent à la charge des hospices. On les ensevelit dans la fosse banale du faubourg: c'est une bouche de moins dans la famille, le métier continue à battre le lendemain. Et voilà une race d'hommes! Car telle était la vie de l'ouvrier de Lyon il y a à peine cinquante ans.

## VII

La vie de l'ouvrier, de l'habitant pauvre de la campagne, est une vie humaine au moins, en comparaison de cette vie machinale de l'ouvrier en soie ou en coton des villes. Celui-là ne se dépayse ni de son sol, ni de son ciel, ni de sa maison, pour aller s'exiler entre quatre murs. Les racines de l'arbre sont aux pieds, les racines de l'homme sont au cœur. C'est beaucoup pour l'homme de n'être pas déraciné dans sa séve. L'ouvrier des champs grandit où il est né. Les sentiments et les habitudes de famille, de voisinage, de parenté, de pays, lui forment une atmosphère d'affections innées, cruelles à rompre, lentes à reformer. Il

n'est pas contraint de se séquestrer de la nature physique, ce milieu nécessaire à l'homme pour que l'homme soit sain et complet. Il a le ciel sur sa tête, le sol sous ses pieds, le soleil dans ses yeux, l'air dans sa poitrine, l'horizon vaste et libre devant ses regards, le spectacle irréfléchi mais perpétuellement nouveau du firmament, de la terre, du jour, de la nuit, des saisons, qui entretiennent sans paroles, mais sans lassitude, les sens, le cœur, l'esprit de l'homme de la campagne. Ses travaux sont rudes, mais ils sont variés ; ils comportent mille applications diverses de la pensée, mille attitudes différentes du corps, mille emplois des heures et des bras : bêcher, labourer, semer, sarcler, faucher, planter des haies, bâtir des murs, élever, soigner, nourrir, traire des animaux domestiques, moissonner, battre les gerbes, vanner le blé, émonder, vendanger les vignes, pressurer le raisin, récolter les fruits du noyer ou du châtaignier, sécher les récoltes, les préserver pour l'hiver, irriguer les prairies, curer les écluses du moulin, pêcher les étangs, atteler, dételer les bœufs, tondre les moutons, presser le laitage des chèvres, couper le genêt ou la broussaille pour le foyer, réparer le chaume du toit, tresser le jonc, peigner le chanvre, nourrir le ver à soie, filer la laine pendant les jours de neige, ce sont là autant de travaux qui, en diversifiant le travail de l'ouvrier de la campagne, le lui font aimer, et changent la peine

en intérêt et souvent en attachement passionné à l'œuvre.

Presque tous ces travaux s'accomplissent en plein air et en plein jour, santé et gaieté de l'homme. L'homme n'y est point machine, il est homme; il y place son émulation, son orgueil, son adresse, sa force, son exactitude, son habileté; il y est actif et assidu, mais il n'y est pas esclave. Il se sent libre, et il se déplace à son gré dans le vaste atelier rural ouvert à ses pas. Il y devient robuste, il y reste sain; sans cesse aux prises avec les forces de la nature, il y exerce les siennes; il a la fierté et le courage de sa liberté; il est propre à tout. Quand il a grandi dans cette forte discipline des travaux champêtres, le sabre ou le fusil lui paraîtra léger après la charrue ou le pic; il est aussi propre à défendre son pays qu'à le fertiliser. Une empreinte de santé, de vigueur, de franchise, de liberté et de fierté modeste virilise ses traits. Il regarde en face, il marche droit, il parle haut, il respire à pleine poitrine; il ne craint et il n'envie personne. Placez à côté l'un de l'autre un ouvrier en soie de Lyon et un paysan de l'Auvergne ou des Alpes du même âge, et comparez l'homme à l'homme : l'un vous rendra fier, l'autre vous rendra triste d'appartenir à la race humaine, qui a produit tant de faiblesse à côté de tant de majesté!

## VIII

La misère même des champs n'est pas la misère des villes manufacturières : on y souffre des privations, mais presque jamais le dénûment et la faim. Si le fils du cultivateur ne possède pas un petit héritage à cultiver, il se place toujours facilement ou comme serviteur ou comme journalier dans la ferme du métayer ou dans le champ du propriétaire. Serviteur, il peut économiser tous ses gages ; journalier, il peut épargner son salaire. La nourriture et le vêtement sont à si bas prix dans les campagnes, que ces premières nécessités de la vie sont presque gratuites pour le journalier sobre. En peu d'années il peut acheter un petit champ et s'y construire presque à lui seul son toit et son étable. C'est la situation de presque toutes les familles de cultivateurs dans les pays de montagnes. Deux ou trois mille francs de terre inculte suffisent pour abriter et nourrir le père, la femme et les enfants jusqu'à l'âge où ces enfants se placent eux-mêmes au service des propriétaires voisins pour gagner et économiser à leur tour. On meurt quelquefois de faim dans une ville, c'est un reproche légitime à la civilisation ; on ne meurt jamais de faim dans la chaumière du paysan. Il faut si peu de sol pour produire le pain d'un hiver, le maïs, la pomme de terre, la châtaigne, le sarrazin pour les poules, le

trèfle pour la vache, le feuillage pour la chèvre, l'épine ou le bois mort pour le feu, la paille ou la litière, que le cri réel de la faim est presque inconnu. Quand le cri de l'indigence rurale s'élève, tout le monde est sur sa porte, le morceau de pain à la main; car le paysan, avare d'argent, a le cœur ouvert pour l'assistance en nature à ceux dont il connaît la détresse. Mais cette détresse extrême et qui réclame des aliments n'atteint jamais l'ouvrier actif et sa famille; elle ne se manifeste que dans des maisons dépourvues d'habitants valides, où quelque vieillard, quelque infirme, quelque veuve ou quelques orphelins sont restés seuls et abandonnés dans le foyer désert par l'extinction des fils, des pères, des maris, des parents morts. Ces indigences accidentelles ne dépassent jamais un ou deux sur cent de la population pauvre, et par conséquent, les forces d'assistance de la population propriétaire y suffisent largement.

## IX

Quant à la différence de bonheur physique et de bonheur moral entre l'ouvrier des chaumières et l'ouvrier des ateliers, on peut la mesurer d'un mot: c'est que l'un vit et meurt en communication avec la nature et avec Dieu, et que l'autre vit et meurt en cellule; c'est que l'un a pour métier la terre, les plantes, les animaux aimants, les arbres,

les eaux, le soleil, et que l'autre a pour métier quatre morceaux de bois et une trame sans fin entre les murs d'une prison à vie. L'un est comparable au pauvre insecte qui file sa soie et qui meurt; l'autre est un être qui s'incorpore par le regard et par la pensée la création tout entière, et qui n'a rien à envier de ce que Dieu a donné à l'espèce humaine de durée, d'activité, d'intelligence, de sentiment, de sensations et de félicité. Comment se trouve-t-il cependant des générations qui se jettent de jour en jour davantage dans ces ateliers des villes pour recruter cette tribu de la soie et pour mourir sur leur métier? c'est ce que mon intelligence n'a jamais pu comprendre. C'est le mystère de l'or, il faut renoncer à le sonder; puis les villes ont des courants invisibles comme la mer, qui entraînent les campagnes contre l'écueil.

## X

Le père de Jacquard était un de ces hommes des champs, propriétaire aisé à Couzon, village de la banlieue de Lyon, où les excavations d'une montagne, au bord de la Saône, fournissent une pierre saine à larges blocs, rouge comme un granit égyptien, aux constructions de Lyon. Il quitta son petit domaine paternel pour s'enrôler dans la fabrique de la soie. Il ne s'enrichit pas; il mourut

jeune, comme meurent les ouvriers de sa profession; il laissa à son fils deux métiers pour héritage. Ce fils était Jacquard, destiné à immortaliser ce nom dans la cité.

Jacquard, dont l'intelligence était supérieure au labeur manuel dans lequel il avait été élevé, rêva très-jeune deux choses qui font rêver tous les hommes au matin de leur existence: l'amour et la renommée. Il aimait la fille d'un armurier de Lyon, ami de son père. L'armurier lui accorda la main de sa fille. Jacquard fut heureux. Claudine Boichon, c'était le nom de sa femme, rachetait, par sa grâce, par sa tendresse et par sa docilité aux imaginations un peu chimériques de son mari, l'absence d'une dot que son père l'armurier lui avait promise et que sa mauvaise fortune ne put lui donner. Peu importait à Jacquard, qui ne voulait du mariage que le bonheur et le calme dont il avait besoin afin de poursuivre les inventions mécaniques, vocation innée de sa nature! Il s'endormait tous les soirs, il s'éveillait tous les matins avec un plan nouveau dans l'esprit pour simplifier ou perfectionner les outils de son art ou de tous les autres arts. Au lieu de sentiments et d'images, sa poésie se composait de leviers, de poulies, de ressorts, de cylindres, de rouages, qu'il mettait en mouvement dans ses pensées, et auxquels il faisait accomplir toutes les œuvres de la main de l'homme. La poésie dans les artisans prend presque toujours les formes de la

mécanique. Les mécaniciens sont les poëtes de la matière. Au lieu de poëmes et de drames, ils font accomplir des évolutions à des poids, à des contre-poids, à des roues, et, de même que les poëtes créent le mouvement de l'âme, les mécaniciens créent le mouvement des corps. Archimède et Vaucanson sont les Homère et les Virgile de cette poésie. Jacquard, à un degré inférieur, était de cette race créatrice.

Ordinairement le mécanicien ne peut rien sans la géométrie et les mathématiques; ces sciences sont les chiffres de ses calculs et les termes par lesquels il exprime ses pensées. Mais les sciences, qui sont l'outil des esprits vulgaires, sont les servantes du génie. Quand il ne les a pas sous la main, il s'en passe, ou il les invente une seconde fois par sa propre force et pour son propre usage. Une vive et patiente imagination, ce don de la nature que les savants de profession affectent de mépriser, est la seule source de toutes les grandes inventions qui ont changé la face du monde matériel. Les plus belles machines sont sorties toutes vivantes de la tête d'un artisan, d'un berger, d'un moine rêveur, d'un potier de terre, d'un cardeur de laines, d'un matelot, d'un ouvrier en soie ou d'un forgeron ignorant, et non de la main des savants. Les ateliers ont enfanté en ce genre plus de chefs-d'œuvre que les académies. La machine des mondes elle-même, l'astronomie, n'a été dévoilée, décomposée

et reconstruite pièce à pièce, astre par astre, que par des pasteurs de la Chaldée. Le hasard et l'imagination sont le père et la mère de l'invention; la science n'en est que la nourrice.

## XI

Jacquard ne savait rien et créait tout. Causant un jour avec un coutelier de ses amis et remarquant qu'une lame de couteau passait par les mains de trois ou quatre ouvriers avant d'être adaptée au manche, il rêva un moment en silence devant l'établi de l'artisan. — « Que rêves-tu donc ainsi? » lui demanda le coutelier. — « Tu le verras demain, » lui répondit Jacquard. Le lendemain, il apporta à la boutique de son ami le plan complet d'une machine qui faisait seule en cinq minutes l'ouvrage de quatre ouvriers en un jour. Le coutelier, trop pauvre pour faire exécuter la machine de Jacquard, se contenta de l'admirer et de la garder dans son atelier comme un chef-d'œuvre. Les apprentis la brisèrent à son insu quelques jours après, tremblant que l'invention du canut, en simplifiant tellement le travail, ne supprimât le salaire et la vie de milliers d'ouvriers en coutellerie.

## XII

Quelque temps après, ayant appris que les villes maritimes de France et d'Angleterre avaient proposé un prix à l'inventeur du procédé le plus économique pour les filets de pêche, Jacquard y pense tout un jour de dimanche, en se promenant seul dans la campagne. Le soir, il rapporte le problème tout résolu dans sa tête ; la nuit, il exécute le modèle de la machine à filets; le lendemain, il présente cette machine à son fabricant. Ce fabricant éclairé, M. Pernon, détourna l'ouvrier de son invention peu productive, inclina ses méditations vers le perfectionnement des métiers à soie, dont la consommation universelle promettait à l'inventeur une gloire et une fortune sans limites.

## XIII

Jacquard y rêvait depuis longtemps. Il avait été entraîné à ces efforts de son imagination par un plus noble motif que la fortune et la gloire, par la compassion fraternelle pour la misère et pour les souffrances des hommes, des femmes et des enfants qui disloquaient leurs membres et abrégeaient leur vie devant ces métiers imparfaits. De ce jour, il concentra ses pensées dans les combinaisons obstinées du métier à soie. Simplifier ce

métier, véritable supplice physique de la classe nombreuse des ouvriers, des ouvrières et des enfants qui y étaient condamnés, ce n'était pas seulement servir l'industrie, c'était servir le genre humain.

Le travail de la soie, répandu depuis l'extrémité de l'Inde jusqu'au centre de la France, est le salaire et le pain de plusieurs centaines de millions d'hommes sur la face de la terre. Un imperceptible insecte, en filant son tombeau, a transformé, nourri, salarié, peuplé et civilisé un tiers du globe. Jamais l'économie politique n'eut, dans un plus petit artiste un plus vaste phénomène du travail à présenter à l'admiration des hommes. Arrêtons-nous un instant sur ce phénomène, pour apprécier mieux la portée de l'invention qui devait l'agrandir encore.

## XIV

Le ver à soie se métamorphose quatre fois pendant sa vie de quelques semaines. OEuf, il éclot en dix jours, couvé par un rayon direct de soleil auquel il emprunte sans doute ses couleurs ; chenille, il revêt et dépouille trois ou quatre robes de nuances différentes en moins d'un mois, comme pour se parer lui-même des soyeux et brillants tissus qu'il se prépare à tisser pour nous ; ouvrier, il se file à lui-même un linceul pour

s'ensevelir et y demeurer vingt jours caché à tous les yeux, pendant lesquels il accomplit sa mystérieuse incarnation sous une autre forme. Le vingtième jour, on voit se déchirer silencieusement ce linceul ou ce cocon; une tête en sort, des ailes poussent, un papillon jaillit dans l'air, il cherche sa compagne pour perpétuer la vie de l'espèce par l'amour, cette immortalité de la création. La femelle pond des œufs semblables à une graine de fleur aérienne; puis mâle et femelle meurent en même temps, assurés de revivre. L'homme arrive, il s'empare du sépulcre vide, entouré de son linceul jaune ou blanc; il l'humecte pour le décomposer, il le dévide, et voilà la soie.

## XV

Au commencement, l'homme se contentait de recueillir ce cocon au pied de la plante sur laquelle l'insecte l'avait filé; mais bientôt l'industrie, pour multiplier le précieux produit, s'empara de l'animal, étudia ses besoins, ses mœurs, son aliment, son travail, et s'associa à lui pour produire ensemble de plus nombreux écheveaux de son fil d'or.

Ce furent les femmes dont les mains plus délicates se chargèrent de toucher sans les flétrir ces imperceptibles artisans de leur parure. Elles recueillirent les œufs ou la graine; pour leur communiquer une

température toujours égale, elles les couvèrent dans leur propre sein, elles les firent éclore ainsi à la chaleur de leur propre vie. D'autres les abritèrent et les abritent encore sous leur oreiller; elles leur cueillirent des feuilles vertes et tendres, propres à être facilement entamées par d'invisibles dents; elles virent les vers avec ravissement, après quelques semaines, extraire, comme l'abeille, de leur bouche une salive liquide et dorée sortant par deux orifices, se rejoignant et se solidifiant en un seul fil par la volonté de l'insecte, puis prenant à l'air la consistance d'une toile d'araignée, se contournant en voûte ovale autour de la chenille, pour lui servir de nid, de vêtement, de voile, d'ombre, de couveuse ou de tombeau.

Après avoir admiré ce nid, les femmes le pesèrent; sa légèreté leur attesta la finesse de son tissu. Elles le dévidèrent; le dévidage leur montra sa solidité. Elles le mesurèrent; sa longueur les étonna par sa ténuité, le fil de soie d'un cocon s'étend sans se rompre jusqu'à près de mille pas d'homme. Voilà l'ouvrage d'un fileur un peu plus gros que le ciron. Bientôt ces femmes suppléèrent par des soins de toute espèce aux difficultés, aux maladies, aux saisons que des climats moins favorisés opposaient à l'éducation, à l'éclosion, à la nourriture de leur ouvrier naturel. Elles filèrent elles-mêmes cette nouvelle toison, et la soie commença à effacer dans l'usage et dans l'admiration des hommes toutes les

autres toisons grossières que le chanvre, le lin, le coton, le duvet des plantes, les fourrures des animaux, avaient fournies jusque-là à leurs vêtements ou à leur luxe. L'invention de la soie tissée, de la soie teinte, de la soie brochée, devint une date dans l'existence de l'humanité.

## XVI

L'Europe, comme toujours, fut la dernière partie du monde visitée par la nouvelle invention. L'Orient, berceau de toutes choses par droit d'aînesse dans le genre humain, en idée, en philosophie, en religion et dans les arts, posséda la soie avant nos ancêtres. Mille sept cents ans avant Jésus-Christ, les Chinois avaient découvert le ver à soie, planté le mûrier, fabriqué les tissus les plus merveilleux et les plus usuels avec le fil animal de l'insecte. Les Persans et les Indiens recevaient de la Chine par caravanes ces mystérieux brocarts dont ces peuples ignoraient la matière et qui tapissaient, au nombre de *trente mille tentures*, les palais babyloniens de Kosroès. Les Chinois, peuple de granit! qui connaissaient l'économie politique la plus raffinée avant que l'Europe soupçonnât seulement la portée de la moindre industrie dans la destinée des peuples, connaissaient parfaitement le prix de cet insecte pour leur prépondérance commerciale en Orient; ils en faisaient un mystère, comme plus tard, du thé;

ils défendaient, sous peine de mort, d'en dévoiler la nature, l'éclosion, le travail, et d'en exporter la graine aux étrangers. Les Indes et la Perse seules s'efforçaient de le naturaliser. Rome et ce petit espace autour de la Méditerranée que la vanité antique a appelé le monde romain, savaient à peine le nom de la Chine et n'avaient entrevu que quelques lambeaux de soie apportés par les Persans ou par les Parthes jusqu'à Tyr. Les femmes de Tyr, qui tiraient la pourpre des veines d'un autre insecte ou coquillage dont elles teignaient leurs laines, avaient vu avec stupeur ces échantillons de soie ; elles avaient pressenti que ces tissus détrôneraient la pourpre et qu'un insecte triompherait d'un autre. Cependant, par cette curiosité naturelle des femmes pour les objets qui peuvent relever la beauté, la vanité avait prévalu chez elles sur l'intérêt : les belles fileuses de pourpre de Tyr et de Sidon avaient effilé les morceaux d'étoffe de soie que les marchands du golfe Persique leur avaient apportés de Chine ; elles les avaient filés et teints de nouveau ; elles en avaient composé un tissu à mailles lâches, léger comme l'air, transparent comme l'eau de leur mer, mêlé de soie et de laine, pour la parure des reines. On appelait cette étoffe du *vent tissu*.

## XVII

Les Chinois avaient gardé douze cents ans leur monopole avec leur secret. Ce ne fut que six cents ans après Jésus-Christ et dans la décadence de Rome, sous Justinien gouvernant l'empire à Constantinople, que cet empereur parvint à arracher à la Chine ce trésor d'industrie et de civilisation. Alors la Chine était tolérante en matière de religion; elle permettait l'introduction des nouvelles idées et des nouveaux dieux dans l'empire avec autant de libéralité philosophique qu'elle apportait de jalousie industrielle à interdire l'exportation de ses éléments et de ses procédés de travail en Occident. On y prêchait librement le Dieu des chrétiens. Justinien envoya en Chine deux moines persans de la religion du Christ, sous prétexte d'y répandre la nouvelle foi : leur véritable mission avait pour objet de découvrir et de rapporter en Europe le secret et la matière de la soie. Le commerce commençait à porter tout l'or de l'Europe et de l'Asie à la Chine, en Perse et aux Indes. Justinien s'alarmait de cet appauvrissement de l'empire, qui se ruinait pour un tissu.

## XVIII

Les deux moines parvinrent à Péking, y résidèrent deux ans, surprirent la nature de l'insecte et les procédés de la fabrication; ils se procurèrent des œufs de vers à soie; ils enfermèrent cette graine dans deux bâtons creux qui leur servaient de contenance. Ils dérobèrent ainsi leur larcin aux soupçons des Chinois, revinrent à Constantinople, brisèrent leurs bâtons en présence de Justinien, et déposèrent la graine précieuse sur les genoux de la plus belle et de la plus artiste des femmes, l'impératrice Théodora, cette Cléopâtre de l'empire grec, digne berceau d'un insecte qui venait filer pour les femmes et pour les dieux la parure de la beauté et les ornements des temples.

Nous ne suivrons pas cet art plus loin que son berceau. Tout le monde sait avec quelle rapidité il se propagea dans le monde, et quels chefs-d'œuvre de tissus, de brochage, de richesse, de goût, de dessin, de couleur, de relief, il enfanta en Perse, en Syrie, en Italie, à Lyon. Les ouvriers en soie furent des lapidaires en étoffes; leurs œuvres eurent le prix de la pierre précieuse.

Puis l'art atteignit son apogée, le bas prix; et l'usage de la soie descendit des impératrices et des reines aux femmes et aux hommes des plus humbles conditions. Aujourd'hui c'est le vêtement et le pain

de populations presque innombrables. Le mûrier croît pour nourrir l'insecte sur un tiers de l'hémisphère. Quatre cents millions d'hommes en Chine, cinq cents millions d'hommes au Thibet, dans les Tartaries, dans les Indes, quarante millions d'hommes en Afrique, trente millions d'hommes dans l'Asie-Mineure, vingt millions d'hommes autour de la mer Noire et dans les deux Turquies, des millions d'hommes dans les îles de l'Archipel, en Grèce, au Caucase, sur les rivages de l'Adriatique, vingt-six millions d'hommes en Italie, en Sicile, en Sardaigne, en Savoie, huit millions d'hommes en France, de Toulon à Lyon, plantent le mûrier, élèvent le ver, trafiquent de la soie, la produisent, la consomment, la fabriquent. C'est par milliards qu'il faut compter les ouvriers divers de cette agriculture et de cette industrie; le blé lui-même couvre sur le globe moins d'espace que l'ombre du mûrier.

## XIX

Lyon, en France, et l'on peut dire maintenant en Europe, est la capitale du ver à soie. Son peuple routinier, sédentaire et laborieux comme l'insecte dont il achève l'ouvrage, répand en tissus dans l'univers ce que le ver à soie file en cocons; l'un suffit à peine au travail de l'autre. De tout temps, Lyon a été sans rivalité en Europe pour la perfec-

tion de ses métiers. Ses travailleurs, plus patients et plus économes, lui ont conquis et lui assurent, par la supériorité de la main comme par le bas prix, le marché de l'univers. Le travail ne tarda pas à y appeler le génie de la mécanique à son aide. La nature fit naître ce génie à sa porte dans Vaucanson, né à Grenoble au commencement du dix-huitième siècle.

Vaucanson était l'Archimède de la France; il aurait égalé celui de la Sicile, si l'invention de la poudre à canon en Chine n'avait pas substitué à la force mécanique pour la guerre une force chimique qui donnait à l'homme la puissance illimitée du volcan. Les premiers jeux de Vaucanson enfant furent des miracles; son imagination dédaigna d'imiter autre chose que le Créateur. Dans son *canard* qui nage, qui marche, qui barbote, qui vole, qui mange et qui digère; dans son *lutteur,* dans son *joueur de flûte,* et surtout dans son *joueur d'échecs,* il organisa des êtres automates pourvus de tous les muscles et de tous les mouvements de la nature, et auxquels il ne manquait que l'âme pour être animés. L'Europe cria au miracle, et elle répète encore ce cri d'étonnement après plus d'un siècle.

Le gouvernement envoya Vaucanson à Lyon pour prêter son incomparable génie à un métier. Il fut nommé inspecteur des manufactures de soie. Disons la vérité, son génie était au-dessus de sa tâche.

Ayant entendu les fabricants de la ville se plaindre de la difficulté de former des ouvriers capables de tisser et de nuancer les étoffes, il sourit et il inventa une machine mise en mouvement par un âne, qui tissait, brochait, nuançait toute seule aussi parfaitement que l'ouvrier le plus intelligent. Il pourvut les métiers à soie de tous les mouvements et de toutes les adresses de la main humaine. Tout ce que la fabrique du temps lui demanda pour son usage, il le lui prodigua sans mesure. Il mourut en laissant pour héritage à cette industrie des métiers qui portent son nom, et que des mains moins divines n'avaient plus qu'à retoucher pour leur adapter les perfectionnements réclamés par d'autres besoins. La gloire est le seul héritage du véritable génie, tel que celui de Vaucanson ; il ne faut pas la lui laisser dérober par des plagiaires.

## XX

L'art de la soie en était là, quand le jeune Jacquard conçut l'idée de le perfectionner et surtout de l'économiser en supprimant quelques mains coûteuses et en ajoutant quelques rouages ingénieux qui dispensaient de l'application des enfants aux métiers de Vaucanson. L'entraînement de son imagination, ses essais, ses rêves, sa perpétuelle tension d'esprit pour découvrir des simplifications à son art, ses témérités entreprenantes

qui font négliger à l'ouvrier le travail des mains pour les chimères de l'esprit, ruinèrent en peu de temps sa modique fortune. Ses rivaux le raillèrent, ses amis l'accusèrent, sa femme seule le comprit et le consola. Elle lui avait donné un fils pour lequel elle rêvait elle-même la fortune et la gloire de son père; elle croyait placer sa vie à un intérêt assuré et incommensurable en la sacrifiant aux études de son mari. Elle vendit, sans se plaindre, les deux métiers, ses bijoux et jusqu'à son lit, pour payer les essais et les dettes du pauvre artiste. Enfin le pain manqua au ménage. Jacquard fut obligé de quitter avec larmes sa jeune femme et son enfant au berceau, et de se placer à gages comme manœuvre chez un fabricant de chaux du Bugey pour chauffer son four. Sa femme entra comme ouvrière dans une fabrique de chapeaux de paille pour tisser la tige de riz et de seigle, de ces mêmes doigts qui avaient broché l'or, la soie et les fleurs sur les métiers de son mari, vendus à l'encan. Elle allaitait son fils.

L'histoire les perd longtemps tous les trois dans cet abîme de misère. On ne les retrouve que dix-sept ans après, pendant le siége de Lyon par l'armée républicaine de la Convention.

## XXI

Lyon, comme toutes les villes de commerce, est une ville de mœurs républicaines. La mobilité des fortunes, destructive de toute aristocratie; le sentiment de l'égalité, qui n'accepte de supériorité que celle du travail et du succès; la haine du luxe, bien qu'elle ne vive que du luxe; l'austérité de la vie, maintenue par l'économie autant que par la vertu; l'estime du labeur personnel, titre et gloire de tous les citoyens; l'éloignement des cours, la rivalité avec Paris, prédisposaient Lyon à la démocratie et à la révolution. Mais les révolutions sont toujours des sacrifices que le temps fait à l'avenir, et qui nécessitent de la part des peuples par qui elles s'accomplissent un grand désintéressement momentané. Les peuples pauvres sont presque seuls capables de ces grands mouvements d'idées et d'institutions qui bouleversent courageusement les vieilles choses pour en faire sortir des choses nouvelles. Les peuples riches se fatiguent vite à ce jeu, ruineux quand il n'est pas terrible. Ils se lèvent un moment en sursaut au cri de l'idée rénovatrice qui les éveille; ils font quelques efforts, et ils se recouchent promptement dans le lit du passé, reculant d'effroi devant la grandeur de l'œuvre.

Cet effet ordinaire des révolutions sur les peuples intéressés et vieillis est plus prompt encore quand

les révolutions désordonnées, furieuses et sanguinaires demandent, le glaive à la main, des soldats au peuple, des dépouilles aux riches, des têtes aux partis. La Convention en était là. Lyon, qui tient à la propriété plus qu'à la vie, s'était soulevé, non contre la République, mais contre les spoliateurs et les bourreaux. Les armées de la République avaient juré d'anéantir ce foyer d'égoïsme, de modérantisme, et bientôt de royalisme, qui refusait d'accepter la tyrannie du *Salut public*. Gentilshommes, prêtres, fabricants, ouvriers, peuple, prirent les armes et combattirent héroïquement, les uns pour leurs autels, les autres pour leur roi, ceux-ci pour leurs richesses, ceux-là pour leur travail. La lutte fut sublime, mais courte. Lyon succomba sous la France. Les délations, les vengeances, les assassinats politiques, l'inondèrent de sang par la main des proconsuls militaires et des proconsuls civils de la Convention.

## XXII

Jacquard, qui était rentré à Lyon pour défendre ses foyers renversés et qui avait combattu avec ses concitoyens, se cacha, après la capitulation, dans l'atelier de paille de sa femme. Son fils, âgé de seize ans, s'engagea dans un des régiments que la Convention recrutait au sein de la ville conquise pour les faire marcher aux frontières. Ce jeune homme se

fit donner deux enrôlements de volontaire au lieu d'un, et il porta le second à son père. Le père et le fils sortirent ainsi ensemble de la ville, changeant de cause et marchant au Rhin avec les républicains qu'ils venaient de combattre sur le Rhône. Dans un des premiers combats sur les bords du Rhin, un boulet de canon frappa le fils à côté du père. Jacquard, couvert du sang de son fils unique, l'ensevelit sur le champ de bataille, languit de douleur et de fatigue dans les hospices, obtint son congé et rentra dans sa patrie décimée par les vainqueurs.

Il ignorait jusqu'à l'asile où sa femme s'était réfugiée. Il la découvrit enfin dans un grenier des faubourgs, où elle étendait le linge des blanchisseuses pour gagner son pain. Elle partagea ce pain de mercenaire avec lui. Ils pleurèrent ensemble leur enfant, leur jeunesse, leur fortune, leurs espérances. La pauvre ouvrière mourut de chagrin, en encourageant toujours son mari à bien espérer de son génie et de la Providence.

## XXIII

Jacquard, dans cette solitude et dans ce deuil, fit faire les derniers efforts de contention à son esprit. Il travaillait, le jour, comme simple ouvrier à la tâche chez un maître fabricant ; la nuit, il taillait avec son couteau les poulies et les bobines de sa

mécanique. Assisté de M. Pernon, son patron, il la termina enfin en 1800 et en fit recevoir le modèle à l'exposition de l'industrie. Le jury lui décerna une médaille de bronze, « pour une machine, » dit le texte, « qui supprime un ouvrier dans la fabri-» cation des tissus brochés. ».

## XXIV

Jacquard, heureux d'être signalé par ce bronze à la gloire et à la fortune, se hâta de prendre un brevet d'invention, titre de propriété d'une idée qui lui en assurait le monopole. Cette machine de Jacquard, bien qu'elle ne fût pas adoptée encore par les fabricants, lui valut un certain degré d'attention et d'importance dans la ville. Le ministre de l'intérieur, Carnot, pour occuper les loisirs des députés de Milan à la consulte italienne pendant qu'ils attendaient le premier consul à Lyon, les conduisit chez l'ouvrier en soie, inventeur du nouveau métier. Jacquard, qui s'apprivoisait vite avec sa gloire, s'enivra de cette visite de deux nations dans l'atelier d'un pauvre tisseur de soie; il songea au roi ramassant le pinceau du peintre; il élargit son plan à peine ébauché à la proportion de l'attention publique. Il avait supprimé un ouvrier du métier, il songea à en supprimer un plus grand nombre. Le génie est une ambition insatiable comme toute ambition : quand on ne

peut plus rivaliser avec personne, on rivalise avec soi-même.

Jacquard ne réfléchit peut-être pas assez, dans son enivrement, qu'il travaillait contre ses compagnons de peine, qu'en supprimant tant d'ouvriers il supprimait autant de salaires, et que la vie de milliers de ses co-salariés payerait le prix de son invention. Il se dit au contraire à lui-même, pour consacrer le bienfait de son œuvre, que ces milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, cloués au métier antique, y subissaient des postures contraintes, y contractaient des difformités physiques, et qu'en leur arrachant leur navette il leur enlevait leur supplice. Cela était vrai; d'ailleurs la gloire est ingénieuse à se créer des motifs d'humanité. Pour consacrer sa découverte à Dieu, il fit une neuvaine, prière votive à l'image de la Vierge vénérée sur une colline de Lyon nommée Notre-Dame de Fourvières. Il monta neuf fois les degrés de la sainte colline. A son retour, il s'enferma de nouveau devant un modèle de machine de Vaucanson qui contenait en germe le développement de la sienne; il y fit un changement important au moyen duquel le fil de soie se présentait de lui-même au tisseur à sa place dans le tissu, et il supprima ainsi toute une catégorie d'ouvriers qu'on appelait les *tireurs de lacs*.

Il en fit un autre au moyen duquel le tisseur était averti de la couleur de la navette qu'il fallait

lancer, et il supprima encore ainsi toute une classe d'ouvrières qu'on nommait les *liseuses du dessin*.

Trois ouvriers, deux ouvrières supprimées autour du métier nourricier dans une ville qui comptait alors vingt mille métiers, qui en compte aujourd'hui soixante mille, c'étaient des milliers d'ouvriers, ses compagnons de peine, rayés du livre des salaires, mais aussi du livre de vie.

Jacquard triompha. Il présenta son modèle aux autorités. Les autorités l'envoyèrent à Paris pour que l'empereur connût et récompensât dans cet homme le bienfaiteur de la fabrique nationale, qui, en abaissant la main-d'œuvre en France, allait éteindre la concurrence de l'étranger et multiplier la consommation générale. L'empereur, qui devait voir de loin, en masse et en perspective, les résultats, sans se préoccuper du déplacement momentané des existences, s'entretint avec l'inventeur, soupçonna un génie occulte sous cette rusticité apparente, et fit installer Jacquart au Conservatoire des arts et métiers pour y construire à loisir sa machine. La machine achevée, Jacquard fabriqua de ses propres mains, à lui seul, une robe d'étoffe magnifiquement brochée, dont il fit hommage à l'impératrice Joséphine. Le gouvernement lui accorda une pension de mille écus, à condition de ne fabriquer ses métiers que pour sa patrie.

## XXV

Jacquard revint à Lyon populariser sa découverte, pour laquelle il conserva un privilége d'inventeur. Il offrit aux fabricants le moyen facile de s'enrichir en adoptant un métier qui se passait de tant de mains et qui réduisait tant de salaires. En peu de temps l'instinct du lucre triompha des routines, ces ennemies immobiles des inventions. Les métiers auxquels Jacquard donna son nom se répandirent dans la ville. Chaque métier nouveau adopté rejetait des ouvriers, des ouvrières, des enfants, des familles, sans navette et sans pain, dans la rue. On commença à s'apercevoir que la machine, miraculeuse pour le fabricant, était meurtrière pour le prolétaire. Le nom de Jacquard, d'abord élevé jusqu'aux nues, monta dans les murmures et dans les malédictions du peuple ; des groupes se formèrent pour briser ses machines et pour l'immoler lui-même aux ressentiments de ceux que son génie avait affamés.

« Voilà le traître, » disaient en s'ameutant dans les rues des bandes oisives d'hommes, de femmes, d'enfants exténués par la misère, « qui ne s'est » mêlé à nous que pour nous ravir, avec le secret » de nos métiers, le pain qui nous faisait vivre ! il » vend le peuple aux riches ! on le récompense de » notre mort ! on lui paye le prix de notre sang !

» que veut-il que nous fassions, nous, à qui on n'a
» appris depuis notre berceau que le métier qu'il
» démolit sous nos mains ? qu'il nourrisse donc nos
» femmes et nos enfants, repoussés maintenant de
» porte en porte, ou qu'il meure, le destructeur du
» travail du peuple, de la même mort que nous ! »

Ces murmures, ces attroupements, ces imprécations injustes à distance, justes dans la faim, faisaient trembler et se cacher le pauvre inventeur. Reconnu et enveloppé un jour sur le quai du Rhône par un groupe d'ouvriers sans pain, il fut hué, renversé, traîné dans la boue jusqu'au bord du fleuve où il allait être précipité. La force publique l'arracha, déchiré et sanglant, des mains de ces misérables. Il quitta la ville, consterné ; il se réfugia à la campagne pour laisser passer l'orage et attendre que le travail eût repris son niveau, toujours suspendu après une découverte. Le nombre accru des métiers ne tarda pas à compenser le nombre des ouvriers supprimés dans chaque fabrique. Cependant quelques-uns moururent, d'autres s'exilèrent, et leurs successeurs profitèrent de l'invention : effet ordinaire des révolutions d'idées comme des révolutions de procédés industriels ! Jacquard, retiré du monde où il avait involontairement creusé un si grand vide et fait un si grand bruit, vieillit dans le silence, dans le repos, dans l'illustration, et peut-être aussi quelquefois dans la douleur des premiers résultats de sa découverte.

## XXVI

Il avait acquis une petite maison et un jardin dans le village d'Oullins, près de Lyon, au bord du Rhône, en face des Alpes. Il pouvait entendre de là, quand le vent du nord soufflait, battre les innombrables métiers à soie auxquels il avait donné la forme, le mouvement, la vie. C'était sa postérité à lui. Il s'enivrait de ce bruit sourd de la ville qui lui devait la prééminence de son travail actuel sur toutes les villes manufacturières de l'Europe. Une servante fidèle et désintéressée, cette providence des vieillards, y soignait ses vieux jours; c'était une ancienne amie de sa femme, nommée Toinette. La femme de Jacquard, en mourant, avait recommandé son mari à cette servante, comme un enfant qui aurait besoin de lisières jusqu'à la tombe, parce qu'il regardait toujours plus loin que ses pas et qu'il se heurtait à toutes les pierres; Toinette lui aplanissait la route et lui enlevait tous les soucis de la vie domestique. Jacquard n'avait rien à faire qu'à causer avec ses pensées vieilles comme lui, et toujours les mêmes. Il cherchait sans cesse à retoucher à sa machine. Il ne savait pas que le Tasse, en voulant refaire son chef-d'œuvre, l'avait défiguré, et que, quand le fruit plus ou moins mûr est tombé de l'arbre, l'arbre qui l'a porté n'a plus de séve à lui donner.

## XXVII

Il s'amusait à cultiver les plates-bandes de son jardin. La maison qu'il habitait à Oullins était celle que le poëte Thomas, ami de Ducis, avait habitée quelques mois avant sa mort, quand il était venu chercher sur cette colline du Rhône, exposée au soleil levant, un air plus tiède et un ciel plus serein qu'à Paris. Thomas avait médité ses derniers chants dans ces mêmes allées où Jacquard méditait ses dernières inventions mécaniques. Symboles tous les deux de deux siècles si différents, quoique de si peu d'années de distance : l'un cherchant des idées, l'autre des industries, l'un rêvant de la gloire, l'autre de l'or ! La gloire et la fortune devaient les tromper tous les deux. Mais l'un et l'autre se ressemblaient par un sentiment plus élevé que l'or et la gloire, c'était un grand instinct de religion qui leur sanctifiait la vie et leur adoucissait la mort. Seulement leur religion était différente comme leur nature : celle du poëte et du philosophe Thomas était la religion de Platon, embrassant les mondes, écoutant les sphères épeler le nom universel et infini écrit sur chacun des rouages du grand mécanicien de la machine céleste ; celle de Jacquard était la religion du chrétien répétant avec une foi simple le symbole que lui avait enseigné sa mère, et reconnaissant une providence divine

dans l'humble machine de ses doigts aidant un pauvre ouvrier à tisser le fil d'un insecte pour gagner sa courte vie.

On le voyait régulièrement assister au sacrifice matinal dans la petite église de son village. En sortant, il distribuait aux enfants pauvres les pièces de monnaie de cuivre de son modique superflu. Les villageois et les promeneurs de Lyon qui venaient le dimanche regarder par-dessus le mur de son jardin se montraient du doigt ce vieillard ; ils le respectaient comme un grand homme, supérieur à leur nature, qui avait reçu autrefois du ciel une de ces grandes inspirations qui changent la face de la terre, inspirations qui consacrent l'organe que Dieu a choisi pour se manifester aux mortels par une découverte ou par une idée. Les voyageurs, les industriels, les savants qui passaient par la ville venaient de temps en temps frapper à sa porte et s'entretenir avec l'illustre inventeur. Ils s'en allaient étonnés de l'extrême simplicité et du peu de surface d'idées de cet homme élémentaire, qui n'avait eu qu'une pensée en quatre-vingts ans de vie. Celui qui avait vu sa machine avait vu Jacquard. Il s'y était incorporé tout entier, sa conversation ramenait complaisamment les visiteurs sur le même sujet : automate sublime, qui n'avait eu qu'un mouvement de l'esprit pour fonction dans ce monde et qui le répétait sans jamais se lasser, toutes les fois qu'on posait le doigt sur le ressort !

Jacquard vécut jusqu'à quatre-vingt-deux ans. Il s'éteignit dans le sentiment de sa gloire. A peine mort, la reconnaissance du commerce qu'il avait enrichi lui éleva une statue et lui consacra une place publique dans sa ville natale. Il vaut mieux servir une industrie qu'une nation, et un intérêt qu'une idée, pour jouir vite de sa mémoire. Que de philosophes attendent la statue de l'artisan!

Le statuaire a bien rendu son image. Nous avons vu nous-même Jacquard dans sa vieillesse, et nous avons pu comparer l'homme et la pierre.

## XXVIII

C'était un homme d'une taille forte, mais affaissée sur elle-même par l'habitude du labeur des mains et par la fatigue de l'esprit. Il avait quitté le costume du travail; il était vêtu de la tunique de drap du loisir, vêtement flottant à larges plis sur le corps, et dont les longues basques descendant jusque sur les talons semblent attester avec un certain orgueil prolétaire, par l'inutile prodigalité de l'étoffe, l'aisance chez un artisan enrichi. Il penchait la tête sur une de ses épaules; il baissait le front en avant, mais il soulevait ses yeux pour regarder avec une modestie secrètement satisfaite celui qui le saluait en passant. Son front était vaste, ses yeux larges, sa bouche épaisse et déprimée aux coins des lèvres, ses joues caves, son teint ligneux

comme celui de l'ouvrier qui vit à l'ombre. Une langueur triste et méditative était l'expression dominante de sa physionomie, soit contention d'esprit, soit empreinte ineffaçable des premiers malheurs de sa vie, soit amour-propre longtemps souffrant de l'inventeur qui ne triomphe que tard, et quand le triomphe se confond presque avec le tombeau. Cependant un sentiment visible de son mérite éclatait sous cette mélancolie et sous cette ombre du visage. Il jouissait d'être regardé; il était flatté des hommages et des caresses des riches fabricants qui avaient été ses maîtres et dont il était devenu le supérieur; il contemplait ses titres comme un anobli. Ses médailles de bronze à l'Exposition, ses brevets d'invention, ses correspondances avec les ministres, ses modèles, sa machine, étaient groupés sous ses yeux. Il étalait avec complaisance sur son habit le large ruban rouge et la croix de dimension inusitée, décorations civiles qui le faisaient distinguer dans la foule. On voyait le juste orgueil du vétéran qui se pare de son insigne pour rappeler à lui-même et aux autres ses services. Un peu de vanité anticipait sur la gloire; vanité bien naturelle à l'homme d'obscure condition qui se trouve tout à coup placé en évidence et ébloui par son propre éclat. Mais la bonté, l'humilité chrétienne et la tristesse tempérèrent l'amour-propre de Jacquard; son contentement de lui-même n'offensait ni ne méprisait personne. Seulement, on lui avait tant dit qu'il était

un grand homme qu'il l'avait cru : il n'était qu'un grand mécanicien. Il se plaignait quelquefois de l'ingratitude des hommes. Sa machine lui paraissait un monument ; ce n'était qu'un service, ce service était récompensé par l'aisance, les honneurs, la considération, le repos, et par une statue en perspective. Il y avait là de quoi attendre cette immortalité que Jacquard avait enlevée à Vaucanson, et qui durera jusqu'à ce qu'un autre, en découvrant un procédé plus perfectionné et plus économique, lui enlève la sienne à son tour. Ainsi va le monde ! *Sibi lampada tradunt!* dit Lucrèce [1].

## XXIX

Ce service, quoique estimable et réel au fond, était contesté amèrement par ces masses d'ouvriers et d'ouvrières dont il avait, sans le vouloir, arraché l'outil de la main et le pain de la bouche. C'est une terrible question que celle des machines : l'inventeur, qui est un bienfaiteur à distance, est un ennemi de près. Sans doute, celui qui enrichit le genre humain d'une force ou d'une adresse de plus, par l'invention d'une mécanique, double la puissance des arts, des industries, des métiers, multiplie le tra-

[1] Au moment où nous écrivons ces lignes, nous lisons dans les journaux d'Italie qu'un Milanais, nommé Bonelli, vient d'inventer une machine mue par l'électricité, qui tisse d'elle-même la soie, et qui supprimerait celle de Jacquard.

vail, la production, la consommation, la richesse, la population, et mérite bien de l'humanité; les inventeurs sont les révélateurs de la matière; on leur doit et on leur décerne presque des autels. Mais, au moment où ils apportent leur machine au monde, ils déshéritent, sans le vouloir, des mains humaines qui étaient employées en nombre incalculable à faire le métier qu'ils vont faire faire à des rouages inanimés. Que deviennent ces mains ? Elles se sèchent sur l'outil, désormais inutile, de leur métier perdu pour jamais. Celui qui a inventé la première machine à filer le coton ou la laine a tué plus de monde qu'une épidémie. La quenouille nourrissait et consolait la moitié du genre humain : les femmes filaient dans les campagnes depuis le berceau jusqu'au tombeau. Ce salaire modique, mais continu et universel, vêtissait, soulageait, nourrissait surtout la vieillesse des pauvres mères de famille ; le machiniste les a rendues un fardeau onéreux dans les chaumières du peuple pauvre, il a abrégé et attristé leur vieillesse. Ce travail sédentaire et ce pain de surérogation sont supprimés : elles n'ont qu'à mourir. On inventera d'autres travaux ? dit-on, et c'est vrai ; mais, en attendant, des générations auront souffert, gémi, péri, en maudissant le machiniste. La divine machine humaine n'a-t-elle donc pas le droit d'être protégée et de gémir aussi quand on la brise ?

## XXX

Il en est des inventeurs de machines industrielles comme des inventeurs de vérités religieuses, politiques ou morales : ils sont les grands révolutionnaires de la matière. Toute révolution est un déplacement d'idées ou un déplacement d'intérêts ; tout déplacement écarte violemment quelque chose qui était pour faire place à quelque chose qui doit être. L'avenir n'avance qu'en foulant sous ses pieds le passé. Aussi ces révolutionnaires, quelque bienfaisants qu'ils soient dans la perspective éloignée des temps, sont maudits à l'heure où ils vivent. Triste mais fatale condition de notre pauvre humanité : stupide si elle ne marche pas, cruelle si elle marche ! Il semble que Dieu ne lui ait laissé que le choix entre les deux calamités de ce déplorable dilemme : rester perpétuellement stationnaire en laissant subsister le mal, ou être perpétuellement révolutionnaire en accomplissant le bien !

Nous nous trompons : la puissance de la raison publique et la puissance des grands États modernes ont mis dans les mains des peuples et des gouvernements un moyen de concilier, sans iniquité et sans cruauté pour personne, les intérêts des progrès moraux et industriels et les intérêts des classes dépossédées par l'idée ou par l'invention nouvelle. Ce moyen, c'est le ménagement lent et équitable des

transitions; c'est l'expropriation pour cause de vérité ou d'utilité publique; c'est la mesure dans le progrès; c'est l'indemnité nationale faisant porter sur tous les frais du déplacement de système ou du déplacement d'intérêt pour quelques-uns. Ainsi, quand la vérité et la justice ont dit : « Il faut que » l'esclavage des noirs cesse dans la loi française » et que l'homme n'y reconnaisse plus un esclave » dans la créature de Dieu! » nous avons évalué le prix vénal de nos trois cent mille esclaves de nos colonies, et nous avons dit au colon : Tiens, voilà ton argent; rends-nous l'homme!

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typographie Morris et Compagnie, 64, rue Amelot.

